

Harry Dickson, L'intégrale Tome 5

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE / 5



CLUB *Neg*

Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTÉGRALE / 5



CLUB *Néo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/5

CLUB *Neô*

Table des matières

LE MYSTERE DE LA VALLÉE D'ARGENT OU LES CHEVALIERS DE LA
LUNE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LE DÉMON POURPRE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
77

LES GARDIENS DU
GOUFFRE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 139

LA CHAMBRE HANTÉE (LES MÉMOIRES DE HARRY
DICKSON)&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 199

LE VAMPIRE AUX YEUX
ROUGES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 207

LA FLÈCHE FANTÔME&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
269

LE MYSTERE DE LA VALLÉE D'ARGENT
ou
LES CHEVALIERS DE LA LUNE{1}

1. Les morts de Mayland

Mayland n'est pas une ville, ce n'est même pas un village ; c'est une petite bourgade maritime, blottie au creux d'un pli de terrain sablonneux, à un mille des eaux tourmentées du North Minch.

Mayland est un joli nom, mais les rares touristes qui y vont jouir d'une brève hospitalité à l'auberge des *Deux Pluviers* lui en ont donné un moins beau : Parrot's Cage, la cage aux perroquets.

Est-ce parce que les deux cents habitants de ce patelin sont bavards comme ces volatiles ?

Mais que voulez-vous qu'on fasse d'autre à Mayland ? La mer grondante l'entoure aux trois quarts, et l'hinterland est constitué par des landes et des friches où ne vivent que des lapins sauvages et des tétras.

Et puis sont-ils si bavards que cela, les gens de Mayland ? Rien ne permet de le supposer.

Autrefois, l'endroit fut un nid de corsaires et de coureurs d'aventures, mais les habitants d'aujourd'hui ne semblent plus guère du tout avoir ces goûts héroïques et, pour peu, ils désavoueraient même leurs aventureux ancêtres, préférant s'occuper en toute quiétude d'un assez vague commerce de cuirs et de peaux de lapin.

C'est là aussi la raison pour laquelle une demi-douzaine de négociants en « rabbit skins » de Londres y résident pendant une grande partie de l'année.

Les pauvres ne s'y amusent guère : ils passent leurs interminables soirées à l'auberge, à boire du whisky et du rhum, et à jouer aux cartes et aux dames.

Ce soir-là, nous les trouvons réunis presque au complet : Mr. Josuah Miles, Mr. John Partner, le gigantesque Baldwin Bulkinghorn et Terry Cluncks, cet imbécile de Cluncks, la tête de turc de la bande.

Mr. Ebenezer Pilgrim et son ami Maple Stoke n'y sont pas.

La nuit était venue, un fort vent d'ouest faisait voler l'écume de la mer jusque dans les quatre rues qui composent Mayland.

À l'écart du bourg, une seule fenêtre luisait d'une lumière avare – celle de la petite maison du révérend Williamson, appelée pompeusement le prieuré. Elle se tenait au haut d'une butte et une

muraille de pierres sèches l'entourait.

À cet appel lumineux dans la nuit, un seul répondait à l'autre bout du village : c'était l'auberge.

Une belle lampe en cuivre y brûlait d'une grosse flamme ronde et achevait de rendre la salle, qui était propre comme un carré de paquebot, agréable et familière.

Humphrey, l'aubergiste, jeta une brassée d'ajoncs secs dans la cheminée et se frotta les mains d'un air réjoui.

— Et l'on dit que nous jouissons des restes du Gulf Stream ! railla-t-il.

— C'est que les restes n'ont pas été réchauffés alors, répondit Mr. Partner qui était l'homme d'esprit de la bande.

— Ah ! elle est bonne... bien, bien bonne, s'esclaffa Humphrey qui se promit de retenir le bon mot pour le resservir plus tard.

— Je vous souffle ce pion et je vous prends votre dame ! tonitrua le gros Bulkinghorn qui jouait aux dames avec le maigre et piteux Cluncks.

— Dans ce cas, je suis perdu ! se lamenta Cluncks.

— Certainement, répondit Bulkinghorn d'un ton jovial, perdu, tout ce qu'il y a de perdu. Vous devez m'offrir une tournée de bishop et me payer un shilling par-dessus le marché.

— Mes affaires ne me rapportent pas autant, larmoya Cluncks, en avançant une pièce blanche d'un shilling sur le damier.

Puis, se tournant vers Humphrey, il supplia, pitoyable :

— Humphrey, mon ami, vous ne mettez pas trop de vin clair et dans le bishop.

— Vous en mettez au contraire beaucoup, ordonna Bulkinghorn, je ne joue pas pour une tournée d'eau chaude, moi !

Mr. Partner se moqua à son tour de la ladrerie du pauvre Cluncks, en déclarant que c'était honteux de la part d'un homme qui avait trois mille livres de rente !

— Voulez-vous vous taire ! cria Cluncks. Trois mille livres de rente ! Voulez-vous me faire assassiner ? Si j'en avais seulement trois cents, pensez-vous que je viendrais acheter de méchantes peaux de lapin à Mayland ?

— Ne dites pas de mal de nos peaux de lapin, intervint Bulkinghorn d'un ton sarcastique.

Humphrey posa un grand bol de vin fumant sur la table et distribua la généreuse boisson à ses clients.

— Il me semble que Pilgrim et Maple Stone mettent du temps à

venir, grogna Mr. Miles qui n'avait pas desserré les lèvres jusqu'ici et s'était diverti à parcourir de vieux illustrés écossais.

— Ils sont allés chez le vieil Habakuk acheter tout un lot de ses fameuses peaux de lapins albinos, expliqua Mr. Partner, et la ferme de ce détestable grigou n'est pas à la portée de la main.

— Dix milles, exactement en prenant par les sentiers de terre, dit Humphrey, un peu moins en suivant la grève. Mais qui prendrait ce damné chemin par vent d'ouest ?

— C'est égal... ils y mettent du temps, dit Mr. Miles mécontent. Nous devons faire un whist, n'est-ce pas, Partner ? Bulkinghorn ne connaît que son enfantin jeu de dames, Humphrey joue comme une outarde, il n'y a donc qu'eux pour nous servir de partenaire, car Cluncks triche.

— Comment, je triche ? protesta Cluncks, a-t-on jamais vu ?

Terry Cluncks avait une petite tête d'oiseau et de pâles yeux de myope – ce qui excusait sa maladresse aux cartes où il prenait invariablement le joker pour le roi et inversement. Dans son chétif complet noir, il ressemblait plutôt à quelque bedeau d'église romaine qu'à un négociant de la City.

— Voilà le vent qui tourne à la tempête ! dit Humphrey en écoutant la tourmente se ruer contre la porte et secouer les tuiles de la toiture.

Des bruits méchants venaient du dehors : le mugissement des flots du large, les voix furieuses du ressac et la plainte dominante du vent.

— Croyez-vous que nos amis se risqueront là-dedans ? demanda Mr. Miles, en choquant son verre contre celui de Mr. Partner.

— Ils doivent être partis depuis belle lurette de chez Habakuk qui d'ailleurs n'aurait pas un grabat de varech sec à leur offrir pour coucher, répondit Partner. Et je ne les crois pas hommes à passer une nuit dans le creux d'une dune de sable ! Mais écoutez-moi cela, comme c'est curieux !

Du fond de la nuit agitée, une voix venait, une voix singulièrement perchée, qui chantait, sur un rythme traînard de complainte.

*Quatre hommes sous la lune,
Quatre hommes morts,
La lune ! la lune !
Quatre hommes sont morts,
Sous la lune !*

— Je me demande qui a le courage de chanter de pareilles inepties par une nuit comme celle-ci ! gronda Mr. Miles en frappant la table du poing.

— Cela doit se chanter assez loin d'ici, observa Cluncks, et venir de la mer. C'est le vent d'ouest qui nous en apporte le bruit.

— Pour une fois, voilà Cluncks qui dit quelque chose de sensé ! ricana Mr. Bulkinghorn. Il est en progrès.

— Y a-t-il un fou à Mayland ? demanda Partner en se tournant vers Humphrey.

L'aubergiste essuya de grosses gouttes de sueur qui lui perlaient aux tempes.

— Ce n'est pas un homme qui chante cela, dit-il à voix basse, mais un *brownie*.

— Un *brownie*, un fantôme ! s'exclama Mr. Partner. Voilà qui est parfait. S'ils étaient au moins deux ces lascars de l'au-delà, nous pourrions les inviter à remplacer Pilgrim et Stoke à notre whist.

— Ne dites pas cela, monsieur Partner ! s'écria l'hôte en se signant. N'oubliez pas que les *brownies* acceptent toujours l'invitation qu'on a l'audace de leur lancer !

— Vrai ? Alors qu'est-ce qu'on leur jouerait ? Leur linceul ou bien les chaînes avec lesquelles ils s'obstinent à faire du potin à minuit ?

— Taisez-vous ! Je ne puis en entendre davantage ! cria Humphrey en se bouchant les oreilles.

La chanson s'était tue entre-temps, et l'on n'entendait plus que le tumulte des éléments en fureur.

Mr. Miles qui écoutait attentivement depuis quelques instants leva une main en l'air et, du geste, demanda le silence.

— J'entends un bruit de pas ! dit-il.

On entendait en effet marcher rapidement dans la nuit.

— Enfin, dit Mr. Partner en respirant profondément. Et d'un cœur allégé, il se mit à bourrer de tabac blond une longue pipe de Hollande. La porte s'ouvrit.

*

* *

Poussés au dos par la rafale, luttant contre les sautes de vent, se protégeant les yeux contre les tourbillons de sable que la tempête soulevait, deux hommes avançaient à travers la lande.

À deux milles de là, ils avaient dû abandonner une petite automobile qui refusait d'avancer à travers les friches labourées de profondes fondrières.

— Nous nous dirigeons droit sur la mer, cria dans le vent celui qui marchait derrière et qui semblait être le plus jeune des deux.

— Si l'on avait au moins une lumière pour s'orienter ! Les gens de

Mayland doivent trouver la chandelle trop chère.

— On ne sait trop par où aller, recommença le premier, pourtant le village doit se trouver devant nous, un peu à notre gauche.

— Tiens la voilà votre lumière ! s'écria tout à coup le plus âgé des voyageurs. Un peu chiche sans doute, mais de la lumière quand même, et Dieu sait comme elle est la bienvenue en ce moment.

— Pourtant le village n'est pas là !

— Non, mais elle brûle aux confins du bourg, un tant soit peu à l'écart vers l'ouest... j'y suis, ce doit être le prieuré et c'est le révérend Williamson qui veille !

Soudain s'éleva un hurlement singulier qui se prolongea en une hideuse note de désespoir, se transforma en une clameur de menace et s'éteignit.

Les deux voyageurs s'arrêtèrent, interdits, tâchant de sonder les ténèbres du regard.

— Je n'ai jamais entendu pareille horreur ! murmura le plus jeune en frissonnant.

Son compagnon ne dit mot et pressa le pas.

Ils pataugèrent dans une boue liquide qui leur emprisonna les chevilles, puis trébuchèrent sur un banc de galets.

— Quelle nuit, Seigneur, quelle nuit !

Enfin la masse obscure du prieuré se précisa, trouée par un carré de lueur rouge. Une grille masquée de lourdes tôles s'ouvrait dans le mur de pierres sèches qui servait d'enceinte à l'habitation. Le plus grand des voyageurs la heurta et elle rendit un gros fracas de ferraille.

Un aboiement rauque et sec éclata derrière la clôture.

— Le révérend se protège ! ricana l'homme.

— Qui vive ? cria une voix à l'intérieur de la maison.

— Révérend Williamson ?

— Lui-même !

— Voulez-vous nous ouvrir ?

— J'arrive... Attendez que je mette le chien au chenil !

On entendit un bruit de verrous tirés, un long grincement de porte mal huilée, puis une voix apaisante d'homme.

Après que des chaînes eurent cliqueté, des pas s'approchèrent de la grille.

— Un instant, je suis à vous, dit une voix polie.

La grille s'ouvrit et une haute silhouette d'homme se profila sur le fond lumineux de la fenêtre éclairée.

— Entrez ! fit le révérend avec un geste d'invite, sans s'occuper de l'identité de ses visiteurs nocturnes. Tout voyageur égaré dans la nuit n'est-il pas un envoyé de Dieu ?

Le pasteur précéda les deux hommes dans une petite pièce, pauvrement meublée et mal chauffée par un petit feu de tourbe à peine rougeoyant.

Ce ne fut qu'alors que le révérend leva les yeux sur ses hôtes. Il fit un geste d'étonnement.

— Non, docteur Williamson, dit le plus âgé en s'inclinant, vous ne nous reconnaissez pas, nous sommes des inconnus pour vous.

Williamson lui rendit son salut.

— Prenez place, je vous en prie. Puis-je vous offrir un rafraîchissement ? Je vous prévien toutefois que le prieuré est pauvre.

Le voyageur refusa d'un signe de la main.

— Vous sembliez attendre quelqu'un ? demanda-t-il.

— Oui et non, les voyageurs sont rares à Mayland, surtout en cette ingrate saison, mais, dans l'après-midi, deux négociants de Londres, qui résident ici pour leurs affaires, MMr. Pilgrim et Stoke sont partis dans l'intérieur des terres. Je les croyais de retour, s'étant guidés sur la lumière de ma demeure.

— Comme nous venons de le faire !

Le docteur Williamson approuva gravement de la tête, et malgré le refus de ses hôtes prit dans un buffet deux verres et une bouteille.

— Excusez-moi, je ne bois pas moi-même, mais les pauvres gens d'ici aiment parfois le réconfort d'une petite goutte, dit-il avec un pâle sourire.

Les deux voyageurs vidèrent leurs verres avec une satisfaction évidente.

— Permettez que je me présente, dit enfin le plus âgé, mon nom est Harry Dickson.

Le pasteur sursauta.

— Harry Dickson, le grand détective ? Mais... qu'est-ce qui peut bien l'amener dans ces régions perdues ? Rien de bien grave, j'espère ?

Le détective ne répondit pas et fixa les maigres flammes de la tourbe dans l'âtre.

— Voulez-vous nous rendre un service, docteur Williamson, à moi et à mon élève Tom Wills ?

— Mais comment donc ! s'écria l'ecclésiastique.

— C'est de nous indiquer le chemin du village, et en particulier

celui de l'auberge des *Deux Pluviers*.

— Avec joie. Le bourg se trouve dans un pli de terrain, une sorte de tout petit vallon, sinon vous auriez vu ses lumières, ou plutôt celle de l'auberge, car je doute fort qu'il y en ait d'autres allumées à cette heure.

En parlant, le pasteur s'était revêtu d'un long manteau de laine sombre et s'était emparé d'une lanterne d'écurie qu'il alluma avec un tison.

— Je vous précède. Attention, le sentier dévale par un éboulis de pierres.

Harry Dickson et Tom Wills lui emboîtèrent le pas en silence. Le fanal de leur guide, porté bas, jetait un mince halo de clarté sur la route caillouteuse ; le vent redoublait de furie et menaçait d'éteindre à tout bout de champ le mince lumignon.

À une courbe de la route, le pasteur fit halte et leva le bras.

— Voilà les lumières de l'auberge, fit-il. Voyez ces deux fenêtres éclairées : je crois que vous pourrez vous y retrouver maintenant.

Harry Dickson lui posa la main sur le bras.

— Permettez-moi de vous rendre votre politesse de tout à l'heure, j'espère qu'on pourra nous y servir un bon grog chaud !

— Je vous remercie, monsieur Dickson, je vous le répète, je ne bois guère, mais je veux bien vous faire un bout de conduite jusqu'au seuil.

— Ils sont bien silencieux à l'intérieur, remarqua Tom, tandis qu'ils dépassaient les fenêtres de l'auberge.

Harry Dickson pesa sur le loquet mais la porte résista.

— Ils se seront enfermés pour éviter que le vent ne pousse la porte, dit le révérend, frappez, voulez-vous ?

Tom Wills frappa. Aucune réponse ne vint.

— C'est étrange, murmura le pasteur en regardant ses compagnons avec inquiétude, frappez plus fort. Messieurs, le bruit de la tempête les empêche peut-être de nous entendre.

Tom Wills se mit à jouer des poings contre le bois, avec frénésie.

— Ordinairement, les messieurs de Londres sont encore là à cette heure, dit le docteur Williamson, puis, dès qu'ils quittent l'endroit, Humphrey l'aubergiste éteint sa lampe.

Tout à coup Harry Dickson enleva la lanterne des mains de son guide et regarda attentivement par terre : une flaque noire apparut.

— Cassez un carreau Tom, ordonna-t-il d'une voix brève et faites jouer l'espagnolette, personne ne nous répondra là-dedans.

La vitre éclata avec un bruit aigre et le jeune homme poussa la fenêtre. Le vent fit filer la flamme de la lampe de l'auberge et un jet de fumée fusa contre le plafond. En même temps, les hommes jetèrent un regard à l'intérieur : un triple cri d'épouvante retentit.

Deux hommes étaient assis à une table, immobiles... d'une immobilité effrayante.

Ils étaient morts : une longue lame de couteau leur sortait de la poitrine. Un troisième était couché face contre terre, la tête dans la flaque de sang qui avait coulé sous la porte.

Harry Dickson poussa un juron étouffé et immédiatement s'élança vers la porte : elle était fermée à l'aide d'un puissant verrou.

— Éclairez-moi, révérend, ordonna-t-il en passant derrière le comptoir pour atteindre une petite arrière-cuisine sombre.

— Porte fermée, bougonna-t-il, et les volets sont mis, des volets de chêne...

Un escalier en colimaçon menait vers les combles. Dickson le gravit quatre à quatre, suivi de Tom et du pasteur.

Ils débouchèrent au milieu d'un grenier où dans un coin se trouvait un vieux lit de sangle. Il n'y avait personne.

— Tudieu ! gronda le détective, qu'est-ce que cela signifie, la lucarne est fermée et n'a pu être poussée de l'extérieur.

Soudain il poussa une exclamation de colère.

— Le troisième ! En bas... vite !

Mais à la même minute, un bruit de verre cassé se fit entendre dans la salle d'en bas et l'escalier fut plongé dans l'obscurité.

— Idiot que je suis ! rugit le détective... Le voilà qui fiche le camp ! Votre lanterne, révérend ?

Fut-ce le comble de la malchance ? Le révérend Williamson était-il tellement ému ?... La lanterne lui échappa des mains, roula en bas des marches, s'y brisa et s'éteignit.

La lampe électrique de Tom lança aussitôt son jet de lumière mais des instants précieux venaient d'être perdus.

Une fois en bas, les trois hommes virent la porte de l'auberge ouverte sur la rue qu'emplissait le tumulte de la tempête.

— Il n'y a plus que deux cadavres ! s'écria Tom Wills, où est le troisième ?

— Courez donc derrière ! glapit Harry Dickson d'une voix sarcastique. Ah ! il nous a bien roulés, le bougre ! L'avez-vous reconnu, docteur Williamson.

Le pasteur tremblait de tous ses membres. Lentement, il secoua la

tête.

— Non, il avait la tête tournée contre le sol et j'étais tellement troublé !

Les débris de la grosse lampe jonchant le sol, ce furent les livides pinceaux des lampes de poche des détectives qui éclairèrent seuls l'intérieur de l'auberge criminelle.

— Ceux-là, je les reconnais, murmura le pasteur en jetant un regard effrayé sur les consommateurs immobiles.

— Miles et Partner, dit Harry Dickson.

— Vous les connaissez donc, monsieur Dickson ?

— Oui !

— Et Humphrey n'est pas là ! murmura le révérend.

— Ni Bulkinghorn, ni Cluncks, ajouta Dickson.

— Serait-ce l'un d'eux qui nous a fait le coup du verrou et de la lampe ? demanda Tom Wills.

Le docteur Williamson réfléchit, balançant la tête d'un air de doute.

— Humphrey est petit et gros, Mr. Bulkinghorn grand et fort, Cluncks peut-être... mais l'homme couché par terre semblait long et maigre, tandis que Mr. Cluncks est bien petit, dit-il enfin.

— C'est très juste, approuva Harry Dickson.

— On pourra sans nul doute relever des empreintes, suggéra Tom Wills.

Pourtant son maître fit un geste de dénégaration.

— Cela ne servirait à rien, les hommes qui ont « travaillé » ici ne doivent pas posséder de fiches anthropométriques.

— Les connaissiez-vous, monsieur Dickson ? s'écria le pasteur.

Mais sa question ne reçut aucune réponse et il n'osa insister.

— Docteur Williamson, dit enfin le détective, rallumez votre lanterne et allez éveiller le village tout entier, nous allons opérer une battue.

Le pasteur s'inclina et partit, penché sous la rafale.

— Miséricorde ! murmura Dickson en se croisant les bras. Si notre automobile n'avait pas flanché, je sauvais la vie à un tas de braves gens.

— Qui donc, monsieur Dickson ? demanda Tom Wills.

— À commencer par ceux-ci, répondit le maître sombrement en désignant les cadavres de Miles et Partner.

— Vous semblez bien les connaître !

Un pli amer abaissa les lèvres du détective.

— C'est tout ce qui reste de deux vaillants soldats de Scotland Yard, les inspecteurs Heath et Duller !

— Hein ? fit Tom.

— Et je me demande ce qu'il est advenu de Cocker et de Selby !

— Cocker et Selby ?

— Alias Pilgrim et Maple Stoke, oui... Mais taisez-vous, voici le pasteur qui revient.

— Monsieur Dickson, cria le révérend en se dressant sur le seuil de l'auberge, personne ne répond dans le village, j'ai beau frapper à toutes les portes.

— On y va !

Une demi-heure plus tard, toutes les portes avaient été forcées, du moins celles qui purent l'être car la plupart n'étaient fermées qu'au loquet : toutes les demeures furent trouvées vides !

— Alors ils sont partis avec leurs femmes et leurs enfants ! s'écria Tom.

— Ils n'ont pas d'enfants, dit le pasteur, d'une voix hésitante.

— Comment ? s'exclama Dickson.

— Beaucoup d'habitants étaient célibataires, répondit le docteur Williamson avec un peu d'embarras... quelques-uns qui avaient pris femme n'avaient pas d'enfants... N'oubliez pas que le village ne comptait qu'une centaine d'âmes à peine.

Lentement, à travers la tourmente qui enfin s'apaisait, les trois hommes quittèrent l'auberge maudite, et leurs pas sonnaient étrangement par les rues vides du village complètement désert.

2. L'étrange village

Lord Chislewood se tourna vers le gentleman qui se tenait assis devant le large bureau encombré de papiers et de dossiers.

Lord Chislewood, le Premier Ministre d'Angleterre, était connu et détesté par ses subordonnés pour la hauteur distante et même méprisante qu'il affectait à leur égard. Il n'était guère populaire, mais c'était un homme d'une grande intelligence et, comme tel, il avait rendu de grands services à son pays.

Aujourd'hui pourtant, il y avait de la déférence et même une nuance d'admiration dans sa voix et dans son maintien à l'égard de l'homme qui, assis devant lui, le fixait de ses grands yeux clairs et pénétrants.

— Monsieur Dickson, dit le lord, puis-je vous demander comment vous êtes arrivé à vous occuper de... Mayland. Si je suis bien renseigné, officiellement...

— On ne m'a pas prié de le faire, acheva Dickson qui vit son illustre interlocuteur hésiter à continuer sa phrase. Non, c'est un hasard, ou presque, qui m'a conduit en ces lieux insolites, Votre Seigneurie.

— Notez que votre intervention m'est précieuse, monsieur Dickson, et non seulement à moi, mais à toute l'Angleterre. Je dois même vous prier, et pour peu je dirais supplier, de vouloir bien continuer de vous en occuper.

Le visage du détective s'assombrit.

— C'est une affaire obscure et gigantesque, dit-il enfin, après avoir gardé le silence pendant quelques instants, quel est l'enjeu ? Je ne le sais pas trop mais il doit être important.

Lord Chislewood prit une mine désespérée.

— Il me semble que nous sommes partis à la chasse aux nuées, aux choses occultes et imaginaires.

Harry Dickson le considéra d'un air grave.

— Je suis presque tenté de donner raison à Sa Seigneurie. Mais vous venez de me poser une question bien précise et je tiens à y répondre. Il y a quelques jours, mon ami Goodfield, le superintendant de Scotland Yard était venu me voir et nous parlions de choses et

d'autres comme cela nous arrive souvent. Tout à coup, alors qu'il tirait son mouchoir, une enveloppe glissa de sa poche. Machinalement mes regards tombèrent sur l'envers de l'adresse et j'y remarquai une figurine assez grossièrement dessinée. Cela représentait un guerrier casqué comme ceux du moyen âge qui montrait de la pointe de sa lance un croissant de lune.

» — Comment êtes-vous en possession de ce dessin ? demandai-je.

» — Il se trouvait sur l'envers d'une enveloppe que je viens de recevoir de deux de mes agents envoyés en mission, répondit évasivement le superintendant.

» — Je tiens à connaître tout ce que vous savez à ce sujet, répondis-je un peu sèchement.

» Mr. Goodfield eut l'air extrêmement embarrassé.

» — Je ne sais si je le puis, me répondit-il enfin, c'est presque une affaire d'État et je ne me crois pas autorisé à vous en dire davantage.

» — Bien, dis-je, mais je tiens MOI à en savoir plus et je prends toute la responsabilité sur moi.

» — Si vous le prenez de cette façon, je pourrais toujours en référer à mes supérieurs pour qu'ils lèvent la consigne, dit Goodfield.

» Je faillis me fâcher.

» — Goodfield, dis-je, si vous ne savez pas ce que signifie cette stupide petite image, je le sais, et je vous dirai que si elle figure sur une lettre envoyée par vos agents, c'est que ces braves gens risquent fort de passer rapidement de vie à trépas.

» Mr. Goodfield poussa un cri de terreur.

» — Monsieur Dickson, que dites-vous ! Est-ce possible ? Il ne s'agit pas seulement de deux de mes meilleurs limiers, Cocker et Selby, mais de deux autres encore, Heath et Duller, envoyés en mission à Mayland. Mais je veux vous raconter ce que je sais, bien que ce soit peu de chose en somme... Il y a quelques mois – au début de l'automne –, nous avons reçu d'en haut l'ordre de surveiller attentivement tout ce qui passait dans ce village perdu de Mayland. Il y a quelques années, des touristes écossais venaient parfois y passer quelques jours, mais depuis lors plus personne n'y a mis les pieds, et l'endroit est resté plus solitaire que jamais. Les habitants paraissent s'occuper de l'élevage de lapins, surtout dans le but de livrer les peaux à la pelleterie, ce qui fait que quelques négociants en rabbit-skins y séjournent. Mes agents n'en ont jamais connu que deux, Baldwin Bulkinghorn et Terry Cluncks, des marchands de Londres. Eux-mêmes s'occupaient un peu de ce négoce, histoire de ne pas éveiller la méfiance. Or, depuis cinq mois que mes hommes y résident, ils n'ont rien trouvé, rien vu, rien entendu qui méritait d'attirer l'attention d'un

policier. Ils se sont ennuyés prodigieusement, et j'ai eu beau le déclarer à qui de droit, je n'ai pas reçu l'autorisation de les rappeler. Aujourd'hui, j'ai reçu cette lettre de Cocker et de Selby ; elle ne signifiait pas grand-chose. Mes hommes me racontaient qu'ils croyaient avoir découvert quelque chose du côté d'un vieil original, le fermier Habakuk, que l'on voyait parfois déambuler la nuit à travers la lande en faisant des génuflexions à la lune. C'est tout.

» — Et c'est assez, Goodfield, dis-je. Tom et moi nous partons immédiatement pour Glasgow, nous y louerons une automobile pour filer dare-dare sur Mayland !

» À mon tour, monsieur le Ministre, de vous poser une question.

— Faites, monsieur Dickson.

— Les ordres émanaient de vous. Qu'attendiez-vous de cette surveillance à Mayland ?

L'homme d'État s'agita sur son siège.

— Ce que j'ai à vous dire, monsieur Dickson, vous paraîtra pour le moins étrange. Eh bien, **JE N'EN SAIS RIEN !**

Harry Dickson perdait rarement son calme, pourtant son visage laissa percer quelque inquiétude.

Lord Chislewood s'en aperçut et se hâta d'expliquer :

— Vous savez que je n'ai pris la conduite du char de l'État qu'à titre intérimaire ; mon prédécesseur, Lord Dambridge, ayant disparu mystérieusement, il y a six mois.

— Un autre mystère qui n'a pas connu de solution... jusqu'ici, interrompit le détective.

— Croyez-vous à une possibilité de le retrouver ? s'écria le ministre.

Harry Dickson haussa les épaules.

— C'est peut-être une tout autre histoire, je vous serais obligé de vous en tenir pour l'heure à l'affaire de Mayland.

— Bon, mais ce sera bien court. En classant les papiers du malheureux Premier, un de nos secrétaires y a déniché un ordre autographe de celui-ci, ou plutôt le commencement d'un ordre, car l'écrit n'était pas achevé. Il ne comportait que ces quelques lignes : « Un péril aussi terrible qu'insolite menace l'Angleterre. Il faudra qu'une surveillance incessante soit exercée à Mayland, sur le North Minch. Une brigade d'excellents agents, détachée sur place en permanence, ne me semble pas trop. »

» C'était tout. J'étais à ce moment sur le continent. À la vue de l'écriture du Premier, et connaissant la prudence et la grande sagesse de lord Dambridge, le secrétaire n'a pas hésité : il a averti le chef de

Scotland Yard qui s'est alarmé lui aussi. À mon retour, je n'ai pu que donner l'ordre que vous connaissez. Des mois ont passé, nos agents n'ont rien découvert. Lord Dambridge se serait-il trompé ?

— Non, dit sèchement le détective.

Lord Chislewood eut l'air de n'avoir pas entendu et continua :

— Passez le détroit et vous arrivez à la fameuse Chaussée des Géants, cet endroit sacré de l'Irlande. J'ai cru immédiatement à une manœuvre du Sinn Féin...

— Ah ! dit Dickson, s'il ne s'agissait que de bandes d'insurgés ou d'histoires de révolutionnaires, je crois que nous pourrions à peu près dormir en paix. Mais je vais vous prouver que votre prédécesseur avait raison.

Harry Dickson fit alors le récit de son aventure à Mayland. Quand il eut fini, le visage du Premier Ministre était terriblement soucieux.

— Le meurtre des agents par des bandits mystérieux passe encore... mais ce village entier qui disparaît... Voyons, monsieur Dickson, que faut-il en penser ?

— J'ai eu la curiosité de fouiller dans les archives du village, travail de peu d'envergure, car il ne s'agissait que de feuilleter quelques registres paroissiaux tenus avec une extrême irrégularité et une fantaisie décevante. Pourtant j'y ai remarqué une chose intéressante. Dans le cours de l'année dernière, de nombreuses familles émigrent, on ne sait où, d'autres meurent d'une sorte d'épidémie de grippe, bientôt il ne reste plus qu'une centaine d'habitants à peine. Le vieux pasteur meurt, il y a sept mois. Malgré son caractère sacré, c'était un homme d'une intempérance scandaleuse qui ne s'occupait guère de ses ouailles que pour vider leurs maigres celliers. Comme c'est lui qui a tenu les registres, je vous laisse penser à la négligence qu'il y a mise. Le docteur Williamson venant du pays de Galles le remplace. Ce digne homme sait peu de chose.

— Avez-vous des nouvelles de Cocker et de Selby ?

— Quand je suis arrivé à la ferme du vieil Habakuk, j'ai trouvé quelques ruines encore fumantes. La miteuse baraque avait brûlé jusqu'à ses bases... Ni du fermier ni des deux agents, je n'ai pu trouver trace...

— Avez-vous pris des renseignements quant aux autres Londoniens qui se trouvaient à l'auberge ? demande Lord Chislewood.

— Baldwin Bulkinghorn possède un entrepôt près de Lambeth Reach à Londres, il habite une jolie petite maison dans les environs, à Hillbanks. Durant son absence, qui est souvent fort longue, une gouvernante la dirige. C'est un homme considéré dans son milieu.

— Et Cluncks ?

— Inconnu ! fit brièvement le détective.

— Ah ! serait-ce un indice ? L'homme se faisait passer pour un négociant en rabbit skins. Tout comme les autres, si je vous ai bien compris.

Harry Dickson hocha la tête.

— À franchement parler, je n'ai aucune idée à ce sujet pour le moment.

Le ministre pianota fiévreusement sur le bois de son bureau.

— Mais quel est donc le genre de péril qui nous menace, Monsieur Dickson ? Vous paraissez savoir quelque chose. Que signifie la petite image qui vous a fait partir immédiatement à Mayland ?

Le détective se redressa, une étrange flamme dans le regard.

— C'est le signe des « Chevaliers de la Lune », Excellence, une effroyable corporation de malfaiteurs disposant de fonds illimités, d'intelligences brillantes et perverses et même de puissances mystérieuses...

— Des Irlandais ? demanda Chislewood.

Harry Dickson eut un rire amer.

— Je vous ai dit que non, Excellence, mais des Chinois, des Mandchous, des Japonais peut-être, en tout cas des jaunes... et le péril que lord Dambridge a dénoncé dans sa lettre inachevée, c'est le péril jaune qui est aux portes de l'Angleterre et sans doute de toute la civilisation de l'Occident !

3. LA MAISON TRAGIQUE

Harry Dickson ferma le gros in-folio qu'il venait de parcourir avec un geste d'extrême accablement et considéra l'énorme amoncellement de livres, de brochures et de cahiers qui couvrait sa table de travail.

— Rien, murmura-t-il, ces livres ne m'apprennent rien !

Tom Wills qui grillait une cigarette après l'autre crut le moment venu pour placer son mot.

— J'aimerais mieux parcourir l'Angleterre tout entière que de me livrer à un pareil travail de bénédictin, dit-il. N'avons-nous rien de mieux à faire, maître, que de lire et prendre des notes ?

— Il me semble que nous sommes partis à la chasse aux nuées, aux choses occultes et imaginaires, a dit Lord Chislewood, et il a dit vrai, murmura le maître.

— Je préférerais partir en campagne contre ces ombres, plutôt que de moisir plus longtemps, s'exaspéra son élève. À Mayland, on se trouve en plein dans une aventure passionnante, et voici que tout à coup nous restons sur place à Londres !

— C'est qu'il se pourrait bien que Londres nous en dise plus à ce sujet que Mayland même, répondit Dickson d'une voix maussade. Mais puisque les jambes vous démangent de courir la City, eh bien, allez donc pousser une pointe jusqu'à Hillbanks, et tâchez d'apprendre une chose ou une autre concernant Baldwin Bulkinghorn.

— Je puis y aller seul ? demanda Tom, tout heureux à l'idée de pouvoir agir personnellement.

— Mais oui, dit Harry Dickson en réprimant difficilement un bâillement. Je dois, moi, continuer à tourner des pages. Bonne chance, mon petit !

Tom Wills ne fit qu'un saut jusqu'à la rue. Il descendit Baker Street à pied, heureux de sentir la brise printanière lui fouetter le visage, et ne prit un autobus que dans Oxford Street qu'il se proposait de parcourir ainsi en longueur jusqu'au coin de Holborn.

Mais l'homme propose... À la hauteur de High Street, il y eut une bousculade sur la plate-forme. Le voisin de Tom Wills était un épais bonhomme, à la mine placide ; il heurta le jeune homme sans s'excuser – et bien rudement, car notre ami poussa une exclamation de

douleur et frotta sa cheville endolorie.

— Dites donc vous... commença-t-il. Pourtant, il n'en dit guère davantage.

Tom vit une étrange expression de ruse, de colère et de méchanceté envahir le visage du bonhomme. En même temps, il reçut une bourrade violente, battit l'air des deux mains et glissa hors de la voiture, au moment où une automobile lancée à toute allure s'approchait.

Tom vit la mort devant lui. D'un brusque coup de reins, il évita de justesse le bolide meurtrier. Mais le pare-chocs arrière le frappa à l'épaule comme il se relevait. Ce fut alors une véritable minute de folie qu'il vécut.

À croire qu'elles surgissaient du sol, plusieurs autos arrivaient sur lui ; il eut l'obscur sentiment que tout cela avait été réglé d'avance, pour provoquer ce bel accident – un accident où lui, Tom Wills, laisserait la vie.

Un moment, il aperçut trois ou quatre mufles de fer et de nickel se tendre vers lui, prêts à le happer, à le mettre en pièces.

Instinctivement il ferma les yeux, sentant planer l'horreur.

Un fracas violent retentit, suivi de cris et d'appels.

Le jeune homme ouvrit les yeux, étonné de se sentir indemne, et vit à quelques pas deux des autos solidement emboîtées l'une dans l'autre, leurs vitres en miettes, leur capot défoncé, mais formant devant lui un véritable mur protecteur.

Déjà la foule se ruait en avant, et Tom distingua le casque blanc d'un bobby émerger de la masse gesticulante.

— Laissez passer les serviteurs de Sa Majesté ! criait une voix aigre, n'empêchez pas la police de faire sa besogne. C'est un accident et je dois verbaliser d'urgence.

— Tiens ! je connais cet organe, murmura Tom en souriant, je veux bien n'avoir pas plus de mémoire qu'un jambon d'York, si ce n'est pas notre excellent ami Snatterbox !

C'était en effet le prétentieux et cocasse brigadier Snatterbox qui brandissait son ample carnet de notes au-dessus de la tête des curieux.

— Allons, voyons, qui était dans cette voiture ? Et dans celle-là ? C'est votre auto au moins ? demanda-t-il en s'adressant à un peintre en bâtiments en blouse blanche et en chaussons de lisière.

— Ça se devine bien ! goguenarda l'homme, vous voyez bien que je suis en tenue d'automobiliste ! J'allais prendre le thé chez le duc de Gloucester. Ce qu'il sera embêté en ne me voyant pas arriver à l'heure, vous n'en avez pas idée !

On se mit à rire autour de l'infortuné Snatterbox qui ne savait vraiment plus où donner de la tête.

— Alors ces deux voitures sont venues ici toutes seules ! cria-t-il.

— Non, répliqua une voix sarcastique, l'une d'elles appartient à Nelson, il est descendu de sa colonne à Trafalgar Square, pour s'offrir un petit tour.

Tom eut pitié du pauvre brigadier et, jouant des coudes, il s'approcha de lui.

— Relevez toujours les numéros, brigadier Snatterbox, lui souffla-t-il à l'oreille, et si vous pouvez en apprendre davantage à leur sujet, je crois que Harry Dickson est homme à vous en récompenser honorablement.

— Ah ! c'est vous, monsieur Wills, dit le policier en le regardant d'un air maussade. Pouvez-vous me dire ce que cela signifie ? À force de fréquenter Harry Dickson, vous devez être plus capable de résoudre ce problème qu'un simple brigadier de la police of-fi-ci-el-le.

Tom allait lui répondre un peu vertement, quand une détonation retentit tout près d'eux.

— Voilà un pneu qui éclate ! s'écria Snatterbox... mais qui diable vient de me donner un coup sur mon casque ?

— Regardez-le, votre casque, riposta froidement Tom Wills.

Snatterbox ôta l'imposant couvre-chef et ses lèvres s'arrondirent de stupeur.

— Un trou ! On a fait un trou dans mon casque !

— Même deux ! railla Tom Wills.

Snatterbox se mit à regarder plus attentivement le casque endommagé.

— Mais c'est une balle qui a fait cela ! On vient de tirer sur un agent de Sa Majesté ! C'est un crime qui peut conduire son auteur à la potence !

— Sans doute, brigadier, concéda Tom Wills, mais je ne crois pas que la balle vous était destinée.

— Et pourquoi pas, mon jeune monsieur ? Il y a pas mal de bandits qui aimeraient voir disparaître Snatterbox de la surface de la terre, histoire d'avoir les coudées un peu plus franches.

— À moins que ce ne soit plutôt Tom Wills, l'élève de Dickson, répliqua le jeune détective, je suis un dangereux voisin pour vous, brigadier, mais croyez en ma très jeune expérience, tâchez d'en apprendre un peu plus long, et avertissez Harry Dickson. Quand un renseignement lui plaît, il est homme à le payer très cher !

Snatterbox se gratta le nez, il connaissait la générosité du grand détective, et le mot « récompense » était parmi les plus doux de son vocabulaire.

Déjà Tom Wills s'était évanoui dans la foule, et, à grandes enjambées, il se dirigeait vers Kingsway.

« On me suit, jubila-t-il intérieurement, et ce ne sont pas des nuées qui font cela, ni des fantômes, mais des gars qui conduisent assez mal des autos et ne tirent pas trop bien non plus. Donc, il y a du nouveau, et le maître sera content de moi. Je tiens à me conduire un peu mieux que les livres qu'il compulse à l'heure actuelle. »

Il eut d'abord l'idée de téléphoner à son maître mais sa fierté l'en retint : il était si content de pouvoir agir seul !

— Faut-il qu'ils soient d'une audace accomplie, monologuait-il en marchant, tirer en plein jour, au milieu d'une foule, bien qu'un coup de revolver se confonde aisément avec le bruit d'un pneu qui éclate ou la pétarade d'un moteur.

Il arriva sans encombre jusqu'à la Tamise et se mit à descendre l'Embankment. Il y avait peu de monde, et il lui fut facile de voir qu'il ne semblait nullement être suivi.

Pour rattraper le temps perdu, il sauta dans un autobus qui longeait le fleuve et en descendit à la hauteur de Lambeth Bridge.

Il observait attentivement les voyageurs, surtout ceux qui montaient aux arrêts, mais personne ne s'occupait de lui. Pourtant, celui qui descendit en même temps que lui devant la tête du pont, y mit trop d'empressement au gré du jeune homme.

Tom résolut d'employer un vieux truc.

En mettant pied à terre, il se tourna brusquement et, d'un bond agile, il regagna la plate-forme du gros véhicule.

À la mine dépitée de l'homme, il constata qu'il avait eu affaire à un des mystérieux suiveurs.

« Je reconnâtrai bien cette tête-là où qu'elle se trouve, se promit Tom, mais sincèrement elle ne me dit rien : banale, oh bien banale ! »

Deux arrêts plus loin, il descendit définitivement cette fois-ci et remonta vers Hillbanks.

— Si le proverbe dit vrai, toutes les choses du genre se font par trois, plaisanta-t-il. Le coup de l'autobus, le coup des automobiles, le coup de feu. Sauf si les gaillards ne s'en tiennent pas au dicton et s'apprêtent à risquer leur chance pour la quatrième fois. Essayeront-ils encore ?

La réponse vint sous la forme d'un léger sifflement – quelque chose qui coupa l'air, tout près de la joue du jeune homme, et qui

frappa une porte à ses côtés d'un bruit sec.

Tom Wills jeta un regard de biais et vit un couteau effilé fiché dans la porte. Il vibrait encore... Mais il eut beau regarder autour de lui, la place était nette et vide de monde.

Posément, le jeune homme s'empara du couteau.

— Hum, Harry Dickson l'accueillera bien celui-là : c'est le frère de ceux qui étaient plantés dans les corps des morts de Mayland.

Tom regarda machinalement la porte d'où il venait de retirer l'arme meurtrière ; elle portait une inscription, qui le fit réfléchir :

Baldwin Bulkinghorn - Rabbit Skins.

« Serait-ce une coïncidence ? » se demanda Tom Wills.

Il considéra le bâtiment, un petit entrepôt aux fenêtres closes, semblant complètement désert, et dont la puissante puanteur révélait le genre de la marchandise.

Pourtant une porte s'ouvrant dans un mur contigu et donnant dans une cour tenta l'esprit d'aventure de l'élève détective.

Elle n'était pas même fermée et donnait immédiatement accès à une cour triste et malpropre, où se dressaient quelques fusains squelettiques et qu'emplissait une masse d'objets de rebut.

Tom la traversa et finit par arriver dans un jardinet étique, aux espaliers desséchés collés contre une muraille chaulée.

Il y trouva une autre porte, fermée cette fois.

— J'espère qu'elle ne sera fermée qu'à clé et non au verrou, murmura Tom, cela me ferait gagner du temps.

La Providence devait l'écouter car, au premier tour de passe-partout, elle s'ouvrit et le jeune homme se trouva dans un nouveau jardin, bien mieux entretenu que le précédent et dont les pelouses exiguës se piquaient déjà des premières pâquerettes de la saison.

Devant lui, il vit l'arrière-façade d'une demeure proprette, aux volets peints en vert tendre.

« Mais je dois me trouver dans Hillbanks, se dit-il. De fait... je suis arrivé à la maison de Bulkinghorn, sans m'en douter. »

Il gravit un petit perron, se trouva devant une porte vitrée, simplement fermée au loquet. L'instant suivant, il foulait sous ses pieds les dalles bleues et blanches d'un corridor.

La demeure était plongée dans un silence complet ; Tom remarqua de la poussière accumulée sur les porte-manteaux et sur la coupe de cristal de la lampe d'escalier quoique la rampe de cet escalier fût parfaitement polie et vierge de toute souillure.

— Une maison bien entretenue mais qui semble être désertée par

la domesticité depuis quelque temps déjà, murmura-t-il. Pourtant, cette rampe parle d'une présence assez fréquente, bien que peu soigneuse.

D'épais tapis couvraient les marches. Le jeune homme les gravit donc sans bruit et arriva à un large palier sur lequel quatre portes s'ouvraient.

La première pièce où il pénétra était une chambre à coucher dont le lit avait été récemment occupé ; des restes de pain traînaient sur une table.

Tom s'en empara pour les flairer.

— Ce pain est à peine rassis, constata-t-il, cette demeure est moins vide qu'on ne le croirait au premier abord. Et puis... pourquoi le serait-elle ?

Mais le subconscient du jeune policier travaillait : il sentait autour de lui l'atmosphère inexplicable du danger et de la peur.

Comme un chien de chasse, il huma l'air. Il avait souvent vu son maître agir de même, et vraiment il y avait une odeur étrange, fade, écœurante... indéfinissable et qui, pourtant, l'emplissait de dégoût et de crainte.

Il prit son temps pour entrebâiller la seconde porte, et alors il comprit la raison du malaise qui venait de l'envahir.

— Mayland ! s'écria-t-il.

Oui, à des milles et des milles de la grève solitaire, le même drame se répétait : deux hommes assis à une table le regardaient avec des yeux vitreux, deux hommes morts, des couteaux plantés dans la poitrine !

L'un d'eux était un homme de puissante carrure, ses poings énormes se crispaient sur sa poitrine sanglante. Dans sa brève agonie, il s'était un peu affalé de côté. L'autre, plus petit, offrait une bonne figure placide, très plate.

« On dirait un habitant des Hébrides, se dit Tom, se rappelant que ces insulaires ont en général un visage très aplati. Et son costume ne dément pas cette impression », ajouta-t-il mentalement.

Machinalement, il regarda les couteaux qui avaient servi d'armes aux criminels.

— Les mêmes que ceux de Mayland et que celui de tout à l'heure ! grommela le jeune homme. Il fallait s'y attendre !

En vain il se livra à une exploration attentive de la pièce et des morts eux-mêmes. Il ne trouva rien.

Soudain, il remarqua le poing crispé de l'homme aux larges épaules, au creux duquel dépassait un bout de papier. Surmontant son

horreur, il s'efforça d'ouvrir cette main morte mais qui s'obstinait à rester close.

Il y parvint finalement et en retira une carte postale roulée en boule.

La première chose qui le frappa en la défripant fut l'étrange signe dont lui avait déjà parlé Goodfield : l'homme casqué menaçant la lune.

La carte ne portait que deux lignes d'écriture dactylographiée : « Bulkinghorn et Humphrey ! – On vous écrit sur une carte ouverte, c'est vous dire que la police ne peut rien pour vous ! Revenez ! »

Tom examina le timbre oblitéré : il était daté de l'avant-dernier jour et provenait du bureau de poste de Tottenham Court.

— Bulkinghorn et Humphrey, murmura le jeune homme, voici donc l'identité des morts.

Brusquement il eut un frisson : quelque chose venait de bouger sur le mur en face de lui.

Il constata alors qu'il regardait dans une grande glace : au fond du miroir, une figure mortellement pâle l'observait.

Tom se retourna vivement le revolver levé.

Mais il n'y avait personne devant lui.

— Rendez-vous où je tire ! hurla-t-il, énervé.

Seul l'écho du corridor vide lui répondit.

Tom Wills explora la maison de fond en comble mais elle ne lui apprit rien, et il ne trouva trace d'aucune présence.

Pourtant, il avait reconnu le visage dans le miroir : c'était celui du Révérend Williamson !

4. Le mandarin blanc

Tom Wills ne reçut pas les félicitations qu'il attendait de son maître.

Harry Dickson se contenta de grogner en apprenant la tragique découverte de son élève. Et quand celui-ci lui dit avoir reconnu le pasteur Williamson, le détective ne fit que le regarder curieusement, sans lui adresser la moindre objection.

— On dirait que vous vous attendiez à tout cela ! bougonna Tom en achevant son récit, et le maître ne daigna que sourire.

— C'est un simple fait divers, Tom, répondit enfin le détective, où deux pâles acteurs du drame se trouvent supprimés.

— Mais nous aurions pu les retrouver vivants ! s'exclama le jeune homme.

— Je ne pense pas, riposta laconiquement le détective.

— Et Williamson ?

Dickson eut un geste vague.

— Pourquoi pas ? Après tout, je crois qu'il était dans son rôle.

— Pour assassiner son monde ?

— Peut-être... mais ni Bulkinghorn ni Humphrey !

— Voilà les énigmes qui recommencent ! gémit Tom Wills.

— Il serait trop hasardeux d'oser déjà exposer en partie la vérité, l'enjeu est trop gros, dit Harry Dickson, plus évasif que jamais, mais la carte postale nous apprend quelque chose. Voilà un fait établi pour le moment.

— Quoi donc maître ? Je n'y vois qu'une menace qui a été mise à exécution.

— Allez au bureau de poste de Tottenham Court, et demandez qu'on appose le timbre à date à côté de celui qui oblitère déjà la carte. Allez, j'ai encore un petit travail à terminer en attendant votre retour.

Quand Tom revint au bout de quelque temps, il retrouva son maître dans un état d'agitation peu ordinaire.

— Dégoisez vite votre boniment, my boy, dit le détective, faux hein ? Archi-faux !

Tom le regarda d'un air penaud.

— En effet, le timbre officiel est moins large que celui-ci, et l'employé qui me l'a fait constater m'a franchement ri au nez, en disant que cela sautait aux yeux.

— Et il a eu raison. Tirez-en vous-même la conclusion.

— Bah... je ne la vois pas trop ! murmura Tom en se grattant l'oreille.

— L'ennemi a bluffé. Il a envoyé une carte ouverte, voulant montrer à ses prochaines victimes qu'il allait passer ouvertement à l'attaque, que rien ne pouvait l'empêcher de les atteindre. Bulkinghorn et Humphrey y ont coupé. Mais la missive a été mise à la boîte par les bandits et non par le service postal, voilà ce que nous raconte la fausse oblitération. J'en conclus également que les deux compères qui viennent de succomber connaissaient leurs adversaires comme des créatures infiniment redoutables, et cela me semble autrement important.

— Complices ? demanda Tom Wills.

— Sans doute, mais des complices qui ont pris peur... pourtant Bulkinghorn était un géant, doué d'une force peu commune et qui a vécu une vie d'aventures à l'instar de celle d'un homme n'ayant pas froid aux yeux.

— Et il a vécu dans la peur !

— Quant à Humphrey, c'était un ancien contrebandier de la Rum Row, la fameuse avenue du rhum, qui a réuni hors des eaux territoriales des États-Unis un monde de terribles forbans. Lui non plus n'était pas une femmelette !

Le téléphone tinta et Harry Dickson décrocha le récepteur.

— Ah ! Goodfield, quoi de neuf, mon ami ?

Tom vit un rictus sarcastique se dessiner sur les traits de son maître.

— Conclusion : je ne dois plus m'occuper de ce... comment dites-vous ?

» Ah bien, un conte à dormir debout ! Parfait, veuillez dire à son Excellence que j'apprécie hautement ce bon mot. Ainsi on a la conviction qu'il ne s'agit que d'une vengeance de Sinn Féiners ? L'Irlande a bon dos ! Comment ?

» Pas d'histoires, pas de complications, a-t-on précisé en haut lieu ? Très bien, mon brave Goodfield. Faites savoir à Sa Seigneurie que Harry Dickson se le tient pour dit ! Good bye !

Le détective reposa l'appareil téléphonique et se mit à rire.

— Comment, c'est tout l'effet que cela vous fait ? s'écria Tom Wills abasourdi.

— Pas plus, mon cher petit, en effet.

— Et vous abandonnez ?

Le poing du détective retomba comme une massue sur la table.

— Ah ça non, par tous les diables ! Quant à la collaboration de la police officielle, je m'en passerai et je suis bien aise de le faire. Tom, mon vieux, j'attendais cette nouvelle depuis... hum, disons une heure ?

— Depuis que je suis parti pour le bureau de poste alors ? lit le jeune homme tout interloqué.

— À vrai dire, oui !

— C'est que vous avez trouvé quelque chose !

— Sans doute, sans doute, et je ne vais pas vous en faire un mystère. J'ai lu quelque part qu'un certain Thâ, habitant naguère Nankin, était surnommé le mandarin blanc.

— Et puis ?

— C'est tout et c'est beaucoup.

— Et qui est ce Thâ ?

— La brochure qui en parle le représente plutôt comme un mythe, comme une sorte de monstre inexistant. Un fou, un illuminé, mais ayant des lueurs de génie, des éclairs d'une intelligence aussi formidable que criminelle.

— Et que vient-il faire dans cette affaire ?

— Pour l'heure, je ne le sais pas trop. Par contre ce que je sais, c'est que cette brochure qui dormait dans les arrière-boutiques des libraires, depuis tout un temps, sans espoir de vente, a été complètement raflée ces derniers jours par un acheteur mystérieux. Je crois que le seul exemplaire qui reste encore est celui que j'ai en ma possession.

— Que dit-elle, cette fameuse brochure ?

— Pas beaucoup plus que ce que je viens de vous raconter. C'est une pâle petite relation de voyages en Chine, surchargée d'aperçus économiques ineptes. Quelques lignes y sont consacrées au Chinois Thâ.

— Et ces lignes ?

— Des louanges. On y vante son hospitalité et ses petits talents de société, Thâ était un bon prestidigitateur.

— C'est tout ? demanda Tom, déçu.

— C'est tout.

— Vous vous contentez d'un rien, maître !

— Homme de peu de foi, ricana le détective, je crois pourtant que

vous dresserez l'oreille en entendant que l'auteur de cette brochure était...

Harry Dickson fit une pause, ménageant son effet et clignant malicieusement de l'œil à l'adresse de son élève.

— Était ? demanda Tom énervé.

— Bulkinghorn !

Tom Wills bondit comme si un serpent venait de le piquer.

— Le marchand de peaux de lapins !

— Il a été jadis un grand voyageur devant l'Éternel et il taquinait un peu les muses, bien qu'avec aussi peu de talent que de succès.

— Et Bulkinghorn est mort à cause de cette brochure.

— Ou plutôt à cause des lignes qu'elle contient sur Thâ le Mystérieux, et surtout parce qu'il s'apprêtait probablement à le trahir.

— Donc, il était complice des criminels inconnus, je le répète.

— Ce mot me semble un peu trop fort, maintenant que j'y réfléchis ! Complice tacite peut-être mais cela l'avenir nous l'apprendra. Nous allons retourner dans Hillbanks !

— À la bonne heure ! s'écria Tom Wills, je craignais ne pas avoir fait de la bonne besogne ce matin.

— Je suppose qu'elle a été très incomplète, mais je ne vous incrimine point. Vais-je trouver quelque chose là ? La réflexion et le raisonnement me disent non, mais mon petit doigt affirme le contraire. J'ai grande confiance en mon petit doigt, Tom !

— Nous partons, maître ? demanda Tom, avide de se lancer, à nouveau, tête baissée, dans l'aventure.

— Volontiers, allez chercher nos valises.

— Nos valises pour aller jusqu'à Hillbanks ? Vous plaisantez, maître ?

— Je vous le dis le plus sérieusement du monde, il se fait que pour aller à Hillbanks on doit prendre le train à Charing Cross. Mais je ne vois aucune utilité à ce que vous bourriez ces valises d'effets de toutes sortes.

— Aha ! s'esclaffa Tom Wills, nous allons effectuer un long détour, je vois ce que c'est, ajouta-t-il d'un air malin.

— En attendant je prends congé de mon brave ami Goodfield, dit Harry Dickson en décrochant le cornet du téléphone.

— Allô, Scotland Yard ? Le superintendant Goodfield ? Ici Harry Dickson. Rien de neuf ? Bon. Puisque nous abandonnons Mayland et ses macchabées...

— J'espère bien pouvoir venger un jour nos malheureux policiers,

tombés au champ d'honneur, riposta un peu pompeusement le superintendant. Mais pour le moment...

— Vous arrêterez les pickpockets dans le Strand, et moi je me paie deux jours de vacances en compagnie de l'excellent Tom Wills, à qui j'ai promis de lui montrer la mer... Comment ? La mer d'Irlande ? Mais non, ne vous inquiétez donc pas, la mer du Nord et les Downs lui suffiront ! Surtout ne nous dérangez pas, même si l'on enlevait nuitamment le palais de Buckingham. Nous voulons une cure de repos complet. Good bye, mon vieux Goodfield !

— Ça lui apprendra à nous lâcher, dit Tom triomphalement. Il se mordra les doigts quand nous aurons trouvé la solution à nous deux et rien qu'à nous deux !

Harry Dickson sourit et ne releva pas la présomptueuse parole de son élève.

Soudain le front de Tom se plissa comme sous l'empire d'un mauvais souvenir.

— Nous devons être sur nos gardes ! Rappelez-vous la balle qui a troué le casque de Snatterbox et le couteau de Lambeth Reach.

— Tiens, observa Dickson, je n'ai pas vu Snatterbox, que signifie cela ?

Au même instant, Mrs. Crown entra et annonça d'un air maussade :

— C'est cet agent idiot qui est plus bête que mes pieds et qui attrapera un beau jour mon balai dans les jambes.

— Voilà le signalement de notre illustre Snatterbox ou je ne m'y connais plus ! s'écria Dickson en riant.

Le brigadier fit son entrée d'un air important.

— Monsieur Dickson, dit-il, votre jeune élève m'a demandé...

— Au fait, mon cher Snatterbox, qu'avez-vous trouvé à propos de ces deux malencontreuses automobiles ?

— De bons renseignements, répondit majestueusement le serviteur de l'ordre, et cela m'a valu des félicitations de mes supérieurs et même de ces messieurs du Parlement.

— Allez-y, brigadier ! dit Tom Wills avec une certaine fougue.

— La patience, jeune homme, est une des premières vertus de notre métier, aussi faudra-t-il qu'il passe encore beaucoup d'eau sous Tower Bridge, avant que vous soyez un policier digne de ce nom.

— Ciel, le réveille-matin est remonté ! gémit Tom.

— En deux mots, monsieur Dickson, car je n'aime pas les longs discours. Être bref, c'est notre seconde vertu. Les deux voitures avaient

été volées le jour même au service de l'intendance du ministère de l'Intérieur !

Snatterbox se retira après avoir reçu une bonne poignée de cigares et une banknote ; la bouche en cœur il avait déclaré « qu'il serait toujours très heureux de pouvoir collaborer avec le grand détective ».

— Volées, murmura Dickson... ah ! très bien... Et ce fut tout.

— Les fieffés coquins ! s'exclama Tom, nous ferons bien de prendre nos précautions en sortant d'ici, je vous le répète.

— Inutile, répondit le maître d'un ton bizarre.

— Ah ça ! Pourquoi donc ?

— Puisque nous abandonnons la partie !

— Comme s'ils étaient au courant de cette résolution que nous venons de prendre, il y a dix minutes à peine au téléphone !

— Cela suffit amplement, mon cher garçon !

— Eh bien, ils doivent être de fameux gaillards, messieurs nos adversaires !

— En cela, Tom, je suis tout à fait de votre avis, répondit Dickson, et je vous jure qu'ils nous en feront voir de drôles encore !

Ah ! comme le détective avait raison !

5. LA CHAMBRE ESCAMOTÉE

À quelques kilomètres de son lieu de départ de Charing Cross, le train ralentissait à une jonction.

Dickson et son élève attendaient ce moment.

Doucement ils ouvrirent la portière et sautèrent sur le ballast ; l'instant d'après ils dévalèrent le remblai et se trouvèrent dans un terrain vague de l'East End.

Le détective s'orienta rapidement ; l'endroit lui était du reste familier, car ce n'était pas la première fois qu'il employait ce subterfuge.

Ils arrivèrent bientôt à un carrefour solitaire dont l'un des coins était occupé par une bâtisse basse et lépreuse, aux fenêtres closes de lourds volets de bois. La maison semblait silencieuse et comme morte.

— Mais c'est la maison de Peter Grund ! murmura Tom avec un frisson, découvrant la demeure la plus mal famée de tout Londres.

— Peter Grund est un allié, dit sèchement Dickson.

Tom Wills le savait plus ou moins, mais tout de même il frissonna encore : ce n'est que dans les circonstances extrêmes que le maître faisait appel à son concours.

— N'oubliez pas que nous ne pouvons en aucun cas compter sur le secours de la police officielle, Tom. Et pourtant, j'ai besoin d'hommes, de beaucoup d'hommes.

Tom Wills sentit que des événements graves s'annonçaient et n'osa questionner davantage l'illustre détective.

Harry Dickson s'approcha de l'huis et frappa d'une façon particulière. Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'aucune réponse ne parvînt.

Tom vit alors que son maître regardait attentivement son chronomètre.

— Trois minutes... compta Harry Dickson, six secondes... Puis il répéta son signal, mais sur un autre rythme.

Cette fois-ci, la porte s'ouvrit et les deux détectives entrèrent immédiatement dans un corridor sombre comme le parvis de l'enfer.

— Quelle couleur ? dit une voix lointaine.

— Il n'y a pas de couleur la nuit, répondit Dickson.

— Et si j'allume ?

— Allumez une lampe verte !

— C'est bon, l'escalier est à gauche !

En même temps Dickson attira vivement son élève vers la droite.

— À gauche c'est une cave dont la trappe est ouverte, murmura-t-il, gardez strictement la droite.

En tâtonnant, ils découvrirent un escalier en spirale qui montait vers l'étage.

Une lueur filtra devant eux aux jointures d'une porte.

— Monsieur Dickson ? murmura une voix craintive.

— Oui !

— À votre service !

— Deux costumes de joyeux garçons et six joyeux garçons en chair et en os.

— Bien ! répondit la voix laconiquement.

La porte fut ouverte, et les détectives pénétrèrent dans une chambre pauvrement meublée qu'éclairait un petit bec de gaz, mais vide de toute présence.

Deux paquets de vêtements sombres furent jetés aux pieds de Dickson par la porte entrouverte et aussitôt refermée.

C'étaient les défroques d'apaches et de voyous de l'East End. Pantalons de marinier, jerseys, casquettes plates et foulards fripés.

Harry Dickson et son élève s'en affublèrent.

— Si nous sommes pris dans un pareil costume ! ricana Tom Wills.

— Il ne faut pas que nous le soyons, je vous le répète : nous n'avons rien à attendre de la police ! Nous sommes dès cette minute véritablement des hors-la-loi ! répondit sèchement Harry Dickson.

Un petit coup discret fut frappé à la porte.

— Les joyeux garçons sont prêts, monsieur Dickson, quelles sont vos instructions ?

— Trois dans Hillbanks devant le numéro 9, les trois autres à Lambeth Reach devant l'entrepôt Bulkinghorn. Personne ne peut en sortir s'il n'est en costume de « joyeux garçon ». Sinon, ordre de jouer de la matraque et de le renvoyer à l'intérieur ! À propos, donnez-moi un costume de rechange !

Une troisième défroque suivit aussi rapidement et aussi mystérieusement que les deux premières.

— À quoi bon ? demanda Tom en voyant son maître l'emballer soigneusement.

Dickson se contenta de hausser les épaules.

On entendit au-dehors les pas étouffés de gens qui s'éloignaient en toute hâte mais avec prudence.

Harry Dickson attendit quelques minutes encore, puis il donna le signal du départ : ils quittèrent la sombre demeure, sans avoir entrevu personne et n'ayant conversé qu'avec un être invisible !

Une fois dans la rue, ils prirent une allure nettement accélérée et Tom eut quelque peine à suivre son maître qui allongeait fiévreusement les compas. Big Ben sonna minuit quand ils longèrent l'Embankment désert pour se trouver quelque temps après devant l'entrepôt des rabbits skins.

— Je ne vois personne, murmura Tom. Où sont vos « joyeux garçons » ?

— Soyez tranquille, ils sont à leur poste, mais ils ont ordre de ne pas se montrer, ricana Harry Dickson.

Quelques minutes après, Tom Wills avait ouvert la porte, et l'odeur fétide des peaux et des cuirs les saisit à la gorge.

— Avez-vous alerté la police quant au double meurtre dans Hillbanks ? demanda Tom à son maître.

Dickson se mit à rire silencieusement.

— Nullement, mon garçon ! Je vous le dis pour la vingtième fois au moins : aujourd'hui, la police officielle ne collabore pas avec nous.

L'élève nota mentalement le sarcasme qui dormait dans cette réponse, puis sans en demander davantage il conduisit son maître à travers le jardin sombre et boueux jusqu'à la poterne donnant dans la demeure de Bulkinghorn.

Ils étaient à peine dans le corridor que le détective s'arrêta et huma l'air.

— Cette odeur... où diable puis-je l'avoir déjà sentie ?

— En Chine sans doute, répondit Tom avec une pointe d'ironie.

Harry Dickson lui tapota doucement l'épaule.

— Pas mal, my boy, c'est en effet un parfum chinois, bien que les relents en soient déjà très vagues... Pourtant il n'y a pas si longtemps, il me semble...

Tom sentit qu'à ses côtés, dans l'ombre, le maître avait un haut-le-corps.

— Eh bien ? demanda-t-il.

Mais le détective grogna quelques syllabes inintelligibles.

La maison semblait plus vide, plus morte que jamais. Il y faisait froid et humide.

Ils gravirent l'escalier dont les tapis étouffaient parfaitement le bruit de leurs pas et, arrivé à la pièce du crime, Dickson laissa filtrer un mince rayon de lumière de sa lampe de poche.

Tom faillit pousser un cri : la pièce était vide !

— Et pourtant ! c'est bien cette pièce, gémit-il, je reconnais cette table, et puis voici les chaises et la glace, vous vous rappelez le miroir où... Il n'acheva pas sa phrase et poussa une exclamation de folle épouvante.

— Regardez ! Oh ! regardez dans la glace !

Harry Dickson se retourna vivement, mais le miroir ne reflétait que les meubles que la lampe de Dickson éclairait parcimonieusement.

— Pourtant je l'ai vu ! Je vous jure que je l'ai vu ! s'écria Tom en tremblant.

— Qui donc ?

— Williamson ! Ce pasteur du diable ! Cette même figure pâle qui m'observait ce matin ! Oh ! je la reconnaîtrais entre mille.

À la profonde stupeur du jeune homme, Harry Dickson ne sembla guère prendre cette vision au tragique, et il ne fit nulle tentative pour se ruer à travers la demeure, aux fins d'une exploration en règle.

Au contraire, il s'assit dans un des fauteuils, et se mit posément à bourrer sa pipe puis à souffler des ronds de fumée.

— Donnez-nous de la lumière, Tom, ordonna-t-il.

— Pour qu'on nous voie du dehors ? Quelle imprudence !

— Mais non, les volets sont baissés et ce sont, ma foi, de bons volets qui ne laisseront pas passer un seul rayon de clarté.

— C'est qu'on est venu dans cette pièce, depuis mon départ, pontifia le jeune homme.

— Sans doute, à moins que les morts ne soient partis tout seuls, comme de vulgaires vivants, ironisa doucement Dickson.

Tom accepta la leçon et tourna un commutateur ; une lumière blonde inonda la pièce. Le détective posa sur la table le paquet qu'il avait reçu chez Peter Grund et le défit soigneusement. Un complet pareil à celui qu'ils portaient en fut extrait.

— Remarquez, Tom, dit Harry Dickson à haute voix, que celui qui sortirait de cette maison, ou bien de l'entrepôt sur Lambeth Reach, risquerait fort d'être massacré par nos mystérieux amis. À moins de porter un costume pareil.

— Pourtant nous avons tout ce qu'il nous faut, et je ne comprends

pas ce que ce costume sans maître vient faire ici, répliqua Tom, de méchante humeur, car il estimait que le détective perdait son temps.

— Voyez-vous que nous perdions le nôtre ? déclara comiquement Harry Dickson.

— Précaution excessive, marmotta Tom Wills.

— Possible... à présent – ici le détective baissa la voix – faisons le procès de ce miroir et du visage qui vous y est apparu. Allumez votre lampe de poche, et envoyez le rayon lumineux exactement sur l'endroit qu'il éclairait à ce moment-là.

Tom tourna de nouveau le commutateur et replongea la pièce dans l'ombre, puis il accomplit les prescriptions de son maître à la lettre.

— Que voyez-vous, my boy ? demanda Harry Dickson du ton un peu doctoral qu'il aimait prendre en de semblables occasions. Que seuls les objets éclairés par votre lampe se reflètent dans la glace. Or vous tourniez le dos à l'image apparue... elle n'était donc pas éclairée par vous.

— Mais toute la maison est plongée dans l'ombre !

— Je ne dis pas non, et pourtant le visage était bien éclairé, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, murmura Tom, que faut-il penser de cela ?

— Qu'un jeu de miroirs très habilement agencé permet d'espionner cette pièce, d'une autre pièce de cette demeure, dit Harry Dickson en se levant... Allons nous en rendre compte par nous-mêmes.

Le détective regarda attentivement la glace : elle ne présentait rien d'anormal. Une fois son examen achevé, Dickson hocha pensivement la tête.

— Pour bien faire, elle devrait présenter un certain angle d'inclinaison, aussi menu qu'il puisse être ; ici, il n'en est rien, murmura-t-il, en quittant la pièce.

Toute la maison fut parcourue, et Tom put observer avec quelque orgueil que rien ne lui avait échappé lors de sa première visite.

Il en fit la remarque à son maître et constata alors que celui-ci semblait tout à coup devenu inquiet.

— On dirait que quelque chose vous chiffonne, monsieur Dickson, dit-il malicieusement.

Le détective répondit par un grognement affirmatif, puis, il s'installa sur une marche de l'escalier, pria Tom de l'éclairer et se mit à tracer des lignes sur une page de son carnet de notes.

Tom remarqua que son maître dressait un plan grossier de l'immeuble qu'ils exploraient en ce moment.

— C'est une maison comme on en rencontre partout à Londres, finit par observer le jeune homme, ce plan ne peut pas servir à grand-chose, à moins que vous ne cherchiez le jeu de miroirs.

— Je ne m'en occupe guère, maugréa Harry Dickson, mais c'est précisément parce que c'est une maison comme une autre, QU'ELLE NE PEUT PAS ÊTRE COMME UNE AUTRE !!!

— Langage sibyllin ! répondit Tom en riant un peu. Puis il reprit toute sa gravité première, en voyant son maître s'agiter fébrilement.

— Mais pourquoi serait-elle *autre* ? finit-il par demander avec angoisse.

— L'ODEUR, Tom ! Rappelez-vous l'odeur perçue au moment de notre entrée. Ce parfum, Tom, est celui d'un homme, non une senteur d'emprunt. Un parfum *sui generis*, une émanation singulière, naturelle et presque agréable. Quelque chose dont cet homme que je connais, ou plutôt que je crois connaître, voudrait bien se défaire ; mais la nature est plus forte que lui, et il n'y réussit pas, comme si elle voulait marquer d'un signe de défiance cet être effrayant entre tous ! Ce parfum, Tom, ne persiste pas : il n'est perceptible que lorsque l'être en question voisine avec vous !

— Mais nous l'avons senti en pénétrant dans le vestibule, s'écria Tom Wills.

— Donc il était près de nous ! dit Harry Dickson d'une voix étouffée où l'effroi perçait pourtant.

— Williamson ! souffla Tom.

— Vous êtes trop bête ! s'emporta soudainement Dickson, laissez-moi donc en paix avec ce damné pasteur qui se met bêtement à travers ma route à tout bout de champ.

— Ah ça par exemple ! s'indigna Tom. Je l'ai vu à deux reprises.

— Grand bien vous en fasse, mais cela ne m'intéresse guère ! Venez avec moi, je vous montrerai quelque chose à ce sujet.

Ils descendirent à nouveau l'escalier et entrèrent dans la pièce des morts.

À peine Tom eut-il fait de la lumière qu'il poussa derechef un cri de surprise : le costume abandonné par Dickson sur la table n'y était plus !

— Alors tout ce qu'il y a dans cette maudite pièce disparaît ? hurla-t-il.

Harry Dickson ricana.

— C'est parce que je voulais qu'il en fût ainsi !

À ce moment, on entendit un grincement de porte dans le jardin.

— Quelqu'un vient de sortir par là ! s'écria Tom qui voulut s'élancer, mais son maître le retint.

— Je tiens à ce que cet homme s'en aille ! dit durement Harry Dickson.

— Mais qui est-ce donc ?

— Le docteur Williamson, pour vous servir.

— Comment, vous le laissez partir ?

— C'est bien pour cela que j'ai posté des hommes ici, que j'ai laissé un costume pour qu'il puisse s'en aller comme un des leurs et pour qu'aucun mal ne lui soit fait ! C'est pour cela que j'ai parlé à voix si haute tout à l'heure. Comprenez-vous, Tom ? Je voulais que Williamson fût parti d'ici et qu'il fût protégé à sa sortie, avant qu'autre chose n'arrive dans cette demeure d'enfer.

— Mais que peut-il donc arriver encore ? murmura Tom Wills, le cœur singulièrement étreint par l'angoisse !

Tout à coup, Harry Dickson lui mit la main devant la bouche.

— Silence, et éteignez la lumière !

Tom sentit son maître s'accroupir sur le plancher et se hâta de l'imiter.

Des minutes se passèrent, longues et silencieuses, le détective ne bougea pas.

Soudain, le jeune garçon le sentit frissonner à ses côtés.

— L'odeur, Tom ! souffla le maître et sa voix tremblait de crainte et de colère.

Ah ! Tom Wills la sentait, l'étrange et obsédante odeur qui flottait autour d'eux. Bien qu'elle n'eût rien de désagréable en soi, elle l'écœura et il dut réprimer la nausée qui lui montait aux lèvres.

— Observez la glace, murmura le détective tout bas, et prenez votre revolver.

Pendant plus d'un quart d'heure, ils restèrent immobiles, tâchant en vain de scruter les ténèbres devant eux. Tom sentait ses membres s'engourdir, quand tout à coup quelque chose d'insolite se manifesta du côté du grand miroir.

Une lueur blafarde sembla surgir de ses profondeurs puis foncer sur eux, tandis que deux hautes silhouettes humaines se précisaient.

— Feu ! hurla Dickson en se dressant d'un bond et en déchargeant son browning sur les formes.

Tom à son tour tira et une double clameur d'agonie retentit. En même temps une chose incompréhensible se produisit.

Une violente lumière brilla autour d'eux... Tom, en criant

d'épouvante et de stupeur, vit qu'ils ne se trouvaient plus dans la pièce des morts mais dans une autre tendue d'andrinople écarlate, complètement vide, et brutalement éclairée par un immense plafonnier.

Complètement vide... non ! Quatre cadavres s'allongeaient sur le tapis rouge comme les murs.

— Bulkinghorn et Humphrey ! s'écria Tom en reconnaissant deux d'entre eux.

Mais Dickson ne s'en souciait guère, il s'était rué vers les autres.

Ils étaient bizarrement vêtus d'un uniforme noir, ocellé d'argent. Un large croissant de lune découpé dans une étoffe lamée luisait sur leur poitrine ; leur visage était complètement recouvert d'un masque noir.

— Des Chevaliers de la Lune ! murmura Dickson. Il alla soulever les masques, puis se redressa.

Une immense déception se peignit sur ses traits.

— Par tous les diables, il m'échappe ! gronda-t-il sauvagement.

— Qui donc maître ? demanda Tom d'une voix tremblante.

— Qui d'autre que Thâ, le mandarin blanc ! grinça Dickson, livide de rage.

Ils s'étaient avancés vers le palier qui bâillait devant eux par la porte entrouverte. Comme ils l'atteignaient, la lumière s'éteignit dans la pièce.

— Allumez vite ! ordonna le maître.

Tom trouva aussitôt le commutateur et obéit. Mais ils chancelèrent presque aussitôt. La pièce avec sa table, ses fauteuils, la grande glace et les quatre cadavres avaient disparu !

— Je veux en connaître le fin mot ! s'écria impétueusement Tom.

De nouveau, Dickson l'arrêta.

— Je crois que nous n'en aurons guère le temps, je connais les procédés de Thâ. Il faut fuir comme si l'enfer tout entier était à nos trousses !

Ils dévalèrent l'escalier, gagnèrent la porte de la rue, la déverrouillèrent en un instant, et bondirent sur le trottoir.

L'artère était tranquille et solitaire. Pourtant, à même le sol, trois corps gisaient, immobiles, les yeux vitreux reflétant la clarté de la lune.

— Trois des joyeux garçons ! cria Tom en reconnaissant le costume des apaches.

— Mon Dieu ! gémit Dickson, courons vite, tournons le coin, il

nous faut gagner Lambeth Reach au triple galop.

Hors d'haleine, ils se trouvèrent bientôt devant la porte de l'entrepôt, mais là un spectacle tout aussi effrayant les attendait : les trois autres mystérieux alliés de la pègre gisaient contre le mur, un poignard dans la poitrine.

Harry Dickson les regarda à peine, puis se mit à explorer le quai désert ; il revint vers Tom, et le jeune homme vit que son visage était moins inquiet.

— Dieu merci, il n'y en a pas ! l'entendit-il murmurer.

— Mais quoi donc ?

— Un septième « joyeux garçon » !

— Il n'y en avait que six, il me semble !

— Vous oubliez Williamson ! Oui, Tom, j'avais peur de trouver son cadavre parmi eux ! Heureusement il n'en est rien.

— Eh bien pour ma part il aurait pu en être ! gronda Tom en colère.

— Cela aurait été la fin de tout ! répliqua gravement le détective.

Tom allait lui répondre vertement mais le maître ne lui en laissa pas le temps.

— Au pas de course ! ordonna-t-il. Vite ! Vite ! Supposez que vous courez avec l'express de Douvres sur les talons.

Les lumières de Lambeth Bridge s'approchaient d'eux. Soudain, ils reçurent comme un coup violent dans le dos et roulèrent sur le sol.

Au même moment, le ciel s'embrasa et un tonnerre formidable roula, tandis qu'une pluie de pierres et de ferraille jaillit alentour et fouetta les eaux du fleuve.

— C'est l'entrepôt qui saute ! hurla Tom.

— Et la maison dans Hillbanks sans aucun doute, ajouta Harry Dickson, c'est ce que je redoutais, Tom... C'est un des procédés favoris de Thâ, le mystérieux, le mandarin blanc, un des monstres humains les plus fantastiques qu'il nous a été donné d'approcher au cours de nos aventures !

6. L'ÉTRANGE MR. TERRY CLUNCKS

Ce n'était pas un temps pour visiter la fameuse chaussée des Géants, l'immense digue basaltique naturelle qui, au nord de l'Irlande, fonce comme un môle de cauchemar au milieu des flots en furie.

Pourtant deux touristes s'apprêtaient à quitter, sac au dos, la pauvre petite bourgade de Fenn, se cachant dans un repli rocheux du terrain, un peu en retrait de mer.

— On dit que les Irlandais sont têtus, mais je vois que les Français le sont parfois davantage ! se lamenta l'aubergiste, en remplissant les havresacs de ses deux clients de gâteaux d'avoine, de jambon et de fromage, et en y joignant une fiole d'excellent whisky irlandais.

Les deux voyageurs caressèrent leur ample barbe noire et se mirent à rire.

— Mon bon Pat, vous ne connaissez rien aux beautés de la nature ! dit le plus âgé des deux, en donnant une tape amicale à l'hôte déçu de ce trop rapide départ de deux clients inespérés en cette saison.

— Moi, je me connais aux dangers de la route ! grogna le patron de l'auberge du « Taureau rouge ». Et depuis quelque temps il y a des vilaines gens qui passent par ici.

— Tiens, tiens, dit l'autre touriste, Baedeker n'en souffle mot.

— Je ne connais pas cet homme, répliqua Pat, mais s'il n'en dit rien, c'est qu'il n'est pas du pays, ou bien c'est un damné menteur. Depuis quelque temps, il y a des carriers qui viennent travailler dans une de ces carrières abandonnées au bord de la mer.

» Travailler ! Je voudrais voir à quoi ! Depuis des années, on n'exploite plus ces gisements de porphyre, parce que l'on dit que la pierre ne vaut plus rien ; elle s'effrite et elle a trop « d'enclaves », prétendent les gens qui savent quelque chose.

» Alors pourquoi ces diables d'hommes viennent-ils se fourrer dans ces trous profonds comme l'enfer, dites-le-moi ?

— Eh oui, dites-le-moi, répéta l'un des voyageurs.

— Je vais vous le dire, continua l'hôte en prenant un air mystérieux. Ce ne sont pas de vrais carriers !

— Allons donc, en voilà une histoire, Pat ! Que voulez-vous qu'ils cherchent alors, sinon de la pierre dans ces cavernes perdues ?

— Je les connais pourtant, les carriers, les vrais, depuis trente ans et plus que je leur vends du bon whisky d'Irlande, répliqua l'aubergiste, ce sont de rudes mais de bons garçons, tandis que ceux-ci ont des allures souples et sournoises comme des rôdeurs de port de Dublin ou de Limerick ! Et puis, il y en a qui parlent un drôle de jargon...

— Vous piquez notre curiosité, Pat, dit le plus âgé des étrangers en posant son sac à terre et en se rasseyant patiemment.

— Foi de Pat Murray, ce sont des bonshommes qui cherchent le palais souterrain d'une banshee !

— Une banshee ? C'est une fée, n'est-ce pas ?

— Oui, elle habite un palais souterrain près de la mer, bondé de richesses. Ces bandits veulent voler la banshee. Mais qu'arrivera-t-il alors de nous autres, pauvres gens d'ici ? La banshee ne nous protégera plus, au contraire, elle se mettra en colère, fera souffler un vent d'enfer et monter les vagues jusqu'au ciel ! Voilà ce que je dis, moi !

Les deux Français prirent un air grave.

— C'est très sérieux en effet, acquiescèrent-ils.

La figure de Pat s'éclaira.

— Vous autres au moins, vous êtes des gens intelligents. Vous comprenez qu'on ne se moque pas des banshees. Et voulez-vous que je vous avance la preuve de ce que je viens de vous dire ?

— Nous ne demandons pas mieux ?

— Eh bien, vous savez que les banshees, bien que très madrées, se laissent pourtant charmer par certaines chansons magiques. Alors il se fait que ces vilains lascars chantent un de ces refrains.

— Le connaissiez-vous par hasard ? demanda le grand touriste dont les yeux s'étaient mis à briller étrangement.

— Je vous le chanterai tout bas, car je ne veux pas induire en erreur la bonne banshee qui nous protège, écoutez :

Quatre hommes sous la lune

Quatre hommes sont morts.

La lune ! La lune !

Quatre hommes sont morts,

Sous la lune !

Les voyageurs s'étaient redressés. Ils paraissaient fortement agités.

— Ce sont eux, murmura le plus grand. Nous sommes donc bien sur la bonne voie, même si je commençais à en douter.

Il se tourna vers l'aubergiste et lui posa la main sur l'épaule.

— Mon brave Pat, nous pourrions peut-être vous être utiles et empêcher cette odieuse machination de quelques canailles contre la fée protectrice des Irlandais.

— Seriez-vous des sorciers ? demanda le brave homme, en les regardant d'un air un peu effrayé. On m'a dit qu'en France il y a beaucoup de puissants magiciens.

— Nous le sommes, lui répondit gravement son client, et tenez je veux vous en donner une preuve. Nous voyons à travers les murs, si nous le voulons. Ainsi je vois un excellent fusil de chasse, calibre 12, bien caché dans cette maison !

— Seigneur ! s'écria l'homme en se signant, c'est vrai, ne me trahissez pas, je suis si pauvre... et un lièvre de temps à autre...

Le Français se mit à rire.

— Vous avez bien raison, mon brave Pat, et loin de vous occasionner des ennuis, je veux vous faire présent de quelque chose de la part de la banshee ! Allez me chercher un petit cruchon de whisky.

L'aubergiste courut vers le cellier.

— Dites, comment avez-vous fait pour savoir ? demanda le jeune touriste.

— Peuh ! mon petit, une douille fraîche, ramassée à propos ! répondit l'autre en riant.

Pat Murray revenait avec le pot de grès rempli de la brûlante liqueur.

— Pat, dit solennellement le Français, saviez-vous que ce cruchon était magique ?

— Oh, mon Dieu !

— Mais oui, videz-le et vous verrez !

Pat Murray obéit avec empressement, mais à peine eut-il lampé la dernière goutte qu'il poussa un cri de stupeur :

Deux beaux souverains tout neufs venaient de lui tomber sur le nez !

— Voilà la preuve ! dit le voyageur.

— Et cet... or... est à moi ? balbutia l'aubergiste qui ne pouvait croire à tant de bonheur.

— Certainement, homme simple et de beaucoup de foi, répondit un peu narquoisement le touriste. Et maintenant, Pat, aidez-moi à approcher les gentlemen de la carrière, sans qu'ils puissent se douter que je viens me mêler de leurs affaires.

Pat se mit à réfléchir et, homme d'imagination comme tous les Irlandais, il trouva vite. Sa figure en devint toute joyeuse.

— Tous les jours, je dois leur porter une grande cruche de whisky que je pose devant la porte d'un vieux hangar délabré qui servait jadis à abriter quelques machines. Voulez-vous y aller à ma place ? Vous direz que je me suis blessé à la jambe et que je vous ai prié de faire cela pour moi.

— Pas mal, dit le voyageur, dépêchez-vous de nous donner ce broc d'alcool, car le soleil baisse sur l'horizon...

— Et il y a une heure à marcher à travers la lande, compléta Pat.

Bientôt les deux Français traversaient d'un bon pas la triste vastitude.

Le vent avait balayé les nuages du ciel et le firmament vespéral parut, d'un vert vénéneux et sinistre.

Les deux hommes gardaient le silence, tout à leurs pensées. Souvent ils jetaient des regards attentifs de tous côtés ; mais la lande semblait déserte et vide de toute présence animée. Seules, quelques mouettes tournoyaient dans le ciel en poussant des cris rauques.

— Je vois un toit qui dépasse des rochers devant nous, dit enfin le plus jeune.

Sans souffler mot, ils mirent le cap sur la lointaine bâtisse qui se trouva en effet être un hangar abandonné et menaçant de tomber en ruine.

— Pourtant la porte en paraît bien solide et bien neuve ! remarqua le plus âgé des deux.

Ils firent halte et posèrent le cruchon de whisky à côté d'eux, sur le sol.

L'endroit était funèbre.

À cent pas de la bâtisse croulante, on entrevoyait les ténèbres d'une profonde carrière bâillant à ciel ouvert. Plus loin, on ne distinguait que d'épais blocs erratiques et la pauvre végétation des saxifrages. Au-delà une mer sombre grondait autour de récifs hagards, verdis par les algues et le goémon.

— Pas réjouissant le site, goguenarda le grand voyageur, voyons si les hôtes de ces lieux inhospitaliers daigneront accourir à notre appel.

— Ohé ! Ohé !

— Ohé ! Ohé répondit l'écho.

— Ce n'est certainement pas l'écho qui viendra boire le whisky, plaisanta le jeune homme... Oh !

— Quoi donc ?

— Avez-vous vu ?

— Non, je n'ai rien vu de remarquable.

— Là-bas, tout contre ce rocher, une affreuse figure... toute jaune, avec des yeux qui brûlaient comme des braises. On aurait dit...

— Quoi donc ? s'impatienta l'autre.

— Un très vilain Chinois.

— Tonnerre, mon petit, murmura son compagnon qui soudain devint très pâle... Si cela est, nous aurons du fil à retordre.

Au même instant, quelque chose siffla dans l'air et les deux hommes roulèrent sur le sol.

— Ah ! on vous tient sales flics !

Le paysage s'était soudainement animé ; une demi-douzaine d'hommes aux mines patibulaires s'étaient rués sur les voyageurs qui se débattaient dans les lacs d'un puissant lasso qui venait de leur être lancé d'une main experte.

Quelques secondes après, les malheureux étaient poussés contre la porte du hangar et solidement liés aux ferrures du battant.

— Y a-t-il un coiffeur parmi l'honorable assemblée ? clama un gaillard en costume de tâcheron qui semblait être le chef du groupe.

— Si c'est pour leur trancher la gorge, nous nous y connaissons tous ! fut la réponse faite au milieu des lazzis et des quolibets grossiers.

— Pas encore, il faut simplement leur tailler un peu la barbe, comme le fait toujours Monsieur de Paris, avant que les prétendants de la Veuve soient admis à faire la cour à cette dame aux mœurs austères ! répliqua le chef avec emphase.

Il joignit d'ailleurs le geste à la parole et, d'un coup sec, il arracha les deux épaisses toisons noires qui ornaient les joues des prisonniers.

— Par l'enfer... mais on connaît ces bobines-là ! hurlèrent les bandits en chœur – et il y avait de l'effroi et de la stupeur dans leurs cris.

— Je vous présente Harry Dickson, mes agneaux, et son incomparable élève, Tom Wills !

Une tempête de hurlements rageurs accueillit cette présentation.

— À mort ! Qu'on n'attende pas... ils seraient capables de nous échapper encore ! Vite... faisons vite.

— Pas du tout, interrompit le chef, il faut savoir faire durer le plaisir ! Nous sommes loin de Londres, de Baker Street et de Scotland Yard. Je me demande d'où leur viendrait le secours. De la lune peut-être !

— Aha ! de la lune... elle est bonne celle-là !

— Nous allons donner une petite représentation d'adresse à nos hôtes, continua le chef. Les couteaux, mes amis... sortez-les, nos bons couteaux de jet !

Harry Dickson avait gardé jusqu'ici un silence dédaigneux mais aux paroles du sinistre forban son visage s'éclaira.

— C'est cela, les couteaux qui ont fait de loin de si bonne besogne à Mayland et à Hillbanks.

— Bien deviné, Dickson, approuva le chef avec un salut ironique, mais si nous vous dévoilons notre méthode, c'est que nous savons que vous n'irez pas la raconter dans vos mémoires, ni vous, ni votre petite crapule d'élève qui, je vous l'avoue, nous a déjà coûté un peu d'effort, le jour des automobiles dans High Street. Sa présence aujourd'hui nous paye largement de notre peine... et la vôtre également, monsieur Dickson, cela va sans dire.

— On commence ! s'écria un des bandits avec impatience.

Le chef leva les yeux vers le ciel viridin où montait une pâle lueur.

— Notre amie la lune se lève, mes braves chevaliers, s'écria-t-il, mais nous ne pouvons pas lui voler sa part de plaisir. Aussi je vous ordonne de ne leur envoyer vos couteaux dans le corps qu'au moment où l'astre reine se montrera au-dessus du toit de la cabane des treuils. En attendant, vous ne pourrez faire que des démonstrations d'adresse, comme sur une scène de Drury Lane. Allez-y !

Un bref sifflement se fit entendre et une lame aiguë se ficha avec un son frémissant de harpe à quelques millimètres de l'oreille droite de Dickson.

— Peuh ! fit l'un des hommes avec dédain, pourquoi pas à dix yards, compagnon chevalier, regardez donc comment je place mon jouet, moi !

Son couteau coupa l'air, frôla le lobe de l'oreille gauche du détective et l'entailla en se plantant dans le bois de la porte.

— Hip ! Hip ! Hourrah ! pour l'honorable chevalier !

Ce fut le signal d'un départ général de poignards qui se fichèrent en vibrant au ras des joues des captifs.

Le jeu durait depuis quelques minutes... Dickson et Tom voyaient la mort venir. Pour éclairer la scène de leurs criminels ébats, les bandits avaient allumé prestement deux grands feux de bois dont les lueurs rousses voltigeaient sur les choses environnantes.

Tout à coup, le chef poussa un petit sifflement et leva les yeux.

— Mes amis voici la lune !

— Salut à la lune !

— À vous, commandeur ! ordonna le chef d'une voix brève.

Une sorte de géant, au visage barré d'une épaisse moustache noire, qui semblait être le meilleur jeteur de la bande, leva son couteau.

— On vise au cœur, chef ?

— Et nous, et nous ! crièrent des voix mécontentes.

— C'est juste, intervint le chef, il faut que les autres aient leur part. Envoyez-moi ce confetti dans l'œil droit du grand Harry Dickson !

Le détective devient livide. Néanmoins ses yeux grands ouverts ne cillèrent pas à cet ordre cruel.

— Maître ! cria Tom.

Le bandit leva son couteau qui brilla dans la clarté de la lune montante comme un long triangle de feu vert.

— Pige-moi son œil, s'écria-t-il, et le couteau s'envola...

Ce qui arriva alors fut tellement inouï, tellement rapide qu'on aurait dit un film tourné en accéléré.

Harry Dickson et Tom Wills sentirent une violente secousse dans le dos, et bien qu'ils fussent attachés l'un à côté de l'autre, ils se regardaient maintenant en face. Le couteau fila entre eux avec un bruit de guêpe en furie.

La porte contre laquelle ils étaient maintenus venait d'être brusquement ouverte par une main robuste et invisible.

Au même instant, un violent staccato éclata dans l'ombre du hangar, et les deux détectives virent voltiger des jets de flamme et les bandits s'écrouler comme des épis fauchés.

Le chef qui se tenait à l'écart tenta de s'enfuir.

Les jets de feu virèrent et une nouvelle rafale ardente souffla, déchiquetant littéralement le fuyard.

— Six pièces au tableau ! dit une voix calme dans l'ombre.

Puis, une petite main, fortement musclée, munie d'un couteau coupant comme un rasoir trancha les liens des captifs en un clin d'œil.

— Monsieur ! commença Dickson...

Il regarda avec stupéfaction le petit homme qui se tenait devant lui en souriant.

— Monsieur Cluncks ! s'écria-t-il.

— Pour vous servir, mais si vous voulez me regarder plus attentivement et si votre mémoire veut bien revenir quelques années en arrière, vous pourrez y ajouter un autre nom !

Quelques minutes s'écoulèrent. L'homme souriait toujours.

Soudain Dickson se frappa le front.

— Bunny Lipton ! s'écria-t-il.

— Chef de la police anglaise de Shanghai, compléta le petit homme en lui tendant la main. Et maintenant, messieurs, cela ne vous déplairait-il pas de jouer un peu des guibolles car l'endroit est malsain malgré ma mitrailleuse portative et mes deux revolvers !

7. L'ODEUR DU MONSTRE

Au fond du vieux hangar abandonné une énorme trappe bâillait.

Bunny Lipton, alias Terry Cluncks, balançait au-dessus de l'ouverture une grosse lampe tempête, et ils virent un large plan incliné fuir devant eux dans d'épaisses ténèbres.

— Suivez-moi, monsieur Dickson, murmura Lipton à voix basse, il faut que nous tentions notre chance.

— Connaissez-vous la route ?

— J'étais en train de la reconnaître au moment où j'ai entendu du vacarme au-dehors. À travers les fentes de cette bonne vieille porte, j'ai assisté à la fin du charmant spectacle que je ne dois nullement vous rappeler.

— Nous vous devons la vie, Bunny Lipton.

— Je ne dis pas le contraire, mais en servant votre cause, je sers également la mienne ; j'ai de la chance de trouver ce soir les deux plus formidables alliés qu'il m'aurait été possible de rêver !

Harry Dickson tendit la main vers la perspective ténébreuse qui s'ouvrait devant eux.

— Cela sent le danger et la mort de loin, dit-il, mais en soupçonnez-vous la nature, monsieur Lipton ?

Le petit policier secoua la tête.

— Je puis me douter de certaines choses mais je n'en connais pas la nature exacte, avoua-t-il.

— Pourtant les bandits de la carrière sont tous morts, intervint timidement Tom.

— C'est peu de chose que cette demi-douzaine de pickpockets, dit Cluncks avec mépris.

— Tiens, je croyais qu'on en avait fini avec les Chevaliers de la Lune ! répliqua naïvement le jeune élève de Dickson.

Bunny Lipton bondit.

— Ça, les Chevaliers de la Lune, mon cher garçon ? Elle est bien bonne ! Aha ! Aha ! Non, non et non, ces misérables jeteurs de couteaux se sont affublés bien indignement de ce titre terrible que se donnent également tous les apaches du globe. Aha ! autant dire que

les poux sont des êtres humains parce qu'ils vivent dans les tignasses des hommes !

— Vous devez savoir qui ils sont, Lipton ? dit Harry Dickson.

De nouveau le petit homme secoua la tête et son visage devint singulièrement grave.

— Non, et plaise à Dieu que nous ne les rencontrions pas, nous ne pèserions pas lourd, hélas !, dans la balance de la destinée.

— Je crois que vous avez raison, dit lentement Dickson, mais tout me fait croire que nous ne les verrons pas. N'empêche que devant nous, dans cette ombre, un danger immense nous guette. Et ce danger c'est Thâ !

Tom Wills remarqua que les épaules de Lipton étaient secouées d'un frisson.

— Mon Dieu, s'il est là... commença-t-il.

— Il est certain qu'il est là ! affirma Dickson avec une sombre énergie.

Puis se tournant vers le policier de Shangai et le regardant en face :

— Qui est Thâ, le savez-vous ?

— Non, soupira Lipton, je me doute que quelque chose de formidable se cache derrière cet étrange Chinois qui a vécu quelque temps à Nankin puis le diable sait où. Et vous, monsieur Dickson, en sauriez-vous davantage ?

— Peut-être bien, répondit sèchement le détective, mais cela je ne le dirai que lorsque je verrai Thâ mort à mes pieds.

— Alors vous espérez tuer Thâ ? demanda Lipton avec admiration.

— Oui, je l'espère, bien que le droit de le juger et de l'exécuter appartienne à un autre que moi.

Tom Wills aurait bien voulu poser quelques questions selon son habitude, mais il vit que Lipton descendait déjà les marches de granit qui menaient vers les profondeurs, en brandissant son fanal allumé et que Dickson s'apprêtait à le suivre.

Pendant une heure environ, leur marche se fit par des couloirs rocheux, suintant l'eau salée, et l'aventure ne différait en rien de celles de jadis.

Dickson et son élève avaient relancé pas mal de bandits qui se complaisaient dans des repaires souterrains, ce qui fait qu'ils ne furent pas fort troublés, en face des parois fuligineuses, par les flocons de salpêtre, les cryptogames livides qui croissaient dans les fissures, ni par la fuite apeurée de l'odieuse petite faune des ténèbres, blattes,

mille-pattes, cloportes, scolopendres, iules...

Enfin le policier de Shangai fit halte et reposa sa lanterne tempête sur le sol.

— Je n'avais exploré le terrain que jusqu'à cet endroit, dit-il, j'avais entendu des rumeurs et j'ai reculé devant elles, me sentant trop seul. Le sort a voulu que je vous trouve, et cette fois-ci je me sens en force.

Une sorte de carrefour d'ombre s'ouvrait devant eux ; plusieurs corridors identiques fuyaient dans des directions opposées. Harry Dickson fit quelques pas dans chacun d'entre eux puis revint vers l'extrême couloir de droite.

— C'est celui qu'il faut suivre, dit-il.

— Pourquoi ? demanda Tom Wills.

— C'est simple : sentez la légère différence de température dans les autres. Pourquoi ? Parce que l'air y stagne : ce sont des chambres fermées de trois côtés qui ne mènent nulle part, sinon à un piège assez rapproché de nous. Dans l'autre couloir, l'air est frais, il y a une ventilation qui se produit. Cela vaut autant, et peut-être plus, qu'un poteau indicateur.

— Très bien, monsieur Dickson, approuva Lipton.

— Le moindre porion du pays de Galles ou de Newcastle vous en dirait tout autant, répliqua modestement le détective.

Tom Wills qui se sentait vaguement relégué à un rôle d'arrière-plan résolut de se mettre à la tête du trio, et bravement il s'enfonça dans l'ombre du corridor souterrain, s'aidant de la lueur de sa torche électrique. C'est ainsi qu'il arriva bon premier à un coude brusque que faisait le passage.

Soudain Harry Dickson et Lipton le virent faire demi-tour et revenir vers eux à toute vitesse.

— De la lumière, bégayait-il, il y a, dans le fond, de la lumière comme à une fête foraine !

Bunny Lipton considéra ses compagnons d'un air effrayé.

— Dieu sait ce qui se prépare là-bas ! murmura-t-il.

— Puisqu'il y a du luminaire par là, épargnons le nôtre, dit froidement Harry Dickson en soufflant la lanterne tempête. Ce n'est pas par seule raison d'économie mais parce qu'il vaut mieux que nous restions dans l'ombre. En avant !

— Bon, dit le policier. Je vous répète que je suis rudement content de vous avoir près de moi. Monsieur Dickson, il me semble sentir une atmosphère de cataclysme au-devant de nous.

— Nous verrons bien !

Ce fut le détective qui prit les devants. Lorsqu'il parvint au coude de la route d'où Tom avait rebroussé chemin si vivement, il eut un sursaut.

Il n'y avait pas de quoi s'étonner de ce geste instinctif du grand détective.

Stupéfaits, les trois hommes virent le couloir qui tournait à angle droit brusquement s'élargir et filer en ligne rectiligne sur des kilomètres.

Les premiers cent yards étaient obscurs mais, à partir d'un certain point, de formidables lampes à arc pendant, à distances régulières, d'une voûte surélevée déversaient une lumière éblouissante.

Ce fantastique chemin souterrain fuyait à perte de vue devant eux, se soudant au loin, au fond de la perspective, en une grande tache lumineuse.

Cette tache était des plus étranges. Elle ressemblait plutôt à une immense roue multicolore, empruntée à quelque splendide kermesse foraine, comme Tom Wills l'avait si bien dit.

Ce qui était plus impressionnant encore, c'était l'immense silence qui régnait dans ce monde irréel et inondé de clartés insolites.

— Et l'on s'aventure là-dedans ? demanda Tom en hésitant visiblement.

Harry Dickson laissa son regard errer au loin.

— Le long des parois, il y a heureusement une mince zone d'ombre, remarqua-t-il. C'est dans cette zone que nous avancerons, en nous gardant bien d'en sortir.

Ils se mirent en file indienne et marchèrent d'un bon pas.

Le sol était couvert de sable rouge et d'un fin gravier très sec qui, à leur grande satisfaction, étouffait le bruit de leur marche.

— Il fait chaud, murmura Lipton en s'épongeant le front, je me demande comment l'air respirable réussit à pénétrer jusqu'ici.

Harry Dickson le retint par le bras.

— Écoutez, dit-il.

Un murmure lointain et continu leur parvenait. On aurait dit un sourd halètement, le bruit d'une mécanique géante qui leur arrivait, très affaibli par la distance ou par l'épaisseur des parois intercalaires.

— Ce sont peut-être des machines, dit Tom Wills à voix basse.

— Précisément, des pompes colossales qui envoient l'air jusque dans les entrailles de la terre !

— Mais quels Titans ont pu exécuter de pareils travaux à l'insu des autres hommes ? s'enquit Tom en frissonnant.

— Pour commencer, la Nature, mon garçon, répondit Harry Dickson. L'homme n'a fait que lui donner un hardi coup de main.

— Mais cet immense corridor droit !

— Je sais, cela révolte nos idées de logique, nous sommes habitués à trouver la nature capricieuse, amie des lignes courbes, des angles, de la symétrie ; pourtant, hasard ou providence, ici elle a réalisé cette œuvre à laquelle nos plus audacieux ingénieurs n'auraient pas osé rêver !

Harry Dickson se tut puis il reprit comme parlant pour lui seul.

— Je m'attendais à trouver ici quelque chose de ce genre.

— C'est vrai, monsieur Dickson, dit Lipton à son tour, cela seul explique Mayland et bien d'autres choses encore.

Le front du grand détective s'assombrit.

— Oui, répondit-il, au fond il n'y a pas d'affaire criminelle qui ait renfermé moins de mystère que celle-ci...

— Eh bien, que vous faut-il alors ! s'écria Tom, vexé.

— ... Moins de mystère, répéta Dickson car vous-même, Lipton, vous avez dû vous douter depuis longtemps de l'existence de ce monde fabuleux.

Lipton approuva gravement.

— C'est vrai, à moi non plus le mystère n'a pas semblé énorme, mais ce que je redoute c'est VERS OÙ IL CONDUIT ! !

— C'est bien cela ! fit Harry Dickson en lui serrant la main avec énergie, si jamais finale m'a fait peur, c'est celui qui doit venir.

— Peuh ! fit Tom avec un peu d'impertinence, cela nous conduit vers votre sale Chinck de Thâ, sans doute !

Harry Dickson et Lipton eurent un frisson identique.

— Malheureux garçon, gémit Bunny, Thâ ! Mais Thâ, cela peut signifier la fin du monde ! Oui, certainement, la fin du monde !

— Pire ! dit froidement Dickson.

— Hein, comment ? s'exclamèrent à la fois ses deux compagnons. Mais le détective ne semblait guère disposé à en dire davantage.

— Pour l'heure il ne m'appartient nullement de soulever le voile, dit-il. J'attends quelqu'un d'autre !

Et il repartit d'un pas accéléré le long des hautes parois rocheuses qui leur prêtaient la protection de leur ombre.

La route semblait s'allonger, interminablement ; la sueur coulait des joues des trois courageux voyageurs. Déjà Tom traînait la jambe, alors que les lampes à arc continuaient à s'allumer à intervalles réguliers.

Il arriva pourtant un moment où il sembla aux trois hommes qu'ils gagnaient sur la grande fête lumineuse du lointain.

Des guirlandes de flammes roses et vertes se précisaient, des arabesques précieuses, faites de toutes les flammes de l'arc-en-ciel.

Ce fut Dickson qui trouva l'explication de cette féerie lointaine.

— Une grotte ! s'écria-t-il, le couloir s'évase en une spacieuse grotte de quartz et de sel gemme. Ce sont des milliards et des milliards de facettes, des prismes cristallins, des infinités de petits miroirs naturels qui créent cette illusion.

C'était en effet magnifique, d'une splendeur irréaliste, digne d'un conte des Mille et une Nuits. À l'orée de la grotte, les détectives durent un instant s'abriter les yeux contre cette orgie de lumières et de clartés réfléchies.

— Ah ! ça par exemple !

C'était Tom qui venait de pousser ce cri.

Ses compagnons le virent tendre la main, montrer quelque chose du doigt contre la muraille opposée de la caverne magique. Une maison !

Oui, une gentille petite maison de briques roses qu'on aurait dit enlevée à un faubourg de Londres pour être posée là, comme un gros joujou, dans cette grotte mystérieuse.

Lipton déclara :

— On dirait qu'elle vient en ligne droite de Battersea ! dit-il.

— Ou de Hillbanks !

Harry Dickson et Tom avaient eu la même pensée et l'avaient exprimée en même temps, sur un ton de stupeur infinie.

— Serait-ce la maison de Bulkinghorn ?

Harry Dickson frémit. Ses yeux brillèrent étrangement.

— Ah ! fit-il, voici le finale qui est proche. La maison de Bulkinghorn, c'est là SA DERNIÈRE CARTE !

Tom et Lipton levèrent des regards étonnés vers le maître mais celui-ci répéta fiévreusement.

— Oui, oui, la maison de Bulkinghorn, c'est la carte qui doit LUI faire gagner le jeu, à l'heure des pires dangers. Mais c'est fini !

— Comment ? Et pourquoi serait-ce fini ? s'obstina Tom.

— Parce que cette carte, je la connais désormais ! triompha Harry Dickson.

— Dieu vous entende, monsieur Dickson, dit Bunny Lipton d'une voix basse où passait quelque ferveur.

Bravement Harry Dickson franchit l'esplanade étincelante qui les

séparait de la bizarre habitation souterraine.

Lipton et Tom Wills avaient mis leur revolver au poing, tandis que le détective ne maniait qu'un petit passe-partout nickelé.

Tom Wills crut rêver : ce perron qu'il gravissait à la suite du maître, cette porte de chêne clair, cette serrure cuivrée dans laquelle Dickson glissa son rossignol. Il se serait cru dans la tranquille et désuète Hillbanks.

— Vous êtes bien hardi, murmura Lipton.

Harry Dickson eut un rire bref.

— Consultez votre odorat, mon cher, votre long séjour en Orient vous éclairera également ! répliqua-t-il avec une nuance d'ironie.

Lipton aspira l'air.

— L'opium !

— Eh bien oui, il y a de la fumée noire là-dedans et cela signifie une complète indifférence pour tout ce qui entoure le fumeur.

La porte s'ouvrit dès la première tentative : une lampe voilée de soie rose éclairait un vestibule coquet et propre.

— Mais c'est l'exacte réplique de la maison de Bulkinghorn ! s'écria Tom Wills.

— Et c'est ce qui assure notre victoire ! affirma Dickson.

Tout à coup, au milieu du vestibule, il fit halte et ses compagnons virent que ses joues pâlissaient, que ses narines aspiraient fortement l'air.

— L'opium, en effet, opina Lipton.

Dickson lui fit un signe impératif de se taire.

— Autre chose, murmura-t-il, d'une voix où perçait l'angoisse, cette odeur musquée, douce... presque un parfum.

— Je la sens, moi aussi, dit Tom, qu'est-ce donc ?

— L'odeur du monstre, souffla Dickson, il est ici... près de nous !

8. LE FINAL FANTASTIQUE

Au premier, ils retrouvèrent la grande pièce telle qu'ils l'avaient vue dans Hillbanks, la vaste table, les chaises. Seulement, les fenêtres prenaient jour sur la grande clairière rocheuse aux folles clartés de prisme. Puis ils parcoururent toute la maison – ce qui fut vite fait car elle n'était pas spacieuse.

Tom Wills ne pouvait cesser de répéter :

— La même chose, tout à fait la même chose que chez Bulkinghorn, je m'attends presque à revoir les cadavres !

Au bout d'un quart d'heure, ils se retrouvèrent dans la première pièce.

— Rien, dit Lipton, la maison est vide !

— Non !

Harry Dickson avait lancé ce monosyllabe d'un ton sec qui n'admettait aucune réplique.

— Mais encore... tâcha de protester le policier de Shangai.

Le détective vint se placer au milieu d'eux, Tom à sa gauche, Lipton à sa droite.

— Je vais frapper les trois coups, comme au théâtre, déclara-t-il, et le rideau se lèvera sur un spectacle exceptionnel... En réalité, un seul coup suffira, je pense, mais auparavant, Tom, faites-moi le plaisir de regarder dans la glace.

Tom leva les yeux et aussitôt poussa un cri terrible !

— Maître ! Je l'ai vu, il nous a regardés dans la glace !

— Qui donc ? demanda tranquillement le détective.

— Le pasteur Williamson !

Et Tom continua d'une voix hachée par l'émotion.

— Il nous a regardés tout comme il l'a fait dans le miroir de la maison tragique, à Londres !

Soudain Lipton toussa nerveusement :

— Monsieur Dickson, commença-t-il, je vous en prie ne vous trompez pas, je n'ose vous dire...

À l'extrême stupeur de Tom, le détective se mit à rire et frappa familièrement l'épaule du policier. Ses paroles ne furent pas moins

singulières :

— Rassurez-vous, mon cher Lipton, je ne me trompe pas et il n'arrivera rien de fâcheux à cet excellent... docteur Williamson !

— Ah ! par exemple, elle est forte ! gémit Tom Wills, c'est toujours la même chose, je suis condamné à ne rien comprendre.

Harry Dickson ne releva pas ces paroles dépitées. Son visage était devenu tellement grave que Tom en eut presque peur.

— Attention, ordonna le détective, attendez-vous à voir quelque chose... hum, d'impossible ! Tom, prenez votre revolver !

— Bien, maître, répondit humblement le jeune homme, en levant son arme.

— Tirez une balle dans la glace !

Le coup partit... il y eut une fulgurance bizarre qui les entourait, un puissant souffle d'air et Tom et Lipton hurlèrent de surprise et de terreur.

Ils n'étaient plus dans la pièce du premier étage, mais bien dans un petit salon d'un rouge criard, et devant eux...

Oh ! oui, devant eux, vision inoubliable, il y avait une petite table basse, et devant cette petite table...

Un énorme Chinois, à la mine affreusement féroce, aux yeux de cauchemar.

Dickson, blême comme un mort, avança d'un pas, braquant un revolver sur l'épouvantable créature.

— Thâ ! dit-il d'une voix saccadée, Thâ, ne bougez pas, un geste et je vous tue !

Le terrible Chinois ne bougea pas.

— Monsieur Dickson, murmura Lipton qui tremblait comme une feuille, je crois... qu'il est sous l'influence de l'opium. Il dort.

Le détective regarda Thâ d'un air soupçonneux.

— Vous pourriez avoir raison, Lipton...

Il s'approcha de la table basse, se pencha vers l'homme... Quelque chose comme une grande ombre passa et Tom et Lipton roulèrent sur le sol.

*

* *

— Malédiction, cria Tom. Et Lipton jura à son tour.

Ils étaient de nouveau dans la pièce du premier étage mais Dickson n'était pas avec eux !

— C'est de la sorcellerie pure ! hurla l'élève du détective, si nous sortons vivants de ce repaire, ce ne sera pas avec notre raison entière.

— Harry Dickson ! tonna Lipton.

Aucune réponse ne leur parvint.

— Monsieur Dickson ! cria Tom à son tour.

Alors, de loin, de très loin, un râle, un cri d'angoisse, un appel de mort s'éleva.

— À moi ! À moi !

— C'est la voix du maître ! cria Tom en éclatant en de violents sanglots, on le tue, monsieur Lipton, on tue Harry Dickson !

En vain le jeune homme vida le chargeur de son browning contre la glace qui s'étoila copieusement. En vain Lipton courut de haut en bas, sondant à coups de poing et de crosse les murs de l'inférieure demeure... la fantastique pièce rouge ne réapparut pas.

Tom s'écroula en pleurant comme un enfant dans les bras de Bunny Lipton qui, lui aussi, était aux confins du désespoir.

*

* *

Harry Dickson avait posé les mains sur la petite table. Aussitôt il s'aperçut qu'il était pris au piège, il ne pouvait bouger.

L'inférieur meuble n'était autre qu'un puissant piège électrique.

Au même moment, il sentit le sol se dérober sous ses pieds et il eut l'impression d'une chute rapide dans un ascenseur.

Alors, très lentement, un peu de vie sembla revenir dans le terrible Chinois qui lui faisait face.

Les yeux roulèrent dans leurs orbites, un peu d'écume vint mousser aux lèvres minces, la poitrine haleta, bref toutes les phases de l'éveil d'un fumeur de drogue se manifestèrent. Enfin le monstrueux bonhomme parut avoir repris connaissance.

— Harry Dickson, murmura-t-il d'une voix rauque, je vous attendais.

Une douleur sourde tenaillait les poignets du détective, il fit un vain effort pour se libérer. Le Chinois s'en rendit compte et ricana doucement.

— Savez-vous, monsieur Dickson, traduite en kilogrammes, quelle force il vous faudrait développer pour vous arracher à cette magique étreinte ?

Il consulta une sorte de petit cadran enchâssé dans un presse-papiers de jade.

— Exactement 1 800 kilos, monsieur Dickson, c'est un peu au-dessus des forces moyennes d'un homme bien portant, et même si vous étiez un athlète prodigieux, il me suffirait d'exercer une simple pesée

sur un levier qui se trouve à portée de mon pied droit pour augmenter la résistance. Tenez, comme ceci.

Le détective sentit une onde brûlante lui fuser à travers les veines. Il poussa un gémissement de souffrance.

— Pardon, dit poliment le mystérieux Thâ, j'ai poussé un peu trop fort ; cela ne m'arrive pas souvent d'avoir mes nerfs, mais il en est ainsi aujourd'hui, et vous en êtes quelque peu la cause, monsieur Dickson. Bref, vous voilà pris, et j'en rends grâce aux âmes de mes illustres aïeux.

» Vous avez déjà compris qu'il me suffira de peser fortement sur le levier de ce piège électrique pour en finir avec vous. En effet, s'il était à fond de course, un courant de 2 200 volts vous passerait par les membres. La chaise électrique de Sing-Sing se contente de 1 600 volts !

Dickson avait connu bien des moments critiques dans sa vie, et souvent il avait dû son salut à sa propre réflexion. Toutefois, à présent, il sentit une véritable hébétude gagner son cerveau. Tout effort mental lui semblait interdit, il ne parvenait qu'à enfanter des choses niaises et futiles.

— Mais j'espère que vous mourrez content, continua le Chinois, car j'ai des éloges à vous faire, et il m'est arrivé bien rarement d'en prodiguer autour de moi. Vous avez trouvé le secret de la chambre qu'on escamote. À Hillbanks, j'ai pu croire encore au hasard de votre coup de feu qui l'a fait apparaître, aujourd'hui je suis convaincu du contraire.

» Sentez-vous comme la respiration est peu aisée pour vous, dans cette pièce ?

» Pour vous, cela s'entend, car moi j'y suis habitué, ayant ailleurs encore de pareilles retraites. C'est que nous sommes dans une véritable cloche à plongeur, l'air y est sous une certaine pression. Ce n'est qu'en créant un passage d'air entre cette pièce et une autre pièce contiguë que le plateau tournant qui fait surgir ce mystérieux salon se met en mouvement. Vous avez créé ce passage d'une façon un peu intempestive en trouant la glace et la paroi qui se trouve derrière, au bon endroit. Un bon point pour votre intelligence, monsieur Dickson.

» Ce que vous ne savez pas, c'est que vos amis auront beau tirer encore, la pièce ne reviendra plus. Pourquoi ? Parce que son mouvement est double, d'horizontal qu'il était jadis, il est devenu vertical, et nous sommes en ce moment bien en dessous du niveau où est resté Tom Wills ! C'est un perfectionnement que j'ai apporté ici et qui n'existait pas dans Hillbanks. On apprend à tout âge, monsieur Dickson. Si je vous raconte tout ceci, c'est que votre heure a sonné sur

le cadran de la destinée. Adieu, Dickson, je regrette de devoir abrégier votre temps terrestre, la vie est brève, voyez-vous, et...

— Par l'enfer ! hurla Thâ.

La pièce venait d'être plongée dans l'ombre.

Harry Dickson se jeta en arrière. Il était libre. Une panne d'électricité providentielle venait de le sauver !

— À nous deux Thâ ! s'écria-t-il en tirant son revolver.

Ce fut un cri d'angoisse et de mort qui du fond des ténèbres lui répondit.

Le détective se jeta en avant mais la table lui barrait la route.

Un râle affreux s'élevait à trois pas de lui, dans l'ombre épaisse. À courte distance, on tuait quelqu'un.

— Qui vive ? rauqua Dickson levant son arme.

— Ami, dit une voix... un moment de patience, monsieur Dickson, que je fasse de la lumière.

— Dieu du Ciel... c'est VOUS ? balbutia le détective.

Il sentit un choc : la pièce mystérieuse remontait. En même temps la clarté revint, et... Tom Wills et Lipton roulèrent à ses pieds, comme des lapins qui déboulent.

Un triple cri de joie retentit, suivi aussitôt par une clameur d'immense stupéfaction. Sur la table, les bras en croix, la gorge tranchée, Thâ gisait... mort, et sur lui se penchait le révérend Williamson !

— Mais tenez-vous donc tranquille, sacré gamin ! s'écria Dickson quand il vit son élève viser le docteur.

— Mais c'est... Williamson... qui...

— Non, s'écria le détective c'est Son Excellence lord Dambridge !

Le révérend se tourna lentement vers le détective et sourit tristement. Puis, d'un coup sec, il arracha sa barbe.

— Et celui-là, monsieur Dickson le connaissez-vous ? demanda-t-il en désignant le cadavre du Chinois.

— C'est Thâ le Mystérieux, je l'ai connu à Shangaï, intervint Lipton.

— Sans doute, mais en Angleterre il se nomme...

Harry Dickson leva la main.

— Excellence, nous devons cette surprise à nos deux excellents collaborateurs, Mr. Lipton et Tom Wills.

Il se tourna vers les deux hommes médusés.

— Faites-lui vivement la toilette du visage. Ce jaune est un bon

fard mais ce n'est qu'un fard.

— Dieu du ciel ! cria Lipton, en arrachant la housse d'un fauteuil et en se mettant à nettoyer vivement la figure du mort.

Un double cri retentit, comme le maquillage s'évaporait.

— Lord Chislewood ! Le Premier Ministre !

*

* *

— Non, nous n'avons pas de temps à perdre, les explications seront pour plus tard. Sentez comme l'air devient lourd ! dit tout à coup Harry Dickson.

Les quatre acteurs du drame avaient le visage ruisselant de sueur.

— Les machines sont arrêtées ! cria Tom.

— On peut certainement s'attendre à quelque manoeuvre posthume de Thâ, ajouta Lipton.

Comme pour lui donner raison, une sourde détonation roula au loin.

— Il faut courir ! ordonna Dickson.

— Sortons par l'arrière de cette maison, dit lord Dambridge, car je ne crois pas que le couloir rectiligne aboutisse à l'extérieur. Ciel, les lumières s'éteignent ! Vite !

Ils allumèrent leurs lampes de poche et s'engouffrèrent bientôt dans un passage sinueux où soufflait un air relativement frais : une nouvelle explosion gronda derrière eux.

— L'œuvre se détruit, murmura lord Dambridge, Thâ a tout prévu, même sa mort !

Ils couraient. La fraîcheur diminuait, un air suffocant entraînait dans leurs poumons. Tom laissa tomber sa lampe qui se brisa. Deux pauvres étoiles les guidaient maintenant dans de lourdes ténèbres. La troisième détonation fut si proche qu'ils sentirent une poussée d'air dans leur dos et une pluie de pierres tomba autour d'eux.

— La maison vient de sauter ! Un cordon de mines a dû être disposé dans cet infernal souterrain et elles explosent à intervalles réguliers, remarqua Dickson.

— Je vois de la lumière ! hurla soudain Lipton.

Au loin, un reflet d'aube glissait sur les pierres luisantes.

— Vite, plus vite encore !

Ils marchaient sur un plan incliné qui menait vers une échappée de ciel gris.

Soudain une houle agita la terre : les parois s'ouvrirent, des roches s'effondrèrent avec un terrible bruit mou...

Mais les quatre rescapés se trouvaient à l'air libre, respirant la brise marine qui accourait vers eux. Ils ne sentaient pas les pierres tranchantes qui leur meurtrissaient le corps : ils avaient échappé au monde des ténèbres !

— Maître ! Regardez donc où nous sommes ! s'écria Tom Wills.

À quelques encablures de l'endroit où ils venaient de déboucher et qui jadis avait dû être la tête d'un couloir souterrain mais qui maintenant n'était plus qu'un petit cratère fumant, des masures solitaires et décrépites se dessinaient parmi les flocons de brume.

C'était le village désert de Mayland.

*

* *

— Je comprends fort bien que des choses vous soient restées obscures dans cette affaire, mon cher Tom, dit le détective en bourrant amoureusement sa vieille pipe de bruyère.

Ils étaient dans le cabinet de travail de Baker Street, peu de temps après le départ de Bunny Lipton.

— Je vais tâcher d'être bref, continua Harry Dickson.

» Le tout tourne autour de Bulkinghorn.

» Qui était-il ? Un raté, rien de plus. Un homme assez intelligent, mais tâtant volontiers de tous les métiers. Il résida en Chine et y fit la connaissance de Chislewood. Qui était Chislewood ? Le fils cadet d'Armitage Chislewood, membre du Parlement. Comme son frère aîné héritait le titre et les biens paternels, le Chislewood qui nous occupe chercha fortune en Chine.

» La trouva-t-il ? Plus ou moins. En tout cas, il y devint l'ami des mandarins les plus haut placés. C'était un cerveau génial mais doué d'une froide cruauté ; les Chinois savent apprécier l'un et l'autre. Bulkinghorn fut admis pendant quelque temps dans son intimité. Il en profita pour écrire cet inepte petit livre d'impressions exotiques qui me fournit pourtant une partie du secret de Chislewood. Il y décrivait entre autres le mystère des pièces qu'on escamote comme une muscade.

» De retour en Angleterre, il s'établit négociant en peaux de lapins et, comme tel, fréquenta Mayland. Né fureteur, Bulkinghorn découvrit ce fameux monde souterrain et sous-marin à la fois d'où nous sommes parvenus à nous échapper.

» Un jour, il rencontra Chislewood et lui fit part de sa découverte.

» Ce fut assez pour faire germer un projet colossal, confinant à la folie, dans le cerveau génial mais morbide de Chislewood.

» Déjà en Chine, ce dernier faisait partie d'une ligue secrète,

formidablement riche et puissante, qui remonte à l'ancienne dynastie des Ming : « Les Chevaliers de la Lune ». Il leur annonça son projet : créer sur les côtes anglaises un immense arsenal sous-marin, capable de servir de base secrète pour une invasion des Iles Britanniques.

» Invasion jaune, me direz-vous ? Pas tout à fait. Je crois qu'au moment voulu une quelconque puissance européenne serait intervenue. Mais cela je ne puis l'affirmer.

» Les richesses de la ligue asiatique permirent à Chislewood de tenter une fortune politique en Angleterre. Au cours d'un voyage en Chine, son frère aîné mourut d'un mal contagieux... j'opte pour l'assassinat... Là-bas, Chislewood cadet avait beau jeu. Il devint pair d'Angleterre.

» Mais il commit une faute : il surestima Bulkinghorn en le mettant dans le secret. De sa maison d'Hillbanks il fit le repaire à surprises que nous connaissons. Mais Bulkinghorn eut peur – peut-être même que la corde patriotique vibra chez lui. Il avertit lord Dambridge.

» Celui-ci ne put croire à tant de félonie de la part d'un grand de son pays... Il résolut de conduire l'enquête lui-même. Seul...

» Les choses avaient déjà avancé pourtant. Chislewood était parvenu à l'aide de l'étrange mal mystérieux qui l'avait fait pair et héritier de son frère, à exterminer la pauvre population de Mayland. Sans doute le premier pasteur, un homme ivrogne et taré, fut-il son instrument bienveillant.

» Il remplaça la population disparue par une troupe de hors-la-loi, conduite par sa main de fer. Pourtant il y eut une ombre au tableau : la nomination du Révérend Williamson dont nous connaissons maintenant la véritable identité, lord Dambridge.

» Ce dernier avait donc disparu de son plein gré ; il savait que Chislewood lui succéderait, il se cachait et surveillait, décidé à intervenir au bon moment.

— Et ce bon moment était ? demanda Tom Wills.

— L'arrivée des « Chevaliers de la Lune » !

— Vous m'avez déjà dit que ce n'étaient pas les forbans avec qui nous avons eu affaire !

— Non, par une audace que j'admire, Chislewood – ou le mandarin blanc – leur laissa porter ouvertement ce nom qui est celui de tous les apaches du globe. Dans l'éventualité d'une découverte, on s'en serait pris à ces misérables et personne n'aurait pensé à la ligue chinoise.

» Vous connaissez la trouvaille du fragment de lettre oubliée par Lord Dambridge, et l'obligation dans laquelle son successeur se trouva

de faire surveiller Mayland. Il y envoya lui-même des policiers de Scotland Yard qu'il fit assassiner d'ailleurs.

— Mais Bunny Lipton, que vint-il faire dans tout ceci ?

— Lipton est un grand policier. Depuis Shangai, il observait Chislewood dont il connaissait la terrible mentalité et les accointances qu'il avait avec la redoutable ligue des « Chevaliers de la Lune ». De le voir à la tête du gouvernement de son pays, il conçut une réelle terreur. Il le suivit... Cela le conduisit à Mayland, en tant que Terry Cluncks, marchand de peaux de lapins, et vers le révérend Williamson dont il perça à jour l'identité. Ce dernier lui ordonna le secret et désormais ils travaillèrent de concert.

Soudain Tom Wills se frappa le front.

— L'homme qui s'est enfui de l'auberge sanglante... c'était...

— Chislewood, vous l'avez deviné !

— Mais comment êtes-vous parvenu à savoir qu'il ne formait qu'une seule personne avec Thâ, le mandarin blanc.

— Par Bulkinghorn, mon garçon, ou plutôt par son petit livre qui parlait du parfum étrange du mage Thâ. Malheureusement je l'ai découvert une minute trop tard. Je venais de dire à lord Chislewood que le péril qui nous menaçait était un péril jaune... Hélas ! à cette même minute j'avais senti l'odeur. J'étais fixé, mais combien alarmé !

» Je savais qu'on allait devoir livrer une chasse sans merci, et que tout secours officiel allait nous faire défaut.

» Comprenez-vous maintenant pourquoi un mystérieux individu s'est livré à une recherche éperdue de la falote petite brochure de Bulkinghorn, coupable de tous ces maux ?

— Mais que sont devenus les derniers habitants de Mayland ? demanda Tom Wills.

— Chislewood en avait besoin pour effectuer les travaux d'aménagement de son arsenal sous-marin. La nuit du crime de Mayland, il les a envoyés dans son empire des ténèbres. Ce furent les terrassiers qui travaillaient dans les carrières abandonnées de l'extrême pointe de l'Irlande où aboutissait le grand corridor. Nous avons vu mourir les derniers sous les balles de Bunny Lipton.

— Et les autres ?

— Les véritables Chevaliers de la Lune allaient venir avec leur propre personnel. Thâ pouvait se passer de ses apaches. Depuis quelques jours, ils doivent avoir leurs tombes dans un recoin du monde sous-marin.

— Quelle atroce tuerie ! Mais dites-moi, maître... une dernière question, mais bien importante, qui sont ces maudits Chevaliers ?

La mine de Dickson se rembrunit.

— Des hommes d'une grande science, spécialement élevés dans un but de revanche sur la civilisation européenne, par la Chine actuelle. Qui sont-ils ? Je l'ignore...

— Alors cette menace nous pend toujours au-dessus de la tête ?

Harry Dickson secoua lentement la tête et son visage se rasséréna.

— Au large de Galway, un gros cargo chinois vient de se perdre corps et biens. On présume qu'il avait cinq cents passagers à bord.

— Mais il faisait un temps radieux ! s'exclama le jeune homme.

— Deux sous-marins de la base de Plymouth croisaient par là, nuit et jour. Ordre de Lord Dambridge qui a repris sa place de Premier Ministre, ordre de Sa Majesté !

— Alors, si je comprends bien...

— Chut, Tom. IL VOUS EST INTERDIT D'EN COMPRENDRE DAVANTAGE. Secret d'État !

LE DÉMON POURPRE

1. Harry Dickson se foule le pied.

L'homme marchait rapidement le long de la muraille du chemin de fer.

Une petite pluie têtue pleurait, mêlée au fraisil tombant des hautes cheminées d'usine. Dans l'ombre se profilaient les imposants cubes de maçonnerie des établissements industriels d'Aubervilliers, mais seules les larges baies des chambres des machines luisaient de la lumière crue des lampes à arc, le reste des bâtisses demeurant plongé dans l'obscurité, car l'heure était tardive. L'homme se hâtait. Tout à coup, une ombre se dressa devant lui et une voix rauque s'éleva :

— J'ai oublié ma toquante, mon prince, faudra me montrer l'heure qu'il est à la vôtre !

L'homme eut un léger geste de recul, fit un mouvement rapide de la main gauche, et aussitôt une chose curieuse se produisit : l'apache qui venait de l'accoster poussa un grognement de bête et roula sur le sol où il resta parfaitement immobile. L'homme disparut dans l'ombre.

Dix minutes plus tard, deux inspecteurs de la brigade judiciaire se penchaient sur le cadavre de l'escarpe.

— Une vieille connaissance qui ne nous donnera plus de fil à retordre, dit l'un d'eux. C'est le Babouin de la Villette. Il a son compte, et celui qui s'est chargé de le lui régler a bien mérité des braves gens du quartier, n'est-il pas vrai, Laguigne ?

— Cela vous écorche-t-il la bouche de m'appeler par mon vrai nom qui est Lefèvre ? fut la réponse irritée de son collègue. Voyons un peu comment ce vilain particulier est passé de vie à trépas, comme disent les gens de bonne éducation. Hm ! un coup de stylet à la gorge... et fameusement pointé, allez... On aurait peine à croire que c'est l'œuvre des terreurs de chez nous. En tout cas, on n'a pas dû se servir d'un lingue ordinaire, mais d'une arme de qualité, une dague, ou peut-être un scalpel.

— Hein ? Scalpel, dites-vous ? s'écria l'autre.

— Mais oui, qu'y aurait-il d'étonnant à ce que ce soit un scalpel ?

— Ceux qui s'en servent ne sont pas précisément des apaches, rétorqua le premier.

L'inspecteur Lefèvre ne crut pas devoir continuer la discussion sur ce chapitre et, ayant regardé l'heure à sa montre-bracelet, se mit à

prendre les notes d'usage pour son procès-verbal.

— Je vois qu'il y a encore de la lumière chez le père Restaud, dit-il. Ils ont le téléphone dans cette boîte ; demandez donc une ambulance et prévenez le chef du poste voisin. Allez, mettez les voiles, Berger.

— Vous restez auprès du macchabée ? s'enquit l'inspecteur Berger.

— Sûr ! Je dois bien cette veille mortuaire à ce vieux bougre de copain de Babouin, plaisanta Lefèvre que ni l'heure, ni le lieu, ni la sinistre compagnie ne semblaient impressionner.

— Alors, on y va ; à tout à l'heure, Laguigne !

— Non mais, des fois... je m'appelle Lefèvre, je me tue à vous le crier !

Berger était de cinq ans plus jeune que Laguigne, et de dix ans plus jeune dans le métier de policier ; de pareilles affaires le bouleversaient généralement. Il se trouva que le vin chaud qu'on lui servit chez le père Restaud lui plut, ainsi que le poêle aux fenêtres de mica rougeoyantes.

Il téléphona et donna ordre aux conducteurs de la voiture ambulancière de venir le prendre à la taverne.

Quand il revint sur les lieux du crime, accompagné de deux agents de police, ils ne trouvèrent ni Alcide Lefèvre ni le cadavre de l'apache.

... Et puis, dix jours se passèrent, et bien que toute la police de Paris fût sur la brèche pour retrouver le collègue si bizarrement disparu, rien ne fut trouvé. Laguigne restait bel et bien introuvable.

*

Harry Dickson, le grand détective, froissa la lettre aux timbres français et regarda pensivement devant lui.

— Nous allons boucler nos valises et aller faire un tour à Paris, Tom, dit-il. Notre ami Livois, le chef de la Sûreté parisienne, nous appelle.

— Au secours de la France ! railla Tom Wills en pensant à une récente aventure^{2}.

Harry Dickson approuva.

— Vous ne croyez pas si bien dire, *my boy*, il s'agit en effet d'un de nos amis qui fut mêlé de près à cette inoubliable chasse à l'homme. Lisez cette lettre de Livois, cela équivaut de nouveau à un S. O. S.

— Ce pauvre Laguigne ! s'écria le jeune homme quand il eut parcouru la missive officielle. J'espère qu'il est encore en vie... au fond, j'en suis presque persuadé, sinon les ravisseurs mystérieux l'auraient tout simplement assassiné et laissé sur le carreau.

— Puisqu'ils ont emporté le cadavre de l'apache, ils auraient

pu tout aussi bien emporter celui du policier, objecta Dickson.

Tom Wills baissa la tête ; le raisonnement, dans toute sa simplicité, était juste.

— Avez-vous lu le procès-verbal de l'inspecteur Berger, maître, demanda-t-il, et vous apprend-il quelque chose ?

— Je suppose que le meurtrier a dû être attaqué par l'escarpe, comme un simple « pante », et qu'il s'est servi d'une méthode qui lui était familière pour se défendre. Le coup de « scalpel », Tom ; or il se trouve que ce sinistre inconnu n'aime pas que cette méthode soit trop connue. Il est donc revenu chercher le cadavre, et comme Laguigne montait la garde auprès de celui-ci, il s'en est emparé. Mort ou vivant ? La question reste entière.

» Raisonillons davantage : entre le départ de Berger et son retour, il s'écoule environ un quart d'heure, mais entre le meurtre de l'apache et la découverte du crime par les deux inspecteurs de la brigade mobile, il ne doit pas s'être écoulé beaucoup plus de temps que cela.

— Pourquoi dites-vous cela avec une telle certitude, Mr. Dickson ? demanda le jeune détective.

— D'abord parce que le corps ne présentait encore aucun signe de refroidissement sérieux, de l'avis de Berger, ensuite parce qu'une ronde de veilleurs s'espace d'environ vingt minutes.

» Qu'en conclure ? Qu'il n'a fallu à l'assassin qu'une demi-heure pour trouver l'aide qu'il lui fallait pour faire sa lugubre besogne.

» Je suppose qu'il s'est servi d'une automobile, et que cette voiture était à sa disposition ainsi que le personnel nécessaire.

» Je ferai largement la part des choses : supposons qu'il ait fallu la moitié de cette demi-heure pour parer au départ de l'auto, pour mettre les aides au courant des services qu'on attendait d'eux, et pour revenir à l'endroit où Lefèvre attendait. J'estime que le reste du temps, le meurtrier en a eu besoin pour arriver à l'endroit où il trouverait aide et appui, ou bien où *il serait chez lui*.

» C'est dans un rayon d'un quart d'heure de marche rapide, disons même de vingt minutes, qu'il faut chercher...

— Mais un pareil rayon dans Paris, cela équivaut à une vaste agglomération à fouiller ! s'écria Tom Wills, dépité.

— Non, le chemin de fer coupe en deux le champ des recherches ; de l'autre côté, il n'y a que des terrains industriels et quelques vagues friches zonières. Un quart d'heure, vingt minutes en ligne droite, Tom... voilà ce qui délimite singulièrement le champ de nos opérations futures.

Tom Wills dodelinait de la tête d'un air mal convaincu. Il était de la race de ceux qui préfèrent l'action directe à celle en chambre, basée sur les déductions et la logique.

— Faudrait voir ! murmura-t-il.

— Mais c'est ce que nous allons faire, répondit son maître en souriant. Certes, il y a des problèmes dont j'ai trouvé la solution sans sortir de mon cabinet de Baker Street, mais ils sont rares, je l'avoue, et je crois que l'affaire qui nous occupe nous fera plutôt faire du chemin.

— Tant mieux ! s'écria Tom.

— ... car l'inconnu ne doit pas être à son premier coup, ou bien il est décidé à ne pas y rester.

Tom regarda le détective avec étonnement.

— Vous savez déjà quelque chose ?

— Mais non, mais le fait seul de faire disparaître le cadavre d'une créature aussi peu intéressante qu'un bandit des bas-fonds parisiens ne peut avoir, je le répète, que pour but de cacher la façon dont la mort a été donnée. J'en conclus que le cas ne sera ou ne restera pas isolé. Voilà.

— Bien, répliqua Tom, le principal, c'est qu'on y aille ! Mais il se pourrait aussi que l'inconnu soit quelqu'un qui puisse se servir d'un cadavre tout frais.

Une large main s'abattit sur l'épaule de Tom.

— Bravo, Tom, bravo..., s'écria Dickson, voilà une simple parole qui vaut peut-être cent fois plus que toute ma tirade de logique ! Voyons d'abord, c'est le plus sage.

Mrs. Crown arrivait avec les valises toutes prêtes et prit congé du maître et de son élève.

— Il y a une petite bouteille de *Motherseasick* dans la vôtre, monsieur Tom, dit-elle malicieusement.

Le jeune garçon rougit de colère, car il n'aimait pas qu'on lui rappelât ses luttes contre l'affreux mal de mer.

— En route ! ordonna Harry Dickson.

L'homme propose...

Le détective fit un faux pas, glissa, et se trouva en bas des escaliers en bien moins de temps qu'il ne l'aurait fallu.

Il poussa une exclamation de colère en tâtant son pied meurtri, tâcha de se remettre debout, mais dut s'asseoir sur les marches.

— Foulé... luxé, peut-être, gémit-il, et pas moyen de faire un pas ! Nous voilà propres !

— Essayez de marcher..., commença Tom Wills, mais Mrs. Crown intervint :

— Ah ! mais non ! ah ! mais non ! Pour que cela empire et que les médecins s'en mêlent ! Connaissez-vous Mr. Kiss qui habite Abercorn Place et qui n'a qu'une jambe ? Eh bien, c'est pour une histoire pareille qu'on la lui a coupée.

» Je vous dis, moi, que Mr. Dickson ne sortira pas d'ici avant d'être guéri.

La bonne dame prenait un air tellement menaçant que Dickson ne put s'empêcher de rire.

— Je crois que notre brave gouvernante a raison, Tom, dit-il enfin. Il faudra que je vous laisse partir seul...

— Comment, vous me confiez toute la mission ? s'écria son élève, dont les yeux brillèrent de plaisir et peut-être aussi d'orgueil.

— Oui, Tom, dit gravement le détective. Ce ne serait pas la première fois, n'est-ce pas ? Faites en tout cas un peu vôtres les petites choses que je vous ai dites tout à l'heure. Je téléphonerai aujourd'hui à Mr. Livois ; quant à vous, je crois qu'un compagnon de voyage ne serait pas de trop.

— Un compagnon ? demanda Tom Wills, légèrement déçu.

— Bien mièvre et fort humble en vérité. Que diriez-vous du petit Wang ?

— Le petit Chinois ? demanda Tom en riant. Au fait, j'aime beaucoup ce lutin jaune qui nous a déjà rendu quelques services⁽³⁾.

— Il cire des chaussures sur l'Embankment, un peu pour le compte de Scotland Yard, je crois. Mais ne vous en faites pas, j'avertirai Goodfield... Prenez Wang avec vous, il baragouine un peu de français et sera ravi de voir la Ville-Lumière.

— All right ! Bonne et rapide guérison, cria Tom Wills en disparaissant dans l'escalier.

— Ce sera de la liqueur de Burrow, de l'arnica et quelques bonnes compresses, déclara sévèrement Mrs. Crown.

— Ce sera une bonne pipe ! répondit Harry Dickson en se levant et en faisant un entrechat.

— Ah ! ça, par exemple ! s'exclama la brave femme tout à fait éberluée.

— Ne criez pas au miracle, ma bonne Mrs. Crown, supplia le détective, cela pourrait attirer un monde fou dans la maison, et il faut absolument que l'on croie Dickson dans sa chambre, boitillant et jurant, d'une humeur massacrant et ne désirant voir personne.

— Seigneur ! gémit la gouvernante, et moi qui ai refusé d'entrer au service d'un notaire de campagne qui ne sortait jamais, rapport à une goutte vieille de plus de dix ans ! Pourquoi laissez-vous partir ce pauvre jeune homme dans la désolation ?

— Croyez-vous, Mrs. Crown ? fit moqueusement le détective. Tom Wills est bien content, allez, de pouvoir voler de ses propres ailes, et puis, sans s'en douter, il a un fil à la patte, car je ne le perdrai pas de vue. Je lui dois bien cela à ce petit, sinon comment voulez-vous que se forme sa propre personnalité ?

— Cela sonne bien, marmotta la brave vieille, mais ce ne sont que des phrases !

— Bien dit, chère âme, mais donnez-vous la peine de regarder

au-dehors, sans toutefois soulever le rideau. Voyez-vous quelqu'un de particulier déambuler sur le trottoir ?

— Ce nabot à peine plus haut qu'une botte et qui lève tout le temps sa figure poupine au ciel, comme s'il cherchait des dirigeables ? demanda Mrs. Crown avec mépris.

— Il observe notre maison, et soyez certaine que rien ne lui échappe. Quant à son air bonhomme et niais, ne vous y fiez pas ; c'est Pardee, qui a passé une quinzaine d'années de son existence dans la plupart des prisons d'Europe pour fabrication de fausse monnaie, cambriolage et autres peccadilles du genre. S'il n'a pas encore été pendu en Angleterre, sa patrie, c'est que jusqu'ici on n'est pas parvenu à le convaincre d'assassinat. Voilà bien des faits, Mrs. Crown, et non des phrases !

2. La clinique des assassinés

À cent pas en retrait de la route, se dressait un haut mur de briques, dont le faîte se hérissait de nombreuses hallebardes de fer. La porte qui s'ouvrait dans la muraille était de chêne sombre, garnie de ferrures, morne et puissante comme celle d'une prison.

Une plaque en émail y était clouée, portant cette laconique inscription : *Clinique du docteur Bédier*.

La nuit était en proie à une violente tempête venue du nord.

Derrière la sombre clôture de pierre, on entendait les arbres d'un jardin invisible se plaindre dans les rafales ; l'eau dégoulinait des briques en aigres petites cascadelles.

— Attention, messié Tom, moi j'y passe, parce que je suis comme un chat, mais vous, messié, vous faile très mal !

— Diable, Wang, tâchez donc de prononcer les *r*, et de ne pas les remplacer par des *l*, sinon je ne puis vous comprendre, gronda Tom Wills en se hissant à force de poignets sur le faîte du mur, dont son menu complice venait de décoller, fort proprement, une des lances de fer protectrices.

— Ferai mon possible, s'efforça Wang avec un désespoir comique. Vous bien vous tenir, messié Tom.

Une saute de vent chargée de pluie glacée leur fouetta la figure et ils durent se protéger un instant le visage contre sa violence.

— Il fait noir là-dedans ! observa Tom à voix basse.

Wang lui frappa le bras d'un coup sec.

— Je voir un peu de lumière, tout petit peu, mais lumière quand même.

Tom Wills ouvrit de grands yeux et tâcha de percer les profondes ténèbres du jardin qui commençait au bas du mur.

— En effet, ce n'est que le reflet d'une lampe bien lointaine.

— Descendre ? demanda le Chinois.

— Oui, voici la corde.

La souple corde de soie qui les avait aidés à monter fut déroulée de l'autre côté de l'enceinte et, avec mille précautions, les deux jeunes gens se laissèrent glisser sur le sol meuble du jardin.

Ils parcoururent en silence un bosquet de fusains et de conifères nains, Wang prenant les devants et Tom se guidant sur lui en tenant un pan de son manteau.

Brusquement, le couvert des arbustes cessa et ils se trouvèrent

à l'orée d'une vaste cour dallée.

Ils se virent alors en face de trois grandes bâtisses irrégulières, plus sombres les unes que les autres, et dont les fenêtres s'ouvraient vides et noires comme des yeux morts.

Au fond de la cour se dessinaient les lignes dures d'un bâtiment bas et très long dont les étroites fenêtres étaient munies de vitres en épais verre dépoli ; une lueur luisait derrière l'une d'elles.

En tapinois, les deux intrus s'en approchèrent, marchant sur la pointe des pieds, bien que la rage de la tourmente étouffât complètement le bruit de leurs pas.

— La lumière ne brûle pas dans ces pièces ; ce que nous voyons, c'est le reflet d'une fenêtre située en face, sans doute, remarqua Tom.

Ils découvrirent alors une courette de bien moindres dimensions dont le fond était occupé par une nouvelle bâtisse basse, aux murs de ciment gris et lisses. Une fenêtre était violemment éclairée et un grand carré de clarté jaune tombait sur les dalles luisantes de pluie.

Wang fit un signe à son compagnon et, comme un chat, rampant dans l'ombre des premières bâtisses, il s'approcha de la fenêtre éclairée et se hissa prudemment sur son rebord.

Il jeta un long regard à l'intérieur et Tom lui vit faire un mouvement de recul étonné.

— Venir... ici, messié Tom, gazouilla-t-il. Y a personne, mais c'est très drôle !

— Très drôle ?

— Très drôle, oui, répéta le petit homme avec effort.

À son tour, Tom Wills regarda et vit une spacieuse salle basse, aux murs soigneusement ripolinés de blanc et dont une grande table oblongue ainsi que quelques chaises cannées composaient l'unique ameublement. Mais chose étrange : la table était littéralement jonchée d'objets métalliques brillants. Une énorme lampe descendant du plafond jetait une lumière blanche et intense dans ce singulier intérieur.

— On n'entend rien, dit le Chinois, vais voir si porte pas ouverte.

Elle l'était et, précautionneusement, Tom et son ami traversèrent un large corridor dallé, virent une porte entrebâillée qui laissait percer un rayon de lumière par le trou de sa serrure et se trouvèrent dans la pièce qu'ils avaient vue de l'extérieur.

Ils constatèrent alors que les objets de métal n'étaient autres que les instruments de chirurgie les plus variés : scalpels, pinces, forceps, scies, crochets.

Tout à coup, Wang poussa un léger gloussement.

— Regardez, messié Wills, regardez couteaux.

Tom Wills les regarda et ses yeux s'agrandirent d'horreur : l'acier des instruments était maculé de sang !

« On dirait qu'on s'est livré ici à quelques besogne pressée avant de partir, se dit-il après quelques instants de réflexion. Il n'est pas dans l'habitude des chirurgiens d'abandonner leurs outils dans un tel état. »

— Faut regarder partout, opina Wang.

L'étrange établissement semblait complètement désert, et les deux jeunes gens, s'enhardissant, se mirent à le parcourir.

Ils ne trouvèrent que des salles nues ou maigrement meublées ; dans quelques-unes, ils relevèrent les traces d'appareils lourds ayant été déplacés. Ces pièces étaient plongées dans l'ombre ; les lampes électriques ne répondaient pas à l'appel des commutateurs et Tom et Wang les explorèrent à la clarté de leurs lanternes de poche.

Soudain, le petit Wang tomba en arrêt devant une grande porte de bois pâle.

— De la lumière, messié Tom !

Un très mince filet lumineux se dessinait en effet contre le chambranle.

Tom Wills hésita.

— Il n'y a aucune raison pour qu'elle soit occupée davantage que la première salle éclairée, raisonna-t-il.

— Pas de trou de serrure ! se plaignit doucement Wang.

L'élève de Dickson serra la crosse de son revolver dans sa main droite et, de l'autre, tourna la poignée.

Un jet de lumière éblouissante fondit sur eux... et en même temps l'odeur... une pestilence abominable, l'haleine immonde d'un charnier.

Wang, moins impressionnable que son ami, avança sa tête par l'entrebâillement et la retira aussitôt en disant simplement :

— Beaucoup de monde là-dedans, messié Tom.

Puis, comme s'il était chez lui, il entra.

Tom suivit, mais il avait à peine franchi le seuil qu'il eût donné gros pour ne pas devoir continuer, tant le spectacle était affreux.

La salle était, tout comme les autres, spacieuse ; quatre énormes lampes y entretenaient un jour éblouissant. Une douzaine de couchettes blanches s'alignaient le long des murs d'une lividité crue de salle d'hôpital.

Et chaque lit était occupé... mais quels occupants !

Des figures creuses, émaciées, bleues, émergeaient des draps neigeux et, sur ces draps, il y avait d'immenses et immondes maculatures de sang coagulé. Des bouches s'ouvraient dans un épouvantable rictus, dans un rire immobile, des yeux vitreux

reflétaient la lumière intense, allumant d'atroces lucioles au creux de chaque orbite.

Car tous étaient morts... toutes les gorges avaient été percées, et l'ignoble odeur des décompositions flottait comme un nuage délétère dans cet antre d'épouvante.

Tom Wills n'osait s'approcher. La terreur et le dégoût le clouaient sur place, mais Wang le tira par la manche.

— Ecoutez ! Ecoutez bien, messié Tom.

D'un des lits s'élevait un gémissement ténu, lointain, presque imperceptible. Surmontant son effroi, le jeune détective s'approcha. Une forme s'agitait faiblement dans ce lit.

D'abord Tom ne distingua pas de visage, car celui-ci était couvert d'une couche de sang épais.

Mais une respiration pénible soulevait les couvertures.

— Versez-lui un peu de rhum dans la bouche, Wang, ordonna Tom Wills.

L'effet du cordial ne se fit pas attendre.

— Ne me tuez pas ! Je suis un pauvre homme, gémit une voix pleurarde.

Doucement, Tom releva les couvertures.

Il vit un petit homme maigre et chétif se recroqueviller peureusement à son geste.

— Ne me tuez pas ! gémit-il encore une fois.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Tom.

Le malheureux fit un geste apeuré et le jeune homme dut répéter sa question.

— Je ne sais pas, balbutia-t-il.

— Voyons, reprenez courage, nous sommes des détectives, nous venons vous sauver.

— Oh ! Oh ! pleura l'homme, j'ai peur !

Une nouvelle gorgée de rhum lui rendit un peu de courage.

— Regardez-les... ils sont tous morts, assassinés, grelotta le blessé.

— Qui sont-ils ?

— Des malades, les patients du docteur Bédier... Mon Dieu, on les a tous tués !

— Vous aussi, vous étiez un client du docteur Bédier ?

— Oh ! oui, maladie nerveuse, je souffrais beaucoup... emmenez-moi loin d'ici !

— Qui êtes-vous ? demanda Tom Wills.

— Je suis M. Lalouette.

3. Le récit de M. Lalouette

M. Lalouette reçut des soins à la Préfecture de police même.

Il portait une profonde entaille à la gorge, blessure qui ne mettait pourtant pas sa vie en danger.

Il resta de longues heures plongé dans une torpeur douloureuse, dont quelques piqûres appropriées finirent par le tirer, puis, sur sa prière, il fut transporté chez lui, pour y être soigné par une infirmière mandée d'urgence à l'hôpital voisin.

M. Lalouette habitait une petite maison dans la rue de Tournon, demeure exigüe, comme écrasée entre les hautes et antiques bâtisses voisines. Il y exerçait à la fois les deux métiers d'épicier et de pédicure. C'était une petite boutique sombre, marquée du signe de l'antiquité. On aurait cru pénétrer dans quelque échoppe du temps de Louis-Philippe, avec son haut comptoir de bois noir, ses bocaux aux couvercles en casque à mèche, ses paquets de chandelles et ses saucissons d'Arles pendus au plafond. Même l'archaïque papillon de gaz n'y faisait pas défaut, alors qu'à deux pas de là les enseignes électriques les plus compliquées s'irradiaient dans la rue.

La boutique de M. Lalouette était pourtant avantageusement connue dans le métier. Elle s'était fait une pratique de bonnes et de gens de maison, à qui elle accordait un large sou du franc. M. Lalouette, quant à lui, jouissait d'une belle estime de la gent ancillaire, car il était de bon conseil en toutes choses. Il ne refusait jamais des demandes de petits prêts d'argent qu'il consentait à des taux point trop usuraires pour l'époque.

— Laissez-moi aller mourir chez moi, avait supplié le brave épicier.

— Mais vous n'allez pas mourir, avaient dit les médecins tandis que M. Livois et Tom Wills opinaient fortement dans ce sens.

— Qu'importe, je ne veux plus aller dans une clinique, je ne me sens en sécurité que chez moi, implorait le bonhomme.

— On vous comprend, avait approuvé M. Livois, en autorisant le transport de M. Lalouette dans la vieillotte chambre à coucher de sa demeure de la rue de Tournon.

On lui accorda même une journée de complète tranquillité, puis M. Livois et Tom Wills se transportèrent à son chevet pour essayer de le faire parler.

La petite tête falote du bonhomme était copieusement

emmitoufflée dans des bandages blancs ; il gémissait encore par moments, mais sa plaisante voix de fausset s'était raffermie.

— Pas de fièvre, dit l'infirmière, une solide paysanne cauchoise, en vérifiant un diagramme posé sur la table de nuit. Dans deux ou trois jours, il n'y paraîtra plus et M. Lalouette pourra se consacrer de nouveau à son commerce.

— À mon commerce ! se lamenta l'épicier, mais dans ce cas, il faudra que je demande à la préfecture de me donner un agent planton devant ma porte. J'ai trop peur...

— De quoi, de qui ? demanda M. Livois.

M. Lalouette lui fit signe de s'approcher.

— Je n'ose pas parler bien haut, voyez-vous « qu'il » m'entende ?

— « Il », qui est-ce ?

— Chut... l'infirmière est-elle une femme de confiance ?

— Tout à fait, nous avons recours à ses services depuis plus de dix ans, à la Sûreté de Paris.

M. Lalouette respira plus allègrement et parut rassuré.

— N'importe ; ce que j'ai à vous dire, je voudrais le dire à vous tout seul, ainsi qu'à ces deux messieurs à qui je dois la vie.

M. Livois fit un signe à l'infirmière qui s'éloigna discrètement.

— Alors, monsieur Lalouette ?

— Eh bien, monsieur le chef, j'ai peur du... du... démon pourpre !

— Hein ? Qu'est-ce, un personnage de roman policier ? s'écria M. Livois.

— Pas si haut, pour l'amour de Dieu ! S'il nous entend, c'en est fait de moi, j'en suis certain, et peut-être de vous-même et de vos amis ici présents.

M. Livois sourit et jeta un regard à Tom Wills qui lui rendit son sourire.

— Allons bon, parlez bas puisque vous le voulez, mais il n'y a aucune raison d'avoir une telle frousse. Qui est ce démon pourpre ?

— Le sais-je, moi ? C'est celui qui a tué les autres et qui a failli me couper la gorge à mon tour. Ecoutez ! Depuis quelque temps, je ne me sentais pas bien. Je dormais mal, la nourriture révoltait mon estomac, j'avais des idées sombres. J'allai consulter un médecin du voisinage. Il me dit que j'étais neurasthénique. C'est un grand mot qui fait peur. Il me conseilla de prendre de la distraction, de changer d'air... Ah ouiche, en voilà une prescription pour un épicier ! Et ma clientèle, et mon gagne-pain ? Je ne suis pas riche, malgré ce que l'on a pu dire sur mon état de fortune.

» C'est alors que je m'adressai au docteur Bédier.

— Un moment, interrompit M. Livois, comment avez-vous

connu ce médecin ?

— Mais par ses annonces dans les journaux. Vous devez les connaître. De grands placards : *Maladies nerveuses, neurasthénies, guéries en quinze jours par un traitement radical.*

— En effet, approuva M. Livois, je connais cette publicité outrancière. Ensuite ?

— Je me rendis chez lui, dans cette hideuse clinique que vous connaissez. C'était rudement loin et je dus prendre un taxi à la porte de Flandre, pour m'y faire conduire.

— Il y a longtemps de cela ? demanda Tom Wills.

— Un mois, peut-être un peu plus. Le docteur Bédier était un homme charmant, avec une petite figure rose toute riante et qui rassurait aussitôt son monde.

» Nous prîmes date alors pour commencer le traitement, car je devais rester dans sa clinique pendant une quinzaine.

— Depuis quand y êtes-vous entré ?

— Il doit y avoir quinze jours que j'ai quitté mon magasin.

— Continuez, monsieur Lalouette.

Le pauvre épicier se remit à geindre.

— Ma mémoire se brouille, depuis combien de jours y étais-je quand la chose horrible arriva ? Je ne sais plus, j'ai été tellement bouleversé ! Pensez donc, j'ai toujours refusé de vendre des volailles et des lapins parce que j'ai horreur du sang, et cela m'a fait tort auprès de ma clientèle.

» Nous étions une dizaine de patients à nous promener dans ce vilain jardin. Le docteur nous voyait une fois par jour, prenait notre température et nous mettait au régime.

— Connaissiez-vous les autres malades ?

— Non, et puis je vous avoue que je ne me sentais pas à mon aise au milieu d'eux. C'étaient des gens hautains et distants, qui se parlaient à peine entre eux. Du reste, le silence était imposé par le docteur comme un des premiers moyens de guérison.

— Très drôle ! dit Tom, et tout à fait choisi pour une cure de la neurasthénie.

— Croyez-vous, monsieur ? objecta le petit homme en lançant un regard malin au jeune homme. Ma foi, je suis plutôt tenté de croire que la méthode avait du bon. Le docteur Bédier, en nous laissant mener pendant quinze jours et plus une vie d'ennui mortel, nous faisait voir le monde comme un paradis de délivrance.

— Bien trouvé, monsieur Lalouette, approuva joyeusement M. Livois, voudriez-vous reprendre votre récit ?

— J'ai peur, gémit l'épicier, qu'il vous paraisse bien incohérent. Mais je vous raconterai tout ce que je sais. On nous servait deux fois par jour un repas peu substantiel : du laitage, des légumes,

un fruit et quelque fade pâtisserie. Le soir, on se retirait dans un dortoir commun car, pendant notre sommeil, un appareil se mettait doucement à tourner dans la salle, pour répandre des ondes guérissantes inconnues, un secret du docteur.

» Cela dura quelques jours...

— Combien ? demanda laconiquement Tom Wills.

— Hélas, je vous répète que j'ai perdu toute notion du temps, mais cela me reviendra, j'espère, et je pourrai alors être plus précis, si la question vous semble d'importance, dit piteusement M. Lalouette.

» Le soir où l'épouvantable chose eut lieu, il m'a semblé que la mystérieuse machine grondait plus fort que d'habitude, et cela m'empêcha de dormir. J'allais pourtant finir par fermer l'œil, quand tout à coup les lumières au plafond s'allumèrent toutes à la fois.

» Je voulus me dresser sur mon séant pour voir ce qui se passait, lorsque je sentis dans tous mes membres un étrange accablement qui ne me permit pas de remuer un doigt. La porte s'ouvrit brusquement et une affreuse créature entra. Elle était petite et trapue et respirait la force brutale, un ample manteau d'un pourpre violent la drapait tout entière. Mais ce qui était le plus horrible, c'était sa figure, ou plutôt le masque qui la couvrait. Une face de tigre vaguement humaine ! Oui, messieurs, je ne pourrais mieux la décrire. L'apparition jeta un regard circulaire autour d'elle, puis elle approcha du premier lit, occupé par un monsieur maigre, et long comme un jour sans pain. De dessous son manteau, elle tira une fine lame allongée et lentement, mais avec force, elle l'enfonça dans la gorge du dormeur.

» Je vis le sang jaillir et je voulus pousser un grand cri de terreur, mais je ne pouvais émettre qu'une sorte de vagissement d'enfant.

» Et voici qu'en même temps, de tous les lits, ce même gémississement s'éleva, et je m'aperçus que personne ne dormait dans cette salle maudite, mais que tous étaient également incapables de bouger.

» Le monstre pourpre prit son temps, il alla de couchette en couchette et, avec le même geste sûr et lent, il perça les gorges !

» J'occupais le dernier lit du dortoir, j'assistai donc en spectateur horrifié et impuissant à cette série d'assassinats !

» Enfin mon tour était venu... je ne pouvais pas fermer les yeux, la bête pourpre me fixait d'un regard atone, sans vie, mais d'une cruauté indéfinissable. Elle leva alors son couteau et me frappa à la gorge... Je sombrai dans le néant. Quand je me suis éveillé, les lampes brûlaient toujours, mais aux vitres de verre dépoli, je vis la clarté grise d'un jour pluvieux. Je voulus crier et me lever, mais cette infernale paralysie me tenait toujours en son pouvoir. Ma gorge me faisait cruellement souffrir, je défaillis à plusieurs reprises, puis je revins à

moi après des intervalles plus ou moins longs.

» Combien de temps ai-je vécu ce cauchemar ? Je ne puis le dire. Plusieurs fois, je me réveillai pour voir les vitres noires de nuit, ensuite grises de clarté. Autour de moi, le silence était immense, la demeure semblait être complètement vide... Je remarquai bientôt que la singulière machine qui émettait des ondes avait disparu. La paralysie ne m'abandonnait que lentement, mais une faiblesse extrême était intervenue.

» Mes forces déclinaient rapidement, je vivais dans une torpeur voisine de la mort, quand un soir, j'entendis du bruit.

» Je crus au retour offensif du démon pourpre, et je manquai trépasser de terreur en voyant la porte s'ouvrir... c'étaient mes sauveurs !

» Je vous ai tout dit, messieurs, ai-je rêvé ? Je le voudrais bien, mais hélas, tout me fait croire que telle est l'effroyable vérité !

M. Lalouette se tut et ferma les yeux ; l'effort fourni pour achever son récit – qu'il avait fait d'ailleurs avec une certaine préciosité – l'avait visiblement fatigué.

M. Livois se levait pour prendre congé du malade, quand soudain un cri s'éleva dans la maison, un cri de femme dénotant une vive terreur. Brusquement, la porte fut ouverte et en même temps, M. Lalouette poussa un hurlement terrible et, d'une main tremblante, il désigna l'armoire à côté des visiteurs.

— Le démon pourpre ! hurla-t-il. Attention, monsieur Livois, il est derrière vous !

Livois et Tom Wills firent un saut de côté et le jeune détective sortit vivement son revolver.

— Le démon pourpre ! répéta M. Lalouette d'une voix de plus en plus épouvantée.

Ni M. Livois ni Tom ne virent l'inférieure créature, mais un cri strident retentit à la même minute dans la pièce.

L'infirmière était debout dans l'ouverture de la porte, les yeux agrandis par la peur :

— Le démon pourpre ! râla-t-elle, puis elle s'écroula sur le plancher.

Tom Wills s'empessa de lui porter secours... C'était bien inutile pourtant, car la mort avait déjà fait son œuvre : la malheureuse venait d'avoir la gorge percée !

*

Mais la journée s'assombrit encore davantage pour la police parisienne quand, vers le soir, les inspecteurs de la Sûreté eurent identifié les victimes de la sinistre clinique du docteur Bédier.

C'étaient tous des gens de qualité, deux hommes d'Etat éminents, un écrivain de grand talent, un journaliste d'une réputation

universelle, un savant mathématicien, de grands industriels, un inventeur...

Tous avaient pourtant un point commun : ils menaient une vie solitaire et ils étaient notoirement connus comme souffrant de neurasthénie.

— Je me demande ce que, parmi ces célébrités, un pauvre niais comme M. Lalouette est venu faire, dit pensivement Tom Wills en déposant la terrible liste mortuaire.

Mais, en levant les yeux, il ne vit que le haussement d'épaules désabusé de M. Livois, et non le clair regard pensif de Harry Dickson...

4. La forêt des bouchers

Pardee se grimaît mal, il revint, six jours durant, flâner sous les fenêtres du grand détective, dans Baker Street. Harry Dickson se cloîtrait obstinément dans sa chambre et s'amusait fort aux multiples et différentes transformations de l'espion.

Le sixième jour, celui où Tom Wills et Wang devaient revenir à Londres, Pardee avait adopté un naïf costume de maraîcher campagnard.

La veille, le maître avait eu une longue conversation par téléphone avec Tom Wills qui se trouvait encore à Paris et qui lui avait appris l'étrange finale des événements.

— Vous n'avez plus rien à faire à Paris, avait dit le détective. J'espère vous voir demain soir à Londres.

— Vous abandonnez l'affaire ? s'écria Tom Wills à l'autre bout du fil, et son maître perçut un extrême désappointement dans sa voix.

— Au contraire, mon garçon, mais je crois que la piste se poursuit plutôt à Londres qu'à Paris pour le moment.

Et après avoir raccroché le cornet du téléphone, Harry Dickson se mit à étudier longuement les aîlées et venues de Pardee qui ne quitta son poste d'observation qu'à la nuit close.

Le lendemain, le repris de justice costumé en campagnard, comme nous venons de le dire, ne reprit sa faction que tard dans la matinée.

Harry Dickson crut observer dans ses mouvements quelque chose d'insolite et d'inhabituel. Pardee consultait fréquemment la montre du coin, et semblait s'apprêter à quitter très tôt sa faction.

« Ce sera le moment de le prendre en filature, se dit Dickson, l'homme est manifestement inquiet, il ne tardera pas à s'en aller et Dieu sait s'il reviendra. Je ne veux pas rater l'occasion. »

En toute hâte, il laissa quelques instructions pour Tom Wills et se retira dans son cabinet de toilette.

Lorsqu'il en sortit un quart d'heure plus tard, il arriva juste à temps devant la fenêtre pour voir le pseudo-maraîcher marcher allègrement vers le bout de la rue.

La prudence étant de règle, Harry Dickson ne choisit pas la porte de rue pour sortir. Il prit le chemin des toits et, peu de minutes plus tard, un ouvrier, pauvrement mais proprement mis, quitta la boutique de la fruitière, située dix maisons plus loin.

Pardee avait de l'avance mais, la chance souriant au détective, il le retrouva à Paddington Street attendant l'autobus.

Harry Dickson hésita, car la lourde voiture qui approchait était à peu près vide et sa présence aurait été certainement remarquée par le filou. Comme il réfléchissait rapidement, un taxi tourna le coin de Northumberland Street, et Harry Dickson lui fit un signe discret.

Le chauffeur jeta un regard méfiant à ce pauvre hère qui voulait se payer le luxe d'une auto.

— Pas libre ! grogna-t-il.

— Oh ! mais si, Steele, répondit joyeusement Dickson, car il venait de reconnaître dans le *wattman* un des fidèles alliés de Scotland Yard.

— Montez, répondit l'homme sans s'émouvoir.

— Suivez l'autobus !

La poursuite ne fut pas longue. À Burnial Ground, Pardee sauta à terre, regarda précautionneusement autour de lui et, ne semblant rien voir de suspect, héla à son tour un taxi qui passait.

— Suivre ? demanda le chauffeur dans le porte-voix.

— Jusqu'au bout du monde, s'il le faut, riposta Dickson avec bonne humeur.

L'auto de Pardee décrivit un arc de cercle et se mit à filer à toute allure vers Highbury, puis vers Stocke Newington.

« Où cet animal veut-il nous mener ? se demanda Harry Dickson. Mais je l'ai dit... fût-ce jusqu'au bout du monde. »

La banlieue de Londres se dessinait déjà, de plus en plus pauvre. On traversait des terrains vagues, puis d'immenses friches que d'ironiques écriteaux traitaient de terrains industriels.

— C'est heureux que les chemins deviennent creux par-ci par-là, dit le chauffeur dans le tube acoustique, sinon la poursuite serait vite éventée par le particulier que nous avons devant nous.

Ce fut alors la campagne, lépreuse et sèche, habitée par les zoniers les plus louches.

— Connaissez-vous cet endroit, Steele ? demanda Harry Dickson.

— Pour parler franc, non, *Gov'nor*, bougonna l'homme, mais il me semble peu catholique, j'aimerais pas charger pour ici, le soir tombé.

— Hm, des bois à l'horizon, remarqua le détective, et le taxi mit les bouchées doubles.

Il fallut une demi-heure pour atteindre l'orée d'une vaste futaie qui se transformait plus loin en une véritable forêt, le taxi qui conduisait Pardee s'étant enfoncé sous bois.

— Faut-il continuer ? demanda le chauffeur. Ma foi, je ne sais plus où aller. À propos, *Gov'nor*, il me semble connaître cet endroit, Ou

du moins l'avoir entendu décrire, c'est Butcher-Wood.

— Butcher-Wood, la forêt des bouchers ? s'étonna Harry Dickson. L'étrange nom ! Je ne me souviens pas de l'avoir entendu.

— Aussi le mot vient-il de ma grand-mère, qui ne doit pas être votre contemporaine, sir ; elle était native de Stoke Newington, la digne femme, et elle y habitait du temps que ce patelin était encore un charmant village. Mais elle nous raconta en guise de contes de nourrice qu'au nord de son hameau se trouvait, dans le temps, une horrible forêt où l'on tuait les voyageurs comme des mouches. D'où le nom sinistre de Butcher-Wood.

Harry Dickson approuva. Il se souvenait.

— Il y a en effet bien, bien longtemps de cela, c'était un immense domaine forestier appartenant à une famille hanovrienne, les Falkenheim, dont le chef de famille fut du reste pendu à la Tour de Londres, convaincu des crimes les plus noirs. Au siècle dernier, ce nom s'anglicisa d'une façon bizarre et devint Fulkenham... tiens, au fait, Sir Bevernage Fulkenham doit être l'actuel propriétaire de cette terre mal famée !

Le chauffeur avait écouté bouche bée la savante dissertation du détective.

— Dites, finit-il par murmurer, j'entends bien que vous êtes de... hm, Scotland Yard ; pourtant, j'y connais pas mal de monde, mais vous...

— Je ne suis pas de Scotland Yard, répondit Dickson en riant sous cape.

— Non ? Mais alors, vous m'avez roulé, bougre de coquin que vous êtes ! s'écria Steele, devenant furieux.

— Je ne sais pas pourquoi je vous en ferais un mystère, mon pauvre ami, dit le grand vengeur en se penchant vers lui et en lui glissant un mot à l'oreille.

L'homme eut un sursaut de surprise.

— C'est vrai ? Oh ! je comprends... Harry Dickson, et c'est moi qui vous ai conduit ? Ma bagnole en sera célèbre à jamais !

Harry Dickson se mit à rire de bon cœur.

— Puis-je vous donner un coup de main, Mr. Dickson ? s'empressa Steele.

Le détective réfléchit.

— Pourquoi pas, après tout ? Nous ne serons peut-être pas trop de deux là-dedans, en admettant que la forêt ait gardé un tant soit peu la fâcheuse réputation de jadis, répondit-il.

L'auto fut remise derrière un vaste taillis de broussailles et d'arbustes nains, puis Harry Dickson et son nouvel ami s'enfoncèrent délibérément sous le couvert.

— Je n'entends plus de bruit de moteur, dit soudainement

Steele. Pourtant, le tacot que nous avons pris en filature faisait un tel potin que je l'entendais de mon siège. Peut-être qu'ils sont arrivés et qu'on règle le prix de la course.

— C'est une solution que je souhaite pour le conducteur de la voiture, répondit Harry Dickson. Pourtant, je dois vous faire l'aveu que le particulier qu'il voiturait n'est pas des plus recommandables.

La forêt dans laquelle les deux hommes pénétraient pas à pas semblait avoir été laissée à l'abandon depuis des années et revenir à l'état sauvage. Des sentiers qui ressemblaient plus à des pistes de biches qu'à des chemins forestiers la parcouraient, puis finissaient en d'inextricables fouillis de plantes et de hautes fougères. Des arbres renversés par la foudre et les tempêtes barraient à tout bout de champ la route, et leurs troncs étaient mangés de lichens et de pariétaires ; de gigantesques boules de gui ruinaient les ramures, et les massifs étaient pleins de fuites de bêtes apeurées.

— Quel affreux silence ! murmura Steele, je ne suis pas un homme peureux, et pourtant, je me sens le cœur lourd dans cette solitude.

— Quelque chose brille entre les arbres, dit soudain le détective en prenant son compagnon par le bras, et en lui faisant faire halte.

Ils regardèrent attentivement.

— Ce sont des fenêtres qui reflètent le soleil couchant, dit Steele.

— En effet, mais elles sont bien basses pour des fenêtres, et bien proches de la forêt... tonnerre ! s'écria soudain le détective, c'est l'automobile.

— Cela ne me dit rien qui vaille ! souffla le chauffeur d'une voix angoissée en emboîtant le pas à son compagnon.

Ils débouchèrent bientôt sur une minuscule clairière, où aboutissait une piste herbeuse plus large que les sentiers ordinaires.

Le taxi était là, abandonné, ses glaces frappées par un dernier rayon de soleil.

— C'est le tacot de Bardington, je le reconnais, s'écria Steele. Un brave copain ! J'espère que rien de fâcheux ne lui est arrivé.

— Je crains bien que si, riposta Harry Dickson d'une voix sombre en désignant le pare-brise.

— Du sang ! s'écria Steele. Miséricorde, qu'allons-nous trouver encore ?

Harry Dickson explora la voiture abandonnée.

— Le chauffeur a été frappé pendant qu'il était encore à son volant, sans doute au moment où il appuyait sur la pédale du frein pour stopper. Etrange... la victime a dû être attaquée par-derrière, par cette portière baissée, et pourtant, c'est le pare-brise qui est inondé de

sang, comme si Bardington avait été frappé de face.

Steele suivait ce raisonnement, la mine sombre et peu compréhensive ; il ne pensait qu'au malheur qui venait de frapper un homme de sa confrérie.

— À la hauteur de la gorge, murmura le détective, en examinant l'éclaboussure, le jet a frappé net et tout droit. De plus en plus étrange, à moins que...

— À moins que ? répéta machinalement son compagnon.

— Qu'il n'ait été frappé dans le cou et que l'arme n'ait traversé la gorge de part en part !

— Il faudrait une rude force pour le faire, et l'assassin ne devait pas être dans une position très confortable pour frapper un tel coup, de l'intérieur de la voiture, observa Steele.

Harry Dickson lui pinça amicalement l'oreille.

— Vous feriez un bon détective, Steele, car votre raisonnement est exact... mais qu'est ceci ?

Dickson se pencha, car, dans la pénombre du coupé, il venait de voir luire un petit objet métallique.

Minutieusement, il le soupesa et l'examina. Steele s'approcha et regarda curieusement par-dessus son épaule.

— Un fil de fer roulé en boudin, dit-il.

Mais comme il levait la tête, il eut un geste d'étonnement en voyant le changement de physionomie de son compagnon.

Les yeux de Dickson jetaient littéralement des flammes.

— Steele, dit-il d'une voix brève, retournez à toute vitesse à Londres, allez trouver Goodfield à Scotland Yard et dites-lui de transmettre immédiatement cette dépêche à la Sûreté de Paris ; il y va peut-être de vies humaines.

Sur une page arrachée à son carnet de notes, Harry Dickson écrivit : *Ne quittez pas M. Lalouette. – Harry Dickson.*

— Et maintenant, brûlez le pavé, mon garçon, ordonna-t-il à Steele.

— Vous restez seul dans ce guêpier ?

— Peuh ! il me reste pas mal de choses à voir, par ici, mais rien ne vous empêche de revenir ici avec quelques agents. Je crois du reste que Goodfield sera charmé de vous accompagner.

Steele disparut dans la forêt en quelques bonds et, peu de minutes après, Harry Dickson entendit le bruit d'un moteur qui s'éloignait.

Mais sa figure était devenue terriblement grave.

*

Longuement, le détective examina le sol autour de la voiture ; mais la terre était couverte d'humus et de feuilles mortes et ne retenait aucune trace.

Les fourrés enfermaient la clairière dans une véritable enceinte de feuilles, de tiges et de ronces. Nulle part, on ne voyait trace d'un passage frayé à travers les broussailles.

Harry Dickson errait au hasard : non, la forêt semblait bien décidée à ne pas trahir son secret.

— Il avait à peine un quart d'heure d'avance sur nous, marmotta le détective, et cela a suffi pour perpétrer un crime et pour en faire disparaître les traces ; c'est décourageant !

Comme il se frayait un passage à travers la mer vivante des feuilles et des lianes, se dirigeant vers le fût d'un hêtre gigantesque, un petit éclair blanc jaillit devant lui, et il aperçut une herminette qui semblait s'enfuir à regret et dont les yeux de jais le regardaient avec fureur.

— Voilà une particulière qui n'aime pas me céder le pas ! railla-t-il en observant curieusement le petit fauve.

Mais soudain, il poussa une exclamation étonnée : le pelage de la petite bête était abondamment taché de sang !

— Voyons cela, dit-il, les dents serrées.

L'herminette s'enfuit avec un glapissement de colère.

Du pied, Harry Dickson fourragea dans les feuilles mortes qui entouraient la base de l'arbre, à l'endroit d'où la bête avait bondi.

Enfin, il trouva à un pied de profondeur les feuilles mortes littéralement trempées de sang frais dont le fauve minuscule venait de se régaler.

— Le corps a été déposé ici, dit Harry Dickson avec un accent de triomphe, des feuilles ont été enlevées puis replacées hâtivement. Pour quoi faire ?

La couche d'humus était profonde, trop profonde au goût du détective, qui flaira soudain la piste.

Elle se révéla alors dans les formes les plus inattendues : au lieu de la terre meuble, le détective venait de mettre à nu une large dalle, pourvue d'un anneau à peine rouillé.

— Voilà, dit-il simplement, et quand Steele parlait d'un guêpier, il ne croyait pas si bien dire ! Risquons pourtant le tout pour le tout.

La force physique de Dickson était terrible. On disait couramment de lui qu'il parvenait à soulever aussi aisément un cheval de trait qu'un homme. Il lui fallut faire néanmoins des efforts formidables pour ébranler la lourde pierre. Ses muscles se tendirent, ses tendons étaient prêts à se rompre, ses os craquaient sourdement, une sueur abondante coulait de son front et de ses joues, ses mains s'ensanglantèrent. Enfin, la dalle céda.

— L'escalier traditionnel, ricana-t-il en voyant des marches de pierre usées s'enfoncer comme une spirale sombre dans de profondes

ténèbres. Et voici le couloir, naturellement, ajouta-t-il quand, après avoir descendu l'escalier, il vit un long passage s'amorcer au palier sur lequel il venait de prendre pied.

Il n'osa pas allumer sa lampe de poche, mais marcha bravement en avant, se guidant à la muraille. Celle-ci était en gros moellons de grès, abondamment constellés de flocons de salpêtre et de menus cryptogames visqueux.

Harry Dickson sentit l'écœurant contact des limaces sous ses doigts, et la fuite prudente des scolopendres.

— Tiens, il y a de la lumière !

Une aube rougeâtre naissait au loin, tout au fond du corridor ; en même temps, l'odeur âcre d'une fumée résineuse lui chatouilla désagréablement les narines. Brusquement, il fit halte.

Le couloir s'achevait, ou plutôt il s'élargissait en un grand espace circulaire, une sorte d'immense salle basse dont la voûte était soutenue par d'épais piliers en pierre de taille grise.

Plusieurs torches fichées dans des portants en fer brûlaient d'une flamme fumeuse contre les parois.

— Un cul-de-basse-fosse, murmura le détective, des vestiges de quelque manoir féodal, disparu depuis des siècles, sans doute.

Un silence impressionnant régnait dans la crypte et l'on n'entendait que le grésillement gras des torches.

S'abritant dans l'ombre des piliers, Harry Dickson s'avança avec mille précautions jusqu'au milieu de la salle ; enfin, il parvint à la voir dans toute son étendue, et une immense horreur s'empara de lui. Un être monstrueux se tenait debout sous la voûte éclairée par les lueurs tremblotantes des flambeaux. Il avait la taille de deux hommes et était entièrement drapé de pourpre éclatante ; la tête était horrible et Dickson se souvint de la relation de Tom Wills au téléphone : *une face de tigre humain*.

— Le démon pourpre, murmura-t-il en respirant profondément, mais ce n'est pas une créature vivante, mais une épouvantable statue.

Le monstre tenait dans ses griffes une longue lame acérée dont la pointe maculée d'un enduit noir ne luisait pas.

« Du sang, toujours du sang », se dit le détective.

Il baissa les yeux et, avec répulsion, vit un cadavre couché aux pieds de l'idole.

Harry Dickson se hasarda à l'approcher.

Il vit des traits convulsés et une plaie béante à la gorge. Il s'attendait à reconnaître le visage du malheureux chauffeur de taxi, mais il n'en fut rien. Pourtant, les traits révoltés de l'assassiné lui étaient vaguement connus.

Il s'approcha davantage et frémit.

— Newton Stonebridge ! murmura-t-il. Le malheureux ! Le

grand spécialiste anglais des ondes hertziennes dirigées... quelle perte pour la science, mon Dieu !

Dickson réfléchit.

Newton Stonebridge avait en effet disparu depuis quelques semaines, mais on ne s'en alarmait pas outre mesure dans son entourage où l'on était habitué aux fugues soudaines de ce savant misanthrope et original.

Surmontant sa répulsion, Dickson se pencha sur le cadavre de l'inventeur.

— La mort est pourtant récente, constata-t-il.

Au même instant, il dressa l'oreille : un bruit très doux, comme un bourdonnement lointain de ruche, venait de se faire entendre, il s'amplifia rapidement et, bientôt, il emplit la salle d'un vrombissement aigu.

— Qu'est cela ?

Harry Dickson fut incapable d'en dire plus. Un engourdissement subit venait de s'emparer de ses membres.

Ses bras, ses jambes, sa tête étaient devenus lourds comme du plomb.

Il chancela, tenta un suprême effort pour se jeter en arrière, mais il n'y parvint pas. Ses genoux fléchirent et il glissa doucement par terre, à côté du cadavre sanglant de Newton Stonebridge.

Le détective ne pouvait faire le moindre mouvement, mais son esprit était lucide : il voyait et il entendait.

Le ronronnement mystérieux persistait, se modulant parfois en de singulières notes plaintives, et Dickson n'entendait rien d'autre. Avec une horreur indicible, il vit bientôt le monstre pourpre se mettre en mouvement.

Le formidable torse était agité de petits frissons qui le penchaient lentement en avant ; dans le visage inouï luisaient deux yeux énormes, taillés dans quelque quartz lumineux, et qui couvaient le détective d'un regard hallucinant. Il entendit alors un bruit régulier de mécanique venant de l'intérieur de la statue meurtrière, et vit que le long couteau suivant le mouvement d'approche de la forme elle-même, se pointait droit sur sa gorge.

Harry Dickson aurait voulu crier, mais il ne put qu'émettre un gémissement plaintif. De nouveau, il se souvint du récit que Tom lui avait fait la veille, à l'autre bout du fil : l'infortuné M. Lalouette n'avait pu qu'émettre ces pauvres vagissements au lieu des vigoureux appels au secours qu'il désirait lancer dans son agonie.

À présent, le monstre y mettait des formes.

Parfois, il s'arrêtait pendant un temps infiniment long, puis la mécanique intérieure se mettait à bruire et le couteau s'approchait de Dickson, impuissant et immobile.

Le détective se mit à compter, essayant de suivre mentalement le rythme d'un balancier d'horloge... une, deux, une, deux.

Il arriva à soixante, puis au carré de soixante... une heure. À la seconde heure, ses idées se brouillèrent et il renonça à cette vaine mais affreuse arithmétique. Pourtant, Steele avait dû arriver à Londres, il avait dû repartir. Reviendrait-il ? Goodfield aurait-il compris la nécessité d'un secours ou, confiant en la force de Dickson, l'abandonnait-il à sa chance ?

La pointe n'était plus qu'à un pied de sa gorge offerte, et il lui sembla que maintenant, la mécanique s'accélérait, que la figure du démon pourpre s'approchait davantage de lui, ainsi que l'arme encore poissée du sang de Stonebridge. Oh ! la fin était proche, cela, Dickson le sentit tout à coup. La lame ne s'abaissait plus, au contraire, elle se levait, mais d'un geste forcené – celui du meurtrier qui va frapper.

Mais elle ne descendit plus !

Au fond de la salle, un cri de terreur retentit, suivi d'une imprécation violente, puis suivirent un ensemble de bruits confus que Dickson ne put définir.

Le vrombissement cessa soudain et le détective sentit que le terrible charme qui le tenait sous son emprise venait de disparaître.

D'un bond, il fut debout et il s'élança le revolver au poing, vers l'endroit où s'élevait le tumulte.

Des ombres couraient, disparaissaient.

Rapidement, Harry Dickson visa l'une d'elles et tira ; un cri d'agonie répondit au coup de feu.

Un nouveau tumulte se produisit dans la direction du couloir et le détective vit des hommes accourir en vociférant.

— Mr. Dickson !

— Présent !

Tom Wills, Wang, Goodfield, Steele et deux agents de police faisaient irruption dans le souterrain.

— Vite ! par-là ! ordonna Dickson en montrant le chemin qu'avaient pris les formes fugitives. Tirez sans avertir sur n'importe qui, je crois qu'il y en a un qui a reçu son compte !

— Le voici ! s'écria Goodfield en trébuchant sur une forme étendue immobile sur le sol.

Immédiatement, Dickson fut à ses côtés.

C'était Pardee, il avait été tué net par une balle qui lui avait traversé le crâne et lui déformait vilainement le visage.

— Bravo ! rugit Steele, nous le tenons, cette fois-ci !

— Hm, grommela Harry Dickson, qui semblait beaucoup moins satisfait que le chauffeur.

— Ecoutez ! Un bruit... automobile qui s'en va ! cria Wang.

— Mille diables, il file ! hurla Dickson, au couloir, vite !

Bientôt, ils débouchèrent au pied du hêtre et, en quelques bonds, ils eurent atteint la clairière.

Une formidable chaleur les fit reculer : de hautes flammes s'élançaient de tous côtés, faisant grésiller les buissons proches.

— C'est mon tacot qui brûle ! tonna Steele. Les crapules y ont mis le feu !

— Parti, gronda Dickson d'une voix sombre, et l'on ne peut songer à le rattraper maintenant.

Il était impossible de s'approcher de la voiture en feu, tant la chaleur qui se dégageait du brasier était grande.

— Cela sent drôlement, hein ? remarqua Goodfield. On dirait de la carne qui grille !

— Hein ? s'exclama Dickson. En effet... Jetons des feuilles mortes, du sable, tout ce qu'on trouve là-dessus.

Cela prit quelque temps avant que l'ardeur du feu se ralentît.

Mais alors, une autre horreur s'offrit à leurs yeux épouvantés : une forme affreusement carbonisée gisait au milieu des décombres de l'automobile.

— C'est le corps de Bardington ! gémit Steele.

Harry Dickson s'approcha de l'affreuse dépouille.

— Bardington était mort, continua Steele, pourquoi ont-ils ajouté cette horreur à celle du crime ?

— Pour dissimuler la façon dont il a été tué, répondit le détective, et ma foi, ils y sont parvenus, car la tête et le cou ne sont plus qu'un peu de cendres grasses. Pourtant, cela n'aura servi à rien, je sais à présent, et ils ne savent pas que je sais, ce qui fait que je marque un point, aussi faible qu'il soit.

Ils retournèrent dans le souterrain, l'explorèrent de fond en comble, mais ne trouvèrent rien. Seul le monstre pourpre révéla le secret de son mécanisme infernal et ingénieux.

Tom Wills, qui fourrageait partout, tomba en arrêt devant le cadavre de Pardee.

— Mais... je connais cette tête-là, s'exclama-t-il, j'en ai vu une photo à la Sûreté de Paris, c'est le docteur Bédier !

Harry Dickson ne sembla nullement s'émouvoir de cette découverte et se contenta de hausser dédaigneusement les épaules.

— C'est possible après tout, observa-t-il.

— Cela ne vous fait pas plus d'effet que cela ? s'écria Tom Wills, indigné. Mais c'est le démon pourpre en personne !

Harry Dickson partit d'un rire sarcastique.

— Elle est bien bonne, mon pauvre Tom ! Pardee, le démon pourpre ? Vous lui faites beaucoup d'honneur !

— L'opinion de M. Livois était que le docteur Bédier et le démon pourpre...

— Ne faisaient qu'une seule et même personne, n'est-ce pas ? Voilà qui ne plaide pas pour la perspicacité du chef de la police parisienne ! dit sèchement le maître. Ah ! *my boy*, il nous donnera encore bien du fil à retordre, ce bonhomme écarlate, croyez-en votre vieux maître !

Ils entouraient le cadavre de Pardee ; tout à coup, Harry Dickson poussa un juron retentissant.

— Crétin, imbécile, triple idiot !

— Comment, comment ? s'offusqua Goodfield.

— C'est à moi-même que j'en ai, Goodfield, et à personne d'autre ! répondit Harry Dickson.

— Vous êtes bien sévère...

— Je ne le serai jamais assez... et dire que l'on croit Harry Dickson infallible en matière criminelle ! Ecoutez, mes amis, pour ma plus grande honte, je vous avoue que je me suis comporté aujourd'hui comme un âne bête !

— Comment cela, maître ? demanda Tom Wills.

— En tout cas, vous avez fait de la belle besogne en vengeance le malheureux Bardington, dit Steele.

Harry Dickson se retourna vivement vers lui, comme si un serpent venait de le piquer.

— C'est bien cela ! tonna-t-il. Eh bien non, je n'ai pas vengé Bardington !

— Pourtant, Pardee...

— Pardee n'a pas tué Bardington !

— Voyons, Mr. Dickson, il était seul dans le taxi de mon copain, et...

— Pas du tout ! Ce n'était pas Pardee ! J'ai cru suivre Pardee... mais ce n'était pas lui.

— Oui était-ce donc ? demandèrent-ils presque ensemble.

— Le démon pourpre, parbleu, et personne d'autre !

*

Quand, à l'aube suivante, il eut regagné Londres et pris congé de Goodfield et de Steele, Harry Dickson, harassé et mécontent, rentra dans Baker Street, accompagné de Tom et de Wang.

— À propos, maître, dit Tom Wills, Goodfield m'a dit que vous avez télégraphié à Paris, au sujet de M. Lalouette ; je puis vous donner moi-même la réponse à votre dépêche.

— Ah, fit Dickson en bâillant.

— Depuis avant-hier, M. Lalouette a disparu... enlevé, croit-on, dans une automobile qu'on a vue en stationnement dans la rue de Tournon.

— Bien, bien, répondit Dickson en bâillant de plus belle, il ne fallait pas s'attendre à moins, là aussi, je suis venu trop tard, beaucoup

trop tard, oh oui...

Et sur un dernier éclat de rire amer et déçu, il se retira dans sa chambre à coucher.

5. Une étrange réunion

— Nous ne sommes plus en Angleterre, Tom, dit Harry Dickson, nous ne pouvons donc compter sur aucun appui officiel, au contraire, du moins pas avant que certain projet que je mûris dans ma tête n'ait été mis à exécution et n'ait pleinement réussi.

Ils venaient de débarquer à Hambourg et se mettaient en quête d'un logement.

Devant les immenses et luxueux palaces qui s'offraient à eux, Harry Dickson eut un sourire dédaigneux.

— Pas de modernisme surtout, nous sommes des Hollandais férus d'antiquités et de folklore. Si nous établissions nos pénates dans quelque auberge du bon vieux temps comme il en reste encore quelques-unes dans le vieux Hambourg ?

— Parfait ! C'est tout à fait mon désir, se hâta de répondre Tom Wills.

Le dialogue avait eu lieu en hollandais, langue que les deux détectives possédaient parfaitement.

Harry Dickson était devenu le professeur De Groot, de Leyde, qu'accompagnait son fidèle disciple Dierick van Laar, étudiant en philologie et en histoire de cette célèbre université.

Ils dédaignèrent le secours d'un taxi et, pour rester dans la note, ils se firent conduire dans une vieille *Droschke* vers leur lieu de prédilection.

— Je vous recommande la vieille auberge *Zum Treppchen*, dit le cocher, vous y boirez la meilleure bière d'octobre de la ville, et tous les soirs, les *Amis de l'Alt Hamburg* s'y réunissent. De bien dignes gens, allez, *meine Herrschaften* !

— Allez-y pour l'auberge ! répondit gaiement Harry Dickson.

— Vous n'aurez qu'à vous en féliciter, reprit le cocher.

— Et qu'entendez-vous par les *Amis de l'Alt Hamburg* ? demanda Dickson.

Le cocher reposa les rênes et retarda un moment le départ.

— Parlez-moi donc de gens comme il faut et bien, s'écria-t-il avec enthousiasme. Croyez-vous qu'ils prendraient un de ces sales taxis puants pour faire leurs courses ? Pas du tout, ils choisiraient une bonne *Droschke* confortable comme la mienne. Ils ont de belles maisons chauffées par de bons poêles et même de fameuses cheminées où l'on brûle des bûches entières, et non par d'affreux calorifères qui

ressemblent à des boîtes à ordures ! Ils détestent l'électricité et illuminent leurs salons par de belles et bonnes bougies que le fondeur de suif Sieme fabrique spécialement pour eux. Ils s'habillent un peu à l'ancienne mode, mais leurs vêtements sont de drap impeccable. Ils ne vont pas au cinéma et maudissent les avions et même un peu le chemin de fer, qui n'est pas assez vieux. Bref, ce sont des *Herrschaften* dignes et nobles, comme ceux des siècles passés. Vous allez les voir au *Zum Treppschen*, et comme vous m'avez l'air de gens fort bien élevés, je crois bien que vous pourrez deviser avec eux sur le bon vieux temps !

Le brave cocher avait débité son discours d'un seul trait et l'on voyait qu'il y avait mis tout son cœur.

Les yeux de Harry Dickson étincelaient et Tom Wills le vit se frotter les mains dans un geste d'évidente satisfaction.

Bientôt l'antique voiture roula sur les pavés des vieilles rues de la cité hanséatique, sentant la bière fraîche et la salure du port voisin.

Comme au temps jadis, l'hôtelier vint au-devant de ses clients en faisant force courbettes.

— *Meister* Topffer, je vous amène des clients de marque, s'écria le cocher quand il eut déposé les valises des deux pseudo-professeurs dans la sombre salle d'auberge, ce sont des gens convenables qui aimeront beaucoup la compagnie de ceux de *l'Alt Hamburg*.

— Alors, vous boirez bien un litre de bière d'octobre à ma santé, mon vieux Karl-Heinz, répondit l'aubergiste avec satisfaction.

— Deux, j'en boirai deux ! Et je vous en offrirai un à mon tour, car ces bonnes personnes m'ont gratifié d'un riche pourboire !

Pendant que les deux compères vidaient les brocs de belle bière mousseuse, Harry Dickson et Tom Wills prenaient possession de leurs chambres propres et bien agréables, malgré le manque évident de confort dit moderne.

— Notre bonne étoile nous a conduits ici, Tom, dit le maître, je crois que nous apprendrons quelque chose à frayer avec les amants du passé hambourgeois.

— Qu'attendez-vous de ces vieilles perruques ? demanda irrévérencieusement le jeune homme, qu'ils vous racontent les histoires de Grimm ?

— Si pas de Grimm, tout de même des contes tout aussi fantastiques, répondit Harry Dickson en bourrant sa pipe et en prenant place dans un des profonds fauteuils en velours d'Utrecht.

Tom comprit le signe et se tut : le maître voulait être seul avec ses pensées. Le soir venait, les hauts pignons en casque à mèche des maisons d'en face prirent des attitudes mornes de vieillards ; une étoile s'alluma à la pointe d'une girouette. On entendit le bruit clair des volets de bois qu'on fermait sur les clartés intérieures des petites

salles à manger et des cuisines dallées de bleu et de blanc.

Tom, qui s'amusait à contempler ce décor d'un autre siècle, entendit tout à coup rire son maître.

— Vous voilà bien content, monsieur le professeur !

— Une idée m'est venue, mon petit, et je crois que la Providence me l'a donnée. Elle nous conduira elle-même dans la voie de la réussite. Silence maintenant, on monte l'escalier.

Une robuste servante vint les prévenir que le dîner était servi et leur souhaila bon appétit.

La salle de l'auberge était brillamment illuminée par quatre lampes d'un modèle archaïque, et, pour la circonstance sans doute, l'hôtelier avait garni de vieux chandeliers, de hautes bougies roses qui brûlaient d'une belle flamme.

La soirée étant fraîche, un feu avait été allumé dans l'âtre et ses lueurs joyeuses palpitaient dans la pièce.

L'hôte vint servir lui-même le repas aux deux voyageurs.

C'était un plantureux festin, composé de volailles au gros sel, de saucisses grillées, de choux et de jambon rose, auquel les deux professeurs hollandais firent largement honneur.

— C'est un menu comme on en servait à la cour du temps du grand roi Frédéric, affirma l'aubergiste avec orgueil, ignorant sans doute que ledit souverain était d'une ladrerie à nulle autre pareille, et fort ami d'une chère maigre et peu dispendieuse.

Comme ils en étaient au dessert, composé de belles crêpes dorées et de pommes au sirop, la porte fut poussée et quelques bourgeois de bonne mine firent leur entrée.

— *Donnerwetter*, cela sent bon chez vous, *Meister* Topffer, s'écria l'un d'entre eux, petit homme replet et chauve au sourire engageant.

— Les crêpes de Topffer sont faites d'après une recette vieille de plus de trois cents ans, intervint un autre, long échalas à la mine affamée. Rien que du blé noir, du beurre, du sucre et de la cannelle ! Miam, Miam ! Que cela sent bon !

Dickson flaira l'instant propice ; il se leva et fit une profonde révérence.

— Professeur De Groot, de l'université de Leyde, se présenta-t-il, et, désignant Tom : mon meilleur élève et assistant, docteur Dierick van Laar.

— Ludwig Stolpnagel, antiquaire, répliqua l'échallas avec un petit salut raide.

— Antiquaire ! Et moi qui ne quitterai Hambourg qu'avec quelques belles pièces, cela tombe bien ! s'écria Dickson. Puis-je vous prier de prendre place et de vous offrir une de ces magnifiques crêpes dorées ?

La morgue fondit sur la figure de *Herr Stolpnagel* comme neige au soleil, et peu après, le petit homme souriant, *Herr Doktor Zwick*, et son compagnon, *Herr Lehrer* Mattheus Storchfeldt avaient pris place autour de la table, sur laquelle Harry Dickson avait fait venir de nouveaux plats amplement pourvus de crêpes.

Bientôt, l'assistance fut complétée par d'autres *Herr Doktor* et *Lehrer*, et, après de copieuses libations et de nouvelles arrivées de crêpes offertes par Dickson, les *Amis de l'Alt Hamburg* élurent par acclamations le professeur De Groot et son assistant van Laar, membres honoraires de leur club.

— Qu'on nous serve du bon vieux vin, pour arroser ce splendide événement, commanda Harry Dickson. Pardonnez-moi, *meine Herrschaften*, de ne pas demander du *Sekt*, mais le champagne est à mon avis une boisson trop moderne, et ma devise est et sera toujours : « À bas le hideux modernisme » !

— *Hoch ! Hoch ! Hoch !*

Une tempête d'acclamations et d'applaudissements accueillit cette profession de foi.

— Mais vous êtes le célèbre professeur De Groot... qui a écrit un ouvrage si remarquable sur les vieux carillons de Flandre, d'Allemagne et de Hollande, n'est-ce pas ? demanda le professeur Storchfeldt.

— C'est mon cousin, mentit Dickson.

Le professeur allemand lui tendit une large main par dessus la table.

— Je suis on ne peut plus honoré de m'asseoir à la même table que le cousin du savant De Groot ! jubila-t-il. Maintenant, mon cher confrère, c'est entre nous à la vie, à la mort ! Buvons !

— Messieurs, dit alors le docteur Zwick, je vois que les aiguilles du cartel s'approchent vivement des chiffres dix et douze... dix heures, or c'est à minuit...

Un silence tomba et les *Amis de l'Alt Hamburg* regardèrent les deux Hollandais avec un peu d'embarras.

Ce furent Storchfeldt et Stolpnagel qui le dissipèrent.

— Nous n'avons pas de secrets pour des membres honoraires ! s'écrièrent-ils.

— Entendu ! approuvèrent les autres, et leurs bonnes figures se rassérénèrent.

— Mon compagnon et moi, nous ne désirons pas être indiscrets, dit Harry Dickson en faisant mine de se lever.

Mais des protestations unanimes s'élevèrent.

— Non, non, vous êtes des nôtres, vous devez savoir... cela vous regarde aussi bien que nous, le modernisme n'entache pas seulement Hambourg mais le monde entier !

— C'est une plaie universelle ! affirma Harry Dickson avec énergie.

— Universelle ! C'est bien cela. Tous les ennemis de ce chancre des temps actuels doivent se réunir pour lutter en commun.

Le docteur Zwick toussa et demanda le silence.

— Mes chers amis, dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre, et je tâcherai d'être très bref. Tout le monde sait pourquoi nous sommes ici.

— Ecoutez ! Ecoutez ! cria Dickson tout en faisant signe à l'hôtelier de remplir les verres avec un excellent vin, capiteux à souhait.

— Nous savons que cette canaille de Sturmfeder, dont notre université vante à tort les diaboliques inventions modernes, présentera aujourd'hui, devant un auditoire très restreint, un de ses nouveaux appareils destinés à produire de ces ondes maudites qui troublent notre belle atmosphère sereine.

— Damné Sturmfeder, rugit Stolpnagel, qu'il reste donc dans son miteux sanatorium du Harz à faire le pédicure ou à verser de la camomille à de vieux gags !

— La démonstration aura lieu à minuit, poursuivit le docteur Zwick, dans un endroit qui a été tenu secret, mais que je suis parvenu à connaître quand même.

— Hurrah ! pour Zwick ! *Hoch ! Hoch ! Hoch !*

— Oui, Sturmfeder et les autres égarés ont choisi un vieux *Zillertal* de Sankt Pauli, ce maudit quartier aux liesses modernes, pour y faire leurs expériences, convaincus qu'on ne viendra pas les chercher dans une ancienne boîte à plaisirs qui a fait faillite.

» Pourquoi toutes ces précautions, me direz-vous ? Parce qu'il craint des espions ou des ennemis de notre patrie, désireux de lui voler son secret ? Pas du tout, mes amis ! Parce qu'il nous craint ! Parce qu'il sait qu'un jour ou l'autre, le monde se soulèvera contre le hideux modernisme et les inventions infernales qui troublent le repos des cerveaux et la paix de nos rêves !

Zwick fit une pause et on l'applaudit de nouveau à tout rompre.

— Et ce soir, à minuit, les *Amis de l'Alt Hamburg* iront protester en corps contre cette plaie, et manifester leur sainte indignation ! J'ai dit !

Sur cette bonne parole, les verres furent vidés et remplis.

— Topffer, avez-vous commandé les voitures ? demanda Zwick.

— Elles seront là dans cinq minutes, *Herr Doktor*, répondit respectueusement l'aubergiste.

— Qui est ce Sturmfeder, si je puis me permettre d'être

indiscret ? demanda Dickson à Stolpnagel.

Le gigantesque antiquaire fit une grimace de mépris.

— Un infâme petit médocastre, qui habitait naguère Hanovre, et qui a déménagé un peu plus au Sud pour fonder un sanatorium de quatre sous dans le Harz. Au lieu de soigner ses malades – mais je crois qu'il n'en a guère beaucoup – il s'occupe d'électricité et d'autres maudites choses modernes.

Un roulement de voitures se fit entendre dans la rue.

— Voici les *Droschken, meine Herrschaften* ! annonça l'aubergiste.

Harry Dickson voulut immédiatement régler la dépense, prétendant que le crédit était chose moderne, et qu'il désirait payer comme au bon vieux temps, en bonne monnaie bien trébuchante.

Cette déclaration lui valut un nouveau succès, surtout de la part de l'hôtelier qui cria bien haut que jamais voyageurs plus considérables n'avaient honoré son établissement de leur présence.

« Tiens, se dit Tom, je pressens qu'on ne moisira pas à Hambourg. »

Les *Amis de l'Alt Hamburg* et leurs deux membres honoraires s'empilèrent dans trois fiacres spacieux comme de petits salons. Le docteur Zwick jeta aux cochers une adresse dans Sankt Pauli, et les véhicules partirent au trot, par les rues endormies de la grande cité maritime nordique.

6. La boîte noire

Sankt Pauli est le plus gigantesque quartier de plaisirs de l'Europe, on pourrait presque dire du monde entier.

Les dancings, les *Zillertäler*, les restaurants de nuit, les cirques, les Barnum-Shows, les établissements forains les plus divers s'y serrent les coudes, comme une foule ivre de liesse.

De loin, on entend le bruit forcené des limonaires, des orchestres tziganes, des tyroliennes aiguës, des tirs en plein air, les cris et les chansons. Une orgie de lumière éclaire des scènes de la plus basse ivrognerie, des farandoles frénétiques et souvent des crimes.

Les trois fiacres roulaient dans la nuit, les cahots accentuant l'ivresse sortie du vieux vin de Topffer chez les uns, berçant le sommeil chez les autres.

Stolpnagel et Storchfeldt exultaient, eux, et se laissaient aller à des rodomontades romantiques.

— Nous irons à l'assaut de leur repaire ! Nous serons les porte-voix du passé ! Les fantômes des siècles héroïques seront avec nous, pour confondre les maudits modernistes !

Harry Dickson se taisait et, à la lueur fugitive des réverbères que l'on croisait au trot, Tom Wills lui vit une mine sévère et préoccupée.

Enfin, les véhicules firent halte devant une façade éteinte et dont l'ombre trouait la vive clarté alentour.

— C'est ici, dit Stolpnagel. *Donnerwetter !* nous sommes en avance, il est à peine onze heures.

Harry Dickson considéra d'un œil critique la troupe des protestataires et conçut soudain des doutes quant à leur courage.

— Je me demande si ce que nous allons faire ne va pas à l'encontre des lois de notre pays, murmura l'un d'eux.

Le détective sentit le danger d'un flottement ; la colère de ses compagnons aurait pourtant bien servi ses projets ; sa résolution fut vite prise.

— Si nous buvions quelque bonne bouteille en attendant ? dit-il.

— Jamais je n'entrerai dans ces hideuses maisons de joie modernes, répondit le docteur Zwick avec force.

— Ni moi ! Ni moi ! ajoutèrent les autres.

« Qu'à cela ne tienne ! À Sankt Pauli, rien ne semble

singulier », se dit Dickson et, à haute voix, il proposa :

— Nous boirons dans les Droschken !

— Aha ! Elle est bien bonne ! Vive le *Professor De Groot* !

Harry Dickson avisa une vieille connaissance parmi les cochers : le brave et solide Karl-Heinz.

— Allez me chercher un panier de *Sekt* ! ordonna-t-il en lui tendant une poignée de billets de banque, et apportez, pour vous trois, autant de *Schnaps* que vous pouvez boire.

— Magnifique ! hurla Karl-Heinz avec enthousiasme, quelle fête, mes aïeux !

— Mes chers amis, dit Dickson en débouchant la première bouteille de *Kupferberggold*, pardonnez-moi cet accroc à nos principes. Nous boirons du champagne à Sankt Pauli, mais il ne nous fera jamais oublier le bon vieux vin du Rhin !

Il fut tout excusé, car un bruyant glouglou se fit bientôt entendre.

— Il faut que tout soit bu avant minuit, quand nous irons dire leur fait à ces modernistes pervers, cria Dickson.

— Nous leur casserons la figure ! hurla Stolpnagel, complètement ivre.

— Ah ! si j'avais une bonne rapière, je la leur passerais entre les côtes ! renchérit Storchfeldt.

Et le docteur Zwick devenu comme fou furieux, annonça qu'il passerait cette engeance au fil de l'épée.

Pendant ce temps, les cochers n'étaient pas restés en repos, du moins du gosier, car les cruchons de *Schnaps* s'alignaient, vides, sur le trottoir.

Des noctambules s'approchèrent et furent invités à prendre leur part de boisson. Ce fut une belle fête, même pour Sankt Pauli.

Harry Dickson, qui voyait l'heure approcher, fit signe à Karl-Heinz.

Il lui glissa une coupure de cent marks dans les mains – ce qui fit presque évanouir de joie ce solide buveur.

— Vous partagerez cela avec vos deux amis, mais vous allez nous donner un petit coup de main, Karl-Heinz.

— Dix, cent, mille si vous voulez, mon prince ! tonna le cocher.

— Ces messieurs de l'*Alt Hamburg* que vous connaissez, veulent s'offrir une bonne partie de plaisir, c'est-à-dire qu'ils désirent faire une bonne blague à des collègues. Figurez-vous que des membres de l'Armée du salut se sont rassemblés dans ce local désert, dans le but d'évangéliser Sankt Pauli... Eh bien, nous allons un peu troubler leur réunion.

Karl-Heinz avait mis vivement le monde autour de lui au

courant, et bientôt le bruit se répandit comme une traînée de poudre.

— Des gens de l'Armée du salut qui veulent évangéliser Sankt Pauli !

— Ils veulent faire fermer les tavernes !

— Ils veulent nous empêcher de nous amuser !

— Dans l'Elbe ! Oui, dans l'Elbe, ces empêcheurs de danser en rond !

Douze coups s'égrenèrent dans la nuit. Harry Dickson jeta un long regard sur la lointaine silhouette de l'église Saint-Paul, dont la flèche se dessinait, sombre, dans la nuit lunaire. Il lui sembla entendre un bruit de pas et de voix à l'intérieur du *Zillertal* abandonné.

— Aux portes, mes amis ! ordonna-t-il.

Karl-Heinz et ses amis se ruèrent en avant et les portes cédèrent comme sous la pesée d'un bélier antique.

Les *Amis de l'Alt Hamburg*, stupéfaits, médusés, mais criant et hurlant avec les autres, se laissèrent entraîner par une foule furieuse et gesticulante. Harry Dickson se vit tout à coup au milieu d'une salle mal éclairée, où une vingtaine de personnes levaient les bras au ciel en criant de terreur.

— Les cochons ! Ils veulent mettre le feu à Sankt Pauli ! hurla la foule... à mort ! À bas l'Armée du salut !

D'un coup d'œil rapide, le détective inspecta le champ de bataille.

Dans le fond de la salle se trouvait une petite estrade, sur laquelle une table et une chaise venaient d'être posées. Sur cette table, il vit une grande boîte de bois noir.

Dickson bondit vers elle, mais Solpnagel était à ses côtés, brandissant un énorme tisonnier.

— Voilà l'invention ! souffla Dickson à l'oreille de l'antiquaire. Tapez dessus ! Mettez cela en miettes au nom du passé !

— Hurrah ! hurla Stolpnagel en levant son levier.

Tout à coup, un homme bondit sur l'estrade et tendit la main vers la boîte. Qui était-ce ? Dickson n'aurait pu le reconnaître, car un loup de soie noire masquait sa figure.

— C'est Sturmfeder ! tonna l'antiquaire. Arrière, maudit !

Mais l'homme au masque ne parut rien entendre et se mit à fouiller dans la boîte avec une ardeur sauvage.

Vivement, Dickson leva son revolver et fit feu ; l'homme poussa un cri de rage et de douleur et s'enfuit d'un bond de félin.

En même temps, le tisonnier de Stolpnagel s'abattait sur la boîte noire, qui éclata avec un fracas épouvantable : une longue flamme bleue en jaillit et, en quelques secondes, elle brûla comme un fagot.

— Au feu ! Au feu !

Le tumulte devint effrayant ; sur ces entrefaites, les lampes électriques s'éteignirent et la panique se déchaîna.

— La police ! La police !

Tom Wills se sentit saisi au collet et soulevé par une force irrésistible. On l'emportait, pour le déposer un peu plus loin hors de la foule, dans une petite ruelle traversière complètement déserte.

— C'est du bon ouvrage, Tom, dit la voix joyeuse de Dickson.

— Ah bah ! marmotta Tom, au fond, je ne sais pas bien ce que nous avons fait !

— Nous avons détruit l'affreuse machine ronronnante qui paralysait les gens, mon petit, et tout me fait croire qu'on n'en construira pas si vite une seconde.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'elle est l'invention du malheureux Stonebridge, assassiné à Butcher-Wood. Tom, *my boy*, nous allons pouvoir partir avec des risques bien diminués pour le Harz, au sanatorium de ce maudit petit médocastre, Sturmfeder !

7. Le spectre du Brocken

Le Harz est le pays des légendes, des diables et des fantômes.

Goethe, dans son chef-d'œuvre *Faust*, situe le lieu des ébats des sorcières et des démons sur le sommet du sinistre Brocken. C'est là qu'ont lieu les horribles orgies démoniaques de la nuit de Walpurgis.

Mais le Brocken a vraiment son fantôme – un être humain de proportions colossales, fait de fumées et de vapeurs, et qui gesticule effroyablement à l'approche du voyageur.

Tout à coup, le promeneur solitaire le voit se dresser à travers sa route ; qu'il lève les bras, aussitôt le monstre l'imité, qu'il se mette à courir, le spectre géant singe sa fuite angoissée.

Pourtant la science a, depuis les siècles d'ignorance, donné une explication à cet effrayant phénomène qui n'est dû qu'à une réverbération spéciale. Ce que le voyageur voit n'est que sa propre ombre, démesurément agrandie. Mais les gens du Harz ne croient guère les savants et persistent à voir, dans cette ombre, un spectre infernal et redoutable.

*

Quelques jours après l'assaut donné au Zillertal de Sankt Pauli, deux touristes se promenaient par la magnifique montagne du Harz.

Pourtant, ce n'était pas encore la saison où accourent les excursionnistes. Les hôtels de la vallée et des forêts montraient encore leurs volets de bois obstinément fermés.

— Ne vous désespérez pas, Tom, dit le plus âgé des voyageurs en frappant amicalement son compagnon sur l'épaule, je vois là-bas, à l'orée du bois, un toit qui fume. Cela m'a l'air d'être une très humble auberge de rouliers, mais pour les voyageurs éreintés que nous sommes, ce sera un refuge idéal.

Il leur fallut pourtant encore une demi-heure de marche pénible le long d'un affreux raidillon pour atteindre le seuil de la chaumière.

Car ce n'était qu'une chaumière, d'une apparence plutôt misérable.

Une grande femme maigre, au regard sombre, les accueillit.

— Ce n'est pas ici une auberge pour gens de la ville, dit-elle d'un ton revêché, quand elle eut entendu la requête des voyageurs. Les hôtels là-bas sont encore fermés, pourquoi ne venez-vous pas quand la saison bat son plein ? Il ne fait pas gai par ici !

— Nous sommes des voyageurs fatigués par le monde et par les gens, répondit Dickson d'un ton jovial, nous aimons la solitude, et pourvu que nous ayons un lit et que vous sachiez cuire une omelette au jambon, nous nous entendrons à merveille.

— Mon homme n'est pas là, et je dois attendre ce qu'il décidera, dit la femme en leur tournant le dos et en leur claquant la porte au nez.

— Nous allons mourir de faim dans ce patelin, gémit Tom avec un désespoir comique. Et dire que j'ai vu de beaux jambons dorés, pendus aux solives !

— Revenez plus tard, s'écria la femme de l'intérieur, quand Rupert sera revenu de la montagne !

Force fut aux détectives de se retirer et de se mettre à gravir péniblement une pente caillouteuse dont les pierres s'éboulaient sous leurs pas.

— Charmant pays ! charmantes gens ! grogna Tom Wills.

Harry Dickson désigna devant eux une montagne à la crête arrondie, d'un aspect sauvage et qui dominait le paysage.

— Voilà le Brocken, dit-il.

— Ah ! la montagne des sorcières... si c'est ici que vous venez chercher le démon pourpre, cela ne m'étonne guère, il doit trouver là-haut une compagnie à son choix, répondit hargneusement Tom.

— Chut ! Ne parlez pas si haut, mon petit, si les murs ont parfois des oreilles, les montagnes en ont encore de bien meilleures.

Tout à coup, Tom saisit son maître par le bras.

— Regardez, maître ! C'est effrayant !

Au sommet de la montagne, un personnage terrifiant venait d'apparaître : immense, inouï, touchant du front les nuées, il marchait à grandes enjambées vers la vallée.

Soudain, le monstre s'arrêta et se mit à faire des gestes désordonnés.

— Qu'est cela ? demanda Tom Wills en s'approchant davantage de son maître.

— Mais tout simplement le spectre classique du Brocken, répondit Harry Dickson d'une voix amusée.

— Mais que fait-il ?

— Attendez que je le prenne dans le champ de mes jumelles... mais en voilà une occupation pour un fantôme qui se respecte : il est en train de *lier des fagots* !

— Drôle de pays ! murmura Tom, des aubergistes qui vous ferment la porte au nez et des fantômes qui se préparent à allumer des feux de joie !

— Comment dites-vous, Tom ? s'écria Harry Dickson dont les yeux étincelèrent, allumer un feu de joie ! Mon cher petit, vous venez

d'ajouter un chaînon de plus à cette belle chaîne de logique que doit être une enquête de détective. Des feux de joie, Tom... je m'explique fort bien à présent l'inhospitalité du monde d'ici qui, pourtant, dans la bonne saison, vit en partie des touristes.

Le spectre du Brocken devenait de plus en plus vague.

— Maître, si cette apparition n'est qu'un reflet, je me demande qui le provoque ? demanda Tom Wills.

— Cela ne m'étonnerait nullement que ce soit le digne Rupert qui, selon les dires de sa femme, décidera de notre logement et de notre subsistance. Ah, Tom, qu'arrive-t-il là-haut ?

La forme géante, devenue pourtant de plus en plus vague, s'était mise à faire des gestes suppliants, étrangement désespérés.

Harry Dickson la fixa éperdument avec ses jumelles, mais elle s'estompait rapidement. Quelques gestes flous agitèrent la nuée, puis ce ne fut plus qu'un brouillard informe qui flottait sur la cime.

— Il est arrivé un accident là-haut, dit Dickson d'une voix brève, du courage, Tom, voici un raidillon terrible mais qui nous conduira assez vite à l'endroit voulu, si toutefois nous ne dégringolons pas du haut de la montagne !

La montée fut rude. Heureusement, le détective était un fameux alpiniste, et Tom, ne voulant pas être en reste, surmonta héroïquement la fatigue et le vertige pour serrer son maître de près.

Après avoir traversé une moraine aux pierres tranchantes, et écourté le chemin en escaladant un flanc de rocher à peu près accore, ils prirent pied sur une sorte de plateau de peu d'étendue, acculé à une muraille granitique.

Un gémissement de douleur leur parvint.

— Du courage ! s'écria Dickson, on arrive !

— Par ici ! Oh, venez vite ! implora une voix qui semblait comme sortir de terre.

Les deux détectives s'élancèrent.

Ils atteignirent en même temps les bords d'une crevasse profonde au fond de laquelle rugissait un torrent et, avec effroi, ils virent qu'un homme se tenait agrippé à un petit sapin.

Les jambes de l'homme pendaient dans le vide, et le petit conifère cédait peu à peu sous son poids.

Harry Dickson n'hésita pas.

— Tenez-moi par les jambes, Tom, et pour l'amour du Seigneur, ne me lâchez pas, ou c'est une chute de cent mètres à pic !

Tom obéit. La sueur lui coulait du visage quand il vit son maître glisser lentement au-dessus du bord du précipice.

— Faites vite ! Je n'en puis plus ! gémissait d'une voix angoissée l'homme accroché à la branche du sapin.

— Je le tiens ! cria Dickson, tirez de toutes vos forces, Tom !

L'homme était sauvé car une minute plus tard le détective, dans un effort puissant, le hissa sur le sol ferme.

C'était un montagnard robuste, mais son visage était livide et un tremblement nerveux agitait tous ses membres.

— Vous m'avez sauvé, murmura-t-il, sans vous...

Il n'acheva pas sa déclaration de gratitude, mais poussa un grognement de souffrance.

— Ma jambe... Je ne pourrai pas faire un pas !

Harry Dickson examina rapidement le membre endolori.

— Je crains qu'elle ne soit cassée, mon garçon, dit-il. Une fracture simple qui ne demandera qu'à guérir, mais qui vous condamnera à un repos forcé de quelques semaines.

— Quelques semaines, mon Dieu, gémit l'homme, que vais-je devenir ?

Harry Dickson lui vit jeter un regard attristé et douloureux à la fois sur un tas de branchages secs, amoncelés dans un repli du terrain.

— Que faisiez-vous là ? demanda-t-il.

L'homme secoua la tête.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! Ne savez-vous donc pas que vous êtes ici sur le Brocken ?

Dickson vit que le moment d'en demander davantage n'était pas venu et se contenta de hausser les épaules.

— Nous allons couper des branches aux sapins de la montagne et en faire une civière qui nous permettra de vous conduire chez vous.

— Merci, murmura l'homme avec un sourire de reconnaissance, vous êtes bien bons, ma maison se trouve au bas de cette pente, dans la vallée.

— Ah ! seriez-vous Rupert ?

— En effet, comment me connaissez-vous ? demanda l'homme avec une nuance de soupçon dans la voix.

Harry Dickson lui raconta leur rencontre avec sa femme, et le triste accueil qu'ils avaient reçu. L'homme approuva gravement de la tête.

— Rosi ne pouvait agir autrement. Ce n'est pas le moment... oh, non, mais je ne puis vous refuser l'hospitalité chez moi, après ce que vous venez de faire, mais...

— Mais ? demanda le détective, étonné de ces réticences.

— Ce n'est pas le moment, dit l'homme tout bas, hâtez-vous de descendre, l'endroit est très mauvais par ici, continua-t-il en jetant un regard peureux autour de lui.

La descente s'opéra avec difficulté ; le blessé souffrait manifestement, mais se gardait de gémir, grinçant des dents au moindre heurt.

Le crépuscule bleuissait les montagnes quand ils parvinrent à

la chaumière, où Rosi les reçut, effrayée et larmoyante.

Quand elle apprit ce que les deux étrangers venaient de faire pour son mari, ce ne fut plus la femme revêche de tout à l'heure : elle se hâta de mettre de beaux draps blancs sur les lits, cassa des œufs, tailla du pain, coupa du jambon et apporta un bon petit vin au goût de silex et de violettes, qui plut fort aux deux voyageurs.

Harry Dickson banda la jambe de l'homme, le fit coucher et lui promit une prompte guérison.

Quand la nuit fut tombée et que Rosi eut clos les épais volets de bois de chêne, Rupert demanda à ses hôtes de venir s'asseoir à son chevet.

— Vous n'êtes pas de la police, au moins ? s'enquit-il d'un ton soupçonneux, et Rosi approuva sombrement de la tête.

Harry Dickson se mit à rire.

— Je suis M. Marchais de Lyon. Marchais, des grandes soieries, et voici mon neveu, Thomas. Avons-nous l'air de sbires de la *Schutzpolizei* ?

— C'est vrai, concéda le blessé, vous avez des mines bien trop honnêtes, mais laissez-moi vous conseiller de partir rapidement d'ici.

— Pourquoi ? demanda Dickson, étonné, nous sommes pourtant ici dans un pays de tourisme ?

— Ce n'est pas le moment, répondit l'homme d'une voix sourde.

— Ecoutez, Rupert, dit Harry Dickson d'un ton de franchise, je ne désire rien vous cacher. Nous sommes ici à dessein, nous voulons assister à la prochaine nuit de Walpurgis sur le Brocken !

Rupert et Rosi poussèrent une clameur d'épouvante.

— Malheureux, que dites-vous là ?

— Je sais que dans quelques jours, cette étrange solennité aura lieu, des feux s'allumeront sur la montagne maudite...

— Taisez-vous ! Savez-vous que vous risquez la mort ?

— Mais qui nous ferait du mal ? demanda innocemment le détective.

— Les sorcières, les démons, et surtout...

L'homme se tut et passa sa main moite sur son front ruisselant de sueur.

— Et surtout..., insista Dickson.

— *Der rote Teufel* ! dit l'homme tout bas, comme s'il parlait pour lui seul, et Rosi qui l'entendit poussa un glapisement de peur.

— Le démon pourpre, qui est-ce ?

— Taisez-vous, taisez-vous, il entend tout ! Pendant la nuit de Walpurgis, il apparaît sur le Brocken... et moi, je dois être là pour allumer le feu.

— Et s'il ne le fait pas, mon pauvre Rupert sera tué par le

diable ! pleura Rosi, en se laissant tomber à genoux auprès du lit de son mari.

Harry Dickson resta songeur.

— Nous pouvons nous arranger, dit-il, quand arrive la nuit de Walpurgis ?

— C'est demain ; la lune ne paraît pas.

— Rosi vous accompagne-t-elle ?

— Oui, avoua l'homme à contrecœur.

— Bien, vous me prêterez vos habits, et mon neveu mettra ceux de Rosi, et personne ne saura que vous n'avez pas allumé les feux du Brocken.

— Vraiment ? demanda l'homme avec un éclair de joie dans les yeux, mais le démon pourpre ne le saura-t-il pas, lui ?

— J'en fais mon affaire, affirma Dickson avec une énergie telle que les deux frustes montagnards en furent violemment impressionnés.

— Nous resterons cachés dans votre maison jusqu'à la nuit de demain, ajouta Dickson, et maintenant, bon sommeil !

Le lendemain soir, Harry Dickson et Tom Wills s'étaient retirés dans leur chambre sous le toit et s'y livraient à une opération mystérieuse ; quand ils descendirent enfin, leurs hôtes poussèrent des cris de surprise. Car devant eux se dressaient leurs sosies : un Rupert solide et bien campé, une Rosi longue et maigre, drapée dans un grand châle de laine verte.

— Comment est-ce possible ? s'écria Rupert. N'y a-t-il pas de la magie là-dessous ? ajouta-t-il avec un air de crainte superstitieuse.

— Mais non, répondit le détective en riant, dans ma jeunesse, j'ai été un peu acteur, acteur amateur, cela va sans dire, et j'ai gardé l'art de me grimer quelque peu, voilà tout !

— Même nos amis et nos parents s'y tromperaient ! s'exclama Rosi avec admiration. En tout cas, je suis bien heureuse de ne pas devoir retourner à cette réunion de maudits, cela m'empêchait de prier tout au long de l'année.

— Mais vous craigniez le démon pourpre, n'est-ce pas ? répliqua Dickson. Eh bien, j'ai grande envie de porter atteinte à son prestige.

— Mon Dieu ! qu'allez-vous faire ? demanda Rosi avec angoisse. Il vous tuera !

— Non ! répondit Dickson d'une voix forte, c'est moi qui l'aurai !

— Comment pourriez-vous faire disparaître cette horrible créature ? demanda Rosi.

— Je m'en fais fort ! Depuis des années, il vous tient sous l'emprise de sa terreur, n'est-ce pas ?

— Oui, avouèrent les deux conjoints, nous sommes de pauvres gens, et celui qui ose se soustraire à sa puissance voit ses terres ruinées et doit quitter le pays, pauvre comme un rat, s'il ne lui arrive rien de pire.

— Qu'exigeait-il de vous ?

Rupert et Rosi gardèrent le silence, puis ce fut Rupert qui prit la parole.

— Je ne crois pas que vous êtes M. Marchais, vous êtes de la police, mais peu importe, il y a longtemps que j'aurais voulu avertir les autorités, mais Rosi a toujours eu peur. Ce que nous devons faire ? Une singulière chose, monsieur, entretenir la peur sur le Brocken !

— Ce qui signifie faire naître des fantômes terribles sur la montagne, sans que l'on sache qui les provoque, allumer des feux follets, pousser des cris lamentables à l'approche des voyageurs, c'est cela ? demanda Dickson.

Rupert baissa la tête.

— C'est vrai, avoua-t-il.

— Qui est le démon pourpre ?

Le montagnard releva vivement la tête.

— Cela, je ne le sais pas, répondit-il avec franchise.

— Mais votre maison et le lopin de terre que vous cultivez appartiennent au sanatorium du docteur Sturmfeder, non ?

— Oui, en effet, soupira le blessé.

— Bien ; où vous cachez-vous, Rupert, quand vous provoquez l'apparition du spectre ?

Rupert ne répondit pas directement.

— Vous pourriez vraiment faire disparaître le démon pourpre ? hasarda-t-il.

— Mon nom est Harry Dickson !

Ce fut comme si la foudre s'était abattue sur la hutte ; Rupert et Rosi poussèrent à la fois des cris de peur et de contentement.

— Nous vous connaissons ! Oh oui, pendant la saison, les étrangers s'entretiennent de vous, et nous lisons vos prouesses et vos aventures dans les journaux qu'ils nous abandonnent. Oh ! vous allez en finir avec cette maudite créature.

Harry Dickson se sentit vivement ému de la confiance de ces pauvres gens.

— Et le jeune homme, c'est sans doute Tom Wills ? demanda Rosi.

— Lui-même ! se présenta Tom, très flatté au fond de voir l'auréole de la gloire déteindre un peu sur sa personne.

— Où vous cachez-vous, Rupert ? répéta le détective.

— Au-delà de la crevasse où vous m'avez trouvé, répondit le montagnard, entre deux grands pans de roche que l'on découvre

difficilement. Cela forme une sorte de petit couloir...

— Et le feu doit brûler juste derrière ce couloir pendant la nuit de Walpurgis, acheva Harry Dickson.

— Comment savez-vous cela ? s'écria l'homme, éberlué.

— Les petits secrets du métier ! répondit Dickson en riant.

La nuit était tombée, un grand vent s'était levé ; on entendait au loin gémir les arbres de la forêt.

Harry Dickson et Tom, sous les formes de Rupert et de Rosi, gravissaient allègrement les pentes abruptes.

Il faisait noir, mais les yeux des deux détectives s'étaient habitués aux ténèbres au cours de multiples aventures nocturnes, et ils y voyaient un peu à la façon des chats.

Quand ils eurent atteint l'endroit où Rupert avait entassé les fagots, ils firent halte.

— Nous avons tout juste le temps de battre le briquet, dit Harry Dickson.

Une petite flamme palpita bientôt sous les branches sèches, monta, jeta un jet de fumée et les fagots se mirent à pétiller.

— Ecoutez, Mr. Dickson, dit Tom en se dressant.

Une rumeur confuse venait à eux – un murmure de voix et un bruit de pas multiples.

Bientôt, le bûcher se mit à vomir de grandes flammes activées par un fort vent d'ouest et, à leur sinistre lueur, Harry Dickson et son élève virent un bien étrange spectacle : le petit plateau où ils avaient découvert Rupert, la veille, grouillait d'une foule hallucinante. Vieilles femmes vêtues d'oripeaux éclatants, hommes drapés dans de sombres manteaux, les visages masqués, les yeux brillant comme des lucioles. Bientôt, ils se mirent à chanter une lente complainte, formèrent un cercle et esquissèrent des pas de danse.

C'était grotesque et lamentable, tout cela sentait la sénilité et la plus abjecte perversité. Des mots alors se détachèrent du chant monotone.

— *Roter Teufel ! Ach, roter Teufel !*

— Attention, Tom, tenez le couloir à l'œil et tenez votre revolver prêt.

À peine Dickson avait-il parlé qu'une immense clameur s'éleva de la foule, et les deux détectives durent faire appel à toute leur énergie pour ne pas crier également.

Au sommet du Brocken, un fantôme formidable venait de surgir : rouge comme du sang, informe et colossal à la fois, les épaules trapues surmontées d'une tête monstrueuse.

— Le digne pendant de celui de Butcher-Wood, ricana Harry Dickson, mais cette fois-ci, il est moins mécanique, donc plus vulnérable.

— Comment, vulnérable ? s'étonna Tom. Ce spectre ?

— Ou plutôt celui qui le provoque et qui à cette minute s'interpose entre la lueur de notre feu et l'écran des nuages pour être visible. Au couloir, Tom, et tirez sur tout ce qui s'y trouve !

Là-bas, sur la cime ténébreuse du Brocken, le monstre écarlate levait des bras énormes sur un rythme parodiant une bénédiction.

La foule hurla, frénétique, puis une sorte de rituel macabre se déroula.

Harry Dickson et Tom s'approchèrent du couloir, l'arme levée. Une forme étriquée s'y tenait, vivement éclairée par le feu, grotesque et pourtant abominable dans sa laideur.

— Le démon pourpre ! Le voici ! s'écria Dickson... Feu !

Les revolvers claquèrent.

Une clameur forcenée répondit aux détonations... Dans le couloir rocheux, la silhouette s'écroula sur le sol avec un hurlement de souffrance et de rage. Sur le sommet, la vision infernale s'évanouit.

— Nous le tenons, maître ! s'écria Tom Wills.

Mais au même instant, les ténèbres envahirent les yeux et le cerveau des deux détectives : ils eurent l'impression de choir dans un abîme sans fond, de se perdre à jamais au plus lointain de la nuit.

8. Dans l'autre du monstre

Tom Wills s'éveilla.

Il sentit une violente douleur dans la nuque, comme si une matraque s'y était trop attardée, mais son esprit gardait toute sa lucidité.

— J'ai reçu un coup sur la tête, se dit-il, heureusement que Rosi avait une belle chevelure, ce qui m'a permis de porter une perruque. Mais, que diable, où suis-je ? Voilà ce qui n'est pas banal au moins !

Il était couché dans un lit de fer étroit et d'une propreté douteuse, et ce lit faisait partie d'une longue file de couchettes vides, alignées le long d'une muraille peinte au lait de chaux.

C'était une salle d'hôpital, mais terriblement pauvre et négligée.

Une veilleuse surmontée d'un grand fumivore jetait une lumière triste et lugubre dans la pièce.

Alors seulement, le jeune homme vit que le lit voisin du sien était occupé et, avec ravissement, il y découvrit son maître.

Le visage du grand détective brillait de sueur, ses yeux étaient clos, sa respiration pénible et par moments rocailleuse.

— Maître ! appela Tom Wills, alarmé.

Harry Dickson ne répondit pas et son élève aperçut de larges ecchymoses qui lui couvraient le front et les joues.

— Holà ! Y a-t-il quelqu'un ici ? cria Tom Wills.

Personne ne répondit. Tom constata que les postiches avaient disparu de la figure de Dickson aussi bien que de la sienne ; on les avait déshabillés et revêtus d'une grossière chemise de malade.

— On nous a pigés, murmura-t-il avec accablement.

Il en eut la conviction formelle quand il vit qu'à la tête de leurs lits, un écriteau était apposé, la traditionnelle pancarte des salles d'hôpital.

— *Harry Dickson, Sherlock Holmes à la manque*, lut-il sur celle du maître, et sur la sienne : *Tom Wills, élève atteint d'idiotie complète*.

— C'est flatteur, mais révélateur en même temps, grogna-t-il, vexé.

Mais une fiche blanche épinglée sous les écriteaux le fit réfléchir davantage ; elle portait ces mots terribles :

Mort de mort violente.

— Pas encore ! grinça le jeune homme, puis il tâcha de réveiller son maître, sans toutefois y parvenir.

Au bout de quelque temps, un accablement l'envahit et il se laissa retomber sur sa couche.

Déjà le sommeil le gagnait, quand il lui sembla entendre un bruit de pas très légers. Péniblement, il se redressa, et un cri d'épouvante lui échappa.

Un homme vêtu d'un costume de bure se dressait devant le lit de Dickson et levait un grand coutelas au-dessus de sa tête. Mais le geste fatal ne s'acheva pas.

Harry Dickson venait de faire un mouvement ; presque aussitôt, le bras de l'assassin retomba, et l'homme poussa un grognement de douleur.

— Sautez-lui dessus, Tom, cria le détective d'une voix claire en rejetant les draps qui le couvraient.

Une seconde plus tard, l'homme avait été terrassé et n'opposait plus aucune résistance.

— Mais je le reconnais, s'écria Tom Wills, c'est l'inspecteur Lefèvre !

— Laguigne ! s'exclama Dickson qui venait de le reconnaître à son tour, qu'est-ce qui vous fait faire de pareils coups ? Ne reconnaissez-vous pas les anciens amis, Laguigne ?

— On m'avait promis du su-sucre ! gémit Laguigne d'une voix enfantine. Je n'en aurai pas maintenant ! Vous êtes des méchants et vous m'avez fait mal !

— Le malheureux est fou ! murmura Harry Dickson. Ah ! Laguigne, comme vous méritez votre surnom, pauvre diable !

— Eh oui, diable, dit Laguigne d'une voix effrayée, le diable pourpre ! Hou, le vilain ! Donnez-moi mon su-sucre ou bien le démon pourpre vous mangera !

Soudain, le détective se retourna, il venait d'entendre le bruit d'une porte qui s'ouvrait et, dans le fond de la salle, il vit un infirmier et une infirmière qui les regardaient d'un air interdit.

— Eh bien, vous autres, qu'est-ce que vous attendez ? s'écria-t-il avec colère.

Mais les deux interpellés se retirèrent aussitôt, et l'on perçut le grincement d'une clé dans la serrure.

— Pris au piège ! dit Tom.

— Un piège de bonne taille, ajouta Harry Dickson. Une porte de fer et des fenêtres avec des volets blindés !

Tom et Dickson firent le tour de leur prison mais ne trouvèrent pas la moindre issue.

Laguigne, assis par terre, les regardait faire d'un air hébété, et suçait sa main où coulait un filet de sang.

— J'ai bobo ! pleura-t-il.

— Heureusement, mon pauvre Laguigne, que vous êtes moins féroce que le démon pourpre, je n'ai braqué mon arme que sur votre main, et non sur votre gorge !

— Son arme... l'arme du démon pourpre ? Que dites-vous, maître ? demanda Tom.

Harry Dickson ouvrit la main et son élève y remarqua un petit couteau très effilé et se terminant par un fin et long ressort.

— C'est un engin diablement malin, mon garçon, expliqua le détective, une sorte de trocart fort perfectionné, dont le ressort lance à deux mètres, et avec une force terrible, cette lame aiguë comme une aiguille. Le démon pourpre savait du reste s'en servir !

— Comment l'avez-vous eue ?

— D'abord, je me suis douté de son existence, quand j'ai trouvé dans le taxi de Bardington un petit bout de ressort. Le trocart avait été cassé. Quant à la manière dont je me la suis procurée, elle est au moins curieuse.

» Lorsque nous avons été terrassés tous les deux à coups de matraque sur le Brocken, je n'étais pas complètement évanoui, et j'ai senti qu'on nous chargeait sur une civière. Or, Tom, sur cette civière, nous n'étions pas deux, mais *trois*, et j'ai fouillé les poches de ce troisième inconnu.

— Inconnu ?

— Pas tout à fait, mais ce sera pour le dessert, mon garçon, car le rideau va se baisser à la fois sur la tragédie et la comédie.

— Pourquoi vous êtes-vous laissé transporter ? demanda Tom.

— Parce que je voulais venir *ici*, d'abord, parce que j'étais loin de disposer de toutes mes forces ensuite, et en dernier lieu, parce que je savais que rien de bien fâcheux ne pouvait nous arriver.

— Pourquoi donc ? Et Laguigne et son couteau ?

— Le geste d'un fou que je ne pouvais prévoir, en effet ; je crois d'ailleurs que ce n'est pas à nous qu'il en voulait. Puis, j'étais convaincu que celui qui donnait des ordres ici n'était plus en mesure de le faire.

— La créature que nous avons canardée sur le Brocken ?

— Précisément !

— Et les écrivains ?

— Ah ! vous les avez vus ? s'esclaffa Dickson. Mon Dieu, ce n'est là qu'une tradition qui devait être de règle ici pour des victimes précédentes et que les valets ont respectée sans beaucoup de conviction.

— En attendant, nous devrions sortir d'ici !

— On vient, Tom, dit Dickson avec calme.

De petits coups discrets étaient en effet frappés à la porte.

— Monsieur Dickson ! appela une voix avec beaucoup d'humilité.

— Que lui voulez-vous ?

— Nous sommes les infirmiers du sanatorium, nous vous prenons à témoin que nous ne vous avons fait aucun mal !

— En effet, à part les coups de matraque, qui n'étaient pas très violents, c'est vrai ! railla le détective.

— Vos amis sont là, voulez-vous leur dire que nous sommes absolument innocents et que nous vous avons couchés dans de bons lits pour vous soigner et...

— Ouvrez cette porte ! tonnèrent des voix rudes, et, un moment plus tard, elle tourna sur ses gonds et les uniformes verts de la police allemande apparurent.

— Monsieur Dickson, nous vous devons bien des excuses, dit le chef en saluant respectueusement.

— On vous a donc avertis ?

— C'est cette brave femme, dit le policier en faisant avancer Rosi, elle a fait jouer le télégraphe et nous a raconté l'histoire du démon pourpre qui, hélas, nous a échappé.

— Je ne le crois pas, dit Harry Dickson, et, se tournant vers l'infirmier, il demanda :

— N'y a-t-il pas d'autres malades dans l'établissement ?

— No... on, grogna l'homme d'une voix peureuse.

— Ne mentez pas, cela pourrait vous valoir la prison à perpétuité, dit sévèrement le détective.

— Il y a un pauvre diable de paysan qui a été blessé dans une rixe de braconniers dans la salle à côté, avoua l'infirmier.

— Allons voir s'il ne manque de rien ! dit Harry Dickson d'une voix moqueuse.

Dans la pièce contiguë, ils découvrirent le lit de souffrance d'un petit homme barbu, plongé dans un abattement profond et atteint d'une forte fièvre.

— Quatre balles dans le corps ? questionna Dickson.

— Trois !

— On tire mal dans l'obscurité, Tom, observa le détective. Voyons un peu...

D'une main habile, il saisit la barbe du blessé et l'enleva, faisant apparaître une petite tête maigre et falote.

— M. Lalouette ! s'écria Tom Wills.

— Le démon pourpre ! dit Dickson d'une voix grave, son règne est fini.

» Pouvez-vous me délivrer un mandat d'arrêt contre cet homme ? demanda-t-il au chef de la police. La justice française et celle d'Angleterre le réclament.

— Mais c'est le docteur Sturmfeder, et l'Allemagne n'extradie pas ses nationaux ! observa le policier.

— Pardon, M. Lalouette est Français ! dit Tom.

— Vous me donnerez un mandat au nom de Bevernage Fulkenham, d'origine allemande certes, mais sujet anglais à présent, dit Harry Dickson.

— Croyez-vous qu'on en ait encore besoin ? demanda doucement le policier.

Harry Dickson regarda plus attentivement le visage qui se crispait.

— Bon, dit-il en secouant la tête.

Le démon pourpre venait de mourir.

*

— Maître, dit Tom, tandis que le train les ramenait vers Hambourg, vous me devez quelques explications.

— Demandez, Tom, questionnez tout votre soûl !

— Pourquoi Fulkenham a-t-il perpétré ces crimes, si inutiles en apparence ?

— En apparence, vous employez le mot qu'il faut. Fulkenham est d'origine allemande, et, malgré les années, il se sentait toujours attiré vers sa mère-patrie.

» La guerre et la victoire alliée firent germer dans son cœur un désir maladif de revanche.

» En compulsant quelques papiers, j'ai découvert des journaux zébrés de coups de crayon bleu. Ces feuilles relataient notre aventure avec von Heitz, rappelez-vous *Au secours de la France* !

— Je m'en souviens, répondit Tom, comme c'est drôle, le pauvre Laguigne y a joué son rôle !

— Nous y reviendrons ! Fulkenham résolut de reprendre à son compte les exploits des sinistres revanchards de von Heitz, mais au lieu de s'intéresser à l'or français, il s'attaqua à son cerveau, c'est-à-dire à ses grands hommes.

» Il enrôla quelques louches individus, entre autres feu Pardee que nous avons tué à Butcher-Wood.

» Fulkenham menait d'ailleurs depuis des années une existence en partie double ; revenant rarement en Angleterre, où il restait Sir Bevernage Fulkenham, il était le docteur Sturmfeder en Allemagne.

» Il fonda un sanatorium à Aubervilliers près de Paris et y attira quelques hommes d'élite, atteints de neurasthénie.

» Un soir qu'il s'y rendait, un apache l'attaqua et Fulkenham-Sturmfeder le tua avec son fameux trocart.

» Sans doute désirait-il faire disparaître le cadavre, quand, en revenant sur les lieux, il y vit l'inspecteur Laguigne.

» Se rappela-t-il le rôle joué par ce brave policier dans l'affaire

von Heitz, conçut-il sur-le-champ l'idée de se venger sur lui d'une manière infernale ? Sans aucun doute ! Il le fit prisonnier.

» Mais il se rendit compte que l'enquête pouvait aboutir à son sanatorium et il tua ses clients.

» Quand vous êtes arrivés, vous et Wang, il était juste dans les environs. Malin comme il était, il prit la place d'un malade et se fit passer pour un blessé.

— Mais il l'était !

— Oh ! il eut l'astuce de se faire une estafilade. Quand j'ai dit qu'il menait une double vie, j'aurais dû dire qu'il en menait une triple, car à Paris, il était devenu le bon M. Lalouette.

» Cela concorde d'ailleurs avec son esprit malade et imaginatif. Depuis des lustres il jouait le rôle du spectre du Brocken pendant la nuit de Walpurgis.

» L'a-t-il toujours fait dans des desseins criminels ? Je le crois, mais l'aventure de von Heitz déclencha chez lui le goût des grandes entreprises.

— Et le démon pourpre ?

— Cette fantasmagorie le charmait plus que de raison ; il l'adopta comme base de ses opérations.

— Je ne comprends pas la mort de l'infirmière dans sa chambre de la rue de Tournon !

— Et pourtant, c'est ce qui m'a fait entrevoir l'identité véritable du monstre. L'infirmière, rappelez-vous, poussa un cri de terreur : elle venait sans doute de découvrir la défroque du démon pourpre. Elle ouvrit la porte, bien saine et vivante, quoique profondément effrayée. À cette minute, M. Lalouette détourna votre attention et celle de M. Livois vers l'armoire où il prétendait avoir entrevu le spectre écarlate.

» Vous avez tourné la tête, et pendant cette unique seconde, le trocart a fait son œuvre !

— Alors, c'était M. Lalouette qui vous épiait le dernier jour à Baker Street ?

— Oui, il venait de disparaître de Paris et, sans doute par la voie des airs, il a regagné Londres. Il venait y chercher l'invention du malheureux Stonebridge qu'il séquestrait à Butcher-Wood pour en faire don à son pays d'origine.

— Diable ! dit Tom. Puis tout à coup : — Pauvre Laguigne !

— Il sera bientôt rétabli, les médecins viennent de me dire que ce n'est qu'à l'aide de drogues qu'on entretenait chez lui cet état d'idiotie. Il guérira Tom, et nous le retrouverons un de ces jours, sain et bien portant, aux côtés de ce bon M. Livois, à Paris.

— Hambourg ! Hambourg ! cria la voix du chef de train.

— Si nous allions rendre visite à ces messieurs de l'Alt

Hamburg ? demanda railleusement Harry Dickson.

— Non merci, s'exclama Tom Wills, ces pauvres gens, nous les avons proprement mystifiés... Le premier bateau pour Londres, Mr. Dickson, j'ai hâte d'aller boire une bonne pinte d'ale dans Baker Street !

FIN

LES GARDIENS DU GOUFFRE

1. Quelque chose dans la nuit

Ethel Somerville s'éveilla et un frisson de peur lui parcourut les membres.

Elle se dressa, tâchant de scruter l'ombre épaisse de la chambre.

Tout y était pourtant parfaitement tranquille, mais elle *sentait* une présence tapie dans les ténèbres.

Allumer ?

Ethel *savait* parfaitement que les lampes ne fonctionneraient pas !

Ce n'était pas la première fois que cette sensation insolite l'envahissait au milieu de la nuit. En moins d'un mois, le fait s'était produit à trois ou quatre reprises.

Chaque fois, elle avait tourné le commutateur d'une main fébrile ; chaque fois, la chambre était restée dans l'obscurité pendant quelques minutes, puis les lampes s'allumaient et rien dans la pièce n'était bouleversé.

Les premières fois, elle avait appelé d'une voix étranglée par l'angoisse :

— Qui est là ? Voyons, qui est là ?

Cette fois, elle n'osa pas ; elle avait le pressentiment d'un danger imminent.

Pendant de longues minutes, elle resta aux écoutes de la nuit, puis il lui sembla respirer plus facilement.

Elle n'avait pas vu le moindre reflet dans l'obscurité, pas entendu le plus léger glissement sur le plancher, mais elle sentait que « la chose » était de nouveau partie, et, avec un soupir de soulagement, elle alluma.

La chambre apparût, claire et gentille, tout en teintes rosées.

Les verrous de cuivre luisaient contre la porte, solidement mis ; la targe de la fenêtre était en place, une souris n'aurait pu se glisser dans la pièce.

— C'est ridicule, murmura la jeune fille, et pourtant, quelque chose est venu, quelque chose d'effrayant que je ne puis définir. Mon Dieu, vais-je devenir folle ? Si je m'adresse à la police, elle va se moquer de moi et elle aura raison, tout au plus me conseillera-t-on d'un air apitoyé, d'aller voir un neurologue qui m'affirmera que je suis très malade, qu'il me faut du repos ou un changement d'air.

D'un geste las, elle s'accouda sur l'oreiller et regarda

pensivement devant elle : la pendulette en vermeil indiquait quelques minutes après minuit.

— L'heure habituelle, murmura la jeune fille. Je me couche en général avec les poules, et minuit est une heure bien avancée pour moi, l'heure du sommeil complet. « On » semble le savoir !

Elle dodelinait doucement de la tête.

— C'est ridicule, je le répète, personne n'a pu venir ici ! C'est trop bête après tout ! Dormons !

D'une main un peu rageuse, elle éteignit et plongea le visage dans l'oreiller.

A vingt-deux ans, le sommeil reprend vite ses droits et peu de temps après, Ethel respirait doucement, régulièrement, embarquée dans quelque beau rêve de vingt ans.

Hélas, il ne dura guère, car brusquement, Ethel se retrouva debout, la poitrine haletante : cette fois, elle avait entendu.

C'était un petit bruit clair et net, quelque chose de doux et d'argentin, comme la chute d'une goutte d'eau.

Commutateur. Lumière... rien.

Mais la peur la secouait tout entière.

Peu de minutes s'étaient écoulées pourtant depuis son premier réveil, car la pendulette marquait à peine la demie.

Les yeux de la jeune fille tombèrent sur le téléphone niellé de noir et de nickel, qui luisait doucement sur la table de nuit à ses côtés.

Il lui fut de quelque réconfort de savoir qu'un simple déclic amènerait une voix amie au bout du fil.

Pourtant, l'appréhension du ridicule la tenait encore. Qui appeler ? Et surtout quoi raconter ?

Ethel Somerville était une indépendante, une solitaire ; sa fortune personnelle était suffisante pour lui permettre le luxe extraordinaire de se passer d'autrui. Mais aujourd'hui, elle sentit peser lourdement sur elle cet isolement magnifique dans lequel elle s'était complu.

Autour d'elle, le décor de la coquette chambre à coucher était celui de toutes les nuits. Les flacons en cristal taillé luisaient sur la coiffeuse ; le lit était d'un blanc neigeux, le papier du mur d'un rose un peu alangui, très agréable à l'œil, les lampes opalines... et pourtant, l'épouvante était là, presque tangible.

Qui appeler ?

Ethel Somerville ferma les yeux et soudain, tout son être vibra ; pour peu, un cri de joie serait sorti de sa poitrine oppressée : elle venait de se souvenir...

Le mois dernier, au cours d'une réception chez cette vieille pie bavarde de Lady Ducane, on l'avait présentée à un gentleman d'aspect sévère, dont le nom s'était perdu dans un brouhaha de voix, s'élevant

autour des tables de jeu.

L'homme avait parlé de choses et d'autres, et pourtant, son langage sobre et clair avait intéressé la jeune fille.

Comme elle allait le quitter pour suivre un cavalier qui voulait la mener vers la salle de bal, il s'était penché vers elle pour lui murmurer d'une voix grave et très basse :

— Vous êtes bien Miss Ethel Somerville, la fille de Walter Somerville, le regretté explorateur ?

— Mais oui, avait-elle répondu, un peu interloquée tout de même.

— Si jamais un danger vous menace, n'hésitez pas à m'appeler, continua-t-il ; j'étais un ami de votre père.

Sur ces entrefaites, son cavalier l'entraîna.

— Connaissez-vous ce gentleman ? avait-elle demandé à son danseur.

— Lui ? Seriez-vous donc seule à ne pas le connaître, Miss Ethel ? Mais c'est Harry Dickson, le grand détective en personne !

Harry Dickson ! Au moment même, elle avait souri. Quel danger de nature à exiger l'intervention d'un détective, aurait donc pu surgir devant elle ?

Mais ce soir-là, ce nom lui sembla un havre de salut.

L'heure était tardive, mais Ethel se dit avec raison que cela n'offusquerait pas l'homme, qui s'était présenté à elle comme un ami de son père.

Vivement, elle feuilleta l'indicateur téléphonique, puis forma un numéro.

Presque aussitôt, on décrocha et une voix brève retentit.

— Allô, ici Harry Dickson, qui êtes-vous ?

— Ici Ethel Somerville.

Il y eut une légère exclamation au bout du fil, puis la voix reprit, tout à fait aimable :

— La fille de Walter Somerville ?

— Elle-même. L'autre soir, vous m'avez offert...

Le détective l'interrompit pour demander avec une intonation où Ethel crut deviner une certaine angoisse :

— Avez-vous besoin de mes services, Miss Ethel ?

— Je le crains, vous allez me trouver ridicule...

— Non ! Si peu, que j'accours à l'instant.

— A cette heure, Mr. Dickson ?

— Pourquoi pas ? Nous sommes heureusement voisins, Baker Street n'est pas loin de Manchester Square où vous occupez un petit appartement dans le Perry-Flat, cette imposante bâtisse neuve !

— Vous êtes bien renseigné !

— Eh oui ! En attendant mon arrivée, n'ouvrez à personne.

Harry Dickson raccrocha et Ethel resta songeuse et perplexe.

On eût dit que le grand détective ne s'étonnait nullement de la voir recourir à lui. Peut-être était-il déjà au courant de certaines choses ?

Lesquelles ? La jeune fille se creusait en vain la tête, elle ne trouvait rien.

Sa vie était sans mystère, du moins le croyait-elle.

Les minutes lui parurent longues ; Ethel se demanda si les choses mystérieuses et hostiles qui semblaient graviter autour d'elle, ne dresseraient pas des embûches sur le chemin du détective qui accourait à son appel.

Un bref coup de sonnette dans le vestibule l'arracha à ces pensées.

Jetant vivement un coquet peignoir sur ses épaules nues, Ethel se précipita et, par prudence, demanda à travers la porte :

— Qui est là ?

Une voix basse, bien connue, lui répondit :

— Harry Dickson ; ouvrez, Miss Ethel.

Une haute silhouette se glissa par la porte entrebâillée et, avec une joie immense, Miss Somerville reconnut les traits énergiques du détective.

Il mit un doigt sur ses lèvres et ferma lui-même la porte de l'appartement.

— Chut ! Ne faites pas de bruit. Ecoutez.

— Je n'entends rien...

— Si fait. Ne bougez pas et surtout n'allumez pas.

Quelques minutes passèrent dans un silence angoissant, puis Ethel sentit la main de Dickson qui pesait sur son bras dans l'ombre.

— Ecoutez !

Tout contre la porte, un léger bruit venait de s'élever : celui d'une respiration assez forte, comme celle d'un homme qui vient de fournir un gros effort.

— Reculez vers le fond du vestibule, souffla le détective, et quoi qu'il arrive, ne criez pas.

Miss Somerville vit une faible lueur provenant d'une minuscule lampe de poche, à l'ampoule voilée, dont le détective projetait le mince faisceau lumineux sur le chambranle de la porte.

Mais, contre toute attente, rien ne bougea et Harry Dickson fit un geste de dépit.

— C'est passé, Miss Somerville, dit-il d'un air sombre, en la rejoignant dans le petit salon contigu à la chambre à coucher. Pourtant, au moment où je sonnais à la porte du palier, j'ai entendu un bruit à l'étage. La respiration contre la porte semble prouver que l'espion n'était pas très convaincu que l'homme qui montait l'escalier

était un visiteur pour vous. Il doit en douter encore à l'heure qu'il est.

— Qui est-ce ? questionna anxieusement la jeune fille.

Le détective haussa les épaules d'un air mécontent.

— J'ai peine à croire que ce soit un individu animé d'intentions criminelles ; il dissimule si mal sa présence, et puis il est âgé et quelque peu asthmatique, deux choses qui ne conviennent guère au délicat métier de monte-en-l'air nocturne.

Ethel Somerville regarda Harry Dickson d'un air légèrement embarrassé.

— Je suis vraiment honteuse de vous avoir dérangé à cette heure indue, pour des raisons qui, vraiment, n'en sont pas !

La jeune fille raconta la curieuse obsession de minuit, qu'elle avait eue à plusieurs reprises.

A son extrême étonnement, Harry Dickson ne se gaussa nullement de ses craintes. Bien au contraire, sa mine prit, une fois le récit achevé, une expression soucieuse et inquiète.

— Donc, le seul bruit que vous ayez entendu, c'est...

— Celui d'une goutte d'eau tombant d'une grande hauteur. Était-ce une goutte d'eau, je ne pourrais le dire ; il n'y en a pas trace dans ma chambre, mais c'était bien le même bruit clair et argentin.

Pendant plus d'une demi-heure, Harry Dickson fouilla la chambre, sans rien trouver de suspect, ce qui le mit de mauvaise humeur.

Tout à coup, Ethel posa la main sur le bras du détective.

— Pourquoi m'avez-vous proposé votre aide, l'autre jour, Mr. Dickson ? demanda-t-elle. Êtes-vous au courant d'un danger qui me menace ? Franchement, je ne pourrais dire lequel ; je mène une vie tellement simple, tellement peu mystérieuse !

Dickson hocha la tête.

— Où étiez-vous, Miss Ethel, quand votre père mourut, il y a quelques mois ?

— A Menton, Mr. Dickson, je ne suis pas très forte, j'ai la poitrine délicate.

— J'étais un ami de feu Walter Somerville, raconta Harry Dickson d'une voix sourde. Jadis, dans une de ces petites républiques de l'Amérique du Sud qui vivent dans une perpétuelle révolution, il me rendit un grand service, il me sauva la vie. Quand il revint en Europe, peu de temps avant sa mort, il se fit soigner dans une clinique de Southwark. Le jour même de sa mort, il me fit appeler d'urgence à son chevet. Hélas, j'étais absent de Londres, et lorsque j'accourus, mon pauvre Walter n'était plus.

» Il avait laissé une lettre à mon adresse, ne contenant que ces quelques mots tracés de sa main mourante : *Harry Dickson, mon vieil ami, veillez sur Ethel. Je crois qu'il le faudra.*

» De telles paroles, venant d'un homme comme Walter Somerville, et surtout à l'heure dernière, ne pouvaient être vaines.

Des larmes brûlantes coulèrent sur les joues de la belle jeune fille.

— Mon pauvre papa, murmura-t-elle, c'était l'homme le meilleur du monde, mais aussi le moins communicatif. Oh, oui, Mr. Dickson, ses dernières paroles doivent être très importantes.

Le détective se leva pour prendre congé.

— J'espère que la nuit se passera sans autre émotion, dit-il. En tout cas, n'hésitez pas à m'appeler à la moindre alerte.

Sur le palier de l'appartement, le détective fit encore une longue halte ; mais tout dans l'immeuble était parfaitement silencieux.

Il regagna son home de Baker Street, la tête basse, des pensées contradictoires se heurtant dans son cerveau, mécontent de lui et des événements.

Plus tard, il devait se souvenir de cette nuit, comme de « celle de la grande gaffe », comme il aimait à se le répéter.

*

Trois heures du matin.

Le grand détective ne s'est pas encore mis au lit ; son cabinet de travail est envahi par un brouillard dense de fumée ; il fume une pipe après l'autre. De temps à autre, il se lève et arpente fiévreusement la pièce.

Quelque chose d'angoissant flotte autour de lui, il le sent bien, et son mécontentement ne fait que croître.

Soudain, il sursaute : le téléphone s'est mis à tinter avec frénésie.

Fébrilement, il décroche le récepteur.

— Allô !

— Harry Dickson ? demande une voix claire en très bon anglais, bien que marqué d'un léger accent étranger.

— Lui-même. Qui êtes-vous ?

— Oho ! pas si vite, cher maître ! N'avez-vous pas dit que j'étais âgé et asthmatique ? Des gens pareils doivent prendre leur temps, n'est-il pas vrai ?

— Au diable ! Qui êtes-vous ?

— En tout cas, je ne suis ni vieux, ni poitrinaire, quoi que vous en pensiez, mais voilà près d'un mois que je souffre d'insomnie.

— Une dernière fois...

— Patience, diable d'homme que vous êtes. Je souffre d'insomnie parce que, depuis un mois, je surveille le doux sommeil de Miss Ethel Somerville, et cela me permet de rectifier cette nuit vos indiscutables théories, Mr. Dickson !

— Vous étiez celui qui écoutait derrière la porte de l'appartement de Miss Somerville, je présume ?

— C'est exact, bien qu'il vous ait fallu un peu de temps pour le découvrir. Et maintenant, apprenez que lorsqu'une goutte d'eau tombe d'une grande hauteur, elle ne fait jamais un bruit clair et argentin, à moins de...

— A moins de... ? questionna Dickson, pour qui, tout à coup, la lumière se faisait, terrible et décevante. Dites vite, je vous en prie !

— A moins de tomber dans un verre d'eau, par exemple ! Un verre qui pourrait se trouver sur une table de nuit, prêt à être vidé, pour peu que la personne qui s'éveille ait la gorge sèche.

— Tonnerre ! rugit Harry Dickson.

— Or, continua la voix impitoyablement railleuse, une goutte de narcotique ferait le même bruit, j'imagine, quand elle s'écoule du haut d'une tige creuse que l'on glisse par la prise d'air. Tige que manie au-dehors, un acrobate nyctalope ! Voilà ce qui s'appelle un parler lapidaire, mais lourd de suppositions, n'est-ce pas, cher Mr. Dickson ! Non, non, ne coupez pas, que diable ! Je suis un ami, clama tout à coup la voix avec fièvre, un ami de Miss Ethel, tout comme vous ! Sinon, je pourrais employer mes nuits d'une façon autrement utile, il me semble ! Ecoutez, Dickson...

Silence.

— Allô ! Allô ! hurla le détective en abaissant furieusement la fourche de l'appareil téléphonique. Allô ! Allô !

Un bruit singulier et sourd se faisait entendre à l'autre bout du fil, des meubles étaient renversés, des gens se battaient, et soudain une voix éclata, aiguë, désespérée.

— Au secours, Harry Dickson ! Au secours !...

Et puis, ce fut définitivement le silence.

2. Le « Soleil Vert »

Des semaines qui suivirent, Harry Dickson devait garder, à jamais, un souvenir de tristesse et de désenchantement. Rien n'allait plus ! Il commençait à perdre confiance en son étoile et en lui-même.

Lorsqu'il accourut pour la seconde fois chez Miss Somerville, il trouva la porte de l'appartement forcée. La jeune fille avait disparu.

Un verre d'eau à moitié vide se trouvait sur la table de nuit.

Le liquide qu'il contenait fut analysé : on y trouva un narcotique des plus puissants, mais d'une nature complètement inconnue des chimistes.

En proie à une agitation extrême, le détective explora l'immeuble.

Sous les combles, il découvrit une chambrette où les meubles avaient été renversés comme au cours d'une lutte violente, et où il trouva un appareil téléphonique habilement branché sur celui de Miss Somerville.

Le concierge ne put donner que de très vagues renseignements sur l'occupant de cette chambre.

C'était un homme entre deux âges, grand, au visage bronzé, de belle allure. Il avait loué le galetas pour trois mois, en payant le terme d'avance et en y ajoutant un assez généreux pourboire. Il s'était inscrit sur le registre des locataires sous le nom de Paul Renard, de Paris, reporter au journal *Le Flambeau*.

Tout cela se révéla archifaux, après une rapide enquête.

Ethel Somerville et son mystérieux pseudo-protecteur avaient disparu sans laisser l'ombre d'une trace.

Le moral du détective en était profondément atteint.

Non seulement il souffrait dans son prestige, mais il s'accusait de négligence, de manque de clairvoyance, et d'avoir failli à l'amitié.

Il n'avait pas été capable de protéger la fille de feu son ami Walter Somerville contre un danger inconnu et qu'il avait pourtant pressenti !

— Oui, mon cher Tom, disait-il mélancoliquement à son fidèle Tom Wills, votre maître baisse, mon garçon ! Bientôt, il ne sera plus bon qu'à fumer des pipes et à faire les mots croisés des magazines !

Une autre déconvenue avait augmenté son dépit.

Depuis des mois, un bandit mystérieux, qu'on disait d'origine française, et que l'on surnommait le Chat-Tigre, avait mis Londres en

coupe réglée.

Le Chat-Tigre était, dans toute l'acception du terme, le gentleman cambrioleur, tel que certains romans policiers le présentent à leurs lecteurs.

Il choisissait ses victimes parmi les grands et les riches de la terre ; par amour du risque, il les prévenait souvent du jour et de l'heure de ses prochains forfaits. En dépit d'imposantes forces policières, il était exact au rendez-vous, fondait sur la proie convoitée et s'éclipsait.

Jamais le Chat-Tigre ne tuait ; il volait, mais d'une façon géniale.

Harry Dickson lui-même appelé à la rescousse par une police désespérée, lui avait tendu les plus ingénieux traquenards. En vain.

Le Chat-Tigre frappait son coup et s'en allait indemne, laissant souvent un mot ironique empreint de l'esprit caustique de sa race. Puis il faisait un don généreux aux pauvres de Londres, ou à quelque institution charitable.

Le peuple raffolait du mystérieux forban, et Harry Dickson n'était pas loin d'éprouver une certaine sympathie pour ce génial inconnu, mais son dépit n'en était pas moins réel.

Or, depuis des semaines, le Chat-Tigre lui-même ne donnait plus signe de vie, comme s'il avait déplacé le champ de ses opérations.

Ce ne fut qu'environ deux mois après la disparition de Miss Somerville qu'il réapparut.

Un matin que le détective s'était assis avec son élève à la table du petit déjeuner, et regardait d'un œil morose les appétissants *eggs and bacon* que Mrs. Crown venait de servir à côté du thé bouillant, celle-ci lui remit une carte, en lui disant qu'un gentleman, qui semblait très pressé, insistait pour être reçu immédiatement.

Harry Dickson prit la carte et sifflota légèrement entre ses dents.

— Oh ! Tom, voici un visiteur de qualité !

Le jeune homme lut par-dessus son épaule :

— Sir Hamilcar Royglott Doughtorby, baronet.

Harry Dickson hocha la tête :

— Un monsieur qui a ses grandes et ses petites entrées à Buckingham Palace. Un savant de marque également. Je crois qu'il aida à dresser le catalogue des collections particulières de Sa Majesté. Ne le faisons pas trop attendre.

Un grand vieillard, légèrement voûté, d'un aspect imposant, fut introduit par Mrs. Crown, déférente.

Il s'inclina légèrement devant le détective et sembla ignorer la présence de Tom Wills.

— Mr. Dickson ? demanda-t-il d'une voix qui sentait le commandement.

Le détective s'inclina.

— Je désire vous parler seul, sir !

Harry Dickson ne sourcilla pas devant l'inflexion hautaine de la voix.

— Ce jeune homme est mon élève, Tom Wills ; je ne crois pas avoir de secrets pour lui, répondit-il poliment.

— Vraiment ? Eh bien, moi j'en ai ! Voudriez-vous donner l'ordre à ce jeune homme de se retirer, je vous prie ?

— Je ne lui donne jamais d'ordres dictés par des tiers, riposta le détective avec calme. Si vous avez quelque chose à me dire, Sir Doughtorby, vous le ferez en sa présence.

— Je le ferai, s'exclama le gentilhomme suffoqué, je le ferai, dites-vous !

— Certainement, sinon je vous prierais de nous laisser déjeuner en paix, trancha Harry Dickson.

Le vieillard se tut, maté par le ton énergique du détective.

— C'est bien parce que j'ai besoin de vous, murmura-t-il d'une voix hargneuse.

— Vous feriez peut-être mieux de vous adresser à Scotland Yard, conseilla Dickson d'un ton ironique. Là-bas, on accepterait peut-être des ordres de vous, sir !

Le baronet lança un regard peu amène au jeune homme et poussa un profond soupir.

— Je ne veux pas que la police officielle soit mêlée à cette affaire, grogna-t-il sourdement. Lisez donc cette lettre impertinente que je viens de recevoir, Mr. Dickson, et dites-moi combien il vous faut pour faire pendre son auteur.

Ce disant, il jeta un morceau de papier bulle sur la table, papier couvert d'une écriture hachée et énergique.

— Tudieu ! fit Dickson, qui la reconnut aussitôt.

— Ah ! il me semble que vous connaissez ce genre d'épîtres, railla le vieillard dont les yeux eurent une lueur de colère.

— Le Chat-Tigre !

— Je suis un des plus gros contribuables de la Grande-Bretagne, s'indigna Sir Hamilcar Royglott Doughtorby, et c'est avec mon argent qu'on paye les fainéants de Scotland Yard ! A l'occasion, je saurai à qui parler !

Harry Dickson ne releva pas ces paroles hargneuses et, le front soucieux, prit connaissance de la lettre.

Excellence !

Le Soleil Vert qui devrait luire sur une certaine partie du monde, ne brille plus que pour vous seul, ce qui est profondément injuste.

J'ai décidé qu'il n'en serait plus ainsi dorénavant, et que moi-même,

je jouirais de ses bienfaisants rayons, en attendant qu'il reprenne sa place au firmament qui lui est propre.

Nouveau Prométhée, je me suis promis de venir le chercher là où il se trouve à présent. Si, toutefois, vous tentiez de vous opposer à mes desseins, soit en garnissant l'orbe de cet astre sans pareil de satellites policiers, soit de tout autre façon, ma justice vous infligerait une amende de dix mille livres, que je me charge d'encaisser cette nuit.

*Que Votre Seigneurie daigne croire à ma respectueuse considération.
Le Chat-Tigre.*

— Voilà un langage bien imagé, dit pensivement Harry Dickson. Je ne comprends pas grand-chose à cette manière, hm, astronomique, de s'exprimer.

— Je la comprends, moi ! s'écria le vieillard avec véhémence, et cela suffit ! Tout ce que vous devez en savoir, c'est que ce bandit se propose de venir me ravir, cette nuit même, l'objet le plus précieux que je possède.

— Oui est ?...

— Peu importe ! Vous avez dû comprendre que, cette nuit même, le Chat-Tigre compte s'introduire chez moi pour me dépouiller ! Etes-vous homme à l'en empêcher ?

Harry Dickson se sentait surtout disposé à congédier l'autoritaire personnage, mais il comprit que son honneur était en jeu ; et puis, il s'agissait du Chat-Tigre, le mystérieux inconnu !

L'occasion de mettre la main sur le génial larron était trop belle.

— Où attendez-vous la venue de... Prométhée ? demanda narquoisement le détective.

— A Royglott House, dans Finchley Road, répondit le visiteur d'une voix adoucie.

— Bien, nous y serons.

Le baronet fit une grimace de satisfaction qui, toutefois, disparut rapidement pour refaire place à sa morgue hautaine.

— Je ne discuterai pas le chiffre de vos honoraires, dit-il avec suffisance.

Harry Dickson se redressa sous le coup de cette dernière impertinence, mais il se ravisa aussitôt et dit avec un sourire :

— Il n'est pas question d'honoraires, je n'en veux pas ; mais à ma collaboration, je mets une condition unique.

— Laquelle ?

— C'est, répondit Harry Dickson d'une voix haute et claire, qu'en sortant vous demandiez à ma gouvernante de nous monter une nouvelle omelette au jambon car, pendant votre visite, celle-ci s'est complètement refroidie, et même pour l'amour de Sir Hamilcar Royglott Doughctorby, baronet, je ne mangerais pas un mauvais

déjeuner !

3. La nuit de Royglott House

La nuit était froide et venteuse. Une bise glacée soufflait de l'ouest et balayait les larges avenues du luxueux West End.

Il était à peine neuf heures du soir quand un taxi déposa les deux détectives devant la magnifique résidence du baronet. Déjà Finchley Road était sombre et lugubre, avec toutes ses fenêtres éteintes et ses hautes et mornes façades.

Un majordome obséquieux les introduisit immédiatement dans un splendide cabinet de travail, où un grand feu de bûches brûlait dans unâtre monumental.

Sir Doughtorby les reçut drapé dans un vêtement d'intérieur en velours sombre et, après leur avoir fait signe de s'asseoir dans les *clubs* profonds, il donna des ordres au maître d'hôtel.

— Mes désirs sont formels, Soames : à dix heures sonnant, tout le personnel aura regagné ses chambres et s'y enfermera. Personne ne circulera dans la maison avant l'aube, et seulement après que vous en aurez reçu l'ordre de moi par téléphone. Vous entendez, n'est-ce pas, personne ! Per-son-ne ! Car on tirera sans avertissement sur quiconque sera aperçu dans les escaliers, corridors ou salons !

Soames se retira après une silencieuse révérence.

Le baronet se tourna alors vers Harry Dickson.

— J'espère que ces précautions vous conviennent, et sont de nature à faciliter votre tâche, Mr. Dickson ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

Le détective approuva du geste.

— Où cachez-vous l'émeraude volée ? demanda-t-il tout à coup.

Le gentilhomme eut un haut-le-corps.

— Que dites-vous ? Que dites-vous ? hurla-t-il littéralement.

— Je dis émeraude et je dis volée, répondit Harry Dickson d'un ton net et tranchant. Le *Soleil Vert* est une émeraude dérobée jadis au temple secret des Indiens Tihu, au Pérou. Vous avez fait un séjour à Lima, dans le temps, n'est-ce pas, sir... et n'occupiez-vous pas un poste officiel ?

Le vieillard verdit de colère.

— Jamais je ne permettrai un pareil langage ! gronda-t-il d'une voix rauque.

— Dans ce cas, je n'ai plus rien à faire ici, répliqua le détective en se levant.

Mais le baronet protesta.

— Attendez, ne vous en allez pas, dit-il d'une voix altérée. Je possède en effet cette pièce unique, mais elle n'a pas été volée ! Je l'ai acquise à un prix très élevé, à des Indiens...

— Voleurs, compléta Harry Dickson.

— Cela n'est pas impossible, en effet, concéda Sir Doughторby, en faisant une vilaine grimace.

— Les peuples civilisés se croient le droit de spolier les soi-disant sauvages, continua Harry Dickson, mais voilà un point de morale qu'il ne m'appartient pas de trancher, ni même de soulever pour l'heure. Je n'insisterai pas davantage, sir, sur le fait que vous avez voulu me cacher la nature de ce fameux objet. Vous manquez de franchise à mon égard, et cela suffirait pour que je me désintéresse complètement de cette affaire, mais...

— Il y a le Chat-Tigre, n'est-ce pas ? compléta le vieillard d'un ton aigre.

— Tout juste ! Et maintenant, sir, je vous dirai que je ne désire pas agrémenter la nuit de veille que je passerai probablement chez vous, par de plus longs entretiens. Si vous avez encore l'une ou l'autre chose à m'apprendre, je vous prierai d'être bref.

Le savant retint mal un mouvement d'humeur ; certes, il ne lui arrivait pas souvent d'avoir à entendre pareil langage.

— Le *Soleil Vert*, dit-il enfin à voix basse, n'est pas un joyau ordinaire ; une certaine puissance maléfique émane de lui.

De quelle nature, je ne pourrais le dire, mais je crois pouvoir affirmer qu'il confère une autorité réelle à son possesseur sur certaines sectes mystérieuses de la montagne péruvienne.

» Pourquoi le Chat-Tigre veut-il me le ravir ? Pour sa valeur intrinsèque ?

» Je ne puis le croire, car l'émeraude présente tellement de crapauds et de défauts de taille, qu'un lapidaire n'en donnerait pas cent livres.

» Le Chat-Tigre se dérangerait-il pour une pareille somme ?

— Certainement non, affirma Harry Dickson.

Le vieillard regarda peureusement autour de lui, et s'approcha si près du détective que ses lèvres frôlèrent presque l'oreille de Dickson.

— Ce que je pense, murmura-t-il, d'une voix étranglée par l'angoisse, c'est que ce vol devrait être rapproché de la mort de Walter Somerville !

Ce fut au tour de Dickson de bondir.

— Walter Somerville ! s'écria-t-il. Pour l'amour de Dieu, expliquez-vous, sir !

Le vieillard se mit à trépigner comme un enfant mal élevé.

— Mais taisez-vous donc ! Qui sais si cet odieux bandit ne nous

écoute pas ! Depuis que j'ai reçu cette lettre, je ne dors plus ! Je me défie même des murs qui m'entourent ; Somerville... Ne me faites pas dire ce que je ne sais pas moi-même.

— Pourquoi jetez-vous ce nom dans l'entretien ? demanda Harry Dickson d'une voix mécontente.

— Commencez par mettre la main sur le voleur, grogna Doughtorby, et alors, on en saura peut-être davantage.

— Où se trouve le *Soleil Vert* ?

— A la portée de votre main, ricana le savant. Il y a près d'une heure que vous avez presque la main dessus !

Il désigna une petite boîte en laque noire posée au milieu de la table.

— Je n'ai pas voulu le perdre des yeux depuis la menace du Chat-Tigre, dit-il. Nous monterons la garde devant. Le cambrioleur devrait être pareil à l'homme invisible de Wells pour pouvoir s'en emparer !

Un cartel compta lentement dix heures, d'une voix de métal fêlée. Une brusque rafale secoua les fenêtres.

Sir Doughtorby jeta un regard apeuré par-dessus son épaule, et Dickson le vit frissonner.

— Je ne suis qu'un vieillard, marmotta-t-il sur un ton tout différent, je ne puis me défendre d'avoir peur devant un danger inconnu qui plane. J'espère que vous excuserez mon manque de vaillance, Mr. Dickson.

— A chacun son métier, répondit le détective. Allez donc vous reposer, sir, pendant que Tom Wills et moi veillerons sur votre trésor.

— Vraiment ? Vous estimez que ma présence n'est plus nécessaire ? demanda presque joyeusement le savant. Il est vrai qu'un pauvre vieillard comme moi vous serait de bien peu de secours en cas d'alerte. Bonne nuit, messieurs, et, surtout, bonne chance !

— Quelle volte-face devant le danger, grommela Tom Wills en entendant les pas de Sir Royglott Doughtorby s'éloigner au long des corridors sonores. Je suis, ma foi, bien aise que ce vieux crocodile soit allé se mettre au lit.

— En attendant, constellons la nuit de veille de quelques étoiles appropriées, dit Harry Dickson en éventrant un paquet de papier gris, qui était rempli de grosses bougies de fiacre.

— Ah ! fit Tom étonné, des chandelles ! Mais en comptant celles des appliques et celles du lustre, nous n'avons pas moins d'une trentaine de lampes électriques pour illuminer cette pièce !

— Ce qui nous mettrait à la merci du premier plaisantin venu qui couperait le courant dans la cave, ricana Harry Dickson. Faute d'un clou, Martin perdit son âne ! Voilà un dicton français que tout les détectives du monde devraient se répéter à chaque réveil !

Il choisit sur la cheminée quelques chandeliers en cuivre, artistement ciselés d'autres encore en grès flamand, et bientôt une douzaine de petites langues de feu illuminèrent la chambre.

— Des chandelles, un grand feu de bois, le vent qui pleure au-dehors, voilà un cadre de roman exquis pour la sombre littérature d'une Anne Radcliffe, railla Harry Dickson en bourrant sa pipe.

— Et un bizarre fétiche indien, qu'une main mystérieuse viendrait dérober sur le coup de minuit, acheva Tom Wills, tenez, maître, cela me fait penser que nous n'avons pas même demandé à voir ce curieux *Soleil Vert*.

Harry Dickson ne répondit pas, mais se mit à examiner soigneusement le coffret de laque.

— Pas de serrure apparente, murmura-t-il, rien ne fut plus solidement fermé que cette boîte.

Tout à coup, Tom Wills vit le visage du détective se durcir, le fameux pli barra son front, ses yeux se plissèrent, ne laissant filtrer entre leurs paupières, qu'une lueur insolite.

Le jeune homme connaissait trop bien cette expression de la physionomie du maître ; une de ces pensées formidables, qui ouvraient presque toujours la piste du crime devant le grand détective, avait dû surgir dans son esprit.

Soudain, il partit d'un éclat de rire à la fois amer et furieux et, d'un revers de main, il balaya la table, jetant sur le sol le coffret de laque.

— Maître ! s'écria Tom Wills, que faites-vous ?

— Donnez un coup de talon sur cette saleté, ricana Dickson.

— Mais...

— Faites ce que je vous dis !

A contrecœur, Tom Wills obéit, et d'un seul coup la boîte éclata.

— Eh bien ? demanda froidement le détective.

Tom poussa une exclamation de stupeur.

— Vide !

— Et pris ! ajouta Harry Dickson.

— Pris ? Qui donc ?

— Mais nous ! Essayez donc d'ouvrir la porte ou l'une de ces fenêtres, petit benêt que vous êtes ! Il est vrai que je ne vaux guère mieux que vous, mon pauvre Tom, pour m'être laissé prendre au piège de la sorte ! Attention ! Ah, les bandits !

C'était Dickson qui venait de pousser cette exclamation horrifiée.

Quelque chose grésilla dans la cheminée et, aussitôt, un brouillard verdâtre se répandit dans la chambre.

— Des gaz ! gémit Tom, et en même temps, une douleur lancinante lui déchira la poitrine.

Harry Dickson saisit un des chandeliers et, de toutes ses forces,

le lança dans la fenêtre. Il y eut un bruit de verre cassé, mais le lourd objet de cuivre rebondit à l'intérieur de la pièce : les volets contre lesquels il venait de se heurter étaient en tôle épaisse.

Une violente odeur de chlore se répandit dans la chambre, corrodant les poumons des détectives, leur brûlant les yeux et les narines.

Comme un fou, Harry Dickson s'escrimait contre la lourde porte de chêne, sans réussir à l'ébranler.

Soudain, une voix caverneuse s'éleva, si proche des deux détectives qu'ils crurent que quelque être invisible les frôlait :

— Malheur à ceux qui approchent le *Soleil Vert* sans en avoir le droit !

Harry Dickson toussa péniblement, mais trouva assez de force pour répondre :

— Finissez cette comédie, Sir Doughthorby, et sachez que ce genre de plaisanterie pourrait vous valoir les travaux forcés, si pas davantage.

— Impies, votre fin est proche, votre heure est venue ! clama la voix avec emphase.

— Cabotin ! Sinistre cabotin ! râla le grand détective, et voyant tout à coup Tom Wills s'écrouler, évanoui, il cria d'une voix menaçante :

— Vous me paierez cela, canaille !

— Voyou ! hurla la voix mystérieuse, imbécile, détective à la manque, je...

La phrase ne s'acheva pas, Dickson entendit un bruit lointain de lutte et remarqua que les émanations délétères se dissipaient.

L'air, bien qu'affreusement vicié, se respirait plus aisément, et déjà Tom Wills se relevait, titubant comme un homme ivre.

— Mr. Dickson, m'entendez-vous ?

Ce n'était plus la même voix de traître de mélodrame, mais une voix claire et agréable.

— Oui, répondit le détective, tout en se demandant : « Où diable ai-je pu l'entendre déjà ? »

— Il y a des crampons dans la cheminée qui est large comme une cage d'escalier, montez donc et faites vite !

— Oui êtes-vous ? hasarda Dickson.

— Peu importe, lui fut-il répondu avec impatience, venez ; dites-vous que c'est pour le salut d'Ethel Somerville !

— La voix qui m'a parlé au téléphone, la nuit de l'enlèvement de la jeune fille, s'écria Harry Dickson en se frappant le front. Vite, Tom, plus vite que cela.

Les crampons annoncés étaient là, en effet, et les deux détectives montèrent aussi aisément le long des parois suiffeuses de la cheminée,

que s'ils s'étaient servis d'une échelle d'incendie.

— Nous devons passer le deuxième étage en ce moment, grommela Dickson. Ah ! voici de la lumière !

Une partie de la cloison de briques avait dû être enlevée, ou s'être écroulée récemment, car il venait d'arriver devant une ouverture fort large, donnant dans une chambre éclairée à l'aide d'un puissant photophore.

— Au moins, on respire ici, remarqua Harry Dickson en aspirant une large goulée d'air frais et en regardant autour de lui.

— Maître ! fit tout à coup Tom Wills, qui venait de le rejoindre, il y a un homme qui se cache dans le coin de la porte !

Le détective tira vivement son revolver de sa poche et s'approcha de la forme accroupie.

— Soames ! s'écria-t-il.

— Est-il mort ? demanda Tom Wills.

Le maître secoua la tête.

— Non, il respire ; il a dû recevoir quelque bon coup de matraque, ou un fameux direct sur le museau. Allons, levez-vous, ordonna-t-il avec rudesse en prenant le maître d'hôtel au collet.

Celui-ci gémit et jeta un regard anxieux sur les deux intrus.

— Cela ne vous réussit pas trop de déverser des gaz empoisonnés dans les cheminées, maître coquin, ricana le détective en secouant Soames comme un vieux prunier.

— Aïe ! vous me faites mal ! gémit le valet. Ne voyez-vous pas que je suis blessé ?

— Qui donc vous a arrangé de si belle façon ? goguenarda Dickson.

— C'est lui, l'homme qui s'est enfui d'ici, répondit machinalement le domestique. Il avait percé un trou dans la cheminée.

— Et il vous a surpris au milieu de votre infernale besogne, quelque part dans les combles, hein ?

— Arrêtez-moi, pleurnicha le couard qui tremblait comme une feuille, et je vous dirai tout. Je ne suis qu'un pauvre domestique et je n'ai fait qu'obéir. Mais ne me laissez pas tomber dans les mains de l'homme, c'est un véritable démon !

— Qui est-ce ? s'enquit Harry Dickson.

L'homme haussa les épaules.

— Je n'en sais rien !

Le détective explora du regard la chambre autour de lui.

— Oh ! Voici qui ressemble rudement à une prison ! Des barreaux aux fenêtres, et une chaîne scellée dans la muraille !

— Elle est brisée ! dit Soames d'une voix sombre.

— Et l'oiseau s'est enfui !

Soames approuva tristement de la tête.

— Je n'ai fait qu'obéir, répéta-t-il.

— Sir Doughtorby possédait donc sa petite prison personnelle ? ricana le détective.

Soames se contenta de baisser la tête.

— Je vous dirai tout.

— Tout à l'heure ! ordonna sèchement Harry Dickson. Conduisez-moi d'abord à la chambre de votre maître !

— Vous me protégerez, n'est-ce pas ? murmura le valet en frissonnant.

— Marchez toujours !

Tom Wills s'empara du photophore et, précédés de Soames, ils descendirent au premier étage pour s'arrêter bientôt devant une chambre à la porte grande ouverte.

— Il n'est plus là ! s'exclama le domestique.

— Pas étonnant ! gronda Harry Dickson.

Brusquement, le détective se jeta en arrière en bousculant Tom, sa main tenta d'agripper le maître d'hôtel, mais il était trop tard.

Un déclic se produisit, suivi d'un choc lourd, puis d'un cri affreux.

Soames s'écroula à leurs pieds dans un flot de sang, la tête fendue jusqu'aux épaules.

— Une véritable guillotine ! hurla Harry Dickson, en regardant la mécanique infernale qui venait de se déclencher.

Entre les chambranles de la porte qui lui servaient de montants, un lourd couperet venait de choir, tuant net le premier qui était entré dans la pièce, Soames.

— Cette fois-ci, c'est la potence, Royglott Doughtorby, dit Dickson d'une voix sombre. Mais, pour l'instant, il doit être loin !

La maison fut explorée de fond en comble, mais se révéla complètement vide d'habitants.

— Je m'en doutais bien, murmura le détective. Le personnel a dû être congédié ou éloigné. Il n'y avait que Doughtorby et son complice dans toute la maison.

Ils étaient revenus dans le cabinet de travail, encore illuminé par quelques bougies et où stagnait une âcre odeur de chlore.

Soudain, Tom poussa une exclamation de surprise et, du doigt, désigna une feuille de papier blanc, posée sur les débris de la fameuse cassette de laque noire.

Harry Dickson s'en empara et aussitôt son élève vit ses traits refléter une profonde perplexité ; il s'approcha et lut, par-dessus l'épaule de son maître, ces quelques lignes tracées au stylo, d'une main hâtive : *Mr. Dickson ! Rendez-vous à Lima : ne perdez pas de temps à Londres. Au nom de Walter Somerville assassiné, de Miss Ethel tenue dans une captivité odieuse.*

— Qui donc ? commença le jeune homme.

— Je sais, répondit doucement Harry Dickson, baissant pensivement la tête, j'aurais reconnu cette écriture entre mille.

— Allez-vous y donner suite ?

— Sans tarder, je vous le jure !

— Mais qui nous envoie ceci ?

— Le Chat-Tigre ! répondit simplement le grand détective.

4. La ruelle du Silence

Depuis huit jours, Harry Dickson et Tom Wills traînaient la semelle dans la poussière volcanique et corrodante qui tapisse le pavé de Lima la Blanche. Ils erraient sans but par les *calle* et les *plaza* torrides, harcelés par les mendiants et les petits camelots indiens, étanchant leur soif ardente avec d'innombrables limonades tièdes et coûteuses, fumant d'âcre cigares noirs, dont les feuilles se déroulaient obstinément comme des rouleaux de papyrus.

— Je me demande ce que nous faisons ici, se lamentait pour la centième fois Tom Wills, en repoussant l'odieux brouet aux féveroles que l'on venait de leur servir sous le nom pompeux *d'irish stew*.

— J'attends, fit laconiquement le maître.

— C'est gai ! bougonna Tom Wills. Et puis, il me semble que, depuis quelque temps, on nous jette des regards soupçonneux et bien noirs !

Harry Dickson approuva.

— Ce n'est que trop vrai ; aussi, j'espère que notre attente ne se prolongera pas outre mesure.

Au même moment, il se sentit tirer doucement par la manche et vit devant lui un de ces petits mendigots au teint de cuivre.

— Belle pastèque, *senor*, glapit le gamin, très belle et pas chère !

— Allez au diable ! gronda Tom Wills en faisant mine d'écarter l'importun.

— Il est frais ! Il est beau comme un soleil... et tout vert encore !

— Donne ! fit Dickson, en jetant un peu de monnaie au petit colporteur. Tenez, Tom, continua-t-il, emportons cela dans notre chambre, ce sera toujours plus frais que ces horribles limonades !

A peine eurent-ils regagné leur appartement, que le maître se tourna vers Tom Wills.

— Surveillez le couloir, ordonna-t-il d'une voix brève.

Tom obéit, vit le corridor désert et en fit part au détective.

Celui-ci prit son couteau de poche et en fendit le grand fruit juteux.

Il en retira une mince bande de papier sur laquelle deux phrases étaient écrites :

Passez cette nuit par la ruelle du Silence. Les Chinois circulent dans tout le pays.

— Au diable si j'y comprends quelque chose ! murmura Tom

quand il eut lu à son tour.

— Pourtant, c'est d'une clarté aveuglante, répondit Harry Dickson en souriant, et notre correspondant est un homme rudement habile.

— Le Chat-Tigre ? demanda Tom en faisant la grimace.

— Eh oui !

— Un voleur ! Avez-vous confiance en une pareille créature ?

— Comme en vous, comme en moi-même !

— Eh bien, elle est forte celle-là ! s'écria Tom Wills, mécontent.

— N'oubliez pas que le Chat-Tigre est Français, et qu'il se porte au secours d'une femme ! Pour moi, cela suffit, riposta gravement le maître.

— Qu'est-ce que c'est que cette ruelle du Silence ?

Harry Dickson réprima difficilement un frisson.

— Un bien vilain endroit, Tom, murmura-t-il d'une voix un peu altérée. J'en ai entendu parler par hasard en arrivant ici.

» C'est, tout au fond de cet effroyable quartier interlope du port, une longue ruelle étroite et sombre, que l'on dit inhabitée, ou qui devrait l'être.

» Un cordon sanitaire de soldats en barre l'entrée, car la peste y a fait des ravages, ces derniers mois, et l'épouvantable mal y stagne encore, dit-on. C'est pour cela que la population l'a désertée ; mais si elle ne l'est pas tout à fait, elle doit être hantée par les pires hors-la-loi, qui préfèrent le fantôme de l'épidémie à celui de la justice.

— Et nous allons nous risquer là-dedans ? balbutia le jeune homme.

— Notre métier comporte des dangers, répliqua simplement le détective, mais j'ai tout lieu de croire que celui qui nous y fait venir ne nous en ferait pas courir d'inutiles. Nous irons donc.

Harry Dickson tomba alors dans une profonde rêverie, à laquelle Tom Wills ne se hasarda pas à l'arracher.

Il restait immobile, blotti dans son fauteuil d'osier, les yeux perdus au loin, fixés sur les montagnes lointaines de l'est, qui apparaissaient, vaporeuses comme des nuées.

Le soir vint rapide, accompagné de lueurs d'orage et de sourds grondements de tonnerre. Une pluie tomba, brève mais drue, fouettant la lourde poussière des rues, puis cessant brusquement.

Harry Dickson s'ébroua, comme s'il venait d'être arrosé par l'ondée, puis il siffla une petite gigue écossaise.

— Allons, ça va bien, marmotta Tom, le patron est de belle humeur, sinon ce ne serait pas cette bourrée des fifres des Highlands qu'il sifflerait ! Je vais enfin pouvoir ouvrir le bec sans m'attirer un de ses écrasants silences en guise de réponse !

Il toussa pour s'éclaircir la voix et dit doucement :

— Cette allusion aux Chinois n'a pas été faite pour des prunes, j'imagine.

Harry Dickson se mit à rire.

— Excellent, Tom ! Vous parlez d'or, mon ami, et en même temps, vous me faites signe de ne pas éterniser cette sieste. Que pensez-vous de Li-Ping ?

— Li-Ping ? Tom Wills se gratta l'oreille et réfléchit, puis il poussa un joyeux éclat de rire. Le petit coolie, muet comme une carpe, parce que les bandits cantonnais lui avaient coupé la langue, c'était un de mes bons rôles, maître.

— En effet, mon garçon, et puisqu'il en est ainsi, je crois que vous serez fort aise de voir ressusciter, pour quelque temps, cette petite canaille.

— Compris ! dit Tom en faisant un entrechat. Enfin on va se mettre au travail !

La nuit était tombée, les hautes lampes à arc étoilaient l'ombre et déversaient une lumière crue sur les palmiers et les hibiscus abreuvés par l'averse crépusculaire. Des parfums très lourds montaient des jardins proches, des guitares chantaient des cantilènes dans les ruelles obscures, mais grouillantes de vie.

Dans la salle de bains, Harry Dickson et son élève s'affairaient.

Tom Wills faisait des grimaces que le miroir lui renvoyait fidèlement ; il paraissait content de lui-même.

— Tout à l'heure, Li-Ping se plongera dans le grand silence des muets, maître, dit-il. Pour le moment, il se servira encore de sa voix pour vous demander comment vous trouvez sa jaune frimousse.

— Aoh ! tès bien, joli joli, toi, Li-Ping, glapit une atroce petite voix de fausset dans son cou.

Le jeune homme se retourna et contempla avec ébahissement le vilain bonhomme qui se confondait en courbettes obséquieuses devant lui.

C'était un affreux Chinois aux yeux chassieux, aux regards torves, dont la bouche s'ouvrait sur une épouvantable carie dentaire, due à l'usage immodéré de l'opium. Une lamentable défroque, mi-européenne, mi-asiatique, couvrait ses membres étriqués.

— Eh bien, vous n'êtes pas beau, je vous l'assure, murmura Tom Wills avec un peu d'effroi.

Harry Dickson reprit sa voix coutumière pour lui répondre.

— On aurait tort de s'engager dans la ruelle du Silence, avec une mine plus avenante, mon petit. Et maintenant, nous allons emprunter, sinon le chemin des chats, du moins celui des gens voyageant incognito. Avez-vous un revolver sous votre blouse ?

— Il y en a deux, ainsi qu'une ample provision de cartouches et de chargeurs, répondit fièrement le jeune détective.

— Bien, Tom, vous comprenez admirablement les situations, même à demi-mot, et à moins encore s'il le faut. En route !

L'hôtel était désert, tout le monde se trouvait au jardin ou sur les terrasses, le personnel s'affairait autour des tables, servant des boissons glacées et des coupes de fruits. Les deux pseudo-Chinois glissaient comme des ombres par les couloirs solitaires, puis, par une porte de service, ils gagnèrent le dépotoir de l'hôtel. De là, ils eurent facilement accès à une de ces venelles sordides qui longent les sorties des plus beaux immeubles de la capitale péruvienne.

— Maintenant, je suis Su-Su, et vous Li-Ping, dit Harry Dickson à voix basse en entrant délibérément dans la zone brillamment éclairée des grandes artères.

Dans l'étrange cohue vespérale de Lima, ils passèrent totalement inaperçus.

La nuit libère, dans la bruyante cité sur laquelle plane une éternelle menace volcanique, la population la plus disparate :

Péruviens orgueilleux, Espagnols hautains, métis méfiants, indiens fiers et sombres, roulés dans leurs *zupetas* bariolés, Chinois discrets, Américains bruyants. Européens dépayés...

A plusieurs reprises, les faux Chinois eurent à essuyer les injures de quelques *hidalgos* loqueteux, pour ne pas leur avoir cédé assez vite le haut du pavé.

Le métier de détective a ses inconvénients, tout comme ses gloires, se disait Tom Wills, en faisant de louables efforts pour ne pas se colleter avec un de ces prétentieux mendiants.

Bientôt, les rues devinrent moins houleuses, une foule moins dense les peupla, des ombres suspectes rôdaient, on approchait du port.

Au loin, on voyait les sveltes silhouettes des grands voiliers nitratiers allemands tendre leurs mâts et leurs vergues aux voiles carguées vers la faucille claire de la lune ; de gros cargos anglais et américains sommeillaient sur l'eau comme des bêtes repues ; de temps à autre, les voix avinées des matelots en bordée parvenaient jusqu'à nos deux héros.

Dickson toucha doucement Tom à l'épaule.

— Voyez-vous ces feux, à droite du môle ?

— On dirait des torches à pétrole.

— Ce sont les brasiers du cordon sanitaire, la ruelle du Silence n'est pas loin.

Ils firent encore une centaine de pas dans cette direction, quand l'éclair blanc d'une baïonnette scintilla à six pieds de leur visage.

— On ne passe pas ! cria une voix rauque.

Pour toute réponse, Harry Dickson fit sonner quelques pièces de monnaie au fond de ses poches.

La sentinelle, une espèce de métis déguenillé, lui tendit une main malpropre, et le détective y glissa une piécette.

— Trop peu ! grogna l'homme.

— Hélas, mon capitaine, gémit Su-su, nous sommes de pauvres coolies !

— Des voleurs, oui, tous les Chinois le sont, mais ce n'est pas mon affaire. Ce sera un peso mexicain, sinon je vous pique mon coupe-chou dans le lard, gueule de pamplemousse !

Le grand Chinois obéit en rechignant.

— Vous ferez certainement de bonnes affaires dans la ruelle du Silence, mon empereur, ricana le soldat, il y a du bath monde par-là ce soir !

— Le Bouddha vous entende ! répondit Su-Su en s'éloignant, tirant le silencieux Li-Ping par le pan de sa veste.

Un espace raviné comme une friche, jonché de décombres et couvert de plantes rudérales, s'ouvrait devant eux. Au loin, entre deux hautes bâtisses tombant en ruine, une ruelle bâillait comme une entaille.

— C'est là ! murmura Dickson.

Tom Wills se boucha les narines.

— Quelle odeur, mon Dieu ! Comparé à cette malédiction, Whitechapel embaume comme une rose !

La ruelle n'était qu'un cloaque, d'où, à leur approche, des rats s'enfuirent en criant avec fureur.

— Regardez, maître, souffla Tom, il y a un particulier qui veille encore par ici.

Il désigna une mesure inquiétante, où, par une fente du volet, on distinguait une lueur rougeâtre.

— Voyons toujours, dit le détective en collant un œil contre la fissure.

Tom vit frémir les épaules du détective et se hâta de regarder à son tour.

Il aperçut une petite pièce nue et d'une saleté indescriptible, éclairée par une haute et grêle bougie de cire brune.

— On dirait que ce cierge veille sur quelque chose, murmura-t-il, angoissé.

Au même moment, il remarqua deux formes immobiles étendues sur le sol de terre battue.

Sans répondre, Harry Dickson poussa la porte, dont le loquet et un faible verrou sautèrent facilement.

Ils entrèrent alors dans l'espace éclairé par le cierge funéraire.

Deux cadavres s'allongeaient à leurs pieds, cadavres vêtus à l'européenne.

Mais Harry Dickson lui-même semblait pétrifié par l'étrange et

atroce spectacle : ces corps, ces vêtements, et puis ces visages !

Harry Dickson et Tom Wills étaient là devant eux-mêmes, blêmes, sanglants, morts !

Pourtant, le détective reprit vite ses esprits et, attentif, se pencha sur les troublants cadavres.

— Souverainement bien maquillés, fit-il enfin, avec un petit rire chevrotant. Ah ! notre ami le Chat-Tigre est un homme habile, je dois le reconnaître et le répéter !

— Pourquoi a-t-il assassiné ces deux malheureux, pour les maquiller si funèbrement ensuite ? demanda Tom avec horreur et colère.

— Il n'a tué personne, mon petit.

— Et ces gorges ouvertes à coups de poignard ?

— Ces estafilades n'y ont été apportées qu'après une mort toute naturelle ; regardez donc, vous verrez que le sang a à peine coulé. Je constate simplement qu'à Lima, tout aussi bien qu'à Londres, on peut se procurer des macchabées dans les amphithéâtres d'anatomie, en y mettant le prix, cela va sans dire.

Mais Tom secoua la tête d'un air obstiné.

— Et moi, je vous dis qu'il y a crime ! Vous ne sentez donc rien, maître ? fit-il, en reniflant d'un air significatif.

Harry Dickson approuva.

— En effet, cela sent la poudre, un coup de feu a dû être tiré ici, très peu de temps avant notre arrivée.

Tout à coup, le jeune homme poussa un gloussement de joie en voyant un point jaune étinceler dans un coin de la pièce.

— Voici la douille ! s'écria-t-il d'un air triomphant. C'est une cartouche de browning qui vient d'être brûlée !

Harry Dickson l'examina d'un coup d'œil rapide.

— Non, de webley, revolver anglais d'un modèle nouveau ; je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup de ce genre à Lima.

— Mais pouvez-vous expliquer cette lugubre mise en scène ? s'écria Tom, A-t-on voulu nous effrayer ?

Harry Dickson secoua vivement la tête.

— Pas le moins du monde ; l'homme qui s'est livré à cette sinistre besogne n'a voulu que nous rendre service, et il y a merveilleusement réussi : Harry Dickson et son élève Tom Wills, que tout le monde a pu voir débarquer dans la capitale du Pérou et déambuler ensuite, huit jours durant, par les rues, ont été victimes de leur folle audace, et se sont fait bêtement assassiner dans une ruelle interlope entre toutes ! Demain, il y aura un ou plusieurs coquins pour respirer plus à l'aise sous le beau ciel bleu de l'Amérique du Sud !

Tom jeta un coup d'œil admiratif à son maître.

— Eh bien, si je m'attendais à cela ! fut tout ce qu'il put

répondre.

— La route sera longue, Tom, dit gravement le détective, mais elle est libre, et cela est important.

Ils s'apprêtèrent à sortir de la chambre sinistre et Tom s'avancait le premier dans l'étroit couloir qui précédait la pièce ; soudain, il recula brusquement.

— Il y a un homme caché derrière la porte ! murmura-t-il d'un air effrayé.

Revolver au poing, Dickson s'avança à son tour.

— Faites jouer votre lampe électrique, Tom, ordonna-t-il à voix basse. Haut les mains ! continua-t-il en mettant en joue la forme accroupie derrière une porte hors de ses gonds.

Mais la silhouette ne bougea pas.

La lumière de la lampe la frappa alors en plein visage et les deux faux Chinois virent la haute et sombre silhouette d'un Indien, drapé dans un manteau déchiré.

— Mort ! fit Dickson en voyant une étoile sombre au milieu du front de l'inconnu.

Tom Wills poussa une légère exclamation.

— Maître, je le reconnais, c'est un de ceux qui nous ont insultés dans la rue pendant que nous venions ici !

Harry Dickson approuva du geste.

— Il s'apprêtait probablement à en finir avec les véritables Dickson et Tom Wills, observa-t-il. Ces diables d'Indiens peuvent-ils regarder à travers les murs ? Ce n'est pas impossible, surtout s'il s'agit de murs d'hôtel. En tout cas, notre ange gardien veillait, et un bon pistolet Webley s'est mis de la partie. Ah ! qu'est ceci ?

Il venait de voir que la chemise de l'Indien était à moitié arrachée et découvrait sa poitrine bronzée.

— Un tatouage ! dit Tom.

— Un soleil vert... Cet homme est un Indien tihu, un des mystérieux Indiens de la montagne. Cela vaut une indication de longitude et de latitude précise.

— Comment cela ?

— En d'autres termes, c'est chez les Tihus que notre recherche devra aboutir. En route, Tom, vers cet étrange pays blotti au creux d'une mystérieuse vallée des Andes, vers cette terrible contrée pleine d'embûches dont, si mes souvenirs sont exacts, bien peu de voyageurs sont revenus !

5. L'hacienda des spectres

Quelques semaines plus tard, un long convoi serpentait à travers un défilé rocheux des Andes.

Une dizaine de chariots, tendus de toile blanche et entourés de cavaliers sous les ordres d'un *capataz*, le composaient.

Ce *capataz*, Fernando Rodriguez, était un homme jovial et de mine avenante, malgré sa rudesse.

Ce jour-là, pourtant, une ombre soucieuse passait de temps en temps sur son visage buriné par le soleil et les intempéries.

Il éperonna légèrement sa monture et arriva bientôt à hauteur du premier chariot.

— Bonjour, Su-Su, bonjour, Li-Ping, petit diable aussi bavard qu'une carpe, dit-il d'un ton qui s'efforçait de rendre gai. Les cahots de la voiture ne vous ont pas trop tarabusté les reins cette nuit ?

— Bonjou, seno, zézaya Su-Su, en grimaçant un hideux sourire, nous domi comme des seno-itas ! Oui.

— Ecoutez, dit le *capataz*, je vous avoue que je ne devrais pas être si familier avec des Chinks, car cela me fait mal voir de mes hommes. Mais, pour moi, un homme en vaut un autre, qu'il soit Chinois ou Américain de Chicago ; et puis, vous m'avez bien payé votre voyage. Je vais à Cuzco, vous le savez, et bientôt, nous ne ferons plus route ensemble, nos chemins vont se séparer aujourd'hui même. Pourtant, je suis soucieux à l'idée de vous voir partir dans cette affreuse solitude. Pourquoi vous obstinez-vous à prendre le chemin du sud ? Au nord aussi, il y a des gisements d'argent où vous pourrez faire des affaires. Et puis vous y trouverez des compatriotes ; tandis que du côté que vous avez choisi, vous ne trouverez que des araignées géantes, des mygales, des serpents, des pumas et de sales bêtes d'Indiens. Si vous faisiez route avec moi jusqu'à Cuzco ? Je ne vous demanderai pas un liard de plus, et vous conduirai vers un pays autrement hospitalier que celui-ci.

Mais Su-Su secoua énergiquement la tête.

— Bouddha en a décidé ainsi, dit-il solennellement, je veux avoir nouvelle et belle concession dans le Sud !

— Entêtés comme tout, ces frères jaunes ! murmura le bon *capataz*. Enfin, ma conscience sera plus en repos de vous avoir prévenus. Là-bas, derrière cette butte, vous devrez prendre congé de nous. Un assez bon chemin conduit à travers la montagne, bien que

personne ne l'emprunte plus, sinon des Indiens appartenant, dit-on, à une tribu très puissante, mais aujourd'hui décimée.

— Alos, il ne faut plus les cainde, di Su-Su, en riant doucement.

Mais le *capataz* ne partagea pas sa gaieté.

— Sait-on jamais ! murmura-t-il. Pour être morts depuis des siècles, ces damnés Indiens n'en sont pas moins restés redoutables par leurs sortilèges. Pour ma part, j'aimerais beaucoup ne pas devoir croire aux fantômes ; mais est-ce possible dans un pays pareil ?

Su-Su ne semblait prêter qu'une attention polie et distraite à ce que lui racontait Rodriguez et Li-Ping s'amusait à chasser les mouches avec un éventail en paille tressée.

— J'oublie que je parle à des Jaunes, qui ne sentent ni ne croient comme nous, grogna le chef de la caravane. N'importe, il ne sera pas dit que je n'aurai pas tout fait pour empêcher ces pauvres gueules de citron de rendre visite au diable !

De la pointe de son fouet, il montra la direction aux deux voyageurs.

— Eh bien, vous prendrez le chemin en question, il vous conduira, vers la fin de la journée, à un bois de cactées derrière lequel vous verrez les ruines de la ferme Manuele.

— Manuele ? demanda Su-Su, et en uine ?

— Et comment ! Il a plus de trente ans que le fou qui s'y était établi y perdit sa fortune et sa vie. Depuis, personne ne s'est plus soucié d'occuper l'hacienda aux spectres.

— Bouddha nous enseigne de cainde les espits impus de la nuit, remarqua sentencieusement Su-Su, mais il nous donne également le moyen de les combattre.

— Eh bien, combattez-les donc, les spectres de l'hacienda Manuele, rétorqua le *capataz* avec un peu d'humeur. Après tout, si le cœur vous en dit...

— Il y a beaucoup de sotes de fantômes, objecta Su-Su, de l'air le plus détaché du monde : ceux des défunts à qui les fils ne endent pas le culte dû aux ancêtes. Ils pleurent et ils cient dans le vent de minuit, mais ne sont edoutables qu'à ceux qui leu ont manqué de espect. Il y a aussi les spectes des dagon qui ont été insultés.

— Rien de tout cela, reprit le *capataz*, les spectres de l'hacienda Manuele, ou plutôt le spectre, est d'une tout autre essence : c'est un lac !

— Comment ! s'écria Su-Su, perdant tout à coup son beau calme.

— Un lac qui apparaîtrait soudain !

Su-Su hocha gravement la tête.

— J'ai vécu au Caie et dans les déserts d'Egypte, je sais ce que c'est qu'une fatamogana ; ce n'est qu'un miage et il n'y a rien de spectral dans son apparition.

— Et moi, riposta Rodriguez avec aigreur, bien que vous me voyiez la rude apparence d'un voiturier des montagnes, j'ai fait deux ans d'université à Lima, et je connais aussi ce que l'on appelle un mirage des sables. Non, Su-Su, le lac qui surgit brusquement à deux cents pas de la ferme maudite, est vraiment un lac. A peine ses eaux ont-elles envahi la cuvette qui se creuse dans le sable et dans le roc, que de drôles de particuliers se mettent à y faire du canotage ! Je vous jure que les gens qui l'ont raconté sont dignes de foi ! Ah ! le mystère peut paraître ridicule sur les terrasses des cafés de Lima, mais il devient réel et effrayant une fois qu'on s'engage dans les Andes ! Mais, en bavardant, nous avons atteint la croisée de nos chemins. Que votre dieu vous garde, Su-Su, et vous aussi, Li-Ping, le bavard !

La séparation fut brève, mais cordiale.

Les deux Chinois se mirent en selle sur deux solides mules, qui partirent au trot, tandis que le bon *capataz* faisait claquer son immense fouet et poussait des cris en guise d'adieu.

— Je vais enfin pouvoir ouvrir le bec, commença Tom.

— Attention, mon petit, continuez encore à me parler par signes, jusqu'à ce que cette butte nous cache aux regards des gens de la caravane. En ce moment, d'excellentes jumelles doivent nous suivre encore attentivement. N'avez-vous pas remarqué deux gauchos très bruns qui, tout au long du voyage, nous ont attentivement observés ?

— En effet, murmura Tom Wills.

— Gardons notre mimique habituelle pendant quelques lieues encore, jusqu'à ce que la caravane de Rodriguez ait disparu à nos yeux.

Les mules commencèrent à graver une pente, puis la route continua en palier, jusqu'à ce qu'une descente assez abrupte les conduise vers un petit vallón.

Harry Dickson jeta un regard autour de lui avant de commencer à dévaler ce raidillon.

Vers le nord, le convoi du *capataz* Rodriguez n'était plus qu'une tache sombre à peine mouvante. Dickson eut peine à retenir un frisson devant l'immense solitude du lieu.

— Et moi, je me demande toujours ce que nous faisons ici, maugréa Tom Wills, et depuis le début de ce satané voyage, je ne cesse de me poser la même question.

Harry Dickson eut un léger geste d'impatience. Au fond, il sentait que son élève n'avait pas complètement tort.

Depuis le commencement de cette étrange aventure, il avait été le jouet, en somme, d'une volonté supérieure à la sienne, volonté alliée sans doute, mais dont la mystérieuse puissance blessait parfois l'amour-propre du maître. Pourtant, il sentait confusément que les choses allaient changer, qu'une période d'action allait intervenir.

— Il me plaît de me laisser guider pour l'heure, répondit-il sèchement à son élève. Holà ! regardez donc à vos pieds ; ne dirait-on pas une maison ?

Ils distinguèrent, au fond du vallon, une construction basse en briques sèches, dont la couleur se confondait avec le teint ocreux du sol et de la montagne.

— La ferme Manuele ! murmura Tom Wills. L'hacienda des spectres ! Quels sont les gens assez fous pour venir s'établir dans ce désert de rocailles ?

— N'oubliez pas que nous foulons un sol riche en minerais d'argent, mon garçon, répondit Harry Dickson, ce qu'il serait sans doute plus intéressant de savoir, c'est la raison pour laquelle ce Manuele devint fou il y a quelque vingt ans, pourquoi ses successeurs ont tous connu une destinée tragique, et pourquoi cette ferme est maintenant l'objet d'une terreur générale dans la région.

— Le lac fantôme du *capataz* ?

— Pourquoi pas ? Cela me semble fort plausible !

— Non mais, des fois ! Un lac fantôme ! s'écria Tom Wills.

Les mules s'ébrouaient devant la demeure abandonnée, tondant avidement quelques maigres herbes poussant entre les pierres.

La ferme Manuele était ouverte à tous les vents. Les deux détectives entrèrent dans une longue salle basse très fraîche, où régnait une pénombre agréable, après l'éclat violent du jour.

Le sol dallé était relativement propre, comme si un balai soigneux était passé récemment par-là. Harry Dickson le considéra d'un air soupçonneux.

— Voyagerons-nous encore comme deux diables de Chinks ? demanda soudain Tom.

— Non, répondit laconiquement son maître.

— Pourquoi ? commença le jeune homme.

Harry Dickson ricana.

— Voici qui répond pour moi, dit-il amèrement en indiquant des objets épars dans un coin de la salle.

— Nos bagages ! s'écria Tom Wills.

— Nos vêtements de voyage y sont, dit Dickson. J'en conclus que notre guide mystérieux nous permet de reprendre notre forme première.

Le jeune homme grinça des dents.

— Il nous prend donc pour des pantins ?

Harry Dickson eut un geste de lassitude ; il se sentait plus dérouté qu'il ne voulait bien l'avouer.

Le soir s'annonçait par de longues lueurs violettes courant sur l'horizon et allumant mille feux sur la crête des montagnes. Les mules furent pourvues abondamment de fourrage et purent s'abriter dans

une des salles voisines de la grande pièce qu'occupaient les détectives.

Tom Wills dansa de plaisir en se débarrassant de ses haillons chinois pour revêtir un joli costume sport qui faisait son orgueil à Londres. Harry Dickson était redevenu l'austère gentleman de Baker Street ; il bourra sa fidèle pipe avant d'ouvrir les boîtes de conserves qui leur serviraient de souper.

Tom Wills montra le bel appétit de son âge, mais Harry Dickson toucha à peine aux aliments, préférant de beaucoup les copieuses bouffées qui l'aidaient à penser.

— On dirait que vous attendez quelque chose, maître, demanda Tom, la bouche encore pleine.

— Peut-être. Dépêchez-vous d'aller dormir, je pense que nous aurons beaucoup à faire, demain, fut la réponse laconique.

Le jeune homme jeta un dernier regard à la lune montante et, voyant que son maître s'installait comme pour une veille attentive, il s'enroula dans une couverture et s'endormit d'un sommeil peuplé de rêves de gloire.

La pipe du détective brasillait dans l'ombre ; dans la pièce voisine, servant d'écurie, on pouvait entendre les mules tirer nerveusement sur leurs longues.

La longue et étroite fenêtre ne découvrait qu'un pan du paysage nocturne, rien que des ombres dures et un clair de lune d'un bleu d'acier.

Harry Dickson fixa l'astre des nuits, et un sourire parcourut sa face austère pendant qu'il prenait notre satellite pour témoin de son soliloque :

— De là-haut, chère dame, vous devez, à *cette heure*, voir des choses curieuses.

Il restait immobile ; seule la fumée tirebouchonnant autour de lui mettait un peu de vie dans l'étrange salle.

— Je vois, oui, je sais, maintenant, murmura Dickson. Quelqu'un voulait nous empêcher de venir jusqu'ici, soit, quant au Chat-Tigre, ah ! l'habile homme, et comme je voudrais le connaître !...

Il dressa soudain l'oreille ; un singulier murmure arrivait jusqu'à lui du fond de l'horizon.

— C'est l'heure des fantômes, dit-il doucement, vont-ils tarder à paraître ?

Puis il s'étendit aux côtés de Tom Wills, aussi tranquillement que s'il se mettait au lit dans le home de Baker Street.

Non, les fantômes n'étaient pas venus, car le matin se leva radieux sur la montagne voisine, montrant une vaste étendue privée de vie et de mouvement.

Tom passa une partie de la journée à ramasser des pierres, et comme son maître lui avait montré de minimes parcelles jaunes

s'allumant sur le flanc de l'une d'elles, il s'improvisa chercheur d'or sur-le-champ.

Récolte de pauvre ! Quand le soir s'annonça, le jeune homme, fourbu, avait récolté une vingtaine de minuscules poussières, luisant sur une feuille blanche de son bloc-notes, et Dickson lui apprit gravement qu'avec un peu de chance, il aurait assemblé, de cette façon, un gramme d'or au bout d'un mois.

Tom souffla sur la précieuse poussière, qui s'envola, et renonça à ses rêves de fortune.

Trois, cinq, puis sept jours passèrent dans une inaction parfois déprimante. Le huitième jour se leva.

Le jeune homme vit alors que quelque chose avait changé dans l'allure du maître ; ses yeux brûlaient d'une flamme intérieure, ses mouvements étaient saccadés, nerveux.

— Donnez beaucoup de fourrage aux mules, ordonna-t-il à Tom, puis ne sortez plus, il va falloir ne plus bouger d'ici. Lisez ce livre de Stevenson qui se trouvait dans ma valise, ou bien commencez à rédiger vos mémoires, mais ne mettez plus le nez au-dehors.

— Quoi de neuf, maître ? Allez-vous recommencer à me faire languir ? ronchonna l'élève.

— J'ose vous promettre du neuf pour demain, répondit Dickson qui se souvenait du murmure qu'il entendait depuis sept nuits consécutives, et qui semblait venir des entrailles de la terre. La nuit précédente, ce bruit avait même pris une acuité particulière.

— Dire que nous nous morfondons ici depuis plus d'une semaine, et que les fantômes ne nous ont pas même fait l'honneur d'une visite ! se lamenta Tom Wills. Je me demande pourquoi on appelle cette ruine « l'hacienda des spectres ».

— Ne vous désespérez pas, *my boy*, depuis sept nuits, ils sont en marche pour venir nous trouver ! répondit Harry Dickson en riant.

— Aïe ! gémit Tom, dites-vous vrai ?

Le détective ne répondit pas, mais se mit en devoir de vérifier soigneusement leurs revolvers.

De nouveau, la nuit tomba ; il n'y avait pas de lune, un vent froid soufflait des montagnes et pleurait tristement dans le vallon.

— Demain, murmura Tom dans son premier sommeil.

— Eh oui, dit Harry Dickson à voix basse, demain, je crois que la ferme qui nous abrite aura mérité son nom.

6. La tribu souterraine

Harry Dickson s'éveilla : les mules renâclaient furieusement dans leur écurie improvisée.

— Nous y sommes, murmura-t-il en se levant d'un bond ; puis, considérant son élève endormi, il ajouta :

— Laissons-lui le plaisir, ou plutôt l'effarement de la découverte ! Allons, debout, dormeur !

— Mrs. Crown..., commença le jeune homme.

— Est exactement à dix mille lieues d'ici, compléta le détective, en lui bourrant amicalement les côtes.

— Diable ! je rêvais que je l'entendais geindre, marmotta Tom Wills en se redressant péniblement.

— Ce sont les mules que vous entendez protester dit Harry Dickson avec bonne humeur. Mais, chut ! Ne le dites pas à Mrs. Crown quand nous serons revenus, la ressemblance n'a rien de bien flatteur pour elle !

— Qu'est-ce qu'elles veulent, ces stupides bêtes ?

— Stupides ? Ah, non, elles veulent seulement voir le fantôme !

— Hein ?

— Mettez le nez à la porte, petit !

— Qu'avez-vous vu ? s'écria Tom Wills.

— Moi ? Rien ! Mais s'il fallait toujours *voir pour savoir*, où irions-nous dans le métier, mon pauvre ami !

Tom Wills obéit, frottant ses yeux encore lourds de sommeil ; mais à peine eut-il franchi le seuil, qu'il se rejeta en arrière avec un cri de frayeur.

— Maître ! Maître... ce n'est pas possible !

— Oh ! vraiment ? répondit froidement Dickson sans faire mine de bouger. Vraiment ?

— Là-bas... devant nous... le lac fantôme !

— *All right !* C'est ce qu'il fallait démontrer, acheva comiquement le détective en rejoignant son élève.

A cinquante pas de la ferme, la cuvette sablonneuse avait disparu et fait place à un petit lac aux eaux parfaitement claires dans lesquelles la montagne et le ciel bleu se miraient tranquillement.

Tom Wills allait s'élancer, quand son maître le retint.

— Tout doux, tout doux, ne vous fiez pas à la douceur de ce fantôme : chat qui dort... prenez les revolvers et les munitions, il se

pourrait qu'on en ait besoin.

— Je ne vois personne ?

— C'est vrai, mais je ne m'y fierais pas. Tout est paré ?

Quelques minutes plus tard, ils étaient au bord du lac si soudainement apparu en une nuit.

— Pouvez-vous expliquer ce phénomène ? s'enquit le jeune homme.

— Oui, aisément ; mais ce n'est pas le moment de faire des démonstrations de physique naturelle ou autre. L'heure de l'action sonne ! Diable, qu'est-ce donc ?

Tom Wills suivit du regard le bras tendu du maître et poussa une exclamation d'extrême surprise.

A quelque distance d'eux, un petit aéroplane était posé, les roues de son train d'atterrissage plongeant à moitié dans l'eau peu profonde du bord.

— Allons-y ! ordonna brièvement le détective dont le front se plissa.

Ils l'eurent atteint en, quelques enjambées et, à la force des poignets, se hissèrent dans la carlingue.

— Biplan Voisin, machine française, murmura Dickson d'un air approbateur.

— Flit ! Flutit !

Quelque chose passa à côté de son oreille et, instinctivement, il se baissa.

Un objet blanc vibrait, fiché dans le flanc de la carlingue ; c'était un long couteau à manche d'os.

Presque au même moment, Tom Wills se mit à hurler.

— Attention ! Ils arrivent !

Une chose stupéfiante venait de se passer.

Tout à coup, sans qu'on eût pu dire d'où ils avaient surgi, une dizaine de canots glissaient sur le lac, leur pointe dirigée vers l'avion.

— Les Indiens ! s'écria Tom.

Des visages sombres et féroces se tournaient vers eux du bord des rapides embarcations. De nouveaux couteaux de jet sifflèrent dans les haubans de la machine volante. On entendit le bruit fiévreux des pagaies frappant l'eau du lac fantôme.

— Feu ! Feu ! tirez avant tout sur les rameurs, cria Dickson.

Les revolvers se mirent à cracher la mort autour d'eux.

Il y eut des cris de douleur et d'agonie, des Indiens passèrent par-dessus bord et l'eau se teinta sinistrement de rouge.

Bien que les premières salves eussent opéré de larges vides dans les rangs des assaillants, ceux-ci, après un premier flottement, revenaient à la charge, plus furieux que jamais. Tom Wills faillit finir sa carrière sous le fil aiguisé d'un des terribles couteaux de jet, tandis

que son maître eut brusquement le chapeau enlevé et le cuir chevelu entamé par une de ces armes traîtresses.

— Nous allons être submergés par ces sauvages, murmura Tom en voyant les pirogues s'approcher.

Un sombre désespoir semblait animer la horde qui arrivait, et qui ne se souciait plus des balles.

Déjà, deux griffes noires s'agrippaient au rebord de la carlingue, et Tom fit feu à deux pieds d'une figure grimaçante, qui s'écroula avec un horrible rugissement.

— Les Tihus ! murmura Dickson. Je crois que l'heure est mauvaise !

Les canots fonçaient maintenant sur l'avion.

— Et dire qu'on ne peut s'envoler ! gémit Tom Wills. C'est trop de malchance !

Il avait à peine parlé que l'appareil reçut un choc et soudain l'hélice bougea, les pales décrivirent deux ou trois arcs de cercle, puis se mirent à brasser l'air.

A cette rumeur inattendue, les Indiens eurent un brusque mouvement de recul et les pirogues firent marche arrière vers les eaux profondes du lac.

— C'est un vrai miracle ! cria Tom Wills pendant que Dickson sautait sur le palonnier.

Mais soudain, le jeune homme arrêta le bras du maître prêt à décoller.

Devant l'avion, se déplaçant lentement vers tribord, une main *blanche* sortait des eaux et faisait des gestes d'appel !

Elle s'approchait et, sans réfléchir, le jeune homme l'attrapa, l'attira vers l'aéroplane.

Harry Dickson lui-même poussa une exclamation de stupeur, car un être bizarre venait de se hisser à bord !

Une grosse tête aux yeux immobiles, quelque chose d'irréel et de monstrueux, puis un corps brunâtre et informe.

— Laissez votre revolver en paix, Mr. Wills ! s'écria en français une voix étouffée.

Un éclat de rire lui répondit, poussé par Harry Dickson.

— Un scaphandrier, c'est complet !

Les Indiens, sidérés par l'incompréhensible apparition jaillie des eaux, faisaient des gestes de terreur et n'osaient plus approcher.

Mais, quelques instants après, ils tendirent des poings furieux vers le ciel, où un immense oiseau mécanique, après quelques soubresauts inhabiles, venait de s'envoler !

L'étrange passager indiqua de la main la direction de l'est.

Harry Dickson dirigea son appareil vers un des pics solitaires de la montagne.

Les deux détectives auraient voulu parler, mais le bruit de l'hélice les en empêchait ; du reste, le scaphandrier ne faisait pas mine d'enlever son casque. Quand l'appareil eut pris de la hauteur, l'inconnu fit comprendre du geste qu'il désirait remplacer le détective à la direction, et Dickson lui obéit.

L'avion volait à une vitesse forcenée, et Dickson et son élève eurent assez à faire pour ne pas perdre le souffle.

Le détective tenta en vain de pénétrer le mystère de l'immense crâne de cuivre ; en s'en approchant, il vit que les verres des hublots étaient légèrement fumés, empêchant toute observation.

Un appareil respiratoire, fixé dans le dos de leur guide mystérieux, lui fournissait l'air en altitude comme il avait dû le faire sous les eaux. C'était un aviateur consommé et Dickson admira sans réserve la précision de ses mouvements.

Cela durait depuis deux heures. On survolait la montagne à grande hauteur ; l'air était rare et très froid et blessait les poumons des passagers ; Tom se mit à saigner du nez et des oreilles et Dickson lui-même sentit le vertige et les nausées du mal des montagnes s'emparer de lui.

Soudain, l'appareil ralentit ; le moteur venait d'être arrêté et l'avion se mit à descendre en vol plané vers une petite vallée emplies d'ombre et encaissée entre des parois accores.

L'aéroplane piqua vers le sol. Un violent remous d'air le fit fortement tanguer, mais l'inconnu était parfaitement maître de la machine et la redressa sans peine. Peu après, ils roulèrent sur un sol uni et mou, comme détrempé par de fortes et récentes pluies.

Un petit claquement sec se fit entendre et les détectives virent qu'un des hublots venait de s'ouvrir à moitié dans le casque du scaphandrier aviateur.

— Monsieur Dickson ? dit une voix claire, en français.

— Lui-même. Monsieur le Chat-Tigre, sans doute ?

Il était impossible de voir le visage qui se dérobait à l'intérieur du vaste globe métallique ; mais un petit rire répondit.

— Peut-être. Nous allons parler peu et parler bien. Voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, répondit poliment le détective.

— Soupçonnez-vous pourquoi je vous ai fait venir ?

— Euh ! Euh ! fut la réponse évasive.

— Parce que j'attends de vous la solution d'énigmes que ni moi ni les autres n'avons pu trouver. Je crois qu'il y a des gens qui y ont passé leur vie ; vous, monsieur Dickson, vous aurez quelques heures.

— Ce n'est pas beaucoup !

— Ce sera assez pour Harry Dickson, répondit la voix avec une fermeté confiante qui fit sourire le détective. Savez-vous qui sont ces diables d'Indiens ?

— Les Tihus ! Mais je les croyais disparus depuis mille ans et plus.

— Vous voyez bien que non. Plus précisément ils ont disparu de la surface de la terre, mais ils n'en existent pas moins, puisqu'ils ont élu domicile dans les profondeurs de la terre.

— Un peuple souterrain ?

— Tout juste ! Comprenez-vous l'apparition du lac fantôme ?

— Je le pense. Par de fantastiques conduites souterraines naturelles, un lac situé dans les hautes montagnes se vide dans la cuvette lointaine des profondeurs.

— Exact ! De cette façon, elle met à sec le petit vallon où nous nous trouvons en ce moment, démasquant les entrées du monde souterrain où gîtent les Tihus !

» Au fond, ils sont donc les maîtres d'une machinerie hydraulique colossale, comme la science moderne ne pourrait en réaliser. Aidés sans doute par les caprices d'une nature mystérieuse, mais également par une science insoupçonnée, disparue dans la nuit des temps.

» Quand les Tihus veulent sortir de leur monde des ténèbres, ils doivent vider ce vallon normalement rempli d'eau. Cela demande sept jours ou plutôt sept nuits, car malgré les ténèbres qui les entourent constamment, ils ont la conception des nuits de la surface, et leur religion leur défend d'agir pendant les heures diurnes.

— Le murmure dans la nuit, remarqua Dickson.

— Le vidage du lac de la ferme des spectres se fait dans quelque abîme ignoré ; de même, le remplissage du vallon où nous nous trouvons, emprunte ses eaux à quelque formidable veine supérieure, tout aussi inconnue.

» Je dois vous expliquer cela pour pouvoir vous faire comprendre ce que, pour le moment, je veux obtenir de vous. Je le fais d'une façon succincte, car les instants sont précieux.

» Le remplissage du présent vallon ne demande, lui, que deux heures, tellement l'afflux des eaux est prodigieux. Regardez à votre gauche ces immenses cavernes béantes : ce sont les bouches des conduits naturels : l'eau en sort avec la force d'un boulet de canon et se rue en torrent dans la cuvette.

— Je commence à comprendre, dit Dickson à voix basse. Nous allons pénétrer dans le monde souterrain des Tihus, monde d'où ils sont absents pour le moment, et nous allons leur fermer la porte au nez !

— C'est cela ! s'exclama triomphalement l'inconnu. Et ils n'ont

aucune autre entrée pour y pénétrer. Seulement...

— Seulement ?

— J'ignore le mécanisme qui commande ce terrible système hydraulique !

— Ah !

Harry Dickson n'avait lancé que cette interjection en guise de réponse, mais ses yeux brillaient d'un feu sauvage.

— En empruntant les chemins les plus rapides de la montagne, les Tihus auront besoin de douze heures.

— J'ai donc douze heures devant moi pour trouver.

— Disons plutôt dix heures ; il faut défalquer les deux heures nécessaires pour opposer le mur d'eau à leur entrée.

— C'est exact !

L'avion roula sur un sol de gravier blanc, puis s'engouffra dans un formidable corridor ouvert sur une perspective d'épaisses ténèbres.

L'inconnu leva la main vers la voûte.

— Les valves ! dit-il simplement.

Avec stupeur, mais également avec une profonde admiration pour le génie d'une race disparue, Harry Dickson vit un mécanisme inouï, des masses confuses d'un métal inconnu aux reflets pallides.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

Leur guide haussa les épaules.

— Je ne sais ! Ce n'est ni de l'or ni du platine, bien qu'il soit plus dense que ces deux métaux. Allons, mettons pied à terre ! Je vous fais les honneurs de la Vallée d'Argent ?

— La Vallée d'Argent ?

— Le gravier sur lequel nous venons de rouler est mille fois plus riche en argent vierge qu'en grès ou en porphyre. Mais ne mettez pas de prospecteurs sur la piste, car l'argent aurait du coup moins de valeur que le vieux fer !

» A l'œuvre, monsieur Dickson, ce couloir aboutit à une salle deux fois plus grande que le Cristal Palace ; seuls les initiés y ont accès, mais aujourd'hui que tout le monde est dehors, vous n'aurez aucune peine à y pénétrer : on y entre comme dans un moulin.

Harry Dickson, suivi de Tom et du scaphandrier, s'engagea dans le couloir.

— Excusez-moi, je viens derrière, comme un éclopé, railla l'inconnu. Cette marche avec des semelles de plomb n'est facile que sous les eaux.

Une immense salle s'ouvrit devant eux.

A leur grande stupéfaction, l'ombre n'y régnait pas complètement, mais une sorte de lueur laiteuse la baignait, semblant venir de la haute voûte.

— Des radiations, expliqua l'étranger, mais lesquelles ? Je n'en

sais rien, ma foi, je suis ici aussi peu chez moi que vous-mêmes !

Le détective garda le silence, profondément impressionné par ce qu'il voyait.

On se serait cru au sein d'une opale aux transparences invraisemblables.

Des lueurs furtives couraient sur les parois, s'éclipsant et réapparaissant toutefois assez près du sol.

Tom Wills, qui s'en approcha, constata avec un certain malaise que c'étaient de hideux petits lézards d'eau, dont les écailles étaient vaguement phosphorescentes ; il en fit la remarque à son maître.

Rompant le silence qui commençait à peser, le détective fit une remarque désabusée.

— Dix heures pour trouver, et dans quel dédale, mon Dieu !

— N'avez-vous aucune idée de l'endroit où se trouve ce diable de mécanisme ? demanda Tom en se tournant vers leur singulier compagnon.

Aucune réponse ne leur parvint.

Surpris, les deux détectives se retournèrent.

L'inconnu avait disparu.

7. A la dixième heure

Harry Dickson poussa une sourde imprécation.

— Voilà ce que c'est que de jouer au chat ! maugréa-t-il.

— ... Tigre ? compléta Tom.

— Oh non, au chat ordinaire ! répliqua son maître. Dire que je le tenais !

— Qui donc, le scaphandrier ?

— Sans doute ! Et je vous permets, Tom, de décharger votre revolver dans les verres de son casque, si vous le voyez réapparaître ! Mais il s'en gardera bien, je pense !

— Mais c'est un si parfait gentleman, tout mystérieux qu'il soit ! protesta Tom. Avez-vous donc si brusquement changé d'opinion à son sujet ?

— Non, j'avais mon idée. J'ai certes commis quelques erreurs dans toute cette histoire, moins pourtant que l'on ne serait tenté de le croire. En vérité, Tom, tout en ayant l'air de me laisser conduire par les indications secrètes d'un inconnu, depuis Londres jusqu'à Lima, depuis Lima jusqu'en cette terre de ténèbres, je poursuivais quelqu'un. S'en est-il aperçu ? Peut-être ! Je le rate de quelques secondes.

Le jeune homme se gratta le menton, plus perplexe que jamais.

— Et que faisons-nous ?

— Chercher le secret hydraulique, parbleu ! Certes, ce doit être dans le jeu de ce madré coquin, mais pour le moment, c'est le nôtre ! Je nous vois mal surpris ici par les Indiens tihu. Rappelez-vous l'histoire d'Ali Baba !

Tom Wills frissonna ; il ne comprenait que trop bien la macabre allusion.

— Faisons le tour du propriétaire, ou plutôt de l'invité, ricana le détective.

Ils parcoururent la vaste salle circulaire, aux parois parfaitement lisses et uniquement enjolivées par la course lumineuse des petits animaux aquatiques.

— Rien, murmura Dickson quand ils furent revenus à leur point de départ. Il y a naturellement une autre issue mais ne perdons pas de temps à la chercher ; le monde souterrain se limite à cette salle pour le moment.

» Fumons ! Réfléchissons ! dit-il, quelque temps après, en bourrant sa pipe.

Tom laissa son maître à ses pensées et retourna, à l'entrée du couloir, jeter un coup d'œil sur la morne désolation du vallon.

Les montagnes ressemblaient à d'immenses scories brûlées ; aucune plante, pas même la plus humble saxifrage, n'apparaissait entre les pierres éclatées par la chaleur. Dans le ciel d'un bleu profond, aucun vol d'oiseau, pas même le point sombre d'un des grands condors des Andes.

Par désœuvrement, il ramassa quelques cailloux et les jeta, dépité.

Il n'y avait là nulle trace d'argent, malgré le nom mirifique de la vallée.

La Vallée d'Argent !

— Pourquoi a-t-il menti, ce diable de plongeur à la manque ? ronchonna-t-il.

Il regarda sa montre : plus de deux heures s'étaient déjà écoulées !

Vaguement inquiet, il retourna vers la grande salle.

Harry Dickson était debout au milieu, immobile comme une statue, l'œil perdu dans les hauteurs nébuleuses de la grotte. La fumée de sa pipe montait toute droite, se teintant de nacre dans l'étrange leur tombant de ce cintre naturel.

— Déjà deux heures, maître ! souffla Tom Wills.

Harry Dickson fit un geste mécontent et se replongea dans sa méditation.

Tom retourna à l'extérieur et s'assit tristement sur une grosse pierre.

— La lugubre aventure ! gémit-il. Encore un peu, j'aimerais que les Indiens reviennent, ce serait une distraction.

Le soleil montait sur la montagne, l'air devenait torride. Le fond du vallon, semé de flaques d'eau, se mit à fumer comme une étuve, rendant l'air lourd et presque irrespirable.

Le jeune homme sentit une violente torpeur s'emparer de tout son être, il se recula dans l'ombre du couloir pour échapper à l'affreuse ardeur du jour, puis, la tête dans les mains, il s'assoupit.

Un petit souffle frais l'éveilla ; il se frotta les yeux, sentit sa gorge sèche et sa tête en feu.

En quelques bonds, il fut de retour dans la salle. Harry Dickson n'avait presque pas changé de place ; il suivait d'un œil atone la course plus lente des petits lézards.

— Maître...

— Retournez au-dehors et veillez ! ordonna sèchement le grand détective.

Tom Wills vit alors que les ombres avaient tourné sur les hautes crêtes et, avec terreur, il comprit qu'il avait dormi longtemps,

longtemps. Huit heures s'étaient écoulées !

— Mon Dieu ! est-ce possible ! gémit le jeune homme.

Soudain, il dressa l'oreille : un bruit très vague lui parvenait du lointain du massif montagneux.

— Mr. Dickson ! J'entends du bruit ! Les Indiens reviennent-ils ? s'écria-t-il, alarmé.

— C'est plus que possible ! fut la calme et sardonique réponse.

Tom Wills était désespéré ; il n'osait adresser la parole au maître dont, sous le calme apparent, il devinait l'angoisse. Il se sentit terriblement seul... et là-bas, au loin, le bruit croissait.

Une heure encore !

Tout au haut de la muraille granitique, des points minuscules se mirent à bouger tout à coup, presque imperceptibles d'abord, si menus que Tom Wills crut à des mouches imaginaires, dansant devant ses yeux fatigués par la lumière intense.

Il les fixa avec une attention fébrile, puis un cri sortit de ses lèvres.

— Les Indiens ! Mr. Dickson, les Indiens !

La voix du détective lui répondit du fond de la grande salle souterraine.

— Combien de temps mettront-ils à descendre ?

— Leurs silhouettes grandissent à vue d'œil, ils bondissent sur les rocs comme des chamois. Une heure tout au plus ! Oh ! avec quelle vitesse ils s'approchent ! C'est, comme s'ils fondaient du haut du ciel sur nous !

— Bien ; restez là à les guetter.

Des huées frénétiques se firent entendre, atténuées encore par la distance, mais devenant de plus en plus perceptibles à mesure que les minutes s'écoulaient.

Tom distinguait déjà les corps bronzés et les cheveux flottants.

— *Ahoa ! Ahoa !*

Les bords du vallon, là où les eaux devaient atteindre, se remplirent soudain de formes gesticulantes !

— Eh bien, Tom ? fit la voix lointaine du détective.

— Vingt minutes encore, maître, un quart d'heure peut-être ! hurla le jeune homme d'une voix désespérée.

La tribu souterraine sembla soudain prendre une résolution farouche et se pencha sur la cuvette du lac desséché.

— Ils descendent ! cria Tom.

— Venez, Tom ! Faites vite ! appela soudain le maître.

Tom se rua vers la grande salle.

Mais que faisait Harry Dickson ? Tom Wills le crut devenu fou : *il se livrait à la chasse aux lézards !*

— Frappez-les, Tom ! Vite, frappez !

Dickson lui-même donnait l'exemple et, frénétiquement, il frappait du poing les petites formes fugitives.

D'aigres petits cris, des glapissements de colère et d'effroi, emplissaient la salle d'un bruit bizarre.

Machinalement, Tom frappait, sentant, non sans dégoût, les menus corps glacés s'écraser sous ses poings.

Mais une rumeur furieuse venait à présent du dehors.

— Ils arrivent ! Nous sommes perdus ! haleta Tom.

A cette minute, il cogna violemment un des animaux et, en même temps, poussa un cri de douleur.

La bête était dure comme la pierre elle-même.

Vivement, le jeune homme étendit la main pour s'emparer de la bestiole immobile : elle était d'un métal faiblement phosphorescent, comme les lézards eux-mêmes, et artistement imitée.

Tom l'attira vers lui : un déclic se fit entendre.

En même temps, un tonnerre ébranla la voûte et les deux détectives virent, à la sortie du couloir, la lumière du jour s'évanouir.

— Hurrah ! cria Harry Dickson.

Il y eut au-dehors un soudain fracas d'eaux jaillissantes, des clameurs d'épouvante et des appels de détresse. Puis ce fut le silence.

Harry Dickson tourna vers son élève un visage baigné de sueur, mais triomphant.

— Voilà le secret des valves et des jeux hydrauliques découvert ! fit-il.

— Le lézard !

— Tout juste ! Mais il s'agissait de le trouver entre dix mille, et puis, qui y aurait pensé ?

— Harry Dickson, tiens ! cria Tom, au comble de l'émerveillement. Comment avez-vous pu trouver, maître ?

— Un souvenir de lecture, mon ami ; je me suis rappelé que, dans les temples incas, s'ouvraient parfois des centaines de portes identiques, alors que l'une d'elles seulement conduisait vers le véritable sanctuaire. J'ai pensé à un jeu de similitudes. C'était bien simple, il suffisait d'y penser.

— Mais Harry Dickson seul pouvait y penser !

Soudain, ils se turent.

Un long cri venait de retentir, clameur de joie féroce, de triomphe forcené.

Un bruit de grosse mécanique se fit entendre et, comme un décor de théâtre, une partie de la paroi s'abîma devant eux, découvrant un immense espace baigné d'une lueur spectrale.

Dickson et Tom restèrent immobiles, figés par la stupeur et l'émerveillement.

A perte de vue, une immense vallée souterraine s'étendait, aux

parois d'un blanc mat. De petites buttes en hérissaient le sol, scintillant de milliards de lueurs précieuses.

— Voici la véritable Vallée d'Argent ! clama la voix mystérieuse, qui ne s'ouvre que lorsque les eaux du lac ont repris leur place, qui se ferme au départ de la tribu. La tribu, pour l'éternité, peut battre des pieds devant les portes closes à jamais. Et la Vallée d'Argent appartient désormais à moi seul, et à vous aussi, Dickson, qui l'avez ouverte.

» Mais, misérable fou, qu'y ferez-vous ? Manger les blocs d'argent vierge ? Boire les diamants et les émeraudes ? Vous mourrez de faim, de soif et de misère sur le plus fabuleux des trésors ! Moi seul, j'en sortirai si cela me plaît !

» Adieu, Dickson, et merci quand même ! Adieu !

La voix se faisait plus lointaine, elle finit en un éclat de rire, puis le silence se fit sur ce monde de richesses inouïes.

Harry Dickson n'avait pas bougé ; tout à coup, il aspira fortement l'air et jeta un seul mot qui retentit comme un coup de canon dans la crypte fantastique :

— *Non !*

Tom Wills se retourna vers lui, effrayé par la terrible énergie contenue dans ce mot unique.

Harry Dickson n'était plus là !

8. La fin d'un mystère

Depuis combien d'heures l'infortuné Tom Wills, si misérablement abandonné, déambulait-il à travers ce monde à la fois féerique et infernal ? Depuis combien de jours, peut-être ?

Une soif ardente le consumait, ses yeux étaient enflammés par l'insoutenable éclat des pierreries, ses pieds et ses mains saignaient.

En vain, il avait jeté le nom de Dickson aux quatre coins de ce monde hallucinant, où seul l'écho lui répondait.

A la fin, ses forces l'abandonnèrent et il se laissa choir sur un tertre de pierres crissantes.

Il laissa glisser entre ses doigts l'eau figée des pierres précieuses.

— Ah ! si c'étaient au moins des gouttes d'eau ! délirait-il, ne s'imaginant pas qu'il répétait le cri du malheureux voyageur du désert qui, au lieu d'une outre d'eau, ne découvre qu'un sac de perles.

Le sommeil eut pitié de sa détresse en s'emparant de lui, et le jeune homme glissa sur les pentes d'une lourde torpeur, hantée de cauchemars affreux.

Une vive douleur l'éveilla.

Il était toujours couché sur le tas de pierres précieuses, mais ses poignets étaient enserrés dans des menottes d'acier : son propre cabriolet, qui ne le quittait jamais !

— Tel est pris qui croyait prendre ! ricana une voix à ses côtés.

Tom se leva péniblement mais, au même instant, un lourd bloc de métal le frappa en pleine poitrine et, avec un gémissement de douleur, il retomba.

Debout devant lui se tenait le mystérieux scaphandrier ; il avait ôté son costume de cuir jaune et ses semelles de plomb, mais gardé son casque de cuivre.

La voix reprit, lointaine, emprisonnée dans la boule de métal :

— Vous allez mourir, Tom Wills ; la faim vous épargnerait encore pendant quelque temps, sans doute, mais la soif ne l'entend pas ainsi.

» Toutefois, vous aurez une tombe magnifique, tout en argent massif, et comme pierre funéraire, des millions de pierreries. Un mausolée de rajah ne sera qu'une misère à côté du vôtre, Tom Wills.

— Crapule ! gronda Tom.

— Il vous reste assez de vie pour être impoli ? Alors, nous allons y remédier. Tenez, une pelletée d'émeraudes pour vous faire rentrer

l'injure dans la gorge ; il y en a pour dix millions au moins.

Joignant le geste à la parole, l'homme chargea une large pelle d'un gros tas de pierres et les jeta sur Tom.

— Nous y mettrons un peu de diamants, Tom Wills !

Le jeune homme leva un regard horrifié vers son singulier bourreau, et comprit l'affreux sort qu'il lui réservait : être enseveli vivant sous une montagne de pierres précieuses.

— Rothschild n'est qu'un mendiant à côté de vous, Tom Wills, Rockefeller, un pouilleux, Morgan, un pauvre vagabond !

Un poids horrible écrasait la poitrine du jeune détective. Il sentit que l'air n'atteignait plus ses poumons.

Unissant ses dernières forces, il lança un appel de désespoir :

— Harry Dickson !

— Présent ! cria une voix connue.

Le fabuleux fossoyeur fit un bon de côté comme si un aspic venait de le piquer. Au même instant, un coup de feu claqua et un bizarre chuintement emplît l'espace.

Tom vit que l'homme au scaphandre faisait des gestes affolés.

— Ne levez pas les mains, coquin, ou je les troue d'une balle ! tonna le détective. J'ai crevé votre appareil respiratoire ; à chacun son tour, beau sire ! Vous allez un peu étouffer sous ce casque.

L'homme désobéit et porta sa main droite au hublot pour le dévisser.

Une détonation retentit et son bras retomba inerte.

Tom sentit des mains prestes le délivrer de son pesant linceul de pierres, sans qu'il pût voir qui venait à son secours.

Quant à l'inconnu, il donnait des signes évidents d'asphyxie, et soudain il s'écroula sur le sol.

Harry Dickson ne s'occupa pas encore de lui ; il s'empressa auprès de son élève qu'il serra longuement contre sa poitrine.

Tom vit alors avec une stupeur épouvantée que des Indiens tihu les entouraient.

— Ne craignez rien de leur part, Tom, dit le maître, ce sont nos amis. J'ai risqué le tout pour le tout. Je suis allé les prévenir ; ils m'ont accueilli à bras ouverts quand je leur ai fait comprendre que je venais leur rendre leur patrie souterraine.

— Mais comment êtes-vous sorti d'ici ? demanda Tom Wills.

— Comment l'air frais s'introduisait-il dans ce monde de ténèbres ? Il devait y avoir un système d'aération formidable, que même ces braves sauvages ignoraient, car leurs aïeux, s'ils leur ont légué leurs trésors, n'en ont pas fait autant de leur science millénaire. Près d'un jour, j'ai cherché.

— Comment ? Depuis combien de temps suis-je enfermé dans cet enfer ?

— C'est le troisième jour, mon pauvre garçon, et je me suis bien tourmenté, mais il le fallait. Je n'osais vous amener avec moi, je doutais de l'accueil des Indiens et je voulais vous laisser une dernière chance. Si je me suis éclipsé sans mot dire, c'est que je craignais votre obstination à vouloir me suivre, peut-être dans la mort.

» La venue d'air se faisait par de singulières conduites granitiques, communiquant avec un cratère éteint dans la montagne. Comme l'arrivée d'air était accompagnée de bruits plaintifs ou menaçants, les Tihus se gardaient bien de s'aventurer dans les parages des conduites. Seul le secret des eaux leur était connu.

— *Olovee !* dit tout à coup un des Indiens en désignant l'homme au scaphandre.

— Il meurt ! traduisit Dickson et, se penchant sur l'homme qui bougeait encore faiblement, il brisa un des hublots d'un coup de crosse de son revolver, puis se mit à dévisser le casque.

Une figure blême et baignée de sueur se montra : elle était inconnue à Tom.

— Allons, Royglott Doughtorby, ce n'est pas encore pour maintenant ! ricana Dickson, en voyant que l'homme ouvrait les yeux.

— Comment ? s'écria Tom Wills. Mais cet homme n'est pas Doughtorby !

— Oui serait-ce, alors ? goguenarda le maître.

— Le Chat-Tigre ; qui d'autre que lui ?

— C'est tout comme, mon garçon !

— Eh bien, eh bien !... balbutia Tom Wills en roulant des yeux effarés.

— Voilà bien des années que ce brave Doughtorby est mort à Lima, mais il avait un secrétaire, un certain Franklin Duchemin, Canadien français qui prit ses papiers et sa place, croyant s'emparer de la fortune de son maître, une fois revenu à Londres.

» Frank Duchemin, dans sa vie mouvementée, a été artiste lyrique ; il a ainsi appris l'art de se grimer à souhait.

» A Londres, une déconvenue l'attendait : Royglott Doughtorby était bien moins riche qu'on ne le croyait. Duchemin-Doughtorby s'improvisa gentleman cambrioleur, se disant que la haute personnalité qu'il avait adoptée le protégerait contre tous les soupçons possibles.

» En tant qu'érudit, surtout dans l'histoire de l'antiquité péruvienne, il fit la connaissance de Sir Walter Somerville, qui lui confia tout ce qu'il savait du mystère de la Vallée d'Argent. Mystère que Somerville ne connaissait qu'en partie, ignorant le secret des jeux hydrauliques.

» Mais Duchemin-Doughtorby, âme torve, croyait dur comme fer que le vieux savant lui mentait, voulant garder pour lui seul la

formidable découverte, et Somerville tombant gravement malade, il s'efforça de le faire parler.

» Probablement usa-t-il de menaces ; sans doute lui avait-il dit qu'il s'en prendrait à sa fille.

» Somerville découvrit-il alors la véritable identité de Doughtorby ?

» Je suis tenté de le croire : les mourants ont souvent de ces étonnants moments de lucidité.

» C'est alors qu'il m'appela à son chevet et me demanda de protéger sa fille.

» Contre qui ? Sa brusque mort l'empêcha d'en dire davantage.

» Sans doute Duchemin-Doughtorby-Chat-Tigre s'imagina-t-il qu'Ethel était au courant, et il s'en prit à elle.

— Mais pourquoi vous attira-t-il dans cette histoire ? demanda Tom.

— Peut-être pensait-il qu'à son lit de mort, Sir Walter avait fait de moi son confident ; en tout cas, il avait foi dans mes connaissances de chercheur et de détective, et il a dû se dire que, de l'une ou l'autre façon, je lui serais utile pour découvrir le mystère, en supposant même que je ne le connusse point.

— Et les précautions sans nombre qu'il nous fit prendre pour arriver jusqu'ici sans être reconnus ?

— Visaient à deux buts : d'abord, il fallait qu'aux yeux du monde, Harry Dickson et son élève disparussent officiellement, pour éviter les recherches ; d'où les cadavres dans la ruelle du Silence. Ensuite, il ne faut pas oublier que les Indiens tihu entretiennent des intelligences dans Lima, pour empêcher les explorateurs d'arriver dans leurs terres. Duchemin tenait à nous faire venir ici sains et saufs, quitte à se débarrasser de nous une fois arrivé à ses fins. S'il s'était montré au cours du voyage, il aurait risqué d'être reconnu, malgré son habileté.

— Ne connaissait-il pas le cratère de l'arrivée d'air ?

— Non, le système hydraulique lui suffisait ; il aurait tout de même fini par le découvrir, car il s'en doutait. Le principal était de chasser à jamais les Tihus de leur patrie souterraine.

Un petit rire moqueur s'éleva. Dickson vit les yeux de Duchemin-Doughtorby fixés sur lui.

— Très bien, Dickson, très bien, mais vous allez gentiment me faire sortir d'ici, sinon il en cuira à la belle Ethel Somerville !

Harry Dickson haussa les épaules.

— Ne vous en faites pas pour elle. Miss Ethel est rentrée dans sa maison de Londres !

— Comment, s'écria Tom Wills, elle n'est donc pas ici ?

— Elle n'a jamais quitté Londres ; ce ne fut que pendant mon

séjour à Lima que l'idée me vint de télégraphier à Scotland Yard de surveiller attentivement les allées et venues du personnel de Doughtorby, et surtout de ses gouvernantes.

» Bien m'en prit, car Ethel fut trouvée dans la maison de l'une d'elles, où on la tenait séquestrée sur l'ordre de ce coquin.

Duchemin poussa un grognement de colère.

— Vous êtes le diable en personne ! hurla-t-il.

— Mais Royglott House et ses pièges ? demanda Tom Wills.

— La fantastique et habile comédie ! La chambre du prisonnier avait retenu en réalité la pauvre Ethel. Soames était dans la combine, mais Duchemin, trouva bon de le supprimer par le couperet dissimulé dans les boiseries de la porte, nous faisant accroire que l'arme nous était tout aussi bien destinée qu'à lui.

— Démon ! répéta le captif.

— Adieu ! fit Dickson en s'éloignant.

— Qu'allez-vous faire de moi ? s'écria le bandit d'une voix soudainement apeurée.

Harry Dickson le regarda d'un air perplexe.

Mais le chef des Indiens sembla comprendre la question et fit signe à Dickson.

— Cet homme nous appartient, dit-il en mauvais espagnol.

— Oh ! maître, supplia Tom, mais Dickson secoua la tête.

— Tout me fait croire que cet homme assassina son premier maître, celui dont il vola la personnalité. Sans doute que le Chat-Tigre ne fut pas le gentleman qu'on s'est imaginé, que du sang bien innocent a poissé ses mains aux cours de ses criminelles aventurés ; et puis, beaucoup de ces malheureux Indiens sont morts par sa faute, et s'il n'avait tenu qu'à lui, où seriez-vous, Tom, mon garçon ?

Le jeune homme frissonna à l'abominable souvenir.

— Venez, dit Dickson, nous prendrons le chemin du cratère, il n'est pas trop périlleux, et des guides tihu nous attendent au-dehors, pour nous conduire vers la plaine.

Le détective fit signe à son élève de le suivre, mais quand ils eurent fait une centaine de pas, des clameurs sauvages leur firent tourner la tête.

Ils virent alors que le chef des Indiens s'était emparé de la pelle et couvrait l'homme au scaphandre de masses étincelantes de pierreries.

Les cris s'éteignirent bientôt, et il ne resta plus qu'un monticule brillant de toutes les lueurs du prisme.

Deux jours plus tard, Dickson et Tom Wills retrouvèrent leurs mules dans la ferme Manuele et prirent un peu de repos.

— La Vallée d'Argent..., commença Tom Wills.

— Ne doit être connue de personne, dit vivement le maître, car

j'ai engagé ma parole envers le chef des Tihus. Songez aux milliers de coureurs d'aventures qui se hâteraient d'accourir des quatre points cardinaux. Ce serait la fin de la pauvre tribu souterraine, ce serait une ruée de crimes et d'abjections. Et avouons que, devant une telle multitude de richesses, les diamants et les émeraudes n'auraient bientôt pas plus de valeur que des colifichets de verre !

Tout à coup, Tom Wills poussa un cri et, retirant sa main d'une de ses poches, la montra remplie de merveilleuses émeraudes.

— Duchemin, en voulant m'ensevelir, en a bourré mes poches ! s'exclama-t-il.

Harry Dickson se mit à rire.

— Il vous devait bien cela, mon petit ! En tout cas, ces pierres-là ne risqueront pas de perdre leur formidable prix. Il y a pas mal de gens sur terre qui auraient fait le voyage pour bien moins !

LA CHAMBRE HANTÉE

(Les Mémoires de Harry Dickson)

Harry Dickson raconte :

— J'avais à peine vingt ans à cette époque, et j'étudiais les sciences à l'université de Londres. Pendant les vacances, je ne pouvais m'offrir de coûteuses villégiatures et je me dirigeai vers le nord, aux lisières de l'Ecosse, pour y pêcher la truite et le saumon dans les belles rivières des montagnes.

J'avais établi mes pénates dans une minuscule bourgade portant le nom curieux de Booh-Sa, et qui ne communiquait avec le reste de la civilisation que par un service bihebdomadaire d'une vieille et gringante diligence.

Il n'y avait qu'une unique auberge à Booh-Sa : *Aux armes du roi Jacques*, et j'en étais l'hôte unique, admirablement traité, quand le malheur s'abattit sur l'établissement.

Par une nuit de grande tempête, une partie de la toiture fut arrachée et les chambres des voyageurs inondées et mises hors d'état de servir. Je m'en montrai tellement désolé que l'aubergiste partit en quête d'un nouveau logement digne de son client.

Après bien des démarches inutiles, le brave homme parvint à s'entendre avec le gardien d'un vieux castel éloigné d'une lieue de la bourgade.

Le soir qui suivit la tornade dévastatrice, j'étais installé dans une chambre de la tour de Lantholm Castle et le gardien Maple Silver vint m'inviter à partager son frugal souper.

Drôles de corps que les époux Silver qui gardaient ce château à moitié en ruine, pour le compte d'un lointain propriétaire qui, depuis des années, n'y avait jamais mis le pied.

C'étaient de très vieilles gens, habillés à la mode du siècle dernier et absolument dénués de conversation ; par contre, la vieille Silver s'avéra être une excellente cuisinière. En mon honneur, on alluma deux chandelles au lieu d'une, et l'on tendit une nappe sur l'immense table de chêne de la non moins immense cuisine du château.

On servit une excellente soupe aux lentilles, une grosse truite saumonée au beurre frais, des tranches de mouton à l'oignon et de délicieuses crêpes au fromage. Silver alla quérir une ale fort honorable au cellier et déboucha en mon honneur une jarre de vieux whisky d'Ecosse. J'étais à la fête. Tout au long du repas, je fis les frais de la conversation, sans toutefois parvenir à intéresser mes hôtes. Ils se

contentaient de m'écouter poliment, de hocher la tête en signe d'approbation, d'émettre de temps à autre quelques monosyllabes.

A la fin, comme l'ombre couvrait les alentours, le vieux Maple Silver prit un des chandeliers et me conduisit à ma chambre.

Elle était grande, ronde et très propre, quoique meublée de la manière la plus rudimentaire : un lit, un escabeau et une table de cuisine, convertie en table de toilette.

Silver me souhaita le bonsoir, fit mine de se retirer, bourra sa pipe et l'alluma à la flamme de la chandelle.

— Bonsoir, Silver, dis-je en lui tendant la main.

Il la prit et la serra gauchement, puis il continua à fumer en silence, les yeux au plafond, de l'air d'un homme fort embarrassé.

— Eh bien, Silver, dis-je, vous n'avez pas sommeil ? Moi, pour ma part, je crois que je dormirai comme un loir.

— Dieu vous entende ! répondit-il d'une voix profonde.

L'intonation me frappa et je levai des yeux étonnés vers lui.

— Certainement, dis-je, un bon lit comme celui-ci paraît en être un, l'air frais de la montagne, la chanson de la rivière, la bonne fatigue de la journée, tout cela ne prépare-t-il pas à un sommeil de roi ?

— Oui, dit-il avec peine, oui, cela paraît ainsi... mais, mais... il ne faudrait pas m'en vouloir, sir, s'il en était autrement.

— Comment ? Expliquez-vous ! demandai-je, interloqué par ces bizarres paroles.

— Je vais vous le dire, sir, ce serait malhonnête de ma part si je vous le cachais.

» Ce château est très vieux, il a dû s'y passer bien des choses, joyeuses ou non, il ne faut donc pas s'étonner...

— Mais s'étonner de quoi, mon brave homme ?

— Qu'il soit hanté, diantre ! s'écria-t-il avec un désespoir comique. Je n'y puis rien, mais il l'est et c'est dans cette chambre que cela se passe.

» C'est la seule du manoir qui soit en état de recevoir quelqu'un, et je vous l'ai donnée, parce que Mac Gregor, l'aubergiste, envers qui j'ai quelques obligations, me suppliait de le faire. Voilà, je vous l'ai dit !

J'avais vingt ans, j'adorais l'aventure, une bouffée de joie m'inonda : on m'avait tant de fois seriné ces histoires de castels anglais hantés par des revenants ! Toutefois, je ne laissai rien paraître de mes sentiments.

— Certes, dis-je, ce n'est pas agréable, mais si le fantôme n'est pas malfaisant, je ne risque pas de passer une trop mauvaise nuit.

— Malfaisant, non, je ne crois pas qu'il le soit, répondit Silver en secouant sa tête chenue. Il y a quarante ans que nous gardons ce

château et jamais il ne nous a fait du mal, mais jamais non plus nous ne l'avons dérangé dans ses habitudes.

— Qui est-ce ? hasardai-je.

Il me lança un regard effrayé et confus à la fois.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais eu le courage d'aller voir quand je l'entendais. Il monte les escaliers d'un pas très lourd puis s'avance dans la chambre.

— Y a-t-il longtemps que ces visites ont lieu ?

Maple Silver parut se livrer à un pénible calcul.

— Trente ans, dit-il, oui, trente ans. Ce qui me fait penser que c'est lui.

— Qui, lui ?

— Le jeune Sir Edward Lantholme ; c'est ici qu'il venait passer ses vacances. Un jour qu'il était parti à la pêche, il ne revint plus. On a trouvé ses lignes sur les bords du Gorr-Glen, un lac des montagnes d'une profondeur énorme. Le malheureux a dû s'y noyer, mais jamais on n'a retrouvé son corps. Depuis, aucun des Lantholme ne vient plus ici, et nous sommes restés seuls, ma femme Edith et moi, à garder le manoir.

La bougie brûlait au ras du chandelier et Silver me souhaita derechef le bonsoir. Il partit et, comme je me glissais entre les draps, la flamme de la chandelle vacilla et s'éteignit.

Un mince croissant de lune, montant à l'horizon, jetait une clarté diffuse sur les montagnes proches et les formes massives de la forêt voisine ; ma chambre était pleine d'ombres.

Des pas dans la nuit.

Je m'étais promis de veiller, mais je n'étais pas au lit depuis un quart d'heure que j'étais profondément endormi.

Je fus réveillé brutalement par un pas très lourd sonnait dans l'escalier. Je me souvins qu'il n'y avait pas de verrou à la porte de ma chambre, et je regrettai presque de ne pas avoir poussé la table contre elle.

Je me disposais à le faire quand, soudain, la porte fut violemment ouverte et je sentis un long courant d'air froid sur mon visage.

Eh bien, souriez si vous le voulez, mais j'eus peur !

Je me laissai couler profondément sous les draps et je fermai les yeux...

Quelqu'un marchait à présent dans la chambre, d'un pas lent et pénible ; j'entendis des frôlements, comme si une main cherchait quelque chose à tâtons dans le noir, puis j'entendis un long grincement.

En même temps, un bruit horrible éclata : quelqu'un venait de rire à mes côtés, mais quel rire ! Jamais rumeur plus féroce n'éclata au milieu d'une nuit, jamais monstre ne ricana plus atrocement ; cela tenait à la fois du rauquement de l'hyène et de la fureur d'un démon.

Le rire se tut enfin ; j'entendis de nouveau le grincement, puis ma porte fut refermée avec bruit. La rumeur des pas décrut dans l'ombre et ce fut le silence, ou plutôt les mille bruits de la nuit.

Je ne m'endormis que très tard, pour me trouver à mon réveil inondé de belle lumière solaire.

— Eh bien, me demanda Maple Silver, en me servant un copieux déjeuner de lait frais, de thé et d'œufs au jambon, eh bien, sir, vous l'avez entendu ?

— Mais non, répondis-je, mentant effrontément, je n'ai rien entendu.

Mrs. Edith dodelina de la tête et, pour la première fois, j'entendis sa voix chevrotante :

— Allons, tant mieux ! Demain, le toit de l'auberge sera réparé.

Ce fut dans la journée que l'idée me vint, l'idée de chercher s'il n'y avait pas de solution plausible à ce mystère nocturne, et elle était basée sur un fait tangible : j'avais entendu un grincement, le bruit d'une porte mal huilée, qui ne pouvait être celle de ma chambre. Or,

dans cette chambre, il n'y avait pas d'autre issue.

Cette porte grinçante ne pouvait, au surplus, être celle d'un passage, puisque le visiteur invisible était reparti par celle de l'escalier, l'unique à mon idée. Ce ne pouvait donc être que la porte d'un placard secret.

Vers midi, je remontai dans ma chambre, sous prétexte de faire ma petite méridienne, mais en réalité pour me livrer à une exploration en règle des lieux. Les murs étaient lisses et nus et, sans un petit carabe doré, je n'aurais rien découvert du tout. J'avais vu ce magnifique insecte, aux élytres brillants, courir sur le plancher et puis se lancer résolument à l'assaut de la muraille blanche. Tout à coup, il disparut. Où pouvait-il être passé ?

Je découvris alors une fine moulure qui avait dû soutenir autrefois des tentures, et le long de la moulure, une imperceptible fente par laquelle le carabe avait disparu. Comme il ne réapparaissait pas, c'est qu'il devait y avoir un vide derrière. J'incrustai mes ongles dans la fente et tirai. Un long grincement se fit entendre : le même que celui de la nuit, et en même temps, une étroite porte tournant sur un axe invisible s'ouvrit, démasquant un espace obscur. Ce n'était en effet qu'un petit réduit, un placard.

J'ouvris la porte toute grande et la lumière du jour y pénétra à flots ; en même temps, je fis un bond en arrière.

Un squelette était là, recouvert de haillons décolorés, le crâne ricanant de toutes ses dents.

Surmontant mon horreur, je tâtai les lambeaux qui recouvraient les ossements blanchis et je sentis un objet dur : un portefeuille de cuir, contenant quelques lettres jaunies, toutes adressées à Sir Edward Lantholme.

J'eus le courage de lire l'écriture pâlisante ; elle était grossière et malhabile et faisait de très humbles protestations d'amour : « Mon aimé, disaient en substance ces lettres, faites bien attention. Il est jaloux comme le diable ; soyez plus prudent car, s'il découvre notre amour, il vous tuera sans pitié. »

Il n'y avait pas de signature.

Je refermai la lugubre cachette et je me dirigeai vers le village.

Après maintes recherches, je parvins à faire l'acquisition d'une petite lampe sourde, qui, remplie d'huile à ras bord, pouvait brûler pendant une grande partie de la nuit.

Le soir, après le souper, je pris congé de mes hôtes et, une fois dans ma chambre, je dissimulai ma lanterne dans la ruelle du lit, de manière à ne laisser filtrer aucun rayon, mais aussi à l'avoir sous la main à mon premier geste. Je commençais à lutter contre le sommeil quand le pas résonna et ma porte fut ouverte avec la même violence que la veille.

J'eus le courage d'attendre l'odieux grincement et ensuite l'horrible rire, puis, tout à coup, je saisis ma lanterne et je retirai le volet.

Un faisceau de lumière jaune tomba sur un visage sinistre, tordu par une rage affreuse, mais qui ne sembla faire aucune attention ni à moi ni à la clarté qui l'inondait. Il ne voyait que le squelette et, par une mimique horrible à voir, l'injurait.

Ce ne fut qu'alors que je reconnus Maple Silver.

Mais comme son visage nocturne était différent du paisible visage que je lui connaissais !

Il referma le placard, se retourna et, dans la clarté de ma lampe, ses yeux luisaient, vitreux comme ceux d'un mort. Je compris que le gardien était plongé profondément dans le sommeil singulier des somnambules.

Sans paraître m'avoir vu, il sortit de la chambre et je l'entendis descendre l'escalier.

Le lendemain, je partis à la pêche comme la veille, mais je surveillai de loin le château. Je vis le vieux gardien armé de son fusil partir en tournée dans la forêt, et quand je jugeai qu'il était suffisamment éloigné, je retournai précipitamment au manoir.

La vieille Edith épluchait des légumes quand j'entrai ; dès qu'elle vit mon visage, elle dut comprendre vaguement quelque chose, car elle se cacha les yeux derrière son tablier.

— Edith, dis-je, vous savez que c'est lui ?

Un sanglot rauque me répondit.

— Ne lui faites pas de mal, Excellence, sanglota-t-elle, car il ne se souvient plus de rien. Il a complètement perdu la mémoire de la chose. Mais la nuit, dans son sommeil, il se souvient, il s'en va le trouver, et il l'injurie. Puis il regagne son lit, se rendort et se réveille sans plus rien savoir.

Elle continua d'une voix lointaine :

— Il m'a surprise dans cette chambre... avec lui, et il l'a tué. Il connaissait l'existence du placard secret. C'est là qu'il a mis le cadavre, et tout à coup, il s'est évanoui. Je l'ai porté dans son lit, il avait la fièvre. On a cru que c'était la fièvre des marais ; il est resté des semaines entre la vie et la mort, et quand il fut guéri, il ne se souvenait de rien. Mais la nuit... oh, la nuit ! Ne suis-je pas suffisamment punie de ma trahison, sir ?

Le même jour, le toit de l'auberge était réparé ; j'ai quitté le manoir, et puis j'ai abrégé mes vacances.

LE VAMPIRE AUX YEUX ROUGES

1. L'homme qui voulait mourir

C'était à Hildesheim, la délicieuse petite ville hanovrienne, que le terrible honneur était échu : sur la minuscule esplanade, qui s'étend devant la prison municipale, serait dressé l'échafaud où tomberait la tête de l'effroyable Ebenezer Grump, le Vampire aux Yeux Rouges qui, pendant plus de deux années, terrorisa l'Allemagne, et même une partie de l'Europe. On se souvient encore de cette affaire aux faces de cauchemar.

Pendant deux ans, une bête humaine assassina, dans les quartiers ouvriers de Berlin, de Hambourg et de Hanovre, plus de soixante femmes, enfants et jeunes gens.

S'offrant de temps à autre des vacances plus lointaines, elle passa même en Hollande et en Angleterre, laissant partout les traces criminelles de son passage. L'odieuse créature tuait pour le plaisir de voir couler le sang de ses victimes. Elle assassinait comme le tigre et le poulpe, toute à la joie de voir souffrir et mourir.

En vain la Kriminalpolizei de Berlin mobilisât-elle ses meilleurs limiers, en vain sollicita-t-elle le concours de la police de Munich, de Weimar, de Hambourg : partout, les chercheurs firent buisson creux et le monstre continua ses exploits comme si toute cette mobilisation policière lui était indifférente.

Alors, le vampire commit une faute, à son point de vue cela s'entend : il poussa une pointe jusqu'à Londres, y assassina une jeune fille et son fiancé dans les bois d'Epping, égorgea en plein midi un baby sur le terrain de football de Peckham Rye Park et blessa mortellement la bonne préposée à la garde de l'enfant. Ces ignobles exploits lui valurent l'attention du célèbre détective Harry Dickson. Au moment où le criminel, par une affreuse nuit d'orage, finissait de mutiler le cadavre d'une barmaid, dans Commercial Road, Harry Dickson lui tomba dessus et, d'une balle de revolver, lui brisa le menton.

Le monstre s'échappa à la faveur de la nuit et ce fut alors une fiévreuse poursuite à travers le sud de l'Angleterre, puis sur la mer qu'il traversa, comme stowaway, à fond de cale d'un cargo allemand, enfin dans les quartiers louches de Hambourg... La poursuite se termina à Hildesheim où Harry Dickson mit définitivement la main sur le hideux Ebenezer Grump.

Pendant le procès qui s'ensuivit, l'assassin avoua sans détours

les crimes commis à Londres, dont Dickson l'accusait. Quant aux autres, il se contenta de déclarer que la police allemande n'avait qu'à chercher, comme l'avait fait celle d'Angleterre.

Par une sorte de forfanterie, il se déclara être fort honoré que sa capture fût due au grand Harry Dickson et non à une mazette de la Kriminalpolizei. Bref, Ebenezer Grump fut condamné à mort, et la sentence précisa qu'il aurait la tête tranchée.

Mais la foule s'indigna grandement de voir un groupement de médecins et d'anthropologues demander la grâce de Grump, ou plutôt son internement dans un asile d'aliénés.

En haut lieu, on redouta si fort la colère du public que cette misérable vie fut refusée aux docteurs et promise au bourreau.

Les exécutions capitales sont rares en Allemagne. En Saxe, le bourreau se sert encore de la hache pour sa funèbre besogne, mais en Prusse la guillotine fait tomber les têtes criminelles.

Une vieille machine à tuer, qui dormait dans les combles d'un musée de Hanovre et datait du temps de Napoléon, fut mise à point et prit le chemin de la petite ville d'art.

Calme, résigne en apparence, Grump attendait l'aube expiatrice, dans l'unique cellule forte de la prison municipale, réclamant un régime spécial, du vin, des cigarettes et des journaux illustrés, choses auxquelles il prétendait avoir droit comme condamné à mort de marque.

*

Grump sera exécuté dans trois jours. Vous prie instamment de venir.

(s) ZIEGENMEYER

Directeur de la prison, Hildesheim.

Harry Dickson froissa le télégramme d'un air mécontent ; il avait beaucoup de travail à Londres et son élève Tom Wills, souffrant encore des suites d'une terrible aventure, ne pouvait lui prêter toute l'aide désirable.

Ce fut pourtant la mine souffreteuse du jeune homme qui décida le détective à ne pas opposer un refus poli à l'appel du directeur.

— Un petit voyage sur le continent vous ferait-il plaisir, mon ami ? s'enquit le maître avec une tendresse un peu brusque.

Tom leva vers lui des yeux reconnaissants.

— Cela me plairait, certes, mais je n'aimerais pas quitter le travail. Et les bandits de Londres nous en donnent pas mal depuis quelque temps.

— Je crois que ce n'est pas cela qui nous fera défaut, là où nous irons.

Tom ramassa le télégramme et le parcourut à son tour.

— Serait-ce une invitation ? demanda-t-il.

— Je suppose qu'on ne nous ferait pas venir si loin pour l'unique plaisir de voir tomber la tête de Grump.

— Non, certes... L'affaire du Vampire aux Yeux Rouges aurait-elle une suite ?

» Je crois que je répondrais à l'appel, si j'étais Harry Dickson ! ajouta malicieusement le jeune homme.

— Et si j'étais Tom Wills, je bouclerais prestement mes valises pour accompagner mon maître, lui fut-il répondu du tac au tac.

Durant le voyage, le détective évita de conduire l'entretien sur l'affaire du vampire, mais Tom Wills trouva que son maître était singulièrement pensif.

Le soir de leur arrivée à Hambourg, dans un café de la vieille ville que Dickson affectionnait particulièrement, après avoir changé son brûle-gueule contre une solide pipe bavaroise aux truculentes enluminures, devant une énorme chope de bière, le visage du détective se dérida quelque peu et Tom osa hasarder une question.

— Maître, on dirait que vous redoutez quelque chose.

Harry Dickson le regarda curieusement.

— Pourquoi cette idée, my boy ?

— Ce matin, pendant votre toilette, je vous ai entendu murmurer à deux reprises : « C'est une faille, réellement ».

— En effet ! À votre âge, on a de bons yeux et de bonnes oreilles, mais souvent pour ne pas voir ni entendre.

— Ouais ! Mais le ton fait pourtant la chanson ! À la façon dont vous avez marmotté ces mots, je sentais bien que la faute ne venait pas de vous.

Harry Dickson étendit la main et pinça l'oreille du jeune homme.

— Mais, ce n'est pas mal du tout !... En effet, on va commettre une faute, notamment en coupant la tête à cette brute de Grump.

— Comment, vous aussi, vous voudriez le voir dans un asile d'aliénés ? s'écria Tom, stupéfait autant qu'indigné.

— Pas le moins du monde ! Je désire voir Grump monter sur l'échafaud, mais j'aurais bien voulu que cette exécution fût retardée.

— De combien de jours encore, je vous prie ?

Le détective eut un geste vague.

— Jours ? Ai-je parlé de jours ? Je ne précise pas... de mois peut-être.

» Une année, plus encore... qui sait ?

— Mais pourquoi, pourquoi ? s'étonna Tom Wills.

— Parce que j'ai l'impression que le mystère qui plana sur cette affaire est loin d'être dissipé...

— Pourtant, la mort du monstre devrait mettre le point final à

ce drame.

— Devrait, oui... mais ce n'est pas le cas. J'ai surpris Grump au moment où il commettait son dernier crime. Il m'échappa, il usa de ruses superbes, il *faillit m'échapper tout à fait, je vous l'avoue*. Dans cette poursuite, il montra du génie... jusqu'à Hambourg. Là, ses façons changèrent et Grump devint un imbécile fieffé, qui se fit lamentablement pincer à Hildesheim.

» On aurait dit que le bandit, en mettant le pied sur le sol d'Allemagne, s'était dépouillé de toute intelligence.

— Et vous en concluez, Maître ?

— Que quelqu'un de supérieurement intelligent dirigeait Grump pendant son séjour en Angleterre, qu'en retournant en Allemagne il désobéit à ce « quelqu'un » qui, retirant de lui sa main tutélaire, nous le livra sans défense.

— Mais rien, dans le langage de Grump, ne pouvait vous faire supposer une chose pareille ?

— Certainement non ! Grump, que je prenais pour un homme madré avant de le connaître, m'apparut sous les dehors d'une brute, mais d'une brute parfaitement silencieuse, résignée à tout, même à l'échafaud. Je n'ai pu le dire ouvertement : la Kriminalpolizei, moins que les autres encore, ne tient compte ni des impressions ni des nuances. Discrètement, je leur ai fait comprendre qu'ils feraient bien en retardant cette exécution capitale. « Pourquoi donc ? me demandait-on, non sans effarement. Qu'espérez-vous ? ».

» La question était logique : qu'est-ce que je pouvais espérer ? Tout était si vague encore dans mon esprit... Qu'un autre homme dirigeait Grump dans ses crimes ? Rien ne venait le prouver : Grump lui-même niait énergiquement avoir jamais eu de complices.

» C'est ce qui fit, Tom, qu'en recevant le télégramme du directeur Ziegenmeyer, j'ai eu un moment d'humeur et que j'ai manqué ne pas y répondre.

» Maintenant, mon petit, mettez-vous bien en tête que je ne sais rien de plus. Par conséquent, plus de questions inutiles... Bon, voilà un excellent petit orchestre qui s'apprête à se mettre en mouvement. Je vois une partition de Wagner ouverte sur le piano. Je n'y suis plus pour personne !

*

Les deux détectives n'atteignirent Hildesheim que le lendemain, tard dans l'après-midi. Un dernier rayon de soleil dorait les merveilleuses façades de la Brunnen-Platz ; comme au temps jadis, des commères venaient à la fontaine puiser l'eau fraîche dans d'énormes brocs de grès bleu ; de bons bourgeois bedonnants fumaient d'énormes pipes aux terrasses des kneipe, dans une atmosphère odorante de bière mousseuse et de vin gris.

— On se croirait dans un autre monde, dit Tom avec un soupir d'aise. Tout ici est si calme, si serein que je suis tenté de croire que nous nous sommes trompés de route et que ce n'est pas ici que demain, aux premières lueurs de l'aube, une tête tombera sous le couperet.

Tout à coup, du fond d'une auberge obscure, quelqu'un les héla :

— Est-il possible ? C'est monsieur Dickson en personne, et cet excellent monsieur Wills, qui l'accompagne toujours comme son ombre !

Un petit homme replet, rose, à la mine souriante de chérubin, roula bien plus qu'il ne marcha vers eux et leur tendit des mains cordiales.

— Ce brave Doktor Poppelreiter ! s'écria Harry Dickson en acceptant en riant les deux mains tendues. En vous voyant tel que vous êtes, je me dis que la bière de Hildesheim est toujours parmi les meilleures d'Allemagne !

— D'Autriche et de tous les pays de la terre, compléta le petit homme. Venez donc vous rafraîchir ! C'est du vin que vous boirez, hôtes de marque que vous êtes. Holà ! Kellner, du Hocheimer... Deux bouteilles et de la glace !... Vous venez voir la fin de Grump, monsieur Dickson. C'est grâce à vous que nous pouvons en finir avec ce monstre. C'est grâce à vous également que la gloire de sa capture a un peu rejailli sur le modeste chef de la police de cette petite ville, votre ami et serviteur Poppelreiter.

Harry Dickson ne détrompa pas le brave homme. Avec une patience infinie, il l'écouta retracer toutes les phases du fameux procès.

Tom Wills, qui n'écoutait que d'une oreille, laissa ses regards charmés errer sur la Brunnen-Platz que le soir teintait lentement d'ombre bleue.

— Oh ! la splendide vieille maison ! s'écria-t-il tout à coup, en désignant, à l'angle d'une venelle, une haute maison au pignon en casque-à-mèche et dont la façade ressemblait à une véritable dentelle de pierre.

Herr Poppelreiter suivit des yeux les regards du jeune homme et son front s'assombrit quelque peu.

— Parlez pour vous, monsieur Wills, dit-il à voix basse. Les gens d'ici aimeraient bien mieux voir tomber cette vieillerie sous le pic du démolisseur que de l'offrir aux regards admiratifs des visiteurs.

— Quelle infamie cela serait ! s'écria fougueusement le jeune homme.

— À votre point de vue, certes, mais non à celui de mes concitoyens. On appela cette demeure la « Gespenster-Haus », la

maison hantée, et si cette partie de la place est déserte le soir, et si les cafés n'y font plus d'affaires à partir des premières heures sombres, c'est bien la faute à cette damnée bicoque !

— Je voudrais savoir ce qu'on lui reproche !

— On ne sait trop ! Elle appartient depuis deux siècles à une vieille famille autrichienne, qui ne s'en occupe que pour y effectuer les réparations nécessaires, et même la meubler avec confort. Mais, depuis deux cents ans, personne n'y a jamais habité ! Une fois par semaine, le notaire qui en a la garde y vient, accompagné de deux servantes qui y font les nettoyages nécessaires puis se hâtent de s'en aller. On raconte que les lointains propriétaires, les comtes Dragomin, la laissent à la disposition des fantômes et des esprits de la nuit. Jamais, ils n'ont voulu la louer et encore moins la vendre. Comme magistrat, je désapprouve une façon d'agir qui inquiète la population.

Harry Dickson consulta son chronomètre et se leva.

— Mon cher Poppelreiter, j'espère que vous voudrez bien nous excuser. Nous irons faire encore un tour par la ville, puis il se peut que nous allions rendre une visite de politesse à Herr Direktor Ziegenmeyer.

— Très bien ! Je vous reverrai demain, en de bien lugubres circonstances.

Un quart d'heure plus tard, le détective et son élève se faisaient annoncer au directeur de la prison municipale.

Pour ce fonctionnaire, habitué à traiter des délinquants de petite envergure, le fait d'avoir à garder le Vampire aux Yeux Rouges et de le conduire à l'échafaud, devait valoir de bien vastes soucis.

C'était ce que Tom Wills se disait en voyant s'avancer vers eux un homme aux traits tirés par la fatigue, dont le teint plombé, les yeux cernés et la lippe pendante trahissaient les nuits blanches et les soucis sans nombre.

Pourtant, dès les premières paroles échangées, Tom dut avouer s'être trompé.

— Bonsoir, monsieur le directeur, dit Dickson en coupant un pompeux discours de reconnaissance. Je suppose que ce n'est ni pour me vanter, ni pour me faire assister à une exécution capitale que vous m'avez appelé sur le continent ?

— Oh non, monsieur Dickson ! Certes non !

Herr Ziegenmeyer hésita quelques secondes, puis il s'en fut vers la porte, l'entrebâilla, s'assura que personne ne pouvait entendre, et d'un air mystérieux, il revint vers ses visiteurs.

— Monsieur Dickson, demanda-t-il, pensez-vous que Grump soit fou ?

— Pas le moins du monde !

Le directeur eut un signe de vive approbation.

— C'est mon avis. Personne n'a l'esprit plus sain que ce misérable, bien que ce soit une brute fieffée. Mais, depuis quelques jours, il se conduit si singulièrement, d'une manière si incompréhensible, que je ne sais plus que penser.

» Mon devoir aurait été d'avertir mes supérieurs directs. Mais j'ai peur d'être rabroué, j'ai peur qu'on ne se moque de moi. Dans notre métier, plus que dans un autre, le ridicule tue.

D'un bref signe de tête, le détective fit comprendre au fonctionnaire qu'il était bien de son avis.

— Eh bien, monsieur Dickson, depuis ces quelques jours, Ebenezer Grump a peur !

— Il y a de quoi : il sait que la minute finale approche, opina Tom Wills.

— Pas du tout ! C'est bien le contraire ! Il a peur de ne pas être guillotiné !

— C'est qu'il préfère la mort rapide à la lente agonie dans un asile de fous, riposta Tom, qui n'aimait pas démordre de son idée.

— C'est bien ce qui vous trompe, monsieur Wills, car Grump, qui pourtant a bonne vie ici et semble fortement se complaire au régime de faveur des condamnés à mort, supplie pour que son exécution ne soit pas retardée.

» Ses gardiens l'entendent murmurer à tout propos : « Ce serait terrible ! Pourvu que je sois mort avant qu'il arrive ! »

— L'avez-vous questionné à ce sujet ? demanda Dickson.

— Certainement, mais il se contente de hocher la tête d'un air peureux. La veille du jour où je vous ai envoyé le télégramme, dès la première heure il me fit appeler.

» Je n'ai jamais vu homme plus affreusement abattu. « Je désire qu'on me procure immédiatement des fleurs d'ail sauvage », supplia-t-il.

» Je haussai les épaules.

« — En voilà un caprice, Grump, et je ne sais guère où je m'en procurerais.

« — Si, si, répondit-il fiévreusement. Il y en a dans les bois proches de la ville. Je vous en prie, Herr Direktor, qu'on m'en apporte avant la nuit. Sinon, ce serait trop épouvantable ! Malgré mes crimes, je ne mérite pas cela !

» J'allais opposer un refus à cette demande quand, soudain, il me dit à voix basse : « — Faites venir Dickson ! Je dirai quelque chose... Oh ! très peu, mais cela en vaudra la peine. Pour l'amour du Seigneur, apportez-moi des fleurs d'ail ! »

Le front de Dickson était devenu si sombre et une telle angoisse s'y lut tout à coup que le directeur se tut pour le regarder d'un air stupéfait.

— J'espère que vous avez trouvé de la fleur d'ail sauvage ? demanda Dickson presque violemment.

— En effet... Je ne pouvais refuser...

— Dieu merci ! s'écria le détective.

— Mon Dieu, répondit le directeur interloqué, vous me semblez comprendre quelque chose à cette folie, monsieur Dickson.

— Folie ! Mais jamais de la vie... Je dois vous dire qu'une terrible lumière vient de se faire dans mon esprit.

» Monsieur Ziegenmeyer ! Je parie que quelque chose d'étrange, de tout à fait incompréhensible, s'est produit pendant la nuit qui suivit cette demande de Grump.

Le directeur bondit sur sa chaise, la bouche ouverte, les yeux ronds, personnifiant la stupeur.

— Comment le savez-vous, monsieur Dickson ? J'ai exigé le silence le plus complet, sur les événements de la nuit, de la part de mon personnel, qui m'est absolument dévoué.

— Je ne le sais pas, mais tout me le fait croire ! On a sans doute tenté de s'introduire dans la cellule du condamné à mort !

— C'est vrai ! Et de quelle façon ! Au milieu de la nuit, le gardien, qui couche dans le cachot du détenu, fut éveillé par un bruit bizarre.

» À son effroi, il vit une grande ombre tombant dans le réduit.

» Il se tourna vers la lucarne et vit qu'une forme indistincte y masquait la clarté de la lune.

» Le gardien se leva d'un bond ; il vit alors se coller contre les barreaux de fer un visage tellement hideux qu'il recula, pris d'une peur indescriptible. À la même minute, Grump s'éveilla. Lui aussi aperçut la monstrueuse apparition ; alors, le gardien lui vit prendre ses fleurs d'ail et se ruer vers la fenêtre.

» L'être, qui se tenait là, avait à peine vu les fleurettes qu'il poussa un tel hurlement que toute la prison en fut éveillée, puis il disparut.

» Alerté, je fis organiser des rondes immédiates. La fenêtre de la cellule de Grump se trouve à dix mètres au-dessus du sol. On ne trouva traces ni de corde ni d'échelle, mais près du chemin de ronde, des gouttes de sang.

» Que faut-il croire de tout ceci ? Grump, questionné, se contenta de répondre :

» — Il est venu ! Mon Dieu, pourvu que l'on me tranche vivement la tête ! »

— Donnez-moi une forte lanterne et une échelle, se contenta d'ordonner Harry Dickson.

Une fois dans la cour de la prison, à la clarté de son fanal, le détective se mit à explorer minutieusement les murs.

— Deux poignards ont suffi, murmura-t-il enfin, mais en tout cas, ce doit être un rude grimpeur.

— Que voulez-vous dire, monsieur Dickson ? demanda le directeur.

— Qu'à l'aide de deux solides poignards, fichés de place en place dans les fentes des murailles, la créature de la nuit a escaladé le mur d'enceinte et celui-ci ensuite. Tudieu ! C'est un exploit peu ordinaire !

— Voyons, dites-moi... commença le directeur.

— Je ne puis rien vous dire, monsieur le directeur, répondit sèchement le détective. Menez-moi chez Grump.

L'assassin était étendu sur sa couche, les yeux grands ouverts, fixant la petite lampe qui éclairait faiblement le cachot. Il reconnut tout de suite Dickson et sa vilaine figure, au menton brisé, se tordit en une sorte de sourire.

— On me coupe la caboche demain, monsieur Dickson, dit-il. Je suis bien content que vous soyez là ! C'est plus sûr !

— Pourquoi donc, Grump ?

L'homme fit une singulière grimace.

— Demain, au pied de l'échafaud, quand je serai certain de mourir, je vous dirai quelque chose !

— Pourquoi pas maintenant ?

— Ah non ! il y a encore une nuit à passer. En une nuit, il peut se passer beaucoup de choses ! Sur mon salut éternel, monsieur Dickson, je vous jure que je vous le dirai, à condition que ma mort soit certaine.

— Cet homme est fou ! murmura le directeur.

— Non ! répondit Dickson avec fermeté. *Cet homme a raison !!!*

Le détective resta une minute plongé dans une méditation profonde.

— Donnez-moi quelques-unes de vos fleurs d'ail, Grump !

Le condamné poussa un vrai cri de joie.

— Vous, au moins, vous avez compris ! cria-t-il. Voici les fleurs, monsieur Dickson... mais maintenant, promettez-moi une chose.

— Parlez !

— Promettez-moi *que je serai guillotiné demain !!!*

Harry Dickson le considéra en silence.

— *Je vous le promets !* dit-il lentement.

— Que Dieu vous bénisse, monsieur Dickson ! murmura l'homme comme le détective se retirait.

— Que penser de tout ceci ? gémit le directeur, quand ils rentrèrent dans le bureau directorial. Tout cela est si peu...

administratif !

— Bien dit, monsieur le directeur, mais ce n'en est pas moins terrible ! Je vous suis reconnaissant de m'avoir appelé. Je dirai même que vos chefs ne le seront pas moins ; mais plus tard. Si je réussis... et il faut que je réussisse, il y aura de l'avancement pour vous, cher monsieur, et pas peu !

— Si vous le dites, monsieur Dickson, fit le directeur dont le visage s'éclaira, si vous le dites, il me faut bien le croire...

2. La maison des fantômes

Tom se coucha vers dix heures. À peine une heure plus tard, il sentit une poigne vigoureuse qui le secouait.

— Je regrette, mon garçon, mais assez dormi pour cette nuit, lui dit le maître. Nous avons à travailler.

— On sort ? demanda le jeune homme en voyant que le détective avait mis chapeau et manteau et fouillait activement dans sa valise, d'où montait un cliquetis d'outils en acier.

— Une pince... ce trousseau de fausses clefs et nos rossignols... murmurait Harry Dickson en faisant le compte de ce qu'il emportait.

— Un revolver ?

— Non... Mais n'oubliez pas les fleurs de Grump.

— Vous devez avoir vos raisons, maître, mais elles sont pour le moins singulières, dit Tom en s'habillant rapidement.

— J'ai mes raisons, Tom, et je vous les communiquerai en temps utile... Ah ! prenez également notre échelle en soie, munie de ses crampons d'acier.

— C'est tout ce qu'il vous faut ? demanda Tom avec un peu d'ironie.

— Non... Il me faut également vos bons yeux, qui voient dans la nuit, mon garçon.

Tout dormait dans le petit hôtel. Dickson et son élève sortirent sans encombre et se trouvèrent dans la rue, au moment où les derniers cafés de Hildesheim éteignaient leurs lumières.

— Cachons-nous un moment dans cette encoignure, Tom, dit vivement le maître. Voilà le bon Dr Poppelreiter, qui s'en retourne chez lui avec son plein de bière. Je ne désire être vu ni par lui, ni par personne.

Quand les rues furent vides de toute présence, le détective et son élève reprirent leur marche dans la nuit, se dirigeant vers le nord. Hildesheim n'est pas bien grande et, bientôt, le souffle vivifiant de la campagne vint à la rencontre des deux noctambules.

Un quart d'heure plus tard, ils passaient devant les dernières maisons de la banlieue et se retrouvaient sur une large route macadamisée, filant droit sur l'horizon.

— Où allons-nous de ce pas ? s'enquit Tom Wills.

— Nulle part ! répliqua Dickson en riant sous cape.

— En voilà une réponse ! s'exclama Tom vexé.

— Ou, plutôt, nous suivons simplement les poteaux télégraphiques.

La route s'enfonça dans un boqueteau et Dickson fit halte auprès d'un grand pylône collecteur.

— En ciment armé, murmura-t-il, je m'en doutais ! Lancez donc l'échelle de soie, Tom, et tâchez qu'elle s'accroche aussi haut que possible.

Il fallut une série d'efforts pour que Tom, pourtant très habile à ce jeu, y réussisse. Enfin, les crampons mordirent et l'échelle se tendit.

— Et maintenant, maître ?

— Prenez cette pince, Tora, montez là-haut et coupez-moi tous les fils.

— Pourquoi ?...

— Faites d'abord ce que je vous dis. Les minutes sont trop précieuses. Je vous expliquerai quand vous serez redescendu.

Sans plus hésiter, Tom Wills escalada le poteau collecteur, atteignit les isolateurs et se mit en devoir de trancher les fils télégraphiques.

Le dernier tomba sur le sol.

— Pourrais-je savoir maintenant ? demanda Tom Wills en remettant pied à terre et en enroulant la précieuse échelle. Je suppose que Hildesheim est, à présent, coupée du reste du monde vivant.

— Bien deviné, my boy, et Harry Dickson se trouve ainsi en mesure de faire honneur à ses promesses.

— Savoir, maître ?

— Celle que je viens de faire à Grump... qu'il sera guillotiné demain. Aussi longtemps que l'on pouvait téléphoner ou télégraphier à Hildesheim, cela n'était pas certain du tout.

— Aurait-on pu gracier Grump au dernier moment ?

— Possible ! On aurait du moins pu surseoir à l'exécution !

— Mais, il n'y a pas un jour, vous me disiez que cette exécution était une faute ?

— C'est exact. Cependant, puisque Grump veut parler, ce n'en est plus une. Et Grump ne parlera que s'il est certain de mourir.

Tom aurait bien voulu en savoir davantage, mais Harry Dickson semblait tout à coup très pressé de rentrer en ville.

— Un autre ouvrage nous attend, Tom, moins facile que de couper des fils télégraphiques. Nous allons faire une visite peu ordinaire.

— Je n'en doute pas, puisque nous nous sommes munis de nos petits outils de cambriolage.

— Et de nos fleurs d'ail, ne l'oubliez pas !

— Puis-je savoir où nous allons ?

— Certainement, mon ami. Nous allons entrer dans une

demeure, qui vous a déjà intrigué aujourd'hui : la « Gespenster-Haus – la maison des fantômes.

— Chouette ! jubila Tom. Va-t-on y trouver de véritables fantômes ? C'est cela qui serait amusant !

Harry Dickson, lui, ne riait pas. Au contraire, son visage se fit plus grave.

— Ce n'est pas impossible, Tom. Je ne sais comment définir un fantôme, mais la créature qui rôde dans la nuit est d'une nature telle que, jusqu'ici, je ne vois pas encore de quelle façon il faudra la combattre.

— Cette maison a-t-elle quelque chose à voir avec l'affaire Grump, et comment ?

— J'en suis certain, Tom. Malheureusement, je ne le sais que depuis quelques heures, sinon l'affaire du vampire aurait pris un autre tour, bien plus victorieux pour nous. Ce n'est que depuis mon arrivée en Allemagne que je me suis posé la question : pourquoi, après sa fuite d'Angleterre, Grump est-il venu à Hildesheim au lieu de se terrer dans un grand centre comme Hambourg, où il débarqua ? Au moment où je le pourchassais, j'ai pris Grump pour un homme qui fuyait. Il n'en était rien : Grump, au contraire, voulait atteindre un but : ce but c'était Hildesheim !

— Mais il n'y a pas que la maison des fantômes dans cette ville !

— Non, mais c'est la seule où il faille des fleurs d'ail pour y pénétrer !

Tom Wills fit un geste désespéré.

— Je ferai donc comme toujours, maître, gémit-il. Je me résignerai à vous obéir et à vous servir sans comprendre.

— Mon pauvre garçon, à ce moment je ne comprends pas encore moi-même !

» Si, d'ores et déjà, je vous lançais sur la piste incertaine que je vois se dessiner devant moi, je sais que vous y trébucheriez dès les premiers pas.

— Je me suis toujours bien trouvé en vous obéissant, même sans comprendre, finit par murmurer Tom repentant.

— Que cela ne vous fasse aucune peine, répondit Dickson avec bonhomie. Sachez seulement que vous allez collaborer à une puissante œuvre de justice et d'humanité !

Ils venaient de rentrer en ville. Au beffroi, un jaquemart se mit à sonner l'heure : Minuit ! Tom frissonna.

— Minuit ! fit-il. L'heure sinistre entre toutes.

Harry Dickson ne lui répondit pas, impressionné par cette voix d'airain qui, haut dans les airs, comptait lentement les douze coups.

Les rues étaient désertes et noires, pauvrement éclairées de

place en place par de menues lampes électriques, fichées dans des lanternes vieilles d'un siècle.

Une crécelle s'envola d'une tour en poussant un appel de chasse strident ; un chien hurla longuement à la mort au fond d'une venelle obscure. Une lampe unique tremblotait au milieu de la Brunnen-Platz, comme une étoile dans un ciel d'orage ; elle n'en chassait pas les ombres mais rendait les pignons des antiques demeures plus lugubres et les étroites fenêtres des façades plus hallucinantes.

— Chaque maison a une figure de cauchemar, murmura Tom Wills. Tenez, celle-là a l'air de vouloir se jeter sur nous.

— C'est celle que nous cherchons, Tom, dit doucement le maître.

— La maison des fantômes, fit Tom Wills à voix très basse. Tout à l'heure, avec sa bonne vieille façade, elle me semblait adorable... Hou ! ce qu'elle est vilaine à présent. J'aimerais autant y faire ma visite de politesse en plein jour !

Harry Dickson n'écoutait plus. D'un pas assuré, il avait gravi le haut perron et avisé la lourde porte de chêne, hérissée de clous.

Le détective glissa, un à un, ses rossignols dans la serrure, puis il poussa un soupir de découragement.

— Jamais je ne m'attendais à pareille résistance de la part d'une serrure si vieillotte, murmura-t-il, à moins que... Ah bah ! il fallait y songer : les verrous doivent être mis. Comme ils sont très près de la serrure, je ne m'en suis guère aperçu au premier abord.

— Les fantômes ont pris leurs précautions, persifla Wills.

Le détective regarda attentivement les hautes fenêtres.

— L'échelle, Tom, ordonna-t-il d'une voix brève.

— Voyez-vous le moyen d'escalader cette maudite façade, maître ? Et les volets, qu'en faites-vous ? Ils ont l'air d'être en un bois solide comme du fer !

— Et cette sorte d'œil-de-bœuf, en marge à cette théorie de lucarnes ? Les crampons de notre échelle mordront dans le rebord comme dans du pain ».

Le maître avait dit vrai : après quelques tentatives infructueuses, l'échelle put être tendue et se prêta à l'escalade.

— Faut-il casser du verre ? demanda le jeune homme en se mettant en devoir de se hisser vers les hauteurs.

— Si vous ne pouvez faire autrement, oui.

Tom Wills grimpa, adroit et lesté comme un singe ; quand il parvint à l'œil-de-bœuf, il eut une exclamation satisfaite.

— Ce n'est pas un hublot fixe, ce machin-là, maître, mais une bonne fenêtre, qui s'ouvrira comme une armoire à glace.

Dickson vit son élève se glisser sans peine à l'intérieur de la

demeure mal famée. Avec la même adresse, il le suivit.

Il retira l'échelle derrière lui et trouva son élève posté sur un spacieux palier, déjà aux écoutes des ténèbres du lieu.

— Avez-vous entendu quelque chose ? demanda le détective.

— Non... tout de même, il ne me semble pas. Mais ce silence me paraît plus terrible encore qu'un bruit.

Dickson s'avoua que le jeune homme avait raison.

Quelque chose d'indéfinissable, d'hostile, de terrifiant peut-être, semblait planer dans la lourde atmosphère de la maison abandonnée.

— Commençons par les chambres, dit le détective.

Elles étaient au nombre de sept, toutes vides, sonores, en proie à la poussière et à l'abandon.

Avec mille précautions, ils descendirent le large escalier à la rampe sculptée et avisèrent une pièce du rez-de-chaussée.

Ici, le monde changeait. Dans la faible lumière des lampes de poche des détectives, des meubles anciens, fort riches, émergeaient de l'ombre.

— Rien de bien fantomal, dit Tom – et il y avait un peu de déception dans ses paroles.

Harry Dickson se tenait debout au milieu de la pièce, immobile, le regard perdu dans l'ombre.

— Tom !

— Allô, maître ! répondit l'élève, étonné d'entendre le détective élever la voix.

— Il y a des bougies dans ces candélabres. Allumez-les toutes. J'ai besoin d'y voir un peu plus clair.

— Vous ne craignez pas d'être vu ?

Harry Dickson poussa un éclat de rire, qui résonna dans la maison.

— Il y a belle lurette que la sale bête, qui gîte ici, nous voit et nous entend et qu'elle tremble de peur d'approcher, s'écria le détective en ne faisant rien pour voiler l'éclat de sa voix.

Tom frotta des allumettes et se mit en devoir d'obéir au maître.

Graduellement, tout ce qui se trouvait dans la pièce sortait de l'ombre.

C'était un salon d'un style ancien et sévère. Le remugle des draperies, qu'aucun souffle d'air n'avait remué depuis de longues années, l'odeur douceâtre des boiseries travaillées par la mystérieuse petite « horloge de la mort », la vague pourriture des souris et des rats morts et se desséchant derrière les lambris, y laissaient stagner une atmosphère lourde et déprimante.

Harry Dickson arpenta, à grands pas nerveux, la spacieuse salle ; tout son calme semblait l'avoir quitté.

Il reprit ce même ton élevé, qui avait tellement étonné son élève, et ce qu'il disait n'était pas de nature à diminuer la stupéfaction de Tom Wills.

— Vous vous attendez à trouver quelqu'un ici, Tom ? Aha ! En effet, nous ne sommes pas seuls ! Mais de là à le trouver ! Ni murs, ni verrous ne le gênent ! Tenez, à cette minute, il est tout près de nous ; il nous écoute ; il se moque peut-être de nous, comme il s'est moqué de toutes les polices d'Europe et comme il compte le faire pendant longtemps encore !

Tom Wills n'en croyait pas ses oreilles.

Le maître parlait comme un fou. La maison hantée venait-elle de faire une nouvelle victime en la personne du grand détective ?

Soudain, le jeune homme recula avec effroi.

Ses yeux étaient, en cette minute, fixés sur la cheminée. Or, une des bougies venait de s'éteindre, brusquement, sans filer, comme si une main avait pincé la mèche. Presque aussitôt, une seconde suivait et des ombres clignotèrent sur les murs.

Dickson ne semblait rien voir. Il continua :

— Et pourtant, moi, Harry Dickson, j'ai fait serment de l'avoir, le monstre inconnu ! Je me permettrai d'employer une méthode que, certes, la Kriminal Direktion réprouverait ou dédaignerait.

Une troisième bougie s'éteignit.

Le détective se démenait comme un homme qui a perdu l'esprit, faisant de grands moulinets de ses bras, mouvements que les ombres singeaient immédiatement sur les murs.

Une quatrième flamme fut pincée. Seules, deux petites langues de feu éclairaient encore le sinistre salon.

Tom Wills n'y tint plus. Une terreur sans nom venait de s'emparer de lui.

— Maître, sanglota-t-il, allons-nous-en ! Cela nous dépasse ! Vous êtes malade...

Le regard de Dickson rencontra le sien.

Alors que le détective semblait déambuler, comme un dément, à travers la chambre, son regard était resté singulièrement clair. Tom y lut un peu de moquerie et, surtout, un ordre. Et toute la confiance lui revint.

Le maître savait parfaitement où il allait ! Tant pis si les bougies étaient soufflées si bizarrement, si cela faisait le jeu de Dickson !

Cinquième éclipse ! Malgré la confiance reconquise, Tom ne peut se retenir de trembler. On aurait dit le salon en proie à des nuées orageuses que cette unique petite flammèche parvenait à peine à trouver.

Déjà, le regard ne pouvait plus percer les ténèbres qui

s'accumulaient dans les coins les plus reculés. Tom eut la sensation d'une présence hostile et terrible, toute proche de lui. Il leva ses yeux vers le visage du détective.

Celui-ci ne bougeait plus, ses traits étaient de marbre. Seuls ses yeux brillaient comme des lucioles.

— Approchez !... Ne me quittez pas, souffla Dickson, si bas que le jeune homme l'entendit à peine.

À ce moment, la dernière bougie s'évanouit et des ténèbres opaques envahirent le salon de la maison des fantômes.

— Ne bougez pas d'un cran, quoiqu'il arrive ! murmura Dickson à l'oreille de son élève.

Tom se contenta de lui serrer le bras.

Quelques minutes, longues, terriblement longues aux deux vengeurs, s'écoulèrent dans un silence formidable. Tom sentit une légère odeur flotter autour de lui : on aurait dit les relents d'une vieille lampe à carbure.

— Pas un geste, Tom !

Il fallut l'avertissement du maître pour que Tom ne reculât, pris de panique.

Du fond de la nuit, deux points lumineux avaient surgi et, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, venaient sur eux.

Les deux détectives y virent d'abord des lucioles incertaines, mais bientôt l'abomination se précisa : deux yeux de feu, aux regards effrayants, les fixaient.

— Le Vampire aux Yeux Rouges, gémit Tom Wills, sur le point de se trouver mal.

Harry Dickson bougea quelque peu aux côtés de Tom, qui sentit l'odeur carburée devenir plus intense.

Un peu de temps s'écoula. Les yeux, immobiles, le regard fixe et effrayant, se tenaient à quelque distance des deux hommes. Il sembla à Tom que son maître poussait un grognement de mépris.

Alors, Harry Dickson prit la parole à haute voix :

— Et pourtant, vampire, je vous aurai ! Pourquoi ? Parce que j'emploierai d'autres moyens que la police ! Parce que moi, Harry Dickson, je crois en vous, fantôme ! Et parce que, moi, je me servirai *de la fleur de l'ail sauvage* !

Brusquement, les yeux s'élargirent. Tom crut entendre un gémissement lointain.

— Je vous ferai sortir de votre tombe et je vous trancherai la tête ! cria le détective à tue-tête.

Tom n'en croyait pas ses oreilles : Dickson divaguait !

Mais non... Qu'était cela ? Un cri de rage et de terreur s'éleva, puis des hurlements et des sanglots frénétiques. Pour finir, une morne plainte.

Harry Dickson soupira d'aise.

— Vous pouvez rallumer les bougies, Tom, dit-il d'une voix calme. Nous allons fumer une bonne pipe. Ce sera bien nécessaire pour chasser cette odieuse odeur d'ail.

— Pourquoi avez-vous emporté ces fleurs malodorantes ? demanda Tom en frottant une allumette.

— Je vous dirai cela un de ces jours, quand nous serons un peu plus à l'aise, mon ami. Au fond, c'est simple et enfantin. Aujourd'hui, l'odeur alliée qui vous a pris à la gorge m'a démontré deux choses.

— Peut-on savoir ?

— Certainement. D'abord, que le vampire criminel est un homme en chair et en os, ensuite qu'il ne se trouvait pas dans la maison hantée. Il communiquait avec elle par l'un ou l'autre truchement que je ne tarderai pas à découvrir.

» Les yeux de feu ? C'est l'enfance de l'art ! On ne devrait pas user de pareils procédés avec nous. C'est déshonorant !

» Non, mon cher Tom, toute la poésie de terreur s'est enfuie de cette maison, à peine truquée. Allons-nous-en. L'aube n'est pas loin et Grump va et veut mourir !

— Mais les verrous poussés à l'intérieur ? demanda Tom.

Harry Dickson se mit à rire.

— Je sais déjà d'où on les manœuvre... à l'aide d'un bon fil électrique !

Tom Wills tenait à son fantôme et il pria son maître de lui laisser parcourir, une dernière fois, la maison.

— À votre aise, Tom, consentit le détective. Pendant ce temps, je finirai ma pipe. J'ai trouvé tout ce qu'il y avait à trouver ici...

— Mais c'est à peine si vous avez cherché !

— Et cela a suffi ! Allez, je vous donne dix minutes !

Les dix minutes écoulées, Tom revint penaud et bredouille.

D'un pas rapide, les deux hommes reprirent le chemin de leur hôtel.

— Eh bien ! petit, je vous l'avais bien prédit ! Vous venez de faire buisson creux, j'imagine, en perdant vos dix minutes.

Tom grogna.

— C'est vrai ! moins que rien, si ce n'est un vieux chapeau haut de forme jeté sur une chaise.

— Bah ! dit Harry Dickson.

Plus tard, le détective devait avouer qu'en accueillant, avec insouciance et dédain, la mesquine trouvaille de Tom Wills, il avait commis une faute irréparable.

3. Une étrange exécution capitale

Une aube terne, toute en grisailles...

La petite ville secoue difficilement son rêve trop lourd de la nuit. Un homme va mourir à heure fixe, entouré d'autres hommes qui ne lui prêteront aucune aide, si ce n'est pour abaisser le couteau sur sa nuque. Du sang va couler à Hildesheim, alors que de mémoire d'homme il n'y coula que la bière de mars et le vin d'octobre.

M. Ziegenmeyer, le directeur de la prison, n'a pas dormi de toute la nuit.

C'est la première exécution à laquelle il assiste ! Il va se trouver mal, sûrement. À moins que la grâce du condamné n'arrive à la dernière minute ; cela s'est encore vu ! En tout cas, le bourreau n'est pas encore là et, sans lui, impossible de commencer.

M. Ziegenmeyer et son adjoint, M. Zipfel, lèchent leurs lèvres d'une petite goutte de leur cordial favori, puis ils en reprennent, histoire de se mettre du cœur au ventre.

Quatre heures vingt ; sur la haute tour de la prison, la pomme de la hampe du drapeau se teinte d'une lueur laiteuse.

Si le bourreau ne venait pas ? Les deux fonctionnaires se réjouissent d'une absence pareille.

Tout à coup, ils dressent l'oreille. Tous les deux poussent un profond soupir : un bruit de moteur vient de troubler le grand silence matinal. Il s'approche, s'arrête devant la porte... Bon, voici que la cloche de la grille s'agite. Un gardien s'empresse, des gonds grincent, une camionnette entre dans la cour.

Un homme malingre, au teint bilieux, à la grande barbe, quitte le volant et met pied à terre. Avec un grognement de mauvaise humeur, il salue les deux fonctionnaires, qui s'approchent de lui, et leur tend une liasse de documents que le directeur Ziegenmeyer prend en tremblant un peu.

Tout est bien en ordre : les papiers officiels sont là. Ils présentent au directeur Herr Otto Liebe, exécuter des hautes œuvres de la ville de Hanovre ; le condamné à mort, Ebenezer Grump, lui sera remis pour être exécuté. C'est bien la formule de levée d'écrou, usitée dans un pareil cas. Herr Ziegenmeyer s'incline.

Otto Liebe ne paraît pas content. Il attend avec impatience que le directeur ait pris connaissance des actes officiels, pour élever une voix grinçante de vieille lime à métaux.

— Je suis tout seul. Mes deux aides m'ont laissé en plan, ils se sont enivrés pour se donner du courage. Ils seront révoqués et ne toucheront pas un pfennig d'indemnité. Monsieur le directeur, il faut m'adjoindre immédiatement deux bons charpentiers pour dresser ma machine.

— Mais ce n'est pas dans mes attributions ! s'écria Herr Ziegenmeyer.

Otto Liebe ne se laisse pas démonter pour si peu.

— Relisez l'avis de la Kriminal Direktion : il s'y trouve écrit que le directeur me prêtera aide et assistance. J'ai même le droit de vous requérir en personne pour dresser ma machine.

M. le directeur se souvient, à propos, que deux de ses gardiens sont charpentiers de leur état. Ils regimbent bien un peu, mais la promesse d'une prime et de bonnes notes à la fin de l'année les décide.

Les bois de justice sont tirés hors de la camionnette.

Deux montants grêles se dressent, quelques coups de maillet y ajustent un chapiteau de bois noir. Otto Liebe manie des tringles et des ferrailles. Herr Ziegenmeyer se détourne : un triangle d'acier vient d'être hissé, à grand-peine, entre les deux bras de ce sinistre jeu de mailloche.

Des paniers sont retirés de la voiture et mis en place.

Otto Liebe branle la tête d'un air satisfait.

— Cela ira très bien, dit-il, très... bien que ce soit un vieux meuble, mais il n'a pas d'usage.

Puis, il retombe dans son mutisme.

La cloche de la grille sonne à nouveau.

Les personnages officiels sont arrivés ; deux assesseurs du tribunal criminel, Herr Poppelreiter, un greffier et quelques vagues ronds-de-cuir. Pas de journalistes, si ce n'est le reporter de la petite feuille locale ; il est vrai que, sur l'ordre de la Kriminal Direktion, le bruit de l'exécution n'a pas été répandu dans la presse.

Herr Poppelreiter est déçu : il espérait malgré tout un peu de publicité. D'un air navré, il se tourne vers deux personnages qui arrivent à pas pressés.

— Bonjour, monsieur Dickson, bonjour, mon cher Tom Wills. Je crois qu'on ne vous fera pas attendre. Voyez, la machine est en place et le bourreau est déjà au greffe pour la levée d'écrow.

Le bavard petit chef de la police allait se lancer dans de plus amples discussions quand le directeur Ziegenmeyer, après un bref salut aux autorités judiciaires, s'empara complètement de la personne du grand détective.

— Il doit être éveillé à cette heure, mais je vous attendais, monsieur Dickson, pour lui annoncer, selon les règles, le rejet de son pourvoi.

Les longs couloirs résonnèrent tristement sous le pas des sombres visiteurs ; derrière les portes blindées de fer des cellules, on entendait des ronflements sonores ou la plainte inquiète d'un dormeur.

— Nous voici arrivés, dit le directeur à voix basse, en faisant signe à un geôlier d'ouvrir la porte d'un cachot, tout à l'écart au fond d'une galerie.

Grump était éveillé et même à moitié habillé. Il écouta avec indifférence la fatale nouvelle, mais quand il vit Harry Dickson, qui se tenait à l'écart des autres assistants, sa patibulaire figure s'éclaira.

— Monsieur Dickson, vous savez ce que vous m'avez promis, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Certainement.

— Bien... Pendant que je franchirai les derniers mètres qui me séparent de l'échafaud, marchez à mes côtés. Ces quelques secondes me suffiront pour vous confier ce que je veux.

Harry Dickson approuva silencieusement.

Le condamné fit une toilette rapide, puis il se laissa entraver les pieds et les mains sans résistance. Au directeur, qui lui demandait s'il n'avait plus rien à dire, il lui adressa des félicitations pour la bonne tenue de son établissement. « Seulement, ajouta-t-il, la choucroute qu'on y sert gagnerait à être cuite davantage. »

Aussi vite que le permettaient les pieds entravés du condamné, la marche au supplice commença le long des couloirs.

Harry Dickson se tenait tout près de Grump, que deux gardiens soutenaient.

Ebenezer Grump semblait le moins ému du groupe. Il sifflotait un petit air et quand au fond de la cour, il vit la sinistre machine, il n'eut pas même un frisson.

— Je n'avais jamais vu cela qu'en image et je ne m'en donnais qu'une mauvaise idée, avoua-t-il.

Soudain, Harry Dickson le vit affreusement blêmir. Il s'élança vers lui mais, d'un geste, Grump refusa son assistance.

— Ce n'est pas cela, murmura-t-il. De grâce, qu'on fasse vite... *Il est là !!* Je sens qu'il est là ! Monsieur Dickson...

— Eh bien ?

— Votre promesse tient toujours ?

— Oui !

Grump tremblait comme un buisson sous l'orage. Pourtant le détective savait que ce n'était nullement l'approche du supplice qui le mettait dans cet état.

— Ecoutez, écoutez... Dickson...

Grump était devant la guillotine, son pied effleurant la bascule.

— Harry Dickson, je ne suis pas le Vampire aux Yeux Rouges...

le véritable monstre, c'est Vet...

Il s'arrêta, comme frappé de folie et se mit à hurler :

— Vite, tuez-moi, monsieur Dickson ! Vite ! Vous l'avez juré !
Au nom du Seigneur, vous n'avez pas le droit... Monsieur Dickson !
Vite !

Alors, se passa une scène invraisemblable, tellement rapide que les phrases, même les plus brèves, ne peuvent la relater qu'avec une infinie longueur.

Soudain, Harry Dickson bondit en avant. D'un formidable coup de poing, il écarta le bourreau en s'écriant :

— Arrêtez-le ! Je vous ordonne d'arrêter cet homme !

Tom, n'écoutant que la voix de son maître, se jeta aussitôt sur Otto Liebe.

— Vite, Harry Dickson, hurla Grump.

Le détective devint affreusement pâle ; d'une main sûre, il poussa Grump sur la planche fatale, abattit la lunette qui encadra le cou promis à la mort, tira une poignée...

Un sifflement aigu, suivi d'un choc sourd, retentit : les assistants murmurèrent d'horreur.

Harry Dickson ne perdit pas une minute à regarder le triple jet de sang qui jaillissait des carotides tranchées ; il se jeta dans le corridor, où un groupe d'hommes semblait se colleter.

— L'avez-vous ? hurla-t-il.

— Mais, monsieur Dickson, balbutia le directeur, je ne puis comprendre...

— Vous n'avez pas besoin de comprendre ! s'écria le détective.
Où est le bourreau ?

Tom se releva furieux et défait.

— C'est la faute des deux gardiens, qui m'ont retenu... Le bonhomme a fui. Voici tout ce qui en reste !

Il tendit à Harry Dickson le chapeau haut de forme, qui coiffait, comme de règle, l'exécuteur des hautes œuvres.

Le détective poussa un cri de colère.

— Le chapeau qui se trouvait dans la maison hantée ! Jour de Dieu, voilà bien la plus belle gaffe que j'aie jamais commise dans ma vie !

À cette minute, la cloche de la grille de la prison sonna avec frénésie.

Deux gendarmes descendirent de leurs chevaux, blancs d'écume, et s'arrêtèrent, figés de stupeur, devant la guillotine sanglante.

— Qu'est-il arrivé ? crièrent-ils.

— Mais ce qui devait ! répondit froidement le directeur.

Les deux pandores jetèrent des regards désespérés et affolés

autour d'eux.

— À trois heures du matin, au moment où le bourreau Otto Liebe et ses aides quittaient Hanovre, l'ordre vint de Berlin d'avoir à surseoir à l'exécution de Grump. On essaya de vous téléphoner, monsieur le directeur, mais c'était impossible : toutes les communications avaient été coupées avec Hildesheim.

» Nous partîmes à cheval, sachant que nous pourrions rejoindre Liebe à temps en ne nous confiant pas à la fantaisie d'un moteur.

» Mais au milieu du chemin, nous avons trouvé Liebe et ses aides morts sur la route, tués à coups de fusil. Un peu avant d'arriver à la ville, nous vîmes que tous les fils téléphoniques pendaient, tranchés par une main coupable !

Déjà, Harry Dickson n'écoutait plus. Il sortit en toute hâte de la prison, Tom le suivant sur les talons, et une fois en rue il se mit à courir.

— Vite, à la maison des fantômes ! ordonna-t-il à son élève.

Comme ils débouchaient à l'angle de la Brunnen-Platz, ils virent quelques matineux en train de considérer la maison hantée d'un air effrayé.

— Qu'y a-t-il ? cria de loin Harry Dickson.

L'un des badauds, un ouvrier maçon en cote bleue, désigna du doigt la marche supérieure du perron.

— Cela me paraît bien louche, dit-il.

Un ruisselet de sang coulait sous la porte et se figeait sur la pierre bleue des marches.

— On est allé prévenir le notaire, Herr Ameise, qui a la garde de cette maudite demeure, continua le maçon. Tenez, voilà son commis, Herr Nussepen qui arrive. Nous allons enfin savoir...

Un homme malingre, à la figure minable, habillé d'une ridicule redingote dont les pans battaient ses jambes maigres, s'avancait d'un petit pas dansottant de vieillard qui se presse. Il bâillait et frottait ses yeux, rougis par le sommeil.

— Mon doux Seigneur, gémit-il en voyant le sang, quelle abomination cette demeure honnie nous révélera-t-elle encore ?

Devant la porte, sa main trembla et il sembla sur le point de se trouver mal.

— Je n'ose pas, gémit-il. D'ailleurs, il est de règle d'attendre la police. Je n'ai pas le droit d'entrer avant elle.

Harry Dickson s'impatiente.

— J'en suis, moi, de la police, monsieur. Ouvrez vite cette porte. Peut-être y a-t-il moyen de sauver quelqu'un là-dedans.

— Mais il n'y a personne, s'écria le clerc de notaire, si ce n'est des... des...

— Fantômes sans doute, railla le détective. Voyons, dépêchez-

vous. Ce n'est pas le moment de faire le pitre !

— Voilà le commissaire Poppelreiter qui s'amène ! s'écria l'ouvrier maçon. Maintenant, vous voilà certain que c'est quelqu'un de la police, monsieur Nussepen. Tudieu, voyez-le courir ; on dirait un dindon.

Herr Poppelreiter, essoufflé, haletant, arrivait.

— Monsieur Dickson, je vous ai vu courir. Je me suis dit qu'il devait être arrivé quelque chose d'important, se rapportant aux événements bizarres auxquels nous venons d'assister.

Harry Dickson désigna la flaque de sang, qui se coagulait sur les marches du perron.

— Que pensez-vous de ceci, monsieur mon confrère ?

— Ciel ! Rien ne sera donc épargné à cette malheureuse petite ville ? se lamenta le brave homme. Ah ! vous voilà, monsieur Nussepen. Vous venez sans doute ouvrir la porte pour les représentants de l'autorité. Oui ? Bien alors, mais pourquoi M. le notaire n'est-il pas venu lui-même ?

Ce fut le maçon qui répondit à la place du scribe.

— C'est moi qui ai vu le sang le premier, et je suis allé sonner à la porte du notaire Ameise. La bonniche a regardé par la fenêtre, puis elle est restée quelque temps à chercher dans la maison. Quand elle est revenue, elle avait un air tout étonné. « – C'est drôle, dit-elle, M. le notaire n'est pas dans sa chambre. Pourtant, son lit est encore chaud, comme s'il venait de le quitter. Je l'ai cherché par toute la maison. Il se peut qu'il soit allé voir à la prison, car on raconte que l'échafaud y était dressé, ce matin, pour le vampire. Allez donc appeler le commis de Ameise, Herr Nussepen, il habite tout près de la Gespenster-Haus...

On était bavard dans le Kleinstadt, et l'ouvrier maçon aurait continué à discourir si Harry Dickson n'avait donné des signes d'impatience.

Herr Poppelreiter prit la clef des mains frémissantes du commis et la glissa dans la serrure. La porte s'ouvrit sur un léger cri des gonds...

Le vestibule était sombre. Seule, une clarté confuse y tombait d'une haute fenêtre du palier voisin, se joignant à celle filtrée par les verres de couleur du vitrail.

Tom Wills, qui suivait Poppelreiter, eut un haut-le-corps : il sentait l'odeur fade du sang fraîchement versé. Harry Dickson poussa violemment la porte : la lumière du jour entra dans le hall et en chassa la pénombre.

Un corps était étendu au travers du passage. La tête s'inclinait sur son épaule gauche dans un geste comique de pantin cassé.

Harry Dickson la considéra avec horreur : elle avait été

tranchée presque complètement et ne tenait plus au cou que par quelques fibres. Le sang s'était répandu à grands flots et inondait les dalles.

— Mais... mais... c'est le notaire Ameise ! hurla soudain le commissaire Poppelreiter. Mon Dieu, il n'y a pas une heure que ce crime a dû être commis. Le corps n'est pas encore froid malgré l'horrible perte de sang.

— Bon, v'là celui-ci qui tourne de l'œil ! cria l'ouvrier maçon en retenant Herr Nussepen, qui, poussant un petit cri, venait de s'évanouir.

Pour être un tantinet ridicule, le chef de police de Hildesheim n'en était pas moins homme d'action à ses heures. Il donna des ordres précis et brefs aux agents de police, qui étaient accourus, fit venir médecin, photographe et voiture d'ambulance.

Quand tout cela fut derrière son dos, Herr Poppelreiter s'aperçut, avec quelque stupeur, que Harry Dickson n'avait pas bougé, mais musait à travers le rez-de-chaussée, comme un simple badaud.

— Monsieur Dickson, fit-il, personne mieux que vous ne pourrait nous être secourable pour éclaircir ce mystère. Ne voulez-vous pas vous joindre à nous pour commencer les recherches ?

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Il n'y a plus rien à faire, dit-il.

— Comment cela ? Un crime pareil ! Connaîtriez-vous le meurtrier ?

— Certainement !

Herr Poppelreiter poussa un cri d'étonnement.

— Dites vite, monsieur Dickson, qu'il ne puisse nous échapper.

— Cela, c'est une autre histoire, répliqua Harry Dickson en faisant signe au chef de la police de le suivre.

Ils se trouvaient dans le salon ; on venait de plier les volets et, par les vitres verdies, un peu de clarté matinale entraînait dans la sinistre pièce.

— Je crois que voici notre homme, dit Dickson en désignant un grand portrait pendu à la muraille.

Herr Poppelreiter, ahuri, regarda longuement le tableau.

Il représentait un homme à la mine austère, drapé dans une cape de velours sombre ; une barbe noire, taillée en pointe, lui descendait sur la poitrine.

Le visage exprimait une volonté sombre et cruelle, surtout les yeux aux pupilles rougeâtres qui, par un artifice du peintre, semblaient suivre les moindres gestes du spectateur.

— Qui est-ce ? demanda Herr Poppelreiter.

Une petite voix chevrotante lui répondit :

— C'est Jean Népomucène Dragomin, dernier des seigneurs de

ce nom.

Harry Dickson se retourna et vit le clerc de notaire, Herr Nussepen, qui se relevait péniblement et, d'un doigt tremblant, désignait le portrait.

— Où se trouve ce monsieur ? demanda Herr Poppelreiter.

— Où ? Mais... C'est-à-dire...

Le pauvre scribe semblait tout ébahi devant cette question.

— Voilà plus de deux cents ans que le comte Dragomin est mort !

Le chef de la police se gratta le menton et plus perplexe que jamais, se tourna vers Harry Dickson.

— Vous entendez, monsieur Dickson ? Il est mort depuis deux cents ans !

— Je n'en doute guère, dit sèchement le détective. Mais cela ne change rien à ce que je viens de vous dire.

— Mais, c'est fou, monsieur Dickson ! Comment pouvez-vous admettre ?

Harry Dickson fit signe au commissaire de se taire.

— Poppelreiter, dit-il à voix basse, pour arriver à atteindre un assassin en chair et en os, il me faudra combattre d'abord pas mal de fantômes. Et je vous assure qu'ils vont me donner du fil à retordre.

Il se tourna vers Nussepen, qui s'était assis sur le bord d'un fauteuil et se tenait dans une attitude de prostration complète.

— Monsieur le clerc de notaire, dit-il, pourriez-vous me raconter l'histoire de cette maison ?

Le pauvre clerc lui jeta un regard d'effroi, puis il secoua la tête.

— C'est un secret que les Ameise se transmettaient de père en fils, depuis des siècles. Rien n'en paraît dans les livres, je le sais. M. Ameise, qui était un très brave homme, ne tolérait pas qu'on lui en parlât. Tout ce que je sais, c'est que cette demeure est la propriété des comtes hongrois Dragomin.

— Dont le dernier en nom est mort il y a deux siècles ! interrompit Dickson.

L'employé acquiesça.

— C'est parfaitement vrai... Et voici que M. Ameise est décédé sans donner la moindre instruction au sujet de cette maison ! se lamenta-t-il.

— Ceci est d'importance secondaire, intervint Herr Poppelreiter. Nous mettrons les scellés sur cette satanée boîte et ce ne sera pas trop tôt ! Voilà belle lurette qu'elle ne sert que d'épouvantail !

— J'ai peur ! Oh ! comme j'ai peur ! pleurnicha une voix dans la pénombre.

C'était Herr Nussepen, plus lamentable que jamais, qui sanglotait doucement.

— Puis-je m'en aller, monsieur le commissaire ? suppliait-il. Je ne pourrais rester plus longtemps dans cette maison maudite... et j'ai le cœur si faible !

Il acheva sa lamentation en un cri aigu.

— Je suis mort ! Les yeux rouges ! Les yeux rouges !

Puis il glissa doucement sur le plancher.

— Mais il est blessé ! s'écria Tom Wills qui s'était précipité. Regardez : sa joue saigne d'une coupure encore toute fraîche.

— On dirait une estafilade qu'on vient de lui faire à l'instant ! grogna Poppelreiter.

Harry Dickson s'était approché à son tour et ses yeux fureterent partout.

— Voici le couteau ! dit-il. Belle et très ancienne arme, ma foi !

Du dossier du fauteuil que le clerc de notaire venait de quitter, Harry Dickson arracha un poignard de forme antique.

— Il a dû être lancé avec force, remarque Poppelreiter, et Nussepen l'a échappé belle. Tenez, la lame est même tachée de sang.

— Maniez-la avec prudence, dit Tom, rapport aux empreintes digitales...

Le maître se mit à rire.

— Il se soucie peu des empreintes digitales, celui qui a manié cette lame, claironna-t-il.

— Dieu tout-puissant ! s'écria soudain le commissaire de police. Monsieur Dickson, regardez donc le portrait du comte Dragomin ! Le poignard, qu'il porte, est identique à celui qui a été lancé !

Harry Dickson réfléchit.

— Très habile ! grogna-t-il... Trop habile peut-être. Le proverbe affirmant que « le trop nuit » pourrait bien trouver son application ici.

Le commissaire de police se tenait devant les détectives, d'un air préoccupé.

— Monsieur Dickson ! Au moment où cette arme a été lancée, nous nous trouvions à quatre dans ce salon. Vous, Mr. Wills, Herr Nussepen et moi !

— Donc, cherchez le coupable parmi nous ! railla Dickson. Procédez par voie d'élimination et nous tiendrons immédiatement ce coupable.

— Ce n'est pas cela que je veux dire ! s'écria Poppelreiter confus. Je veux attirer votre attention sur le côté surnaturel de cet attentat, et rien de plus.

— Voilà ce qui s'appelle parler sagement, dit Harry Dickson. Vous oubliez, en effet, le cinquième personnage présent à cet entretien. Ce cinquième, c'est l'assassin !

— Mais qui est-ce donc ? s'écrièrent en même temps Tom et Poppelreiter.

— Le comte Jean-Népomucène Dragomin ! répondit gravement le détective.

*

Harry Dickson et son élève s'apprêtaient à quitter Hildesheim.

— Sans compter Grump, cela fait quatre morts en une matinée à ajouter à son actif, monologua le détective.

— De qui voulez-vous parler, Maître ? demanda Tom Wills.

— Du Vampire aux Yeux Rouges, Tom !

— Comment ? Il vient d'être exécuté sous nos yeux !

— Jamais de la vie ! Et dire que c'est bien ma faute si je ne lui ai pas mis la main au collet !

— Comment cela ? s'exclama Tom stupéfait.

— Le chapeau haut de forme, mon petit ! Il devait parachever la toilette du bourreau de Hildesheim, le terrible fonctionnaire que vous avez dû laisser échapper par la bêtise des gardiens, qui le tirèrent de vos mains... Eh bien, Tom, ce n'était personne d'autre que le vampire lui-même !

4. La terre des morts

La période de recherches, qui suivit le drame d'Hildesheim, ne fut qu'une longue suite d'hésitations et de déboires. Harry Dickson lui-même dut le reconnaître par la suite.

En vain, il alerta tous les services de la Kriminal Direktion d'Allemagne afin d'en apprendre plus long sur le nom tronqué de Vet, que Grump avait lancé au moment de mourir. À Hildesheim et dans les environs, on enquêta longuement. Ceux dont le patronyme commençait par Vet... eurent toutes les raisons pour maudire leur propre nom, tant on les soumit à des interrogatoires et à des vexations sans nombre.

Il fallut le prestige mondial entourant le nom de Dickson pour que les manitous de la K. D. ne classèrent pas définitivement l'affaire, se refusant à croire à une nouvelle vie du monstre aux yeux rouges.

Toutefois, on fit une trouvaille qui déconcerta les autorités allemandes tout autant que Harry Dickson lui-même.

On découvrit que, par sa grand-mère, Ebenezer Grump était un descendant des comtes Dragomin !

— Je présume que nous ferons bien de tenir cette découverte pour nous, dit le haut fonctionnaire allemand à qui Harry Dickson donna la preuve de cette étrange filiation. Pour être une race éteinte, les Dragomin – des nobles guerriers – ont mérité à travers les âges aussi bien de l'Autriche que de la Hongrie et même de l'Allemagne. Nous tenons à garder haut le prestige de ce nom.

— Je regrette, Excellence, avait répondu froidement le détective, mais mon devoir s'élève au-dessus de ces considérations, aussi louables qu'elles puissent être. Je suis au service de l'humanité tout entière, et je ne puis que m'en souvenir... Je garde cette preuve...

— Mon gouvernement, commença Son Excellence, récompensera dignement vos services, monsieur Dickson...

Le détective se leva.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, Excellence, fit-il d'une voix plus glaciale que jamais. Si je n'attachais à ce bout de papier qu'une valeur de collectionneur, je le vouerais au feu sans remords, mais je crois à la victoire et être tout de même dans la voie. Adieu, sir...

Et Dickson retourna en Angleterre, suivi de Tom Wills, tous deux fort mécontents de la marche des choses.

— Je suis certain que ce démon de vampire ne doit pas se reposer sur ses immondes lauriers, ne cessait de répéter le détective.

Tom voyait le maître tellement sombre et affecté par sa défaite, qu'il en oublia de demander les explications promises sur son étrange manière de procéder à Hildesheim.

Les événements devaient donner bientôt raison au grand détective.

Un soir, Tom envoyé en course par son maître pour éclaircir une petite affaire que lui avait passée Scotland Yard, tarda à rentrer.

Harry Dickson ne s'inquiéta pas outre mesure, car le jeune homme ne courait aucun danger. Toutefois, comme l'heure avançait, il commença à perdre un peu de son calme habituel.

Soudain, le téléphone tinta.

Tom Wills, était à l'autre bout du fil. Sa voix était anxieuse et fébrile.

— Maître ! Vous savez qui je suis depuis tantôt une heure ? Non ? Je vous le donne en mille ! Le comte Jean Népomucène Dragomin ! Oui, celui du portrait ! C'est tout à fait lui, et ce qui est étrange c'est que je l'ai pris en filature au moment où il sortait, par la porte du jardin, de la maison de Mrs. Cosima Lamb, dans Bunhill row.

— Comment, la pauvre rentière qui a été assassinée si mystérieusement la semaine passée ?

— C'est bien cela, Maître !

— Où êtes-vous à présent ?

— Le bonhomme peut se vanter de m'avoir fait courir ! De tramway en autobus, il est arrivé, par le Tunnel, dans Rotterhilstrestreet. À ce moment, il se trouve dans un petit cabaret à l'enseigne de « La Belle Molly ». Je téléphone du poste public de cette rue et je tiens la porte du bar à l'œil... Venez vite... Le voilà qui sort... Je le suis !...

La conversation fut coupée.

Harry Dickson manœuvra frénétiquement la fourche de l'appareil téléphonique : en vain, Tom était parti.

— C'est d'une imprudence grave, murmura Dickson en glissant dans sa poche son revolver, sa lampe et ses outils de cambriolage. Le pauvre Tom n'est pas de taille à tenir tête à une pareille créature. Il ne faut pas que je perde une minute.

Un taxi maraudait dans Barkerstreet ; le détective s'y jeta.

— Toute votre vitesse ! ordonna-t-il au chauffeur. Une livre de pourboire pour vous si vous y mettez de la bonne volonté.

La machine brûla le pavé de Londres. En descendant à proximité du bar de « La Belle Molly », Harry Dickson dut avouer qu'il n'aurait pas pu arriver plus vite sur les lieux.

Près de la cabine téléphonique, il trouva des signes de Tom

Wills.

Il les suivit le long des infâmes ruelles bordant la River. Il côtoya le dock de Lavender Pond, et son visage se fit de plus en plus soucieux.

— C'est une véritable promenade des grands ducs qu'on lui a fait faire à ce gamin, murmura-t-il alarmé. Cela sent le piège à cent pas !

Il perdit les signes devant Durands Wharf ; du moins, ils y cessèrent complètement ; Harry Dickson sifflota légèrement, car cela ne lui disait rien qui vaille.

Perplexe, il regarda autour de lui.

La nuit était noire et la pluie menaçait. Un grand vent se levait sur la River et faisait vaciller les flammes des réverbères à gaz. Limehouse Reach était devant lui, hostile et hagard avec ses cargos noirs, à peine éclairés par de fumeuses torches à pétrole.

Tout à coup, une clameur aigre lui fit tourner la tête. Elle venait du bord du fleuve. Dickson se pencha. Il ne vit que l'eau fuligineuse où se vrillaient les reflets des torches lointaines, mais les cris retentissaient de plus belle, furieux et aigus.

Le détective prit sa lampe et en dirigea le jet lumineux au bas de la berge.

C'étaient des rats qui se battaient : les énormes rats bleus des docks de Londres, terreur des quartiers marins.

Les rongeurs, effrayés d'abord par le pinceau lumineux qui tombait sur eux, se remirent vite à se battre et à se chamailler.

— Je me demande ce qu'ils font, grogna Dickson.

Surmontant son dégoût, il dégringola le talus et dispersa à coups de pied l'horrible petite horde.

Protestant aigrement, les rats s'enfuirent, abandonnant l'objet de leur querelle au bas de la berge.

Le détective eut un geste de profonde horreur : c'était une oreille humaine que les petits monstres achevaient de déchirer.

« D'où sont-ils venus avec ce macabre débris ? » se demanda-t-il en inspectant les environs.

À quelques yards, la berge faisait place à un vieux quai croulant. Dickson se dirigea vers lui et ne tarda pas à découvrir la bouche d'un de ces grands égouts qui s'ouvrent dans les murs de quai de la Tamise, une fois passé Lower Pool, et qui charrient vers la mer les gadoues de la cité.

— C'est ici leur repaire, murmura le limier.

À peine se fut-il engagé dans le couloir aquatique, qu'une épouvantable odeur le saisit à la gorge. Il la reconnut tout de suite : il y avait du cadavre par-là !

Ses recherches ne furent pas longues : le passage bifurquait

vers un couloir, transformé en impasse par des éboulis. La clarté de la lampe tomba sur un cadavre atrocement mutilé, un squelette auquel adhéraient encore quelques informes loques de chair sanglante.

Comme le détective tournait sa lampe vers le recoin le plus reculé du réduit, le jet de lumière s'égara sur un corps étendu.

Harry Dickson se précipita : des rats s'enfuirent en criant.

... Le corps était complètement nu mais, au premier toucher, le détective le sentit encore tiède...

— Tom ! hurla-t-il.

Aucune réponse ne lui fut donnée.

Fébrilement, Dickson retourna le corps et, avec une exclamation de douleur, il reconnut la tête vilainement tuméfiée de son fidèle élève.

Ce n'était pas le moment de s'attendrir. L'entourant de son manteau, Harry Dickson jeta le corps inanimé sur ses épaules et gagna vivement la sortie.

— Ohé, du bateau !

Un lumignon vert voltigeait sur les eaux tourmentées de la Tamise : c'était un canot de la brigade fluviale.

Un quart d'heure après, dans le poste de police, Tom Wills s'éveilla.

— Il n'a pas grand mal, affirma le médecin qui l'avait soigné. Un coup de matraque sur la tête...

Mais, si vous étiez venu quelques heures plus tard, les rats lui auraient réglé vilainement son compte, monsieur Dickson.

— Avez-vous des instructions à nous donner pour la recherche du criminel, monsieur Dickson ? demanda l'officier de service.

Le détective secoua la tête d'un air maussade.

— Hélas non ! Ce gaillard ne se fera pas pincer si facilement, je le crains.

Lentement, Tom reprenait ses esprits.

— Il était parvenu au bord de l'eau, murmura-t-il, et tout à coup je ne le vis plus. Je me suis approché de l'endroit où il avait disparu et, alors, j'ai reçu un coup... Aïe, ma pauvre tête !

— Une auto pour nous ramener à la maison ! ordonna le détective.

Comme la voiture roulait à travers Londres, Dickson sursauta soudain.

— Tom, mon petit, tout ceci était bien arrangé d'avance ! C'est l'homme à la barbe noire qui vous suivait, alors que vous vous imaginiez le prendre en filature. Dans Bunhill row, il a feint sortir de la maison de feu Mrs. Lamb, histoire d'éveiller votre attention passionnée. Il vous a laissé le temps de me téléphoner, afin de m'attirer hors de la maison.

— Pour quoi faire ? gémit sourdement Tom Wills.

— Le document Grump-Dragomin doit lui paraître de quelque importance, je présume, railla le détective... Chauffeur, en quatrième... Ne vous inquiétez pas des contraventions de police : je prends tout sur moi !

Dans le vestibule de leur home de Bakerstreet, les deux détectives se heurtèrent à la gouvernante, la bonne Mrs. Crown, qui portait un plateau à thé sur lequel les rôties beurrées s'étagaient.

En voyant Tom, la tête entourée de linges, drôlement accoutré d'un complet que lui avait prêté un agent de la brigade fluviale, elle faillit laisser choir son appétissant fardeau.

— Monsieur Tom ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que cela signifie ? D'où venez-vous ? Tout à l'heure, vous êtes entré ici, comme un fou, en criant d'une drôle de voix que vous ne vouliez pas être dérangé... Vous couriez si vite dans l'escalier que c'est à peine si je vis votre dos et...

Dickson et Tom ne laissèrent guère à la brave dame le loisir de continuer et bondirent, à leur tour, dans l'escalier.

— Ah ! il est fort le bonhomme ! rugit Dickson. N'oubliez pas qu'il avait vos habits et vos clefs, Tom... Heureusement que notre bonne Mrs. Crown a coupé dans son truc, sinon il lui aurait vivement réglé son compte à la pauvre femme ! Bon... Je m'y attendais.

Cela, le détective l'ajouta, en voyant son bureau bouleversé de fond en comble, les tiroirs ouverts, les papiers jonchant le sol.

Dickson ricana.

— Ici, c'est moi qui marque le point. Le bonhomme a travaillé pour rien. S'il s'entend, comme pas un, à commettre ses sanglants forfaits, ce n'est qu'un lamentable cambrioleur.

— Alors, il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait ? questionna Tom.

— Pas du tout ! Dans tout ceci, je n'admire, de la part du mystérieux coquin, que son audace et sa promptitude d'action. Toutefois, je lui suis presque reconnaissant de sa venue. La bête s'est manifestée : nous allons pouvoir enfin partir sur la piste toute chaude du gibier !

Harry Dickson parcourait son appartement dans tous les sens. Il s'arrêta devant une fenêtre ouverte.

— Il a dû chercher longtemps, mais en voyant de la fenêtre arriver notre taxi lancé à toute vitesse, il a pris le chemin des chats.

Le détective se pencha sur une empreinte visible sur le rebord de la croisée.

— Il s'est déchaussé pour se livrer à l'escalade de la tige du paratonnerre... Voici l'empreinte bien nette d'un pied, chaussé de fort vulgaires chaussettes... Mais qu'est ceci ?

Dickson venait de pousser un cri de surprise, en ramassant

quelques parcelles de terre qu'il flaira longuement.

Tom, qui s'était approché, l'entendit murmurer :

— Une terre grasse... Bizarre... Bizarre ! Le bonhomme ne doit pas courir en chaussettes sur l'humus de la forêt !

Vivement, le détective prit place devant sa table de travail et examina sa trouvaille au microscope.

— Tom, dit-il, voici qui nous indique la voie à suivre. Fourrez nos pyjamas dans nos valises et consultez l'indicateur des chemins de fer.

— Pour aller où, maître ?

— Direction Douvres, puis Ostende. De là, le rapide Ostende-Vienne.

— Tout cela pour ce méchant petit tas de terre ?

— Certainement, mon petit. Mais apprenez à parler avec un peu de respect de ce « petit tas de terre » ! C'est une terre venant d'un tombeau, et d'un tombeau probablement illustre.

— Quel tombeau ? demanda Tom, tellement ahuri qu'il oubliait son affreux mal de tête et son crâne endolori.

— Celui de Monseigneur Jean Népomucène Dragomin.

— Le... Vampire... aux Yeux Rouges ?

— En effet, Tom, le vampire, répondit le détective d'une voix ferme où il n'y avait aucune nuance d'ironie, bien au contraire.

5. Un cri dans la tempête

Une fois sur le continent, comme la pluie enveloppait le convoi d'un épais brouillard d'eau et que Tom Wills regardait, d'un œil morose, les fantômes des arbres glisser au fil de la course, Harry Dickson se décida à éclairer un peu la lanterne de son élève.

— Je vous ferai un cours de magie noire, mon garçon, dit-il, et je vous prie de ne pas hausser les épaules. La science moderne n'est pas encore parvenue à déchirer le voile qui couvre le mystère de la sorcellerie antique.

» La science des nécromans est réelle. Nos savants osent bien y faire quelques timides incursions mais, la plupart du temps, ils en reviennent défaits et effrayés. Certes, la croyance aux vampires est vieille comme le monde. Dans certains pays comme la Hongrie, la Bulgarie, etc., elle n'est pas près de disparaître.

— Qu'est-ce qu'un vampire ?

— C'est un mort, Tom, un mort épouvantable et néfaste. La superstition veut qu'aux nuits sans lune, il sorte de sa tombe pour assaillir les vivants et s'abreuver de leur sang. Il y a quelques années, dans les environs du village bulgare de Gabrova, on suspecta un riche paysan, mort depuis des années, d'être vampire et de revenir la nuit, parmi les vivants, pour y satisfaire sa fringale posthume.

» Chose curieuse, les autorités permirent à la populace d'ouvrir la tombe du mort suspect, et voici ce que racontèrent des journalistes, présents à cette violation de sépulture :

« Le mort, un certain Grusehka, était couché dans un cercueil que la décomposition n'avait même pas attaqué. Ce mort avait la figure rose et semblait dormir. Pourtant, son corps rigide, glacé, présentait toutes les apparences du trépas. La foule, furieuse et terrifiée, s'empara de l'étrange cadavre et lui planta un pieu à l'endroit du cœur. »

» Les chroniques relatent que le défunt « se tordit hideusement et qu'un flot de sang, rouge et tiède, jaillit de l'atroce blessure ». Depuis lors, le vampire laissa le village en paix.

» Ces faits ne sont pas uniques. Des auteurs, qui ne sont pas les premiers venus, les relatent avec une gravité exceptionnelle.

» Or, la croyance populaire renchérit encore sur l'horreur de ces crimes d'outre-tombe. Il est admis, dans ces pays, que l'homme qui meurt à la suite des manœuvres d'un vampire *devient vampire à son*

tour^{4} !!!

» Et voilà, Tom, pourquoi Grump avait peur de ne pas mourir sous la hache !

» Il craignait d'être tué par le vampire et d'être voué à la grande malédiction.

» C'est ce que j'ai compris tout de suite, et maintenant que je sais que Grump descendait des comtes Dragomin, je m'explique d'autant mieux sa terreur.

» Imaginez-vous son épouvante, en reconnaissant dans le bourreau le Vampire aux Yeux Rouges ! S'il mourait de sa main, il deviendrait à son tour une de ces impures créatures de la nuit !

» J'ai tenu ma promesse : Grump fut exécuté par moi-même.

Tom Wills écoutait bouche bée, l'esprit envahi par une horreur sans nom.

— Et cela, au siècle du grand progrès ! gémit-il.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Je vous le répète, croyez-vous que notre progrès ait tout expliqué ? Non ! Je veux bien admettre que, dans les histoires d'ogres, il y ait une immense part de superstition, mais bien des choses nous échappent encore.

— Mais la fleur d'ail et la terre sortie de la tombe ? demanda le jeune homme.

— Nous y sommes. À chaque mal, il y a un remède. La fleur d'ail est le grand talisman contre les entreprises du monstre. Elle parvient à le mettre en fuite.

» Aussi est-elle présente sous tous les toits où l'on craint le vampire. Quant à la terre des morts, elle démontre une nature plutôt rusée de la part du buveur de sang.

» L'ombre de la croix rive le martyr à sa tombe, il ne peut en sortir... Alors, le monstre cherche à s'échapper par la tangente et y réussit : il garnit ses chaussures d'un peu de terre empruntée à sa tombe. Il marche donc sur sa propre terre funéraire, et la croix ne peut plus rien contre lui. Telle est la légende. Ainsi a procédé le Vampire aux Yeux Rouges.

— Eh bien ! répliqua Tom, qui voulait apporter une note gaie dans la lugubre conversation, ils ont tort, dans ces patelins, d'enterrer leurs morts avec des souliers !

— Bien parlé, mon garçon, répondit Dickson en souriant. Mais la croyance populaire n'est jamais à court. Il est admis que celui qui apporte des chaussures à un vampire est aussitôt richement récompensé par celui-ci : aussi se trouve-t-il toujours des gens avides de les aider, tout comme il s'est toujours trouvé des hommes prêts à vendre leur âme au diable contre la forte somme^{5}.

Tom Wills secoua la tête. Après quelques minutes de silence,

Harry Dickson continua.

— Pourtant, de puissants indices se sont dégagés des événements. Et le plus important, c'est que le criminel que nous poursuivons sans trêve est *lui-même convaincu d'être un vampire* !

— Pourquoi, maître ?

— Cela explique sa terreur de la fleur d'ail, la présence de la terre funéraire dans ses chaussures, sa volonté de vouloir prendre la place du bourreau pour tuer lui-même Grump, qu'il voulait punir – je ne sais pas encore pourquoi – et le condamner à devenir, lui aussi, un maudit parmi les maudits.

» Cette conviction d'être doué de ce pouvoir surnaturel lui donne une telle confiance en lui-même, une si grande certitude de vaincre, qu'il ne redoute presque plus rien, ni personne. Pourtant, sa dernière tentative me fait croire que mon intervention ne lui plaît guère. La crainte semble déjà planer sur lui, et c'est le premier pas vers sa défaite !

À la bifurcation de Linz, les détectives quittèrent l'express pour prendre le train de Prague. Ils firent une courte halte dans la pittoresque ville d'art ; mais les deux voyageurs qui, dans la soirée, prirent place dans un affreux petit convoi faisant route vers les monts de Bohême, ne ressemblaient en rien à deux citoyens de la City.

Harry Dickson et Tom Wills avaient fait place à M. Guttmann, fabricant de jouets de Nuremberg, et à son fils Ludwig, venu dans la montagne pour y soigner une santé un peu altérée par de trop studieuses veilles.

*

Eiserharr n'est pas un village à proprement parler, mais une bourgade qui ne compte qu'une cinquantaine de feux, groupés à l'orée de la grande forêt de Bohême.

Aucun chemin de fer ne dessert cette humble localité ; une route à peine carrossable, tant elle est ravinée et accidentée, y mène à travers landes et friches. La terre des environs est ingrate ; l'industrie, nulle. Dans le pays, nul ne se soucie de perdre son temps à pousser une pointe jusqu'à Eiserharr, dont les habitants vivent du gibier braconné dans les bois et du poisson tiré des petites rivières et des étangs.

Le soir d'été tombait lentement à l'horizon d'ouest. Le vol d'un aigle, regagnant son aire dans la montagne, piquait la nue cuivrée d'un point mouvant.

— J'ai les pieds en sang, se plaignit Tom Wills en voyant le chemin s'allonger impitoyablement devant eux.

— Voici une fumée qui monte lentement dans le ciel obscurci, annonça Dickson. Je parie qu'un lapin sauvage vient de rendre son dernier soupir en face de quelque casserole.

— Puissiez-vous dire vrai, maître !

La route faisait une courbe. Celle-ci franchie, la bourgade parut aux yeux des voyageurs, telle une véritable terre de Chanaan.

— Cette maison basse, un peu moins sordide que les autres, pourrait bien être l'auberge, opina le détective.

Une grande femme maigre, à la figure tannée, parut à cette minute sur le seuil de la demeure et regarda venir les étrangers.

— Est-ce ici l'auberge d'Eiserharr ? s'informa poliment Dickson en saluant la femme.

L'interpellée branla tristement la tête.

— Une auberge, si l'on peut dire ! Qui donc y viendrait, mon bon monsieur ? Ce pays est tellement désert.

Elle se tourna vers l'intérieur et appela :

— Darko ! Il y a du monde !

Un homme, au visage flétri mais aimable, parut à l'appel et invita cérémonieusement les voyageurs à entrer.

— Une auberge, monsieur, dit-il en reprenant le discours de sa femme, c'est beaucoup dire ! Nous avons eu dans le temps une chambre pour les voyageurs, mais il y a des années qu'elle n'a plus servi. Mais on ne vous laissera pas passer la nuit à la belle étoile ! Au besoin, nous coucherons à l'étable, ma femme et moi !

Dickson et Tom furent émus de l'accueil hospitalier de ces pauvres gens ; bientôt, pendant que la femme s'affairait dans la cuisine, ils étaient tout à fait chez eux, se régaland d'un ample broc de bon vin de Bohême.

— Vous allez nous faire le plaisir de souper avec nous, dit Dickson comme l'hôtesse servait une solide gibelotte de lapin toute parfumée d'herbes sauvages. Et remplissez encore une fois le broc de ce vin excellent.

Darko, flatté, ne se fit guère prier et prit place à côté de ses clients, à la meilleure table de la maison.

— Ne suis-je pas indiscret en vous demandant ce qui vous amène dans ce pays perdu ? demanda-t-il.

Dickson lui servit l'histoire de la prétendue faiblesse de Tom.

— Mon fils a besoin d'air et de tranquillité. C'est pour cela que je recherche un endroit retiré, loin des villes balnéaires et des sites consacrés par le grand tourisme.

L'aubergiste approuva.

— Certes, la région est pittoresque, mais combien peu confortable pour des gens bien comme vous, qui veulent s'y reposer.

» À une demi-lieue d'ici, en plein bois, il y a bien un château...

La femme de l'aubergiste se mêla à l'entretien.

— Un château ! reprit-elle avec amertume. Un vieux nid de brigands en ruine, bien à sa place au milieu d'une forêt presque

inextricable, un endroit que tout bon chrétien doit éviter !

— La paix, femme, dit l'aubergiste mécontent. Je ne pense nullement à indiquer le manoir à ces messieurs comme étant susceptible de leur donner asile. Mais, par respect pour cette pauvre dame Miloska, j'aimerais bien que vous parliez autrement de ce Castel que je n'aime pas plus que vous ?

La femme approuva en hochant lentement la tête.

— Pauvre femme ! Vivre toute seule dans cette demeure hantée par les pires fantômes ! Pauvre femme ! Pauvre Miloska !

— Une femme habite donc en pleine forêt, dans un château hanté ? demanda, un peu narquoisement, le détective.

L'aubergiste garda le silence pendant quelques instants, puis une bonne gorgée de vin aidant, il devint un peu plus loquace.

— C'est l'ancien château des comtes Dragomin, qui furent jadis les maîtres de la contrée. Miloska, bien qu'étant cousine très lointaine de ces seigneurs disparus, est leur unique descendante. Certains la disent propriétaire de cette ruine ; d'autres prétendent qu'elle n'en est que la gardienne. Mais elle est bonne pour les pauvres gens d'ici et, bien que ses ressources doivent être très maigres, elle trouve encore moyen d'aider les plus misérables qu'elle.

— Parlez-moi des fantômes, dit Tom tout à coup. J'adore les histoires hantées !

Darko lui jeta un regard mécontent.

— Des histoires pas bien gaies, mon jeune monsieur. Le dernier comte Dragomin... Voilà deux cents ans qu'il est mort...

— Et il revient à minuit, avec un linceul blanc et des chaînes ! s'écria joyeusement Tom Wills.

Darko secoua la tête.

— Si ce n'était que cela !... Non, feu le comte Dragomin est un vampire.

— C'est horrible ! pleura la femme.

— On l'a vu... pas souvent... mais on l'a vu dans la forêt, autour de son castel maudit, continua l'aubergiste d'une voix sourde. Il a fait des victimes !

— Rido, le meunier ! enchaîna la femme. Strohl, le malheureux vagabond ! Puis d'autres encore... Il les a tués sauvagement, volant tout le sang de leurs pauvres corps.

— Et que fait la justice de votre pays ? s'exclama Dickson.

Darko baissa tristement la tête.

— Nous sommes de bien pauvres gens et le nom de Dragomin est un grand nom dans l'histoire de mon pays. On nous accuse de raconter des contes à dormir debout... On nous a même menacés de l'asile des fous.

— Et la dame Miloska ?

— Elle pleure. Elle fait ce qu'elle peut pour aider les familles atteintes par le monstre... Tout le monde la plaint. Je vous en prie, quand vous partirez d'ici, ne parlez pas de ces choses. Nous aurions des ennuis avec les autorités !

Un grondement sourd ébranla l'espace.

— Mon Dieu, voici l'orage ! dit la femme en se signant.

Un violent coup de vent ébranla la porte et les volets, qui frémirent comme si une main furieuse s'acharnait sur elles ; dans la forêt prochaine, on entendit les arbres gémir sous la rafale.

La femme de Darko alluma un cierge bénit devant l'image de la Vierge et se mit en prières. Dickson et Tom, impressionnés, se turent, écoutant le bruit terrible de la tourmente au-dehors.

Par les interstices des volets, on voyait les clartés bleues des grands éclairs ; à trois reprises, la foudre dut frapper dans les environs immédiats, car le sol trembla sous les pieds des occupants de l'auberge.

La pluie se mit à tomber avec une telle rage que, par les fentes des portes et du toit, un brouillard d'eau s'introduisait dans la salle.

Tout à coup, Harry Dickson dressa l'oreille.

— Quelqu'un vient d'appeler au-dehors, dit-il.

La femme tendit vers lui des mains suppliantes, et l'aubergiste se mit à trembler de tous ses membres.

— Je vous en prie, monsieur, ne sortez pas ! Ce sont les esprits de la nuit, qui hurlent au-dehors et qui tâchent de vous attirer vers eux. Vous ne reviendriez plus jamais !

Un cri aigu domina le tumulte géant de la tempête.

— C'est le vampire ! cria la femme. N'y allez pas, par tous les saints de la terre !

Mais Dickson s'était déjà levé. Il avait entendu une voix humaine qui implorait au secours.

D'une main énergique, il tourna le loquet de la porte.

Le vent entra avec une telle force que les chandelles furent soufflées et que les verres furent balayés de la table.

— N'y allez pas ! sanglota une dernière fois la femme dans l'ombre.

Mais ni Dickson ni Tom Wills ne l'entendaient plus. Ils étaient au milieu des éléments en furie. La pluie les cinglait avec la force d'une lanière de cuir ; le vent les obligeait à se courber presque jusqu'à terre.

Ils avançaient quand même, luttant sous la terrible rafale.

— Au secours !... Darko !..., Darko !...

Les cris étaient déjà plus faillies et dénotaient une angoisse atroce.

— Marchons contre le vent ! cria Dickson de toutes ses forces.

L'appel vient du bas de la route.

Tom Wills alluma sa lampe électrique, mais la lumière perçait difficilement l'énorme mur d'eau de la pluie.

— Là-bas ! cria soudain le jeune homme. Il y a une forme étendue au milieu du chemin ! Mon Dieu, c'est une femme !

D'un bond, Dickson fut auprès de la malheureuse qui ne bougeait plus, et d'un geste puissant il la souleva.

— À l'auberge, vite ! Je crois qu'elle est blessée.

Le retour fut difficile : aveuglé par la pluie et par les formidables éclairs, Dickson trébuchait sous son fardeau. Tom ouvrait la marche, titubant lui-même comme un homme ivre ; enfin, les contours imprécis de l'auberge se dessinèrent devant eux.

— Ouvrez, Darko !

— Êtes-vous des êtres vivants ou des démons ? fit une voix tremblante à l'intérieur.

— Ce sont vos hôtes ! Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous... Nous ramenons une femme blessée !

Après une dernière hésitation, les verrous furent tirés puis, une fois les détectives à l'intérieur, Darko ralluma les chandelles.

Avec des précautions infinies, Harry Dickson déposa l'inconnue toujours inanimée, sur le lit de l'aubergiste.

C'était une femme jeune encore, bien que les traits amaigris et tirés la vieillissaient. Elle était habillée d'un complet de coupe très démodée. Tout son être respirait la misère cachée et le chagrin.

— C'est la dame Miloska ! s'exclamèrent Darko et sa femme.

— Elle a dû tomber et donner du front contre une pierre tranchante, dit Harry Dickson en lavant soigneusement une large plaie que la jeune femme évanouie portait au front.

— À moins que... commença Darko...

Mais il n'acheva pas sa phrase, et sa femme se contenta de hocher peureusement la tête.

Harry Dickson tata le pouls de la blessée.

— La fièvre va s'en mêler, murmura-t-il en fronçant les sourcils.

— Elle parle, dit Tom... Ecoutez, elle parle dans son délire.

La jeune femme s'agitait. Ses yeux restèrent fermés, mais ses lèvres remuèrent fébrilement. Soudain, elle poussa un cri de terreur et se mit à parler dans un jargon que ni Dickson ni son élève ne pouvaient comprendre.

Mais Darko et sa femme comprenaient eux, car ils se mirent à gémir de terreur.

— Que dit-elle ? demanda vivement Harry Dickson.

Darko poussa un soupir déchirant.

— C'est affreux ! dit-il d'une voix terrifiée.

— Mais encore !

Elle vient de dire que... le comte Dragomin, le vampire est
revenu !

6. Le château de l'épouvante

Le matin s'était levé, clair et joyeux, dédié au soleil, aux fleurs ouvertes et rafraîchies par l'averse nocturne, aux chants des oiseaux, à la forêt frémissante. Plus rien ne subsistait de la terreur de la veille.

Pâle, mais suffisamment remise, Miloska sortait de l'auberge, suivie de Dickson et de son élève.

— Je vous dois la vie, monsieur Guttman, dit-elle d'une voix brisée, mais en un langage qui dénotait une éducation raffinée. Vous me feriez un grand honneur en acceptant d'être mes hôtes, bien que je n'ai pas grand-chose à vous offrir.

— J'accepte votre hospitalité, mademoiselle, répondit Dickson de cette voix douce et ferme qui lui gagnait tant de cœurs. D'autant plus qu'avant fait des études de médecine dans ma jeunesse, je pourrai vous donner quelques soins, car vous avez là une bien vilaine blessure.

La jeune femme eut un frisson qui n'échappa pas au détective.

— Je suis tombée, murmura-t-elle.

Harry Dickson lui jeta un regard pénétrant. Il savait qu'elle mentait.

Il avait examiné attentivement la blessure, qui n'avait pas été provoquée par une chute mais bien par un coup donné à l'aide d'un instrument contondant.

— Il faudra éviter que cette plaie ne s'envenime, dit-il d'un ton doctoral. Une fois chez vous, je vous ferai un meilleur pansement.

Elle sourit avec reconnaissance, et Dickson nota l'expression d'infinie tristesse qui glissa sur son visage émacié.

La route montait. Après une marche assez pénible, ils atteignirent la lisière de la forêt.

Miloska choisit un sentier, que ni Dickson ni Tom n'avaient aperçu tant il était dissimulé par l'épais taillis, et elle s'y engagea en faisant signe à ses hôtes de la suivre.

La forêt se ferma derrière eux comme une porte de prison et, soudain, elle parut hostile et menaçante aux intrus.

— On se croirait dans une forêt de brigands de vieux conte, dit Dickson en riant. On s'attendrait à tout bout de champ à voir surgir l'ogre.

Les épaules de Miloska frémirent.

— Mon Dieu, ne dites donc pas de pareilles choses, monsieur Guttman !

— Et pourquoi pas ? continua le détective d'un ton léger. Ma parole, j'aimerais bien qu'il se montrât l'ogre. On verrait s'il pourrait faire grand-chose contre nos pistolets automatiques modernes.

Miloska lui jeta un regard admiratif et presque reconnaissant.

— À condition de pouvoir s'en servir, répliquât-elle en souriant.

Harry Dickson partit d'un grand éclat de rire.

— Mon fils et moi sommes champions de tir ! Voilà quatre ans de suite que nous remportons tous les prix. Attendez !

Quelque chose bougeait à la cime d'un arbre. Lentement, Dickson leva son revolver, qu'il venait de tirer de sa poche. Le cou partit.

— Touché ! s'exclama joyeusement Tom Wills.

Il y eut un bruit de dégringolade dans la haute ramure. Puis, avec un bruit mal, un petit gerfaut tomba sur le sol, la tête à moitié arrachée par la balle.

Miloska poussa un très léger cri de surprise.

— C'est merveilleux ! s'écria-t-elle.

Puis en rougissant un peu, elle ajouta :

— Vous seriez un magnifique garde du corps, monsieur Guttman !

— À votre service, mademoiselle, répondit gravement le détective.

Elle détourna la tête et se remit en marche à travers bois.

La forêt devenait de plus en plus dense et sinistre. Tom Wills, désagréablement surpris, se rapprocha de son maître.

Tout à coup, tous trois s'arrêtèrent : un cri lamentable venait de déchirer le grand silence sylvestre.

— Qu'est-ce là ? demanda Tom Wills.

— Mon Dieu... c'est... je crois, une crécelle... Il y en a tant qui nichent dans les ruines de la tour du château.

— Vraiment ? s'enquit nonchalamment Harry Dickson. Je croyais ce rapace essentiellement nocturne.

Miloska ne répondit pas et s'occupa à détacher une grande ronce qui venait d'agripper le bas de sa robe, mais le détective vit une furtive rougeur s'allumer sur ses joues livides.

« Elle ment mal, se dit-il. Pauvre femme, quel terrible secret doit être le sien ! »

— Eh bien ! c'est un bien vilain oiseau, opina Tom Wills revenant à la crécelle. Jamais je n'ai entendu plainte plus lugubre.

Les arbres commençaient à s'éclaircir. Une sorte de clairière s'ouvrit devant les voyageurs, où un vieux calvaire était adossé à un chêne plusieurs fois centenaire. En passant, Miloska se signa pieusement.

Dans le fond, à travers la verdure, la masse grise et ocreuse du château se dessinait. Il suffit à Miloska et à ses invités de parcourir une centaine de mètres pour se trouver devant la sombre et hautaine ruine médiévale.

Dickson et son élève ne dirent mot, vivement frappés par l'aspect étrange, presque irréel, de ces murs en partie écroulés dans les douves, de ces hautes tours qu'entouraient des vols de corneilles, de la puissante herse défendant le long corridor de pierres moussues qu'ils eurent à parcourir pour atteindre une large cour d'honneur en proie à l'ivraie, aux avoines folles et aux dures plantes rudérales.

— Regardez donc, une petite lumière ! s'écria Tom. On se croirait dans la fable du petit Poucet.

Miloska eut un pâle sourire.

— C'est la lampe du sanctuaire. Elle brûle dans la chapelle, auprès des tombeaux des Dragomin.

— Je suis fêré d'antiquités et de vieilles traditions, dit Harry Dickson, puis-je jeter un coup d'œil par-là ?

Miloska approuva d'un signe de tête.

— Veuillez m'excuser quelques minutes. Je suis seule au château et je crains de ne pouvoir vous offrir qu'une maigre chère. Mais je remplirai mes devoirs d'hôtesse aussi bien que je le pourrai. Le manoir, ou plutôt ce qui en reste, vous est ouvert ; vous y êtes chez vous. La chapelle possède quelques curieuses sculptures et la galerie des tableaux, dont vous voyez d'ici les fenêtres en ogive, n'est pas complètement dépouillée de ses portraits de famille. Que le temps ne vous semble pas trop long dans cette triste demeure, messieurs !

Elle s'en fut d'un pas rapide, sa pauvre robe démodée balayant les hautes herbes.

— À la chapelle ! ordonna Dickson à voix basse. Et tenez votre revolver prêt à tirer, m'entendez-vous, Tom ?

— Redoutez-vous un traquenard, maître ?

— Un piège ? Non ! Mais j'ai encore à la mémoire l'agression dont cette malheureuse fut victime, et le cri de la « crécelle » !

Harry Dickson parcourut en silence le sombre sanctuaire, faisant de courtes haltes devant les tombeaux aux pierres effritées et mangées par les lichens et les saxifrages.

Tout à coup, il tomba en arrêt devant une large pierre tombale et lut :

Comte Jean-Népomucène Dragomin
1670-1728

— Pour une tombe vieille de deux siècles, elle me paraît assez bien en forme, dit-il d'un ton où il y avait du persiflage. Voyons cela...

Des trous d'aération ? Voilà ce qu'on ne s'attend guère à trouver à pareille place, n'est-ce pas, Tom ?

— Mais cette pierre n'est pas fixe ! s'écria Tom. Regardez donc, maître !

Par hasard, le pied du jeune homme venait d'effleurer une saillie, au bas de la dalle funéraire, qui sembla frémir soudain.

D'un coup de talon énergique, Tom écrasa la saillie et quelque chose de bien étrange se produisit : la pierre pivota, découvrant un large caveau obscur au fond duquel on voyait un grand cercueil ouvert et vide.

— Donnez donc de la lumière, mon garçon ! ordonna le détective. Nous venons de faire une trouvaille bien intéressante.

— Ce cercueil n'est pas vieux, dit Tom en l'examinant. Ah ! mais il est capitonné. On dirait un rembourrage de coussins de coupé première classe de chemin de fer. On y dormirait confortablement !

— Et l'on y dort, Tom ! Pas plus tard encore que cette nuit, on y a dormi !

— Mais qui donc ? demanda le jeune homme tout éberlué.

— Le vampire, tiens ! Qui d'autre que lui ! La grande loi noire le veut ainsi : le vampire doit rentrer dans sa tombe avant le chant du coq ! Seulement, le revenant, qui a fait sa chambre à coucher de ce tombeau, aime avoir un peu de confort !

Harry Dickson examina une poignée de terre ramassée à l'intérieur du funèbre caveau et sifflota.

— Identique, murmura-t-il... Tom, mon gars, je crois que nous avons été parfaitement repérés par qui-de-droit. Nos personnalités nurembergeoises ne nous serviront pas à grand-chose. Le monstre est dans la place. Il nous a même précédés !

— Mais nous sommes partis immédiatement de Londres ! s'écria l'élève.

— Il a dû voyager dans le même train, et nous tenir à l'œil.

— Est-ce que Miloska... ? commença Tom Wills.

Mais le maître secoua la tête.

— Je suis convaincu que c'est une brave enfant, qui sait bien des choses, il est vrai, mais qui doit en souffrir atrocement. Je crois même que, d'ici peu de jours, elle regardera notre venue comme providentielle, car nous allons la délivrer d'un fier cauchemar.

— Alors la fin est proche ? demanda Tom dont les yeux brillèrent.

— Très ! affirma laconiquement le maître.

Après avoir mis tout en place dans la chapelle, ils la quittèrent et se dirigèrent vers le château. Ils en gravirent le haut perron, passèrent par un immense hall ténébreux, tout hérissé d'anciens trophées de chasse, et poussèrent une large porte de chêne noir.

Une longue galerie, plongée dans une obscurité verdâtre, les accueillit ; des rats s'enfuirent ; dans les coins, on entendit le bruit soyeux des ailes des noctuelles dérangées.

— Sinistre, murmura Tom. Oh ! Nous sommes dans la galerie des tableaux !

— Tableaux, dit Dickson à voix basse. C'est beaucoup dire...

En effet, dans des cadres dédorés, vermoulus, des lambeaux de toiles peintes persistaient encore. Ici et là, à travers une épaisse couche de moisissure, on voyait une tache pâle qui était un visage, un reflet métallique qui était tout ce qui restait de l'image d'une armure ou d'une épée.

Lentement, les deux détectives firent le tour de cette galerie vouée au plus lamentable des abandons. Mais, brusquement, Harry Dickson saisit le bras de Tom.

— Ce portrait... Oh !

Il y avait de l'horreur et de la rage dans la voix du détective.

Tom suivit la direction de ses regards, et il dut à son tour maîtriser ses nerfs : isolé des autres toiles, seul au milieu d'un pan de mur aux lambris moisis, dans un solide cadre d'ébène filigrané d'or, un portrait se détachait de l'ombre ambiante.

Immédiatement, les deux détectives reconnurent le visage ascétique encadré de barbe noire, les yeux fulgurants et terribles...

— Jean-Népomucène Dragomin, murmura Harry Dickson.

— La réplique du tableau de la maison des fantômes, ajouta Tom Wills... Mon Dieu, on dirait que ce regard vit ! Regardez, maître, comme il nous suit. Je me demande s'il n'y a pas quelque truquage là-dedans !

Délibérément, le jeune homme s'approcha pour examiner de plus près le terrible portrait. Soudain, Harry Dickson se jeta sur lui et le tira en arrière, avec une telle force que tous deux faillirent en perdre l'équilibre.

Quelque chose d'incroyable et de terrifiant venait de se produire. Une vie diabolique animait le portrait. Les yeux s'illuminèrent d'une effroyable clarté rouge, puis un bras sortit du tableau et le poignard qui le terminait décrivit une courbe rapide.

— Jour de Dieu ! s'écria Harry Dickson. Si vous vous étiez trouvé devant ce maudit portrait, l'arme vous aurait transpercé la poitrine !

Tom tremblait comme une feuille, mais son maître avait retrouvé son calme.

Il avisa une panoplie proche, en détacha une lourde épée, que la rouille n'avait pas trop mordue, et s'approcha à son tour de l'inférieur tableau.

— Attention, maître ! supplia Tom Wills.

— Pas de crainte, mon garçon, répondit Dickson en riant, nous allons lui faire répéter sa chanson à ce pantin !

De la longue lame, Dickson souda le parquet en face du tableau. Soudain une planche céda légèrement et, derechef, le portrait s'anima et la dague siffla devant la figure du détective.

— Un simple système de contrepoids règle un puissant mouvement d'horlogerie dissimulé dans la muraille, expliqua Harry Dickson. La victime elle-même met en branle cette machine de mort, ou plutôt son poids pesant sur une certaine lame du parquet. Dieu sait combien de malheureux furent assassinés, à travers les âges, par cette infernale image ?

— Et dire que cette mécanique a résisté aux siècles ! dit Tom.

Harry Dickson secoua la tête :

— Je ne le pense guère. Je crois plutôt qu'elle fut révisée soigneusement, huilée et mise au point au cours de la dernière nuit.

— Mais ces yeux lumineux ! Serait-ce un perfectionnement électrique ?

— Pas du tout ! Les yeux peints sont tout simplement sertis de petits rubis. Par le même mouvement mécanique, ils changent d'angle et étincellent. Cela explique suffisamment l'apparition des regards diaboliques dans le salon de la Gespenster-Haus de Hildesheim !

— Miloska serait-elle au courant de la présence d'un tel piège ? demanda Tom.

— Je ne le crois pas. En tout cas, il nous faut la mettre au courant. Venez, nous allons la retrouver. Je suppose qu'elle doit s'occuper à l'office.

En effet, une légère odeur de cuisine venait à eux du fond de l'aile gauche du castel, vers laquelle s'était dirigée la jeune femme.

Après quelques recherches, Dickson et Tom poussèrent la porte d'une grande et lugubre cuisine où, à leur étonnement, ils ne trouvèrent personne.

Harry Dickson fit le tour de la pièce.

— Voilà une omelette rudement compromise, dit-il en montrant une grande crêpe aux œufs qui se desséchait sur un maigre feu de brindilles.

— Cela ne ressemble nullement à la manière d'une parfaite cuisinière, opina Tom Wills.

— Vous venez de dire le mot qu'il fallait, mon petit, riposta Dickson. Quelque chose de grave a dû distraire Miloska de ses devoirs d'hôtesse !

— Mademoiselle Miloska ! cria Tom d'une voix de stentor, mais rien que de vaines résonances lui répondirent des profondeurs du castel.

Une vive inquiétude se peignit sur les traits du détective.

— Cette absence ne me dit rien qui vaille, gronda-t-il. Le monstre est aux abois. Il va agir avec la rapidité de la foudre si nous ne parvenons pas à l'en empêcher.

— La vie de Miloska serait-elle en danger ? demanda Tom.

— Elle l'est, dit Dickson avec fermeté, parce qu'elle ne souscrira jamais aux exigences du vampire !

— Lesquelles donc ?

— De nous livrer tous les deux ! Voilà ce que j'ose prophétiser !

Tom Wills leva soudainement la main :

— Le cri de la crécelle !

Harry Dickson blêmit.

— Le vampire appelle ! C'est son signal, n'en doutons pas. J'ai vu ce matin le cruel embarras de la jeune femme, quand je relevai incidemment son petit mensonge ! Au galop, Tom ! Nous allons ou y laisser notre peau, ou en finir une fois pour toutes avec ce drame !

En courant, ils contournèrent les douves du château, puis ils se lancèrent sous bois, sans prendre garde aux ronces et aux épines qui leur lacéraient les habits et les chairs.

Devant eux, la clairière, qu'ils avaient traversée au matin, se précisait.

— Elle est là, maître ! souffla Tom Wills. Là, tout contre le calvaire... Mon Dieu... Regardez donc ce qui s'approche d'elle !

Miloska, livide comme une morte, se tenait contre l'image sainte, comme si elle voulait se placer sous sa protection. Hors des broussailles, à pas lents, un homme s'approchait d'elle !

Un homme ! Non, une apparition... Un visage sombre et haineux où brûlaient d'effroyables yeux rouges et qu'ombrait une barbe noire.

— L'homme du portrait, murmura Tom angoissé. C'est lui...

— Jean-Népomucène Dragomin, le vampire ! fit Dickson à son tour ; puis il prit son élève par le bras et le força à s'abriter derrière un gros chêne.

À ce moment, Miloska leva une main tremblante et son visage trahit une horreur sans nom.

— Vous... vous êtes... revenu ! gémit-elle.

L'homme poussa un étrange rauquement.

— Dites que je suis venu ! Dites que je suis venu pour rester ! Je suis chez moi, il me semble !

— Comte Dragomin, supplia Miloska, vous ne cesserez donc jamais votre vie d'infamie ! Dieu...

— Ne prononcez pas ce nom ! hurla l'homme, je suis le diable... et quant à ma vie, elle ne finira jamais ! Je ne puis pas mourir ! Voilà deux cents ans que je rôde sur terre !

— Dragomin ! sanglota Miloska, mon pauvre cousin, vous êtes fou... Vous vous imaginez être le comte Jean, mort depuis deux siècles, et vous voulez recommencer sa vie maudite !

— Je suis le comte Jean-Népomucène Dragomin, dernier de ce nom. De plus en plus, je suis persuadé que je suis l'autre non seulement son âme, mais son corps en chair et en os ! Allez voir sa tombe, cousine, elle est vide ! Ou, plutôt, c'est moi qui l'occupe !

— Assez ! s'écria-t-elle. Je ne puis entendre plus longtemps ce langage impie !

— Idiote ! fronda l'homme, vous allez commencer par m'obéir. Malheur à vous si vous ne le faites pas. En moins de trois ans, j'ai supprimé plus de soixante existences. J'ai bu le sang de mes victimes, car vampire je suis, comme mon ancêtre... Obéissez ou j'aurai le vôtre, Miloska !

La malheureuse ne put que pleurer et gémir.

— Jamais ! cria Miloska... Ces nobles voyageurs m'ont sauvée hier de vos griffes, quand vous m'avez attaquée et maltraitée...

— Nobles voyageurs ! ricana l'affreuse créature, aha ! Elle est bien bonne...

» Attendez que je vous les présente : le plus âgé, c'est le bourreau d'Hildesheim et la dernière tête qu'il a coupée est celle d'Ebenezer Grump !

— Ciel ! hurla Miloska en se voilant la face.

— Oui, celle de mon cher cousin Grump, votre frère !

Miloska se redressa, soudain.

— N'empêche ! Mon frère a payé pour des crimes horribles. Je préfère le savoir mort que continuant sa vie criminelle. Et je ne vous livrerai pas mes hôtes, quels qu'ils soient ! Je l'ai juré devant Dieu !

Le visage de Dragomin était hideux à voir.

— Bien ! rugit-il. Vous êtes une Dragomin et je sais que vous ne reviendrez pas sur votre serment. J'aurai les étrangers, bien malgré vous, ma belle cousine !

» Mais vous en savez trop sur mon compte et votre dernière heure va sonner.

» Sachez toutefois que le bourreau qui devait en finir avec votre frère, c'était moi. Mort de ma main, il serait resté, pour toute l'éternité, un maudit vampire. Cela vous le savez. Le démon que votre toit abrite fut plus fort que moi. C'est lui qui mit fin aux jours d'Ebenezer, qui mourut content, le bougre !

— Que Dieu bénisse cet homme ! s'écria Miloska.

— Malgré cela je l'aurai, ainsi que le petit benêt qui l'accompagne ; il a bien failli m'avoir... Heureusement, la Gespenster-Haus était là pour m'offrir asile. Aha ! j'en ris encore. Imaginez-vous que cet imbécile d'Ameise, le notaire, y était au moment où je poussai

la porte. Il me vit habillé en bourreau... et se mit à hurler. J'ai dû en finir avec lui, bien que ce fût un bon serviteur.

— Monstre ! pleura Miloska.

— Et maintenant, ma toute belle, je vais vous couper votre petit cou blanc, et je laisserai même à ce maudit Harry Dickson la joie de vous trouver ainsi.

— Harry Dickson ? s'exclama Miloska.

— C'est vrai, il faut que je vous présente vos hôtes : Harry Dickson et son élève Tom Wills.

Miloska se mit à rire sauvagement.

— Pour ce que j'aime la vie, je suis presque contente de mourir. Tuez-moi Dragomin, mais je sais maintenant que je serai bientôt vengée.

— Jamais ! mugit le vampire en se jetant sur elle.

— Si ! tonna une voix formidable. Haut les mains, Dragomin !

Le vampire poussa un cri de terreur, il lâcha la jeune femme et se mit à courir dans la direction du château.

— Jusqu'au bord de la clairière, Dragomin, et pas un pas de plus ! cria Dickson en levant son revolver. Encore trois pas et je vous exécute !

Le vampire poussa un hurlement lugubre, où il y avait de la rage et du désespoir.

— Plus un pas ! ordonna Dickson.

Dragomin bondit vers le taillis.

Un coup de feu claqua... Un seul.

Le Vampire aux Yeux Rouges poussa un rugissement effroyable, tourna sur lui-même et s'abattit.

Un flot de sang bouillonnait hors de sa tempe fracassée.

— Tout comme le gerfaut de tout à l'heure, murmura Tom en étendant doucement sur l'herbe Miloska, qui venait de s'évanouir.

— Mort ! dit Dickson en regardant fixement le hideux cadavre. Maintenant, mon cher Tom, vous allez faire la rencontre d'une de nos vieilles connaissances. Arrachez-moi cette barbe noire.

Tom obéit et, aussitôt, il fit un bond de surprise en s'écriant :

— Le clerc de notaire ! Herr Nussepen !

— Oui, dit Dickson, mais, de fait, Jean-Népomucène Dragomin !

*

— Il me reste peu à vous expliquer, mon garçon, dit Dickson comme l'express, sorti de la gare de Vienne, prenait sa course vers le nord.

» Les comtes Dragomin sont pauvres et leur dernier rejeton, Jean-Népomucène, s'offusque de la folie de ses ancêtres, qui entretiennent à Hildesheim une vieille maison, utilisée, il y a deux

siècles, par le comte Dragomin, enfui de Bohême, pour y abriter ses frasques criminelles.

» Mais le notaire Ameise, même devant les héritiers, est tenu au secret, et Jean-Népomucène veut savoir.

» Il vient à Hildesheim et se fait recevoir comme clerc chez le notaire.

» Là, il parvient à percer le secret de son trisaïeul : c'était un vampire.

» Quelle sombre folie héréditaire s'empare de lui ? Le dédoublement de la personnalité est un fait bien mystérieux, mais réel. Bref, le jeune homme, qui a adopté le nom ridicule de Nussepen, se croit devenu vampire à son tour. Il devient assoiffé de sang et de crimes. Il en commet avec une rare impunité et, comme il fait de fréquents voyages pour l'étude de son patron, il ensanglante tout sur son parcours.

» Il se procure tous les ouvrages traitant des cas de vampirisme, et il se conforme en tous points à la tradition.

» Il gagne son cousin Grump à sa folie. Et Grump, à son tour, tue, massacre...

» Mais il n'a pas le feu sacré de Jean-Népomucène, ni son intelligence. Il se fait prendre par moi. Son cousin l'abandonne... Il craint sa trahison. Il le menace dans sa prison de le vouer à la damnation éternelle.

» Grump le croit. Pourquoi le vampire s'est-il acharné sur son cousin ? C'est un point que je ne me suis pas trop donné la peine d'éclaircir. Je penche pour une vétille qui a pris, aux yeux du fou qu'était Dragomin, des proportions considérables.

— Mais que signifie ce mystérieux nom tronqué, Vet, – que Grump prononça avant de mourir ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson se mit à rire.

— Pauvre de nous, mon petit ! Cette remarque, je l'accepte et j'y réponds pour ma plus grande mortification. Si j'avais compris au premier abord, je me serais épargné quelque peine. Vet, – c'est la première syllabe de *Vetter*... et *Vetter*, en allemand, signifie « cousin » !

» Grump désignait le vrai vampire : son cousin !

» Ah ! oui, mon petit, le proverbe l'affirme : Faute d'un point, Martin perdit son âme !

FIN

LA FLÈCHE FANTÔME

1. L'homme du cimetière

La magnifique Graham Paige filait sans bruit dans la douce nuit de printemps. Elle tournait le dos à Londres, à ses misères, à ses rumeurs, à son brouillard, pour s'avancer à une allure assez raisonnable pour une dame si élégante, vers les paisibles et luxueuses avenues du West End.

Marcus Deep qui la pilotait se laissait aller aux charmes de la nuit étoilée.

— La vie est belle ! murmurait-il en appuyant légèrement sur l'accélérateur, prenant un vrai plaisir à voir et à sentir la puissante machine s'élancer, ralentir, docile à la moindre volonté de son maître.

Sans doute, la vie était belle pour ce robuste quinquagénaire que la fortune avait comblé et dont les affaires continuaient à prospérer insolemment, alors que le monde se lamentait, brisé par l'après-guerre.

Marcus Deep venait de quitter son club dans Covent Garden, et regagnait maintenant, au-delà de Shoot up Hill, sa magnifique résidence de Cricklewood.

À la hauteur de Westbere Road, il vit avec ennui la lampe tempête et le fanion rouge d'une barricade de pavés lui barrer la route.

— Faudra que je prenne par ce maudit chemin de traverse, maugréa-t-il, demain j'aurai un tintouin formidable pour faire nettoyer l'auto qui va s'enliser à moitié dans le sable et dans la boue.

La machine s'engagea dans la traverse, cahotant comme sur une piste de brousse.

— Nos contribuables anglais payent suffisamment pour avoir un pavage en bon état, continua-t-il, sentant la mauvaise humeur le gagner. Au diable, je ne me reconnais pas par ici !

Une longue et sombre muraille se mettait à présent en travers de son chemin, et les phares de son automobile y dessinèrent deux grands ronds de clarté.

— Bon Dieu, je me colle sur le cimetière d'Hampstead, grogna Marcus, voilà qui n'est guère réjouissant. Ces endroits-là ne sont pas bons à fréquenter aux approches de minuit, continua-t-il en s'efforçant à rire.

Son regard tomba sur la montre d'argent encastrée dans le tableau

de bord, et il constata que ses aiguilles se confondaient sur minuit.

— Minuit ! Cela tombe mal, railla-t-il, mais le rire qu'il poussa sonna creux, et il eût donné gros pour se trouver dans n'importe quel autre quartier de la City, loin d'un cimetière.

Les phares de l'auto dessinaient une double gloire lumineuse sur le lugubre mur de briques et, à son extrême ennui, Marcus Deep vit qu'il s'était engagé dans un chemin qui finissait en cul-de-sac.

— Faire marche arrière dans ce marécage ! gémit Marcus Deep. Quelle guigne tout de même !

Il ouvrait la portière pour mettre pied à terre, et reconnaître les environs, quand il resta immobile, la main sur la poignée, l'œil hagard fixé sur un des ronds de lumière.

Une silhouette noire, nette comme une ombre chinoise découpée, se tenait au milieu, dans une immobilité effrayante.

Pourtant Marcus Deep n'était pas de ceux qui s'épouvantent trop vite, il essaya donc de crâner.

— Holà, gentleman, cria-t-il, d'une voix qu'il tâchait de rendre ferme, comment pourrai-je regagner la route, sans devoir faire machine arrière ?

L'autre ne bougea pas. Puis une voix rauque s'éleva et répondit :

— Il n'y a pas de retour pour vous, Marcus Deep !

— Qui... êtes-vous ? balbutia le financier à qui la voix ne semblait pas tout à fait inconnue.

— Vous me reconnaissez fort bien, Marcus Deep, répondit-on très nettement.

— Oh ! trembla Deep, ce n'est pas possible !

— Et pourtant il en est ainsi, Marcus Deep.

— Que me voulez-vous ? demanda celui-ci avec difficulté, car les mots ne lui parvenaient pas aux lèvres, tant il avait la bouche et la gorge sèches.

— Vous dire qui je suis, là !

— Mais c'est impossible ! gémit Deep avec désespoir.

Pour toute réponse un rire affreux déchira la nuit, et comme si la terre l'avait engloutie, l'ombre disparut.

— C'est un mauvais rêve ! fit Deep à haute voix en s'épongeant le front.

— Pas du tout, Marcus Deep, ricana l'invisible, vous le savez fort bien. Et ce que vous savez également, c'est qu'à partir de cet instant il n'y aura plus une minute de tranquillité pour vous sur terre.

— Qu'allez... vous faire... de moi ? demanda sourdement le

financier horrifié.

— Votre heure doit encore sonner, Marcus Deep, mais elle viendra plus vite que vous ne le voudriez. Fini de rire et de mener la vie joyeuse, bandit !

— Misérable ! hurla le financier, fou de terreur.

— Premier acompte ! fit la voix.

Quelque chose siffla dans l'air et Marcus Deep s'effondra sur le sol avec un cri de souffrance.

À l'aube, le personnel du cimetière le trouva évanoui, la face dans la boue, le pied droit traversé par une petite flèche aigüe.

Il resta six semaines à l'hôpital, incapable de rassembler ses esprits, se rappelant difficilement les étranges événements de la nuit. Guéri, il apparut qu'il garderait de sa blessure une éternelle claudication du pied blessé.

Il se terra dans sa villa de Cricklewood, refusant de voir quiconque, congédiant son personnel, dans lequel il prétendait ne plus avoir confiance, tremblant, suant littéralement de peur.

À la fin, n'y tenant plus et aux lisières de la folie, il appela Harry Dickson à son secours.

*

* *

Le récit de ce que nous venons de consigner ci-dessus, c'est celui qu'il fit au détective le jour où ce dernier se présenta à Fancy House, la luxueuse résidence de Cricklewood où Marcus Deep s'enfermait à présent.

Harry Dickson l'écouta sans mot dire, puis, quand Deep se fut tu, il garda lui-même un si long silence que son hôte s'en alarma.

— Cela vous paraît inconcevable, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ? dit-il d'une voix pleurarde. Vous me voyez en grand danger...

— Écoutez, monsieur Deep, vous avez la réputation d'un homme d'énergie, railla légèrement le détective.

— De l'énergie ! Mais j'en avais à revendre ! s'écria Marcus Deep avec désespoir, mais que voulez-vous faire contre des créatures pareilles. Qu'on me mette devant une armée d'hommes, je me défendrai, mais contre un fantôme ! Comment réagir ?

— Halte ! dit Harry Dickson, un fantôme dites-vous ! Vous en paraissez bien certain. Et qui est ce fantôme, ou plutôt qui était-il quand il appartenait au monde des vivants ?

Marcus Deep baissa la tête.

— Je vous dois une confession sincère, monsieur Dickson, répondit-il à voix basse, bien qu'elle ne soit pas complètement à mon avantage. Cet... homme, s'appelait Sam Broker. Nous avons trafiqué jadis ensemble sur la Côte d'Ivoire. C'était un gaillard courageux à l'excès, un magnifique colonial, comme il n'en existe plus de nos jours, mais un être terrible également.

» Je pourrais remplir des livres avec le récit de ses aventures, mais ceci nous importe moins, bien qu'il y en ait qui feraient la fortune d'un romancier et de ses éditeurs. C'était un tireur à l'arc remarquable, il dédaignait même de se servir d'un fusil, tant sa flèche était sûre ! Mais quelles atrocités cela lui a fait commettre ! Il a exterminé des villages entiers, il a réduit des tribus entières en esclavage, et quel esclavage ! Les Arabes voleurs de femmes et d'enfants étaient, comparés à lui, des anges de douceur !

» J'ai dû subir son joug, et je m'y suis soumis car j'y trouvais mon avantage.

» Un jour tout de même, au cours d'une dispute, je l'ai couché à terre d'un coup de revolver. Il n'était pas mort... je l'ai jeté dans le fleuve... les crocodiles ont fait le reste.

Marcus Deep se tut, son front ruisselait de sueur ; il coula un regard effrayé vers les fenêtres d'où l'on voyait le superbe parc qui entourait Fancy House, comme s'il s'attendait à y voir paraître le redoutable spectre du trafiquant assassiné.

— Et maintenant voici que son ombre se lève de la tombe pour se venger ! murmura-t-il avec angoisse.

— Et pour tirer des flèches... Curieuse occupation pour un fantôme ! ajouta Harry Dickson.

Marcus Deep secoua la tête.

— Vous ne pouvez savoir... l'Afrique est pleine de mystères... la sorcellerie y est maîtresse. Si vous saviez ce dont les horribles griots sont capables là-bas, monsieur Dickson, vous seriez moins incrédule.

Il ajouta, si bas, que Dickson l'entendit à peine :

— J'ai reconnu sa voix, sa haute silhouette et... sa flèche.

— Si vous le redoutez à ce point, pourquoi continuez-vous à habiter cette ville isolée au lieu d'établir vos pénates dans quelque endroit peuplé de Londres ou d'ailleurs ? demanda le détective.

Marcus Deep leva ses bras au ciel.

— Mais ce n'est pas un homme ! Ce n'est plus un homme ! Je l'ai vu mourir... et je m'y connais ! J'ai vu son corps déchiré par les sauriens du fleuve ! Et un... fantôme est soumis à d'autres lois que les pauvres lois humaines.

Harry Dickson haussa les épaules d'un air mécontent.

— Je ne me connais pas aux affaires de l'au-delà, monsieur Deep, mais bien à celles des criminels en chair et en os, comme doit être le vôtre. À propos, combien de temps y a-t-il de cela ?

Marcus Deep réfléchit.

— Il y a bien vingt ans, monsieur Dickson, j'étais jeune alors...

— Le fantôme a pris son temps, dit le détective en souriant.

Le téléphone ronfla sur le bureau du financier. Celui-ci s'empara de l'appareil avec un geste d'ennui.

— J'avais donné ordre à mes bureaux de ne pas me déranger, dit-il, maussade.

Mais son visage se contracta quand il entendit parler son correspondant.

— C'est Illing, mon secrétaire, qui parle, haleta-t-il. Mon Dieu, monsieur Dickson, l'enfer s'est déchaîné sur terre... mon principal associé a été assassiné cette nuit, Graham West ! C'est une ruine pour moi...

— Comment a-t-il été tué ? demanda Dickson d'une voix brève.

— On l'a trouvé dans sa chambre, le cœur traversé d'une flèche !

— Une flèche ! répéta rêveusement le détective.

Marcus Deep s'agitait, en proie à une émotion intense.

— C'est lui ! Sam Broker... ou plutôt son fantôme ! Et sa flèche ! Il ne connaît que cette arme-là ! Il partirait, non, il serait parti en guerre contre des géants avec un arc et un carquois de flèches, tant il était certain de son arme. Et le voici qui me traque ! Il me blesse, il me tue Graham West, l'âme de mes affaires. Monsieur Dickson, que faire ?

Le détective s'était levé.

— En termes de marine, je dirais que je vais prendre de la hauteur, dit-il. Que veut l'homme ou... le fantôme à la flèche ?

— Mais me ruiner et me tuer ensuite !

— C'est ce que nous verrons, en tout cas il ne tient pas à en finir avec vous, sinon sa flèche ne vous aurait pas atteint au pied devant le cimetière.

Marcus Deep, quand le détective le quitta, n'était plus qu'une pauvre créature effondrée, tremblant de tous ses membres.

Harry Dickson traversa le jardin. Il allait atteindre la grille extérieure, lorsqu'il entendit un sifflement aigu à un pied de son oreille.

Instinctivement il fit un saut puis, en relevant la tête, il vit devant lui, toute vibrante encore, une fine flèche, empennée à la congolaise,

et fichée dans le tronc rugueux d'un hêtre pourpre. Le bois du trait traversait un carré de papier :

« Mêlez-vous de ce qui vous regarde, Dickson, disait l'écriture dactylographiée, et n'empêchez pas que les méchants reçoivent leur juste punition. »

— Merci pour la leçon, dit Dickson à haute voix, mais je me permettrai d'en user à ma guise.

Quinze jours passèrent sur ces entrefaites, sans que les choses avançent d'un pas.

Alors éclata l'horrible affaire du tueur à la flèche.

2. Le paquebot de la mort

Le cargo mixte *Océan Queen* revient de Guinée.

C'est une des bonnes unités de la « West Africa Trade », jaugeant 6 000 tonnes et aménagé pour prendre à son bord une centaine de passagers, dont une trentaine en cabines de première.

Le voyage a été fort bon, même le golfe de Gascogne s'est montré aimable pour le capitaine Bates et ses passagers, mais à peine le feu du cap Saint-Mathieu s'est-il vissé sur l'horizon, qu'une forte houle a accouru de l'Atlantique, et qu'une vilaine brouillasse a empaqueté le cargo, comme dans de l'étaupe humide.

Le capitaine Bates était monté sur le pont, de fort méchante humeur, car il savait que de toute la nuit il ne pourrait quitter la passerelle, les yeux braqués au loin, à la recherche des feux et des occultations de phares.

Les passagers se plaignaient, la mer étant devenue singulièrement dure.

Les stewards eurent fort à faire à garnir les cabines de cuvettes sans cesse renouvelées, étant donné que le mal de mer faisait victime sur victime.

— Nous allons effectuer dans trois heures une escale à Southampton, grogna le marin, toutes ces pochetées n'ont qu'à descendre et faire route sur Londres en chemin de fer ou en autocar. Seigneur, donnez-moi des cales remplies et des cabines vides de passagers !

Eddystone parut : géant hagard et hautain, couronné de lueurs d'orage. La Manche grondait comme une louve affamée.

— Ils débarquent tous à Southampton, captain, dit Hunt le second.

— J'en suis bien aise, ricana le vieux loup de mer, s'ils veulent tous sauter par-dessus bord, j'en serai encore plus content, veuillez le leur dire avec mes bons souhaits, Hunt, mon garçon.

Hunt trouva la remarque plaisante et se mit à rire en se tenant les côtes.

À ce moment le marconiste sortit de sa hutte et, en se tenant à la rambarde, il s'approcha du capitaine.

— Radio pour vous, captain, dit-il, en élevant la voix, car une furieuse saute de vent arrivait par le travers de bâbord et de lourds paquets de mer lavaient les échelles de pont.

Le capitaine approcha le papier de la lampe d'habitacle, le parcourut puis, stupéfait, il jura.

— Qu'est-ce qu'il me veut cet oiseau-là ? Harry Dickson ! Un homme de la police ! Je n'aime pas ces sortes de lascars. Pourtant Harry Dickson, c'est quelqu'un, par tous les diables de la mer !

— Que signifie... intervint curieusement le lieutenant Hunt.

— Lisez vous-même, et si vous savez ce que cela veut dire, Hunt, je vous ouvre ma cave à liqueurs, avec prière de la vider jusqu'à la dernière goutte.

Hunt, à son tour, s'empara du sans-fil.

« Harry Dickson à l'*Océan Queen*. Au capitaine Bates ! Sous aucun prétexte embarquer du monde à Southampton. Arriverai moi-même à bord à Gravesend. »

— Eh bien, Hunt ? demanda Bates, les yeux ronds de stupeur.

— M'est avis, captain, que si cela vient de Dickson, il ne faut pas négliger l'avertissement. N'oubliez pas que nous avons pas mal de poudre d'or dans le coffre de l'*Ocean Queen*. Harry Dickson a dû avoir vent d'un sale coup qui se prépare contre notre cargaison, je présume.

Bates était furieux.

— Et ce policier de malheur pense que je ne suis pas homme à la défendre moi-même ? J'ai deux excellents revolvers, et mes poings donc ! Que fait-il de mes poings ? Que l'on vienne donc me prendre la poudre d'or... c'est de la poudre d'hommes que je ferais de celui qui s'approcherait des coffres du bord.

— Moi, dit Hunt en allumant à peine sa courte pipe, moi, je ferais comme Dickson le dit. Vous savez, ce n'est pas une mazette, cet homme !

— Cela, je le concède, maugréa le capitaine Bates... Eh bien, que quelqu'un se risque donc à s'embarquer à Southampton !

— C'est facile, dit Hunt, nous n'attendons personne. Au contraire, tout le monde s'en ira.

Le brouillard s'était fait plus léger, quoique la vigie hurlât à chaque feu de position apparu.

— Un coup de sirène toutes les minutes ! ordonna Bates, et donnez-moi cent vingt tours !

Le chadburn se mit à travailler. Docile, le grand cargo se pliait au cerveau qui le guidait.

— Allô ! Un feu vert devant !

— C'est le bateau pilote... difficile de lui défendre l'accès à celui-là, ricana Hunt.

— Ça ne compte pas, riposta Bates, c'est réglementaire, mais s'il a quelqu'un avec lui, je l'envoie dans la soupe.

Heureusement le pilote monta seul à bord du steamer, et après avoir avalé en matière de bienvenue une bonne rasade d'eau-de-vie du Cap – une spécialité du bord – il prit son poste à la barre.

À Southampton, dans la pluie et dans le vent, le *Queen* se débarrassa de tous ses passagers et même de deux soutiers devenus malades. Bates refusa formellement de remplacer ces derniers, tant l'avertissement de Dickson l'avait impressionné.

— Je suis curieux de voir si aucun particulier ne se présentera, dit Hunt, nous en avons encore pour une heure à rester à quai.

Une demi-heure s'écoula. Puis trois quarts d'heure.

Bates et Hunt commencèrent à respirer.

— J'aime autant cela, opina le capitaine.

— Encore dix minutes, et l'on repart répliqua Hunt. À Gravesend nous verrons bien.

— Faites donner la sirène ordonna Bates, on s'en va.

La sirène poussa trois meuglements dans la nuit.

— C'est l'heure, rentrez les amarres, Hunt !

Lentement le steamer s'éloigna du quai.

— Personne n'est venu ! clama joyeusement le bon capitaine.

— Holà ! pas si vite ! cria une voix jeune, et quelqu'un sauta, d'un bond de chat, du quai sur le pont.

Hunt poussa un cri et Bates faillit laisser choir sa pipe dans le jus.

Un homme jeune, vêtu d'un long imperméable sombre, se dirigea vers eux et les salua gracieusement.

— Le capitaine Bates ?

— Oui... gronda le capitaine, bouillant intérieurement de fureur contenue.

— Je suis...

Le marin ne se contenait plus.

— Vous êtes un damné coquin ! Un jeune merle qui veut en remontrer à des vieux singes de mon espèce. Eh bien vous saurez ce que cela vous coûte de vouloir voler le vieil *Océan Queen* ! Fichez-moi cette mauviette en cage, Hunt ! Et n'épargnez pas les fers !

Hunt ne demandait pas mieux. D'une poigne terrible il saisit le

singulier passager, et l'entraîna dans le poste du gaillard d'avant.

— Mais je vous dis que je suis... hurla l'intrus.

— Le duc de Connaught en personne ou le fils du Premier Ministre ! ricana Bates... Une fois à Londres, nous avertirons votre auguste famille. Holà, Hunt, si ce morveux bouge, laissez-lui goûter de la corde !

Hunt ricana dans l'ombre et d'une main preste il glissa un filin autour de son prisonnier, le transforma en un tour de main en une sorte de saucisson et le jeta dans le fétide réduit du gaillard d'avant.

— À Londres, vous aurez à déjeuner, dit-il... à Scotland Yard.

Le captif bredouilla quelque chose, mais le second ne l'écoutait plus. Et rudement il claqua le portillon du cachot flottant.

*

* *

Le brouillard est revenu.

Les sirènes hurlent sans cesse : Meuh ! Meuh !

Un feu blanc tremble au loin, en des occultations frénétiques, puis des nuées l'effacent.

Feux rouges de bâbord, feux verts de tribord, lucioles jaunes au haut des mâts.

La peur passe dans l'air ouaté de brume glacée. La mort aussi.

Des voix parlent sur la mer.

— Holà ! qui êtes-vous ?

— Vous êtes fous là-dedans ?

« SS. Endymion à SS. Ile-de-France. Un 5 000 tonnes passé devant nous, à trente mètres de l'étrave, sans répondre, s'avance dans votre chemin, attention ! »

« SS. Ile-de-France à H.M.S. Zodiac de la base de Plymouth : Navire fou passé à nous frôler. Pas de réponse. »

« Torpilleur H.M.S. Zodiac de la base de Plymouth. À tous les navires de la Manche. Navire sans direction. Derelikt ! Arrive ! Suit le point à l'estime. »

*

* *

Dans l'étroit espace triangulaire, le captif essaye de se lever.

Il a la tête lourde et douloureuse, car Hunt en le jetant sur le plancher n'a pas été doux, et le jeune homme a donné du front contre l'angle d'une pièce de bois. Il gémit, mais avec une dextérité singulière, il s'en prend immédiatement à ses liens.

Pourtant Hunt s'entend à faire les nœuds. En s'aidant d'une main à

moitié libre, de ses dents, en effectuant des gestes de contorsionniste, le prisonnier se libère.

— Imbéciles ! gronde-t-il, cette blague pourrait leur coûter cher.

Heureusement la porte n'est pas fermée au verrou. En quelques pas, il se trouve sur le pont, et un paquet d'écume salée lui souhaite une bienvenue humide. Le libéré s'oriente.

La dunette et le pont de commandement sortent de l'ombre et du brouillard. Il y voit des formes imprécises.

Le cargo roule si fortement que l'étranger trébuche et manque de passer par-dessus bord. Il y a quelque chose de terriblement anormal dans la marche du navire. Le voici se drossant bizarrement. Les vagues lavent le pont comme si elles étaient déjà chez elles, sur une épave...

D'un pas incertain, l'inconnu gravit la raide échelle qui conduit vers la passerelle. Le capitaine est là, le second aussi. Ils se taisent.

L'homme s'approche d'eux, pousse un cri et s'enfuit :

— Trop tard ! Mon Dieu, que faire !

Il ne connaît rien aux choses de la mer, mais il comprend que le navire qu'il a sous les pieds est à présent un monstre fou dont aucun cerveau ne contrôle plus les gestes.

Car Bates se penche étrangement sur la rambarde, une fine tige empennée lui sortant du cou, tandis que Hunt, le second, est affalé à ses côtés, frappé lui aussi par une de ces mystérieuses flèches.

À présent, le jeune homme court comme un fou le long des ponts déserts, lavés par la houle furieuse.

Il y a un homme contre les portemanteaux retenant la chaloupe première de bâbord. Sa main se crispe sur un prélat.

Inutile... cet homme est mort comme le capitaine et le second... inutile...

Mon Dieu ! Il doit pourtant y avoir encore des présences à bord ! On n'extermine pas un équipage en moins d'une heure !

Il semble à l'étranger que des voix furieuses montent d'en bas. On a dû enfermer les hommes dans le poste, dans les carrés, dans les chambres de chauffe.

Il hésite. Les délivrer ? Expliquer ? Alors qu'on l'a si étrangement reçu à ce bord ? On l'assommerait avant qu'il ait pu achever sa première phrase.

Pendant ce temps, le *Queen* court à la mort.

Un gros charbonnier l'a frôlé, hurlant à pleine sirène, ses feux de position braqués comme autant d'yeux hagards et fous.

Mais voici qu'après avoir escaladé, sans bien savoir pourquoi, une

nouvelle échelle, il hésite sur la courative glissante, et son regard tombe en dessous de lui sur un petit hublot vivement illuminé.

Il tend la main et un gros fil le frôle : le câble d'antenne !

Le jeune homme se laisse glisser sur le pont... C'est en effet la cabine de l'opérateur de la T.S.F. qu'il vient de découvrir.

Il s'attend à trouver une nouvelle horreur, et elle est là.

Un jeune homme, à peine son aîné d'une année, est couché à côté de ses appareils. La flèche aussi est présente. Elle a été tirée de côté par la porte doucement entrebâillée. Elle lui a percé le cœur.

Au même instant, une clameur forcenée déchire l'air.

Là-bas, devant le *Queen* désarmé, une ombre colossale, grande comme une cathédrale, vient d'apparaître. Le brouillard en estompé encore les formes mais le passager comprend que c'est le grand péril qui s'avance.

Il se jette sur l'appareil, manie des manettes, des étincelles crépitent, des lampes clignotent.

La sirène hurle à la mort à peu de brasses du *Queen*.

Il faut risquer son va-tout ! Le jeune homme appelle. Longues et brèves. S.O.S... S.O.S... S.O.S...

« *Océan Queen* à Harry Dickson. Tous assassinés ! Flèches. Adieu... Tom Wills. »

L'appareil bondit en l'air, tout tournoie autour du jeune homme, l'ombre se fait. Un bruit horrible roule sur la mer. Une énorme détonation ébranle l'espace jusqu'aux nuées.

L'Océan Queen vient d'être coupé en deux par un grand paquebot allemand. Sur le grand drame marin tombe le rideau de la brume et de la pluie.

Perdu corps et biens, diront demain les annales du grand large, en parlant du séillant cargo.

Et avec lui, le grand détective Harry Dickson vient de perdre ce qui lui était le plus précieux au monde : son élève Tom Wills.

3. Après la mort de Tom Wills

Harry Dickson n'était plus qu'un pauvre homme qui avait perdu ce qui lui était le plus cher. En peu de jours il avait vieilli de dix ans. Sa haute taille s'était courbée, ses tempes étaient blanches.

Le home de Baker Street était envahi de caisses, de malles et de valises.

Mrs. Crown vaquait comme une ombre larmoyante parmi ces choses qui parlaient de départs et d'adieux.

Le maître allait partir.

Harry Dickson abdiquait, le cœur brisé.

Il se sentait vaincu, son énergie était morte. Le pauvre Tom Wills l'avait emportée avec lui dans la grande tombe marine.

Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, tournait en rond dans la salle à manger, buvant sans les savourer tour à tour du rhum, du whisky et du thé froid. Il avait les yeux rouges et, à tout bout de champ, il tirait un énorme mouchoir de sa poche pour se moucher avec bruit.

Harry Dickson, enfoncé dans un fauteuil déjà recouvert par sa housse, jetait un regard terne sur ses préparatifs de départ, sa pipe éteinte aux lèvres.

— Alors c'est pour toujours, monsieur Dickson ? demanda Goodfield à mi-voix, pour dire quelque chose.

Harry Dickson approuva tristement de la tête.

— J'aurais voulu retrouver son corps, dit-il doucement. Sa tombe aurait été le but de ma promenade quotidienne, Goodfield. J'aurais voulu lui apporter des fleurs, beaucoup de fleurs, il les aimait beaucoup, mon petit Tom.

— Lord Dambridge⁽⁶⁾ a envoyé trois torpilleurs d'escadre patrouiller sur les lieux du sinistre, avec ordre de ramener les corps et les épaves. Une forte prime est promise par l'Amirauté à celui qui trouvera celui de... Tom. On essayera avec des plongeurs, mais...

Harry Dickson secoua la tête.

— Impossible, le *Queen* repose par cent mètres de fond, dit-il d'une voix sombre.

— Les voyages vous feront peut-être oublier, murmura Goodfield.

Le détective eut un rire amer.

— Oublier ! Comme si l'on oubliait à mon âge, Goodfield. Dès à présent, je vivrai de souvenirs, et le plus cher est celui de Tom. J'aimais ce garçon comme mon fils, avec un peu d'égoïsme sans doute, j'avais modelé son caractère, son esprit sur les miens.

Le téléphone vibra dans le cabinet de travail désert.

— Allez écouter ce qu'ils me veulent, Goodfield, demanda Dickson, d'une voix lasse.

Quelques minutes plus tard, le superintendant revenait, l'œil en feu. Il brandissait un bout de papier qu'il avait couvert d'une écriture hâtive.

— Un message radio ! Écoutez donc, monsieur Dickson. Il arrive trois jours trop tard, mais le navire qui l'a reçu l'avait mal compris : il avait été si malhabilement envoyé. On explique que le signal de S.O.S. qui a dû précéder l'appel a été mal donné également. Ce n'est qu'en apprenant le sinistre du *Queen* que l'on s'est souvenu d'un message abracadabrante et qu'on l'a recomposé !

— Mais de quoi s'agit-il ? s'impacienta Dickson.

— Du dernier appel de Tom Wills !

— Comment ! cria le maître, lisez-le donc vite !

« ... *Océan Queen* à Harry Dickson... »

Et le dernier appel, l'ultime cri au secours du pauvre garçon, suivait ces mots.

Harry Dickson avait bondi comme un tigre.

— Alors ce n'est pas un accident, mais un crime ! hurla-t-il, ils m'ont assassiné mon garçon, mon petit Tom !

Il avait à peine parlé que le téléphone reprit sa sonnerie.

Cette fois-ci, ce fut Harry Dickson lui-même qui courut vers l'appareil. C'était un des services de l'Amirauté qui l'appelait.

— Harry Dickson, avez-vous envoyé le soir du naufrage de l'*Ocean Queen* un message radio à ce navire ?

— Moi ? Mais pas du tout !

— Le poste de Southampton a expédié ceci : « Harry Dickson à *Océan Queen*. Au Capitaine Bates ! Sous aucun prétexte embarquer du monde à Southampton. Arriverai moi-même à bord à Gravesend. »

— Merci, dit le détective d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, merci, ce radio est faux naturellement.

Ayant raccroché, il resta immobile, les dents serrées.

— Eh bien, monsieur Dickson ? demanda Goodfield avec un peu de curiosité.

— Ils l'ont assassiné, Goodfield. J'avais envoyé Tom à bord du *Queen* avec une mission qui avait trait à l'affaire de l'homme à la flèche. Le ou les bandits ont tâché d'empêcher sa venue à bord. Ils ont eu Bates le capitaine, le *Queen* avec et mon Tom également. Un beau brelan de crimes, vraiment.

D'une main fébrile, il sonna et Mrs. Crown parut.

— Déballez-moi tout cela et remettez tout en place.

— Comment... mais...

— Je ne pars pas, madame Crown !

— Serait-ce vrai ? s'écria Goodfield avec joie.

— Bien sûr, Goodfield, je reste, il se peut bien que ce soit ma dernière affaire. Ou j'y perdrai ma peau, ou bien je livrerai les bourreaux de mon petit Tom aux bourreaux officiels. Je reste pour venger Tom Wills !

Vivement ému, Goodfield lui tendit une main tremblante.

— Et vous réussirez ! s'écria-t-il.

— Dieu le veuille ! répondit gravement le détective en serrant fortement la main du brave homme.

Pour la troisième fois, le téléphone retentit. Harry Dickson écouta en silence puis il revint vers le superintendant.

— Pas de trace du corps de Tom, dit-il sourdement, mais ceux de Bates, de Hunt et d'un steward ont été retrouvés. Tous trois ont été tués par une flèche congolaise. Bates dans la nuque, Hunt et le steward ont été frappés en plein cœur.

Goodfield le regarda d'un air perplexe, Harry Dickson continua.

— Un genre de mort auquel je m'attendais, pour eux, du moins pour le capitaine Bates. J'avais envoyé Tom Wills pour sauver ce brave marin, car je savais qu'il allait être une des prochaines victimes de l'homme à la flèche fantôme.

— Mais si vous connaissez d'avance ses victimes, vous devez connaître le criminel ! s'écria Goodfield.

— Je le connais, dit Dickson.

— Qu'attendez-vous alors pour lui mettre la main au collet et le faire pendre ?

— Un peu difficile pour l'heure !

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce qu'il est mort !

— Hein ?

— Oui, Goodfield, depuis vingt ans ! Sam Broker est mort il y a vingt ans sur les bords du Niger, dévoré par des crocodiles...

— Et c'est lui qui...

— Qui assassine à Londres et ailleurs avec ses flèches infaillibles ! Oui, cela, je l'affirme, Goodfield, répondit Dickson avec force.

— C'est fou, ce que vous dites là, monsieur Dickson.

— Le proverbe a bien raison : le vrai n'est pas toujours vraisemblable ! Or je le maintiens : il y a un fantôme assassin qui rôde et qui ne s'en tiendra pas aux crimes qu'il a commis jusqu'ici.

Goodfield poussa un gémissement.

— Un fantôme ! Est-ce que vous vous rendez compte que cela n'existe pas !

— Lieux communs ! Je vous dis moi que cela existe. Mais...

— Mais... oh ! dites vite, ne me faites pas languir de la sorte.

Un sourire amer parut sur les traits du maître, ravagés par la douleur.

— Je ne puis faire prendre un fantôme, Goodfield, mais bien un homme. Eh bien ! Je vous jure que je referai un homme de cette créature de l'au-delà, histoire de pouvoir l'y expédier alors définitivement.

— C'est trop fort pour moi ! Voilà que vous voulez ressusciter un mort pour le tuer !

— Vous ne pourriez mieux vous exprimer, Goodfield, je vais en effet m'atteler à cette prodigieuse résurrection !

— Du moment que vous le dites, accepta Goodfield se sentant gagner par la confiance du détective.

— À moins qu'il ne m'envoie rejoindre Tom, dit sombrement le détective, et croyez-moi, il est de taille à le faire !

4. L'apparition du fantôme à la flèche

Dans Upper Thames, face au fleuve, se dressent les magnifiques entrepôts de la « Nigeria Company » : exportations vers la Guinée, le Cameroun, le Congo, importations des produits africains d'origine.

Le directeur et pratiquement l'unique propriétaire en est le riche Marcus Deep qui détient à peu près la totalité des actions de la compagnie.

Ce matin-là, un grand noir efflanqué, le visage abruti par l'alcool et le vice, se promenait sur le quai à l'affût de quelque rapine. L'agent de service le tenait à l'œil, prêt à intervenir.

— Moi pas faire de mal. Moi, Fataki, brave homme, et pas vagabond, avait-il répondu aux méfiantes questions du policier en lui montrant deux pièces d'une demi-couronne. Mais vouloir honnêtement travailler.

— Eh bien, dit l'agent radouci, allez donc voir à la « Nigeria ». C'est tout à fait africain, cela doit être dans vos cordes.

Le noir approuva vivement.

— Nigeria... Eh ! Eh ! Niger... moi être né tout près, à Looma-Looma ! Très beau !

Un magasinier au teint bilieux qui inscrivait des chiffres sur un carnet en contrôlant un stock de ballots et de crêtes l'entendit et dressa l'oreille.

— Viens un peu ici, souffla-t-il. Qu'est-ce que tu chantes là !

Le noir s'approcha fièrement.

— Moi être recommandé par police ! dit-il audacieusement en désignant l'agent qui s'éloignait. Lui dire, toi me donner travail, ou bien lui te fourrer dans la boîte.

L'homme au teint jaune se mit à rire.

— Tu ne manques pas de culot, enfant du diable. D'où es-tu ?

— Looma-Looma !

— Hum ! Et quel âge as-tu ?

— Trente-cinq ans, tout juste !

— C'est vieux pour un noir !

— Moi être anglais, oui citoyen anglais ! dit-il d'un air froissé, moi

être en Europe depuis plus de vingt ans !

Le magasinier le regarda en silence.

— Comment est-ce Looma-Looma ? J'ai moi-même été par là dans ma jeunesse, je veux voir si tu ne mens pas !

— Beau village ! Beau roi, Kalali il s'appelait quand moi étais jeune.

Le magasinier baissa la tête comme si une crête l'intéressait vivement.

— Et alors ? demanda-t-il à mi-voix.

— Niger grand fleuve... et beaucoup trafiquants, moi quand j'étais jeune, porter beaucoup bagages pour trafiquants blancs. Eux donner beaucoup tabac et cotonnades et perles à Fataki, parce que Fataki très fort.

— As-tu connu des blancs par là ?

— Beaucoup missis blancs, mais moi oublier tous leurs noms, noms de missis blancs très difficiles à retenir pour pauvres nègres.

— Bon, on te prend ! coupa court le préposé. Tiens, va dans le magasin B. Tu y trouveras des pots de peinture rouge, tu vas me faire des lettres au pochoir, sur les caisses.

— Peindre ? Gai, gai, Fataki aimer beaucoup peindre !

— Tu n'es jamais retourné dans ton patelin ? questionna l'homme, il me semble que tu parles encore rudement le petit nègre, bien que tu sois en Europe depuis longtemps.

— Moi retourner souvent, parce que trimer sur beaux bateaux ! Mais moi parler anglais comme un gentleman ! riposta le bonhomme vexé.

— C'est bon ! Calte ! Et tâche de faire de la bonne besogne, tu auras dix-huit shillings par semaine.

— Et tous les jours deux pintes d'ale, ajouta vivement le noir.

— Tu te crois au cabaret ? fils de crocodile, va !

— Hi ! Hi ! Fils de crocodile ! Moi rire beaucoup, moi une fois vu missi blanc tout à fait mangé par crocodiles.

— Qui cela ? s'écria le magasinier avec vivacité.

Le nègre poussa un gloussement de plaisir.

— Tout à fait mangé, oui ! Pas un os qui restait pour pauvres hyènes ou chacals !

— Mais qui ? insista le magasinier.

Le noir haussa les épaules.

— Moi plus savoir... très loin... plus de vingt ans ! Moi avoir tout

oublié.

— Voyons rappelle-toi et je te donnerai une demi-couronne pour aller boire à ma santé.

Le noir semblait fouiller au fond de sa mémoire.

— Attendez ! s'écria-t-il tout à coup, il s'appelait Smith... non, pas Smith, Rooker ! oui, lui s'appeler comme cela, Rooker !

— Ou Coker ou Broker, sans doute ?

Fataki poussa un véritable cri de joie.

— Broker ! Oui, Sam Broker, il s'appelait le missi, donnez-moi la demi-couronne. Mais cela pas beaucoup, moi recevoir couronne entière, car moi avoir beaucoup mal de tête d'avoir cherché si longtemps le nom de l'homme blanc, mangé par vilains crocodiles.

L'employé au visage jaune tendit une pièce de monnaie.

— Va-t'en travailler maintenant.

Dix minutes plus tard, Fataki donnait de larges coups de pinceaux à toutes les caisses qu'il rencontrait dans l'entrepôt.

— Comment vous vous appelez ? demanda-t-il au magasinier qui le regardait faire.

— Appelle-moi toujours... Jones, oui, Bill Jones, c'est là mon nom.

— Très beau nom, Bill Jones ! Bonjour, missi Bill Jones !

Le nommé Jones se détourna, un rictus mauvais sur sa face bilieuse. Heureusement que Fataki ne l'entendit pas murmurer, car sa joie se serait envolée aussitôt :

— Toi, sale moricaud, ta mémoire te jouera un tour fâcheux !

Mais à peine les pas du préposé s'étaient-ils éteints dans les vastes halls aux marchandises, que le noir se redressa, dédaigna la belle peinture rouge et se mit à regarder curieusement autour de lui.

— Broker ! murmura-t-il, c'est un nom dangereux à prononcer. Aussi les effets ne se feront guère attendre... Oho ! il va vite en besogne, le bougre.

Il se remit à l'ouvrage mais en coulant des regards aigus et méfiants autour de lui. En effet, un bruit glissant se faisait entendre comme des pas qu'on cherchait à étouffer. Quelqu'un avançait vers lui, à l'abri des hautes caisses.

Le noir avait l'ouïe fine, car il suivait aisément la marche en avant de l'inconnu qui venait vers lui.

Insouciant, il se mit à chanter un petit air nègre qu'il composait sans doute à sa fantaisie :

*Li crocodile, li mangé missi Broker
Missi Broker mangé et mort !
Vingt ans passé ! Mais Fataki beaucoup savoir !
Mais Fataki tout savoir !*

Il chantait à tue-tête, mais son regard ne quittait pas les caisses.

Les pas s'étaient tus. Il y eut un frôlement juste au-dessus de sa tête. Puis, entre deux lourdes crêtes, une main glissa, une main jaune, maigre et nerveuse, tenant un petit couteau très aiguisé.

Une seconde encore et le couteau allait frapper à la nuque le fils de l'Afrique.

Tout à coup, celui-ci se leva comme mû par un ressort et, d'un effort gigantesque, il se rua sur la lourde caisse qui se trouvait devant lui et qui s'écroula en arrière.

Il y eut clameur étouffée, un bruit affreux, un râle...

— J'y suis allé un peu fort, murmura le noir, mais c'était lui ou moi qui devions y passer !

D'une main sûre, il fit glisser la caisse.

Bill Jones était là, affreusement mutilé, une mousse sanglante aux lèvres.

Fataki se pencha sur lui, posa une oreille contre sa poitrine.

— Fini ! dit-il en se relevant, le coquin a son compte. J'aurais pourtant voulu le garder un peu en vie. Il m'aurait appris des choses curieuses. En tout cas, il ne se sert pas d'un arc et d'une flèche, celui-là.

D'un coup de pied, il envoya promener les pots de peinture.

Soudain il entendit la grêle sonnerie d'un téléphone.

Vivement il inspecta les alentours. Dans un coin, il aperçut un petit bureau vitré d'où venait le bruit du timbre métallique. Il s'empara avec résolution du cornet acoustique.

— Allô ! fit-il à voix basse.

— C'est toi, Bill, demanda une voix lointaine.

Le noir, imitant la voix traînante de feu Bill Jones, grogna.

— C'est moi !

— Et le nègre ?

— Le diable s'en mêle... on dirait que cette sale bête est sur ses gardes ?

— Comment ?

— Il se tient au milieu de l'entrepôt B, loin des piles de caisses. Je

crois qu'avec un couteau je n'en viendrai pas à bout !

— Eh bien, prends autre chose !

— Pas si bête, pour que je le rate ! Il ne me raterait pas, lui, il me semble rudement fort et averti.

— Hum ! Si l'on tirait ?

— Cela fait du potin !

— Imbécile ! Une flèche n'en fait pas !

— Hum, c'est vrai !

— Écoute, dis au type de rester dormir ici, parce que le gardien de nuit est malade. Dresse-lui un lit de camp près de la porte de la cour de l'entrepôt B et ne ferme pas la porte.

— Bon et alors ?

— Alors ? Ne t'occupe plus de rien ! L'autre viendra, lui, et il ne cane pas à la besogne. Salut !

La communication fut coupée.

Resté seul, le noir s'assit sur un ballot de marchandises et se plongea dans une longue méditation. À la fin il se leva, s'étira les membres et lança un coup d'œil au cadavre de Bill Jones.

— Il va me servir à quelque chose, dit-il.

Minutieusement, il se mit à fureter dans l'entrepôt désert et finit par y découvrir un pot de peinture noire, puis, s'approchant du mort, il commença une sinistre besogne.

À larges coups de pinceau, il barbouilla de noir la face sanglante de Bill Jones. Satisfait de son étrange ouvrage, il souleva le cadavre peinturluré, le porta tout contre la porte du hall B, pour y improviser une sorte de grabat et y coucher son lugubre fardeau.

— Inutile de continuer la mascarade, dit-il.

Il prit dans sa poche un tube de vaseline. Un chiffon, une fiole d'éther, et, trois minutes plus tard, en lieu et place de Fataki, Harry Dickson se tenait au milieu de l'entrepôt de la *Nigeria Company*.

— Encore un peu de patience, murmura-t-il.

Avec beaucoup de circonspection, il examina la cour sur laquelle la porte B s'ouvrait. C'était un grand carré de terre à moitié dallé de bleu, enfermé entre de hautes murailles.

— Cela ne m'apprend rien, fit-il, enfin... exerçons notre patience.

Finalement les ombres de la nuit s'installèrent en tapinois dans les vastes pièces poudreuses.

Harry Dickson se tenait immobile, à quelques pas du cadavre barbouillé de noir, l'œil sur la porte entrebâillée. De temps à autre, il poussait un ronflement sonore.

Tout à coup il eut l'intuition d'une présence. D'un mouvement souple, il s'abrita derrière une pile de sacs et tira son revolver.

L'entrebâillement de la porte restait noir comme de l'encre, pourtant il avait semblé au détective qu'une lueur rapide avait glissé par là.

Deux éclairs se succédèrent en silence en l'espace de quelques secondes, sans que le détective pût deviner leur cause, ni se douter de l'endroit d'où ils émanaient.

Son sang se figea soudain dans ses veines.

Tout au fond de la pièce un mince halo de lumière venait d'apparaître, encadrant une haute silhouette.

Harry Dickson reconnut un homme aux larges épaules, coiffé d'un feutre, le visage sombre et énergique.

La forme ne bougea pas. Harry Dickson aperçut un bras levé tenant un arc bandé d'où dépassait une longue flèche.

Le détective n'hésita pas. Il visa soigneusement à la tête puis, une seconde fois, au cœur.

Immédiatement l'obscurité se refit mais déjà le détective avait braqué sa lampe sur l'endroit où l'homme avait surgi.

Il poussa un cri de colère et de surprise.

Il n'y avait plus personne.

Sa lampe dessinait un rond de lumière blanche sur le mur d'en face, et de nouveau le détective exprima sa déception et sa rage par un cri sourd : en deux endroits, la muraille avait été trouée par ses balles !

— Un fantôme ! gronda-t-il... C'est à en devenir fou à lier.

Il fit tourner la lampe : le faisceau lumineux éclaira tour à tour les murs blanchis à la chaux, les ballots et les crêtes, avant de tomber sur le cadavre de Bill Jones.

Une lueur de folie parut dans les yeux du détective : une longue flèche sortait de la poitrine du mort transformé en noir !

5. La « chose » verte

En rentrant dans son home de Baker Street, Harry Dickson trouva Mrs. Crown tournant en rond autour de son cabinet de travail.

— Qu'y a-t-il donc, ma bonne madame Crown, demanda-t-il doucement, et que cherchez-vous, qu'avez-vous perdu ?

— Je n'ai rien perdu, monsieur Dickson, répondit la gouvernante, tout en continuant à inspecter les meubles autour d'elle, mais pourtant je cherche quelque chose et je ne sais pas quoi !

— Bon, voilà une explication lumineuse ! s'écria le détective.

— Je ne sais vraiment pas comment m'expliquer. Tout à l'heure en rentrant ici pour fermer les fenêtres car le soir se faisait trop sentir, en allumant l'électricité, il m'a semblé voir quelque chose courir sur la table, et puis sur le mur, et puis sur la bibliothèque...

— Assez, assez, toute la chambre y passera bientôt !

— Et pourtant il en est ainsi, répliqua la bonne dame piquée, je suis vieille mais j'ai de bons yeux. « Cela » courait plus vite qu'une traînée de poudre. C'était... bah ! je ne sais plus quoi dire. C'était vert et c'était vilain !

— Une bête ?

— Oui et non, c'était tellement rapide, on aurait plutôt dit une fumée... mais non, ce ne pouvait être une fumée, cela n'est pas si vilain, or la « chose » était vilaine et cela m'a donné le frisson.

Harry Dickson secoua la tête.

— Je vais travailler un peu, madame Crown, dans une demi-heure vous me servirez le thé.

Resté seul, Dickson demanda la communication avec les bureaux de l'Amirauté de Plymouth, pour savoir si le malheureux Tom Wills n'avait pas encore été rendu par l'océan.

On sonna à la porte de la rue et Mrs. Crown annonça le visiteur.

— C'est un agent de police, il vient de la part de Mr. Goodfield, dit-il.

— Qu'il attende un peu dans le parloir, dit Harry Dickson, je finis de téléphoner et je suis à lui.

Hélas, on lui fit part aux bureaux de la Marine que toutes les

recherches avaient été vaines, que deux patrouilleurs étaient rentrés au port bredouilles mais qu'un troisième continuait encore à explorer les eaux.

Le détective replaçait tristement le téléphone, quand une clameur affreuse retentit dans la maison. Dickson bondit : cela venait du parloir où l'attendait l'envoyé de Goodfield.

C'était un jeune agent du nom de Dorby que Dickson connaissait très bien ; dès son entrée dans le parloir, le détective le vit, les yeux hagards, et se tordant les mains d'angoisse et de souffrance.

— Qu'y a-t-il, Dorby ? s'exclama Dickson.

— Ma main ! gémit l'agent, une chose... verte...

Puis il s'évanouit.

Harry Dickson souleva le jeune homme et le porta dans le salon où il le déposa sur un divan.

L'agent respirait difficilement, le détective eut beaucoup de peine à lui entrouvrir les dents pour lui verser un cordial dans la bouche.

C'est alors qu'il remarqua la main droite de Dorby : elle avait pris une vilaine teinte violacée qui gagnait déjà le bras.

Vivement il donna ordre à Mrs. Crown, accourue tout alarmée, d'aller chercher le docteur voisin.

Celui-ci, le docteur Fischer, un vieux praticien, que Dickson appelait de temps en temps, habitait à deux maisons du home du détective, au premier étage d'une confiserie.

Mrs. Crown qui était partie en courant revint après quelques minutes, tout essoufflée et en proie à une émotion grandissante.

— On a frappé en vain à la porte du docteur, haleta-t-elle. Il n'ouvre pas et pourtant toutes ses fenêtres sont brillamment illuminées. La dame de la confiserie est bien inquiète, et elle vous demande si elle a le droit de faire enfoncer la porte.

Un nuage passa sur le front du détective.

— Il y a quelque chose d'étrange dans l'air, gronda-t-il, tout cela se tient ! Diable... voilà qui devient mauvais.

Il s'était élancé vers Dorby qui venait d'ouvrir de grands yeux vitreux.

— Dorby ! Dorby ! cria-t-il.

— Cho... se... verte ! hoqueta le blessé, puis sa tête retomba lourdement et un râle sourd s'éleva.

— C'est la fin ! murmura Harry Dickson, qu'est-ce qui peut lui être arrivé ?

Le corps de l'agent eut une dernière contorsion, puis resta

immobile : Scotland Yard venait de perdre un de ses bons serviteurs.

— Chez moi ! Chez moi ! Sous mes yeux ! tonna Dickson en se ruant vers le téléphone.

L'instant d'après, Goodfield était au bout du fil.

— Ici Dickson ! Faites vite ! Dorby vient de mourir mystérieusement dans mon parloir ! Mon voisin, le docteur Fischer, n'ouvre pas sa porte, et pourtant il est chez lui ! Vite des hommes et un médecin !

Les quelques minutes qui s'écoulèrent entre ce coup de téléphone et l'arrivée de la police, Harry Dickson les employa à bouleverser le parloir de fond en comble, mais sans parvenir à découvrir quoi que ce soit.

Puis Baker Street s'emplit du mugissement de la sirène des autos de Scotland Yard arrivant à toute vitesse.

Goodfield, suivi d'un médecin de la police, entra en coup de vent.

— L'inspecteur Moriss s'occupe du docteur Fisher, dit-il, mais... Oh ! Mon Dieu, Dorby !

Le cadavre de l'agent était hideux à voir : un rictus de souffrance tordait la face ; la main démesurément enflée avait l'apparence d'un moignon informe affreusement teinté de bleu et d'ocre.

— On dirait une morsure ! fit Dickson en se tournant vers le docteur qui examinait le mort.

Le médecin secoua lentement la tête.

— Je n'en vois aucune trace... oh ! mais, qu'est-ce que ceci ?

De la pointe de son stylo, il indiqua deux minuscules pointes noires sur la peau tendue du membre endolori.

— On dirait plutôt une piquûre d'insecte mais je ne pourrais déterminer lequel. Franchement non, pareil animal n'existe pas.

— En êtes-vous si certain ?

— Un insecte capable de donner une mort aussi rapide, presque instantanée ? demanda le docteur non certes je n'en connais aucun.

Il examina plus attentivement les petites plaies.

— Au pire on pourrait opter pour la morsure d'une araignée ordinaire... oui, on dirait des traces de crochets venimeux. Mais aucun insecte du genre n'est capable de provoquer par sa morsure des résultats aussi rapides et aussi effrayants.

Un bruit de pas hâtifs se fit entendre dans l'escalier et l'inspecteur Moriss entra, le visage défait.

— Le docteur Fisher est mort ! s'écria-t-il.

— Comment cela ? s'écrièrent Harry Dickson et Goodfield à la

fois.

— Assassiné... son corps est encore tiède. La mort ne doit pas remonter à plus d'une heure, oh non... et... c'est horrible, il a été tué par une flèche qui lui a traversé le cœur !

— Malédiction ! hurla Goodfield.

Harry Dickson, devenu très calme, lui imposa silence.

— Dorby est mort pour moi, et Fisher également, dit-il. Inspecteur Moriss, vous avez dû découvrir certaines choses chez le docteur Fischer ?

Moriss approuva de la tête.

— Une de ses fenêtres donnant sur la rue était ouverte. J'ai trouvé sur le rebord de la croisée quelques petits cailloux. Le bandit a dû les jeter contre les vitres et, au moment où le docteur a ouvert la croisée, il lui a lancé la flèche qui l'a tué. Son corps est étendu en effet tout contre la fenêtre.

— Avez-vous les cailloux ?

— Oui, sir !

Il tendit à Dickson une poignée de graviers blancs. Le détective les examina puis sifflota légèrement.

— Cela pourra nous rendre des services à l'occasion, dit-il simplement.

— Maintenant continua-t-il, je vais vous retracer en peu de mots ce que l'assassin avait combiné avec un rare raffinement et un calcul parfait que seul le hasard a déjoué.

» La chose verte m'était destinée, je ne vais pas m'attarder à en chercher la nature pour le moment, bien que je commence à voir clair dans ce jeu infernal.

» Le bandit mystérieux avait calculé que j'avais neuf chances sur dix d'être atteint par « elle ». Il avait pensé comme de juste que le premier mouvement de mes familiers aurait été d'avertir mon voisin le docteur Fisher.

» Il fallait éviter que ce praticien éclairé puisse me donner des soins et, avant tout, il l'a tué. Il a usé de son arc et de sa flèche, arme dont il est parfaitement sûr, si sûr même qu'il n'empoisonne même pas la pointe de son trait. La « chose verte » que Mrs. Crown avait entrevue dans mon cabinet de travail est passée dans le parloir et a trouvé Dorby qui est devenu sa victime...

... Tout à coup Dickson se tut et, en deux pas, il retourna dans le parloir.

— Faites attention, monsieur Dickson ! supplia Goodfield.

Mais déjà le détective était de retour, tenant dans sa main un imperméable.

— Cet imperméable avait été jeté par moi sur le dossier de la chaise qu'a occupée Dorby ! s'écria-t-il, voilà un des coupables.

— Que dites-vous ? s'écria Goodfield incrédule, ce manteau ?

— Il est terriblement dangereux, dit Dickson et ouvrant la fenêtre il jeta le vêtement dans la rue.

— Je n'y comprends rien de rien ! marmotta Goodfield.

— Moi, si ! Je l'ai trouvé dans un certain entrepôt où je venais de passer la journée. Le bandit s'en est aperçu et immédiatement il a vu l'immense et criminel avantage qu'il pouvait en tirer.

Goodfield et Moriss gardaient le silence, mais ils semblaient pendus aux lèvres du grand détective.

— J'avais senti une étrange odeur poivrée qui imprégnait le manteau, sans doute d'avoir voisiné avec certaines épices présentes dans cet entrepôt. La « chose », une créature vivante, a dû être attirée par cette senteur qui lui est familière...

— Un insecte exotique alors, intervint le médecin qui lui aussi avait écouté en silence.

— En effet, mais je ne puis dire lequel...

Un cri de Mrs. Crown interrompit l'exposé du détective. Il fut suivi d'une véritable galopade dans l'escalier. La porte fut ouverte avec violence, et Dickson et Goodfield se mirent à crier ensemble.

Blême, les vêtements en lambeaux, souillé de fange et de sang, Tom Wills se tenait devant eux !

6. L'étrange histoire de Tom Wills

— Vivant ! Vous êtes vivant, Maître !

Telles furent les premières paroles du jeune homme, en se jetant au cou du détective.

— Mais c'est moi qui dois dire cela ! cria le détective fou de joie, c'est vous, mon cher petit, qui êtes vivant !

Tom s'arracha à son étreinte.

— Fuyons d'ici ! Avant que la « chose verte » ne vienne !

Pour toute réponse, Goodfield indiqua le cadavre de l'agent Dorby.

— Elle est venue ! dit sombrement le détective.

— Vous l'avez tuée au moins ?

— Hélas non !

— Alors fuyons ! Allons dormir dans la rue s'il le faut, je vous en prie tous, je vous raconterai tout plus tard. Mais partons !

— Le conseil est bon, dit Dickson, mais il nous faut la « chose verte » tout de même. Goodfield, descendez dans la rue, ramassez l'imperméable, attachez-le à la ficelle que je vais laisser pendre de la fenêtre !

Goodfield s'empressa d'obéir.

Le corps de Dorby fut porté au-dehors par Moriss et le médecin de police.

Harry Dickson gagna son laboratoire, et en sortit bientôt, porteur de deux fortes cornues dans lesquelles il avait versé un liquide sombre qui commençait à s'agiter à gros bouillons.

Avec dégoût Harry Dickson remonta le singulier vêtement, le jeta sur le divan, puis il ferma soigneusement la fenêtre, en bourra les fentes avec des linges, avant d'installer ses cornues sur la table. Une légère vapeur jaune s'en échappait.

— Partons, maintenant, dit Dickson, les cornues vont travailler pour nous, nous nous installerons dans la cuisine de Mrs. Crown, où Tom pourra nous raconter ses aventures.

Quand ils furent installés autour de la table de bois blanc, devant de grands verres de grog, Tom prit la parole.

À grands traits il retraça ses aventures à bord de *l'Océan Queen*, aventures que nous connaissons déjà jusqu'au moment où le navire devait sombrer.

— ... Une immense vague s'empara de moi, continua le jeune homme, je luttai, je tâchai de nager. Mes vêtements me gênaient dans mes mouvements, j'avais une blessure au front qui me faisait souffrir. Brusquement mes forces me trahirent et je me sentis couler dans l'abîme.

» L'eau s'engouffra dans mes poumons... c'était la fin.

» Je m'éveillai dans une petite chambre tout en céramique blanche qui devait être souterraine car l'air venait par une prise tout en haut du mur, et le souffle qui en émanait était frais et chargé d'une odeur de vase. J'avais les mains et les pieds libres et j'étais étendu sur un étroit lit de camp. Une ampoule électrique brûlait au plafond ; pendant des journées et des nuits, je ne connus pas d'autre lumière.

» À plusieurs reprises, un homme au teint jaune entra, m'apportant du pain, de l'eau et des restes de viande, il ne m'adressait jamais la parole, mais à chacune de ses entrées il tenait un gros revolver braqué sur moi, et à sa mine sinistre je vis qu'il avait l'intention évidente de s'en servir, au moindre geste de révolte de ma part.

» Il y a quelques heures, j'étais encore dans ma prison-cave et j'allais m'endormir quand j'entendis un bruit de voix à travers la porte.

» Les gens qui parlaient ne prenaient aucune précaution pour dissimuler ce qu'ils disaient et pas un mot de leur entretien ne m'échappa.

» — L'enfer est avec nous ! ricana quelqu'un, certes cela nous coûte un de nos bons amis, le vieux Bill Jones. Mais pensez donc, Harry Dickson est parti de la « Nigeria » en endossant un imperméable qui est resté toute une semaine sur un ballot de poivre-lombok ! Tu parles que le patron a ri et qu'il a sauté sur l'occasion. Une flèche était inutile, aussi on a laissé partir ce maudit flic. Le patron aime les petites fantaisies !

» — Que compte-t-il faire ? fit une autre voix.

» — Demande plutôt ce qu'il a fait ! Il a laissé courir la chose verte dans son appartement de Baker Street. C'est une horrible créature qui ne rate jamais son homme, surtout s'il sent le lombok ! Bah ! quelle sale tête Dickson fera à cette heure !

» — Brr ! dit l'autre, c'est une mort horrible, je préférerais la flèche, et de beaucoup, si j'avais à choisir mon genre de mort ! Mais qu'allons-nous faire du petit morveux ?

» — Le patron comptait s'en servir un jour ou l'autre comme

otage. Maintenant que Dickson est mort, nous pouvons le rendre à la mer. Les torpilleurs le repêcheront ou bien les crabes en feront leur dessert.

» — On l'emporte dans ce cas ?

» — C'est l'ordre, la voiture est déjà devant la porte !

» Deux hommes aux visages basanés entrèrent dans mon cachot, se saisirent de moi, me lièrent les poings avec dextérité et m'ordonnèrent de marcher entre eux deux.

» Je gravis quelques escaliers, puis je marchai le long d'une allée si fortement plongée dans l'obscurité que je n'aurais pu voir à une main devant mes yeux. Une auto était là, tous feux éteints, on m'y jeta sans ménagements.

» La voiture fila à travers une campagne déserte, à une allure telle que je ne distinguais que la fuite folle des arbres le long des routes, quelques murs blancs, quelques rares lumières.

» — Si l'on faisait un détour par Baker Street ? proposa l'un de mes gardiens, j'ai hâte de savoir ce qui s'est passé. Il doit y avoir du monde devant la cambuse de feu Dickson à cette heure.

» — Serait-ce prudent ? demanda l'autre. Et le gamin ?

» — Bah ! personne ne peut nous voir, fourrez-lui un bâillon dans la bouche, pour lui ôter l'envie de faire du bruit.

» Sitôt dit, sitôt fait. Un mouchoir fut poussé dans ma bouche, et je faillis étouffer tant on l'enfonça profondément.

» Je reconnus enfin les quartiers familiers de Londres... mais soudain je me sentis défaillir de joie : une de mes mains s'était détachée !

» Elle était tout contre la poche d'un de mes bourreaux et je sentis la forme caractéristique d'un revolver à travers l'étoffe.

» Tout comme dans *Oliver Twist*, mon maître a fait de moi un pickpocket habile. Je glissai ma main libre dans cette poche et je mis le doigt sur la détente de l'arme. Alors la fatalité s'en mêla.

» L'auto fit une brusque embardée : machinalement mon doigt pressa la détente : un coup de feu retentit suivit d'un affreux cri de douleur. L'homme à côté de moi tomba en avant dans la voiture.

» Avant que l'autre sût ce qui arrivait, j'avais ouvert la portière et d'un bond je roulai dans la rue. Au même instant un cab m'accrocha et m'envoya contre le trottoir.

» Je crois que j'ai été assez salement amoché dans ma chute, continua Tom en souriant, en montrant ses joues ensanglantées et son veston lacéré, mais du fait même de l'accident je fus immédiatement entouré par une foule compatissante. Un agent s'approcha et me

reconnut.

» — Monsieur Wills ! cria-t-il, vous n'êtes donc pas noyé ?

» — Mais non ! mon brave, je ne suis qu'un peu écrabouillé, ai-je répondu. Conduisez-moi vivement à Baker Street, je crois bien que Mr. Dickson vous en saura gré ! Magie du nom de Dickson !

» Sans plus poser de questions, l'agent se mit à courir à mes côtés. Quant à l'auto, elle avait calté en vitesse, cela se comprend.

» Et me voici ! Je ne sais vraiment rien de plus !

Ce fut à Dickson alors de raconter ou plutôt de résumer les derniers événements. Quand il eut fini, il se leva et fit signe à ses compagnons de le suivre à l'étage.

— Je crois que mes cornues auront dit un mot à la « chose verte », fit-il.

Doucement il poussa la porte du salon. Une forte odeur les accueillit.

— Mettez un mouchoir devant la bouche, ordonna-t-il, le chlore n'est pas bien agréable à respirer !

Avec prudence ils s'approchèrent de l'imperméable étendu sur le divan ; les cornues exhalaient encore une mince aura jaune.

— Dieu que c'est vilain ! s'écria Goodfield. Mais aussitôt, il dut replacer son mouchoir devant son nez, car une violente quinte de toux le secoua.

Harry Dickson s'empessa d'ouvrir les fenêtres, et l'air de la nuit chassa les vapeurs délétères des cornues.

Alors seulement les hommes osèrent s'avancer vers l'imperméable.

Une horrible bête mince, d'une couleur vert clair, se tenait recroquevillée sur l'étoffe. Elle était longue de près de deux pieds et une légion de pattes crochues lui sortaient du corps.

— Une scolopendre verte ! dit Harry Dickson, une scolopendre de Bornéo. L'affreux monstre ! Malheur à celui qui fait connaissance de ses crochets empoisonnés, c'est la mort presque aussi foudroyante que par l'acide prussique !

Le médecin légiste intervint.

— Je comprends maintenant ; cette bête vit surtout sur les plantes du lombok, le poivre des Indes Néerlandaises. Quelle arme effroyable dans la main de bandits comme ceux qui menacent Londres depuis quelque temps ! Ce n'est pas seulement à l'Afrique qu'ils empruntent leurs moyens de tuer, mais à toutes les contrées mystérieuses du monde, dirait-on !

Harry Dickson approuva.

— De rudes gaillards en effet et qui m'ont tout l'air d'avoir vu du pays ! À propos, Tom, montrez-moi donc les semelles de vos chaussures.

Harry Dickson les examina attentivement et en retira deux petits graviers blancs, incrustés dans le cuir.

— Les mêmes que ceux qui ont appelé le docteur Fisher à sa fenêtre... il me semble les reconnaître. Attendez !

Il réfléchit, fouillant dans sa mémoire !

— J'y suis ! Holà Goodfield, votre auto est-elle en bas avec ses hommes ?

— À votre service, monsieur Dickson !

— Alors en route pour Cricklewood, nous allons faire une visite un peu tardive à notre ami Marcus Deep !

7. La mouche tsé-tsé

Alors que la voiture roulait, Goodfield prit la parole.

— C'est vrai, monsieur Dickson, je n'ai pu vous approcher depuis plusieurs jours, et vous n'avez pas reçu le message que je vous avais envoyé par l'agent Dorby, message qu'il devait vous remettre en mains propres : il y a plusieurs jours qu'on est sans nouvelles du financier Marcus Deep !

— Diable ! murmura le détective, lui aussi ? Pourtant je ne croyais pas qu'il pût tomber victime des bandits. Tout de même pas aussi vite que cela !

— À moins qu'il ne soit parti pour leur échapper. Informations prises, il a fait retirer une grande partie de ses capitaux dans diverses banques pour les envoyer à l'étranger, à une destination toutefois encore inconnue de nous.

— Compréhensible après tout ! se contenta de répondre Harry Dickson en bourrant sa courte pipe et en se calant dans les coussins de la voiture.

» À propos, Goodfield, avez-vous pris des renseignements auprès du service de la voirie concernant la route barrée le soir de l'agression de Marcus Deep.

— Oui, monsieur Dickson, mais là-bas, ils ne savent rien. Le barrage a été fait par des inconnus et non par des préposés de la municipalité...

— C'est ce que je pensais : le détour de la voiture de Marcus Deep avait donc été prévu. Ils songent vraiment à tout, ces lascars !

Déjà, on atteignait la banlieue obscure et sinistre ; l'auto longea une large avenue bordée de conifères et de fusains, puis elle fit halte devant la grille du parc de Fancy House.

— Pas de lumière là-dedans, murmura Goodfield, on sonne ?

— Inutile, nous serons nos propres portiers, décida le détective.

La grille n'était pas fermée, et bientôt les policiers foulèrent aux pieds une allée semée de petits graviers blancs. Harry Dickson eut un rire silencieux.

— Les cailloux blancs du Petit Poucet, dit-il tout bas. Toutes les fenêtres étaient closes et celles du rez-de-chaussée munies de lourds

volets de bois de chêne.

— On se protège, quoi ! déclara Goodfield.

Soudain Dickson tomba en arrêt : ses yeux de nyctalope perçaient l'ombre à une distance assez considérable.

— Une automobile ! dit-il en désignant une masse confuse au fond d'une allée traversière.

Ils s'approchèrent en tapinois. Dickson posa la main sur le radiateur du véhicule.

— Il est encore chaud, murmura-t-il, il n'y a pas bien longtemps que cette machine a servi.

— Mais c'est l'auto qui m'a conduit à Londres ! s'écria Tom.

Il devait en être ainsi, car à l'intérieur ils trouvèrent les coussins bouleversés et abondamment souillés de sang.

— Je crois, Tom, que vous n'avez pas raté votre gaillard et je vous en fais tous mes compliments, dit Harry Dickson.

— Les bandits seraient-ils dans la maison ?

— Ce n'est pas impossible ; en tout cas ils sont revenus ici après votre fugue, probablement pour y tenir un conseil de guerre, opina Goodfield.

— Ou pour recevoir des conseils de quelqu'un, ajouta Tom Wills.

— Bien dit, approuva laconiquement Harry Dickson.

Goodfield tournait en rond autour de l'auto tragique.

— Mon cher Goodfield, il faudra que nous payions de notre personne, dit le détective, que vos hommes se tiennent un peu à l'écart, pas trop cependant, et prêts à intervenir au premier signal de notre part. Quant à nous, nous allons un peu cambrioler cette maison silencieuse, trop silencieuse à mon goût.

Dickson, Goodfield et Tom Wills firent le tour de la bâtisse. Enfin, sur un signe du maître, ils s'arrêtèrent devant la petite porte de l'office.

— À défaut de prendre le chemin des chats, nous prendrons celui des sujets et des fournisseurs, plaisanta le détective. Un petit tour de rossignol dans cette serrure, mon cher superintendant !

— Ah ! bah ! s'écria Goodfield stupéfait, voilà qui est parfaitement inutile : la porte n'est fermée qu'au loquet.

— On est vraiment trop prévenant dans ce home ! répondit Dickson, attention !

— Voyez-vous que la sœur de la « chose verte » soit ici comme chez elle ? dit Goodfield avec un frisson.

— Je ne le pense pas, l'insecte ne connaît pas de maître, ne

l'oubliez pas. Ces genres de créatures sont aussi séparées de nous que les objets sans vie : elles sont par trop dangereuses pour ceux qui les manient.

— Oh ! cette odeur ! fit Tom en s'arrêtant brusquement au milieu de la cuisine obscure.

— Quelle odeur ? s'effara Goodfield, de nouveau ce satané lombok ?

— Non, dit sourdement Harry Dickson, ce n'est pas du poivre indien... Tom a raison, reniflez-moi cela !

— Une odeur douce, écœurante... énuméra le policier, parbleu... cela sent le sang répandu à une lieue !

Ils allumèrent leurs torches électriques et se mirent à explorer le souterrain. Ils n'attendirent pas longtemps ; au fond d'une buanderie en désordre, deux masses sombres gisaient dans une épaisse mare de sang figé.

— Regardez ! Regardez ! L'un d'eux a reçu une flèche dans la gorge !

— Mais je les reconnais ! s'écria Tom, ce sont les deux hommes qui m'ont jeté dans l'automobile !

Harry Dickson s'approcha des formes sinistres.

— Celui-là, c'est votre balle qui a eu raison de lui, Tom, dit-il après un bref examen. Quant à l'autre, je vous affirme qu'il n'y a pas une demi-heure il vivait encore.

— Le fantôme à la flèche se sépare donc de ses serviteurs ?

— Il s'en débarrasse, voilà qui est plus juste.

— À moins que ce ne soit une punition, dit Goodfield pour avoir laissé échapper notre jeune ami.

Le détective ne répondit pas, il examinait les parois de la buanderie et soudain il poussa une exclamation de satisfaction.

— Regardez cette belle petite bête immobile dans son coin !

— Mais c'est une mouche ! dit Goodfield, bien qu'elle soit assez particulière de forme, il me semble...

— C'est une mouche tsé-tsé !

— Comment ! l'effroyable porteuse de la maladie du sommeil ?

— Oui, toutefois, n'ayez aucune crainte, ce genre de monstre ne pourrait s'acclimater par ici !

— Pourtant la voilà !

Dickson pouffa de rire.

— Il suffirait d'une vieille savate pour l'écraser, et pourtant « on » ne l'a pas fait. Pourquoi ? Parce que certaines tribus du Niger et du

Cameroun en ont une crainte superstitieuse et préfèrent se laisser inoculer le mal, plutôt que de l'écraser d'une claque. Cette mouche est là, pour que l'on n'y touche pas. Au fond, elle est symbolique.

— Non mais des fois, en voilà des sornettes ! s'écria Goodfield mécontent.

— Les pays du mystère africain ne connaissent pas les sornettes, ou plutôt elles y sont tellement monnaie courante qu'elles y prennent l'allure de vérités éternelles. Et puis, Goodfield, cette mouche n'est qu'une simple babiole en acier bleu !

— Hein ! Cette mouche... mais pourquoi ?

— Pour cette bonne raison-ci...

De la crosse de son revolver Harry Dickson donna une forte tape sur l'insecte qui s'enfonça dans le mur comme un clou de fer. Aussitôt un déclic se fit entendre et une partie du mur d'en face s'effaça, découvrant un couloir en pierre blanche illuminé par deux puissantes ampoules électriques.

— Tom, s'écria Dickson, vous allez nous faire les honneurs de la résidence que vous avez quittée, il y a quelques heures à peine !

— Mais c'est ma foi vrai ! cria Tom, je reconnais ce couloir et tout au fond doit se trouver ma cellule ! Allons la voir, je ne serais pas fâché de lui dire adieu ! Venez !

Il précéda ses compagnons vers une porte blindée de fer et nantie de deux gros verrous.

— Aujourd'hui c'est moi qui les manipule ! s'écria joyeusement le jeune homme, en faisant glisser les épaisses barres d'acier.

La porte s'ouvrit, et Tom qui allait entrer dans le réduit eut un recul.

— Il y a quelqu'un dedans ! s'écria-t-il.

Sur la couchette qu'il avait quittée il y avait quelques heures, un homme était étendu, le visage dans le traversin. Deux solides chaînettes d'acier lui entravaient les pieds et les poignets.

Harry Dickson le délivra aussitôt, puis il le retourna sur le dos.

— Marcus Deep !

— Est-il mort ? demanda Goodfield.

— Mais non, on ne ligote pas un mort, voyons !

— On lui a salement travaillé la figure en tout cas !

Le visage du financier portait la marque de coups violents.

— On l'a assommé à coups de matraque, déclara Dickson, en sortant un flacon de sa poche et en l'approchant des narines de Marcus Deep.

Une forte odeur d'ammoniaque se répandit.

Marcus Deep gémit, éternua, et ouvrit des yeux larmoyants.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il plaintivement, je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez.

— Allons, monsieur Deep, levez-vous si vous en avez la force, dit Goodfield.

— Ne me tuez pas !

— Il n'en est pas question ! Nous sommes de la police !

Ce mot sembla galvaniser le blessé. Avec un grognement de souffrance il se dressa sur son séant, jetant des regards étonnés sur ceux qui l'entouraient.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il. Dieu soit loué !

Il regarda avec plus d'attention autour de lui.

— Mais... je suis chez moi ici !

— Bien sûr, dit ironiquement le détective, ne le saviez-vous pas ?

Marcus Deep secoua la tête.

— Non, voilà des jours et des jours qu'on m'a enlevé de ma propre maison.

» Comme je me promenais un matin dans le parc, on m'a jeté un sac sur la tête, et j'ai été emporté dans une auto. J'ai dû être transporté quelque part dans Londres, car, de la chambre sordide qui me servait de prison, j'entendais le bruit des trams et des voitures dans la rue. On m'a battu et maltraité, sans m'en donner la moindre raison. Ce soir, j'ai été transporté dans une horrible automobile toute poissée de sang. J'ai voulu m'opposer... on m'a assommé sans pitié...

Harry Dickson avait écouté en silence.

— Vous connaissiez l'existence de ce souterrain ?

Marcus Deep fit un geste affirmatif.

— J'ai toujours vécu dans une sorte de terreur, monsieur Dickson. Malgré ma fortune, ma vie a été terrible. J'ai vécu dans la peur des cauchemars et des fantômes... J'ai fait aménager ces souterrains, croyant qu'ils pourraient être un jour une retraite sûre.

— Contre qui ?

Marcus Deep frissonna.

— Je ne le sais trop moi-même... contre la peur même peut-être.

— Pas mal, votre mouche tsé-tsé, surtout si vous avez eu des serviteurs noirs, dit nonchalamment le détective.

— Pourtant vous avez trouvé ce secret, dit admirativement le financier.

— Peuh ! c'était à peine un jeu... je connais des puzzles pour enfants qui sont moins faciles à résoudre, et même des devinettes, répondit Dickson avec un mépris mal dissimulé.

À pas lents, Marcus Deep suivit ses sauveurs hors de sa prison. Quand ils furent dans la buanderie, Dickson se tourna vers lui.

— Je vais vous présenter à vos geôliers, dit-il.

— Comment, vous les tenez ?

— C'est quelqu'un de plus fort que moi qui les tient et qui ne les lâchera plus ; c'est la mort ! Regardez-les !

Il indiqua les cadavres sanglants.

— C'est bien eux ! cria Marcus Deep avec horreur.

C'est alors qu'il vit la flèche.

— Le fantôme... fit-il en claquant des dents. Mon Dieu, monsieur Dickson voilà bien les procédés de feu Sam Broker. Ces hommes ont, sans aucun doute, été ses complices. Broker, quand il pouvait se passer des services de ses amis, les supprimait simplement. Mais Broker est mort...

— Oui, oui, nous le savons déjà, interrompit Dickson avec quelque impatience.

Ils étaient montés au rez-de-chaussée : dans le salon, l'atmosphère était tellement étouffante que Goodfield s'empressa d'ouvrir fenêtres et volets, malgré les protestations de Deep.

— Il est peut-être là... à nous guetter dans l'ombre, le fantôme de Broker !

— Il aurait dans ce cas à s'expliquer avec mes agents, dit sèchement Goodfield.

Soudain Marcus Deep posa sa main sur le bras de Dickson.

— Écoutez !

— Je n'entends rien !

— Ce glissement... oh ! ce son de harpe voilée... Monsieur Dickson, c'est la corde d'un arc qui vibre !

Goodfield tâta la muraille, mais Marcus Deep le repoussa.

— N'allumez pas, malheureux, nous serions une trop belle cible pour lui ! Non, il y a sur la table un petit projecteur très puissant.

Tom Wills trouva l'objet et s'en empara.

— J'ai gardé ma bonne vue d'Africain, murmura Marcus Deep... regardez, là-bas contre les murs des communs.

— C'est bien vague, murmura Tom, mais voyons toujours.

Il appuya sur le bouton de la lampe et un vif pinceau de lumière

inonda le jardin, illumina les murs des communs.

Une quadruple exclamation retentit : l'assassin à la flèche se tenait là, son arme à la main.

Dickson reconnut son mufle hargneux.

D'un geste lent et saccadé, le bandit leva son arc.

Au même instant, une salve retentit dans les fourrés, les agents, eux aussi, l'avaient vu.

Aussitôt la silhouette disparut. De tous côtés, des agents de police se ruaient vers les communs.

— Rien ! Rien ! hurlaient-ils... pourtant voici les marques de nos balles dans les murs.

Harry Dickson, qui lui aussi avait fait feu, les rejoignit.

— Et moi également j'ai fait mouche ! dit-il.

Marcus Deep se désespérait.

— Vous voyez bien que c'est un fantôme !

Harry Dickson ne répondit pas.

Tom Wills vit une étrange expression luire dans ses yeux clairs.

8. Le fantôme apparaît dans Baker Street

Harry Dickson et son élève Tom Wills achevaient de se déguiser.

Le détective donna un dernier coup de crayon gras à ses joues, se regarda complaisamment dans le miroir, puis il interpella Tom Wills qui lui aussi finissait de se maquiller.

— Eh bien, mon garçon, qu'en dites-vous ?

— Hou ! que vous êtes vilain, maître, je n'aimerais guère vous rencontrer au coin d'un bois !

— Je vous renvoie le compliment, mon petit. Vous ressemblez, vous aussi, au plus sinistre apache de Whitechapel ou de Limehouse.

C'étaient deux affreuses figures de rôdeurs de banlieue qui se miraient à présent dans la glace.

— Vous avez dit au coin d'un bois, Tom, dit le maître en riant, ce sera plutôt au coin d'une rue que nous allons rencontrer le particulier. L'auto est-elle en bas ?

— Depuis bientôt un quart d'heure déjà... Ah ! voilà que sonne le téléphone.

Harry Dickson prit l'appareil.

— C'est vous, monsieur Dickson ? demanda une aigre petite voix éraillée.

— C'est moi, Kid, roi des crieurs de journaux du Fleet, quoi de neuf ?

— Le pante, il est descendu de son tacot et il se promène à pied dans l'Upper Thames. Il n'est pas pressé, il a une valise, et un si gros foulard devant son nez que je ne puis voir s'il a une vilaine tête ou non.

— Il en a une, soyez-en certain ! dit Dickson en raccrochant.

— En route, **Tom** !

— Upper Thames Road ! ordonna Dickson au chauffeur de l'auto qui démarra sans même jeter un coup d'œil sur les singuliers passagers qui prenaient place dans sa voiture.

Le quai où ils mirent pied à terre après quelques minutes de course rapide était désert.

Harry Dickson inspecta les alentours. Tout à coup, il sifflota.

— Voilà notre homme, dit-il tout bas, le « pante » comme dirait Kid.

L'homme en question s'avançait dans leur direction. Harry Dickson et Tom adoptèrent un pas de peignards et s'approchèrent de lui.

Arrivé à sa hauteur, Dickson toucha le bord de sa casquette graisseuse et cracha par terre.

— Bonsoir, mon prince, grasseya-t-il, vous n'avez pas besoin d'un porteur pour vos bagages, par exemple ?

— Passez votre chemin, dit l'homme d'une voix sourde.

— Nous sommes des gentlemen qui ne demandent qu'à gagner honnêtement leur vie, s'indigna Dickson, nous prenez-vous pour des apaches ?

— Je me fiche de ce que vous pourriez être, mais laissez-moi tranquille ou cela vous coûtera cher ! dit l'homme d'une voix menaçante.

— Cela vous coûtera davantage qu'un honnête porteur ! gronda Dickson et son poing frappa violemment le passant au visage.

Celui-ci s'écroula comme une masse.

— Direct... et knock out ! admira Tom, mais Dickson penché sur sa victime explorait vivement ses vêtements.

— Rien, rien ! murmura-t-il d'un air déçu, me serais-je trompé ?

Des pas nets et cadencés se firent entendre au bout du quai.

— Une patrouille ! annonça nerveusement Tom.

— Prenez toujours la valise, Tom, et caltons. Voilà le particulier qui se remet déjà de ma caresse !

Une minute plus tard, ils avaient repris place dans leur auto.

— Qui était le *particulier* ? demanda Tom comme la voiture roulait, je n'ai pas eu le temps de voir son visage.

— Tant mieux, Tom, la surprise sera d'autant plus grande pour vous et pour les amis !

Une fois dans Baker Street, Dickson se mit à explorer la valise.

— Du linge, et encore du linge... eh ! qu'est-ce que ceci ?

— C'est une lampe, dit Tom.

Harry Dickson examina l'objet, fut sur le point de le replacer dans la valise, puis, quelque chose semblant l'intéresser, il reprit son examen.

Un grand éclat de rire retentit.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Tom étonné devant cette

brusque explosion de joie.

— Il arrive que la fin de la comédie se précipite. Ah oui, Tom, la belle comédie, je ne croyais pas si bien dire. Il faut que les invités se hâtent pour assister à la chute du rideau ! Vite, au téléphone, dites-leur que je leur réserve des fauteuils à l'orchestre.

— Mais pour quoi et pour qui ?

— Goodfield, l'inspecteur Moriss ainsi qu'un solide agent de police. À propos, je ne vois aucun inconvénient à ce que Marcus Deep soit également des nôtres. Convoquez-les !

— Mais je vous redemande pour quoi ?

— Pour une séance de spiritisme dans mon cabinet de travail de Baker Street. Je veux leur présenter le médium le plus admirable des temps modernes : l'illustre madame Crown !

*

* *

— Ainsi vous connaissez votre rôle, madame Crown ?

— Ce que vous me faites faire tout de même, monsieur Dickson ! Enfin, puisqu'il s'agit de vous être agréable et surtout de me venger des horribles inquiétudes que j'ai eues au sujet du pauvre monsieur Tom !

Ce dernier entra dans le cabinet de travail du maître.

— Tous nos invités seront-ils à leur poste ? demanda le détective.

— Tous ! J'ai eu des difficultés à atteindre finalement Marcus Deep. On l'a déniché dans les bureaux de la « Nigeria Company ». Il a d'abord prétexté une forte migraine...

— Prétexté, Tom, voilà une expression assez péjorative pour un gentleman !

— Enfin, le principal c'est qu'il s'est tout de même décidé à venir.

— Bon, mais j'entends des bruits de moteurs dans la rue !

Tom Wills souleva les lourdes tentures de la fenêtre.

— Ce sont Goodfield et deux inspecteurs qui descendent de voiture... et voici la Graham Paige de Mr. Marcus Deep qui stoppe également devant notre modeste demeure !

Harry Dickson reçut ses hôtes avec une urbanité parfaite et leur fit servir du cognac et des cigares de choix.

— Je vous ai convoqués, messieurs, pour une petite séance de spiritisme.

— Allons donc, vous n'êtes pas sérieux, dit Goodfield en mordant le bout d'un magnifique Clay.

— Le plus sérieux du monde au contraire, mon bon Goodfield. Il

faut vous dire qu'à la longue je me suis rendu compte que Mr. Marcus Deep, ici présent, avait raison. Tout à fait raison !

— Comment cela, et en quoi ?

— En ceci que l'assassin à la flèche est un fantôme !

— Vous voyez ! s'écria Marcus Deep.

— Ce n'est pas possible, marmotta Goodfield, mais il sentit un pied presser le sien sous la table, et il n'en dit pas davantage.

— Vous n'ignorez pas que ma gouvernante, Mrs. Crown, est un des plus fameux médiums de ces terres sublunaires.

— Ah ! vraiment... s'écria Goodfield, je...

Le pied sous la table se fit plus insinuant que jamais et l'excellent homme s'empessa d'ajouter :

— Je savais cela... en effet, madame Crown est un sujet admirable pour des expériences du genre.

— Aussi allons-nous essayer, par son entremise, d'évoquer l'esprit ténébreux de feu Sam Broker pour savoir ce qu'il nous veut à la fin.

— Très bien, dit Marcus Deep, je suis vraiment curieux d'assister à une si singulière expérience.

— Et nous ! Et nous ! renchérirent les autres assistants.

Harry Dickson leva la main pour demander le silence.

— Je vous présente mistress Crown !

La bonne gouvernante, pour la circonstance, avait revêtu ses plus beaux atours. Elle s'inclina gravement devant les visiteurs et s'installa dans un fauteuil au milieu de la pièce.

Les autres assistants prirent place.

Dans le fond de la pièce, Marcus Deep s'assit entre Goodfield et l'inspecteur Moriss ; l'autre policier s'installa derrière eux sur une chaise.

Harry Dickson gagna un petit bureau américain dans un angle de la pièce, et Tom Wills se mit près de lui.

Tom remarqua que cette façon de s'installer condamnait toutes les portes et défendait même l'accès des fenêtres.

Il jeta un regard de côté sur le maître : celui-ci arborait sa mine la plus indifférente.

— Ce n'est qu'une expérience, annonça Dickson, je ne dis pas qu'elle nous mènera bien loin mais il est déjà arrivé que le spiritisme nous rende quelques services.

Goodfield allait de nouveau s'étonner d'un pareil langage mais il se souvint à temps du pied qui pressait le sien sous la table.

— C'est vrai ! s'empessa-t-il d'ajouter.

— Vous n'ignorez pas que l'obscurité est de règle dans ces sortes de séances, continua le détective. Tom, faites-moi le plaisir d'éteindre les lampes.

Un coup de commutateur fit l'ombre dans la pièce. Seul un vague reflet de réverbère glissait par les interstices des rideaux.

— Mistress Crown n'a pas besoin d'hypnotiseur pour entrer en transe, déclara Dickson, sa propre volonté suffit. Et je vous assure que cette dame possède une volonté peu ordinaire.

— Et comment, murmura Tom Wills.

— Et comment ! dit Goodfield sur le même ton.

Le détective continua :

— Je vous ai remis une flèche, madame Crown... tâchez donc de la suivre dans le passé... si vous le pouvez.

— Je le puis, murmura la gouvernante d'une voix sourde qui concordait bien avec les circonstances.

— Un peu de patience maintenant, chuchota Dickson.

Mrs. Crown poussa un profond soupir, s'agita un peu sur sa chaise puis ne donna plus signe de vie.

— Madame Crown, voyez-vous ?

La vieille femme soupira de nouveau, sans répondre. Quelques minutes après, on l'entendit respirer profondément.

— Madame Crown..., recommença Dickson.

Alors une voix aiguë, pleurarde, qui ne rappelait nullement celle de la gouvernante et qui semblait plutôt venir du plafond, s'éleva.

— Je vois...

Un silence fort long qui énerva un peu les assistants tomba. Enfin, la voix reprit sur un mode de plus en plus aigu :

— Je vois un grand fleuve... très loin... je vois des hommes noirs. Ils ont tous des flèches pareilles à celle-ci.

Silence.

Le médium respira de nouveau profondément.

— Cette flèche-ci est rouge de sang ! clama la voix.

— Ne vous occupez pas de cela, intervint sèchement le détective.

— Il y a un homme blanc parmi les noirs. Il est grand, fort, et méchant. Lui aussi a des flèches... Il tire ! Comme il a bien visé, un homme qui se cachait à moitié dans les feuilles d'un arbre de la rive s'écroule. Il est mort.

Nouveau silence.

Lorsque la voix s'éleva de nouveau, elle était singulièrement lointaine et oppressée.

— Je vois moins bien... il y a des bêtes affreuses dans l'eau, voici l'homme blanc... il est méchant... je vois beaucoup de sang autour de lui... Je ne vois plus maintenant !

— Il faut voir, ordonna le détective.

— Je ne suis plus dans ce pays... mais ici, à Londres. L'homme va de maison en maison, partout où il passe je vois une flèche et du sang... Attention ! Attention !

La voix était devenue une clameur déchirante.

— Il est ici ! Il va tuer !

— Pas possible ! s'exclama Goodfield, impressionné malgré lui.

— De la lumière ! implora la voix en s'éteignant.

On entendit Harry Dickson déplacer quelque chose sur son bureau, et tout à coup un pinceau de lumière blanche inonda la pièce.

Un cri de terreur folle retentit.

Contre le mur le fantôme se dressait, énorme, menaçant, l'arc bandé levé : une flèche braquée sur le détective.

Avec une clameur d'épouvante, Tom Wills leva sa matraque, et l'abattit sur... le mur ! Le fantôme n'était plus là !

Pourtant, dans l'ombre, un bruit de lutte se produisit ; des meubles furent renversés. On entendit Goodfield jurer sourdement.

— Tenez-le bien ! rugit Dickson, donnez de la lumière Tom !

Les lampes s'allumèrent toutes à la fois, éclairant une bien curieuse scène : Goodfield et les deux inspecteurs de police se battant sur le plancher contre un homme bavant de fureur et de désespoir.

— Pincé, dit froidement Harry Dickson, serrez bien les menottes, Goodfield, le gaillard est diablement fort !

Marcus Deep, les yeux injectés de sang, se levait à présent, maintenu par les trois policiers, le cabriolet d'acier au poing.

— Pardonnez-moi cette petite comédie, messieurs, dit joyeusement Harry Dickson mais le bandit nous en a joué une pendant tant de jours que nous avons bien le droit de nous en payer une autre à notre tour.

Il se tourna vers Marcus Deep.

— Comment allez-vous, Sam Broker ? dit-il.

L'autre le regarda avec colère avant de cracher par terre avec mépris.

— Je suis fait, dit-il.

— Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ? demanda Dickson, tant mieux, je n'aime guère perdre beaucoup de temps en vaines paroles.

— Vous avez une excellente gouvernante spirite, ricana le captif.

— Pas tant que cela, Broker, dit le détective d'un ton aimable, mais je suis quelque peu ventriloque et cela m'a servi ce soir. Notre bonne madame Crown, pour savoir bien cuire un poulet ou un gigot, n'aurait pas pu déroiser la vingtième partie de tous ces boniments.

— Broker, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous, dit Goodfield.

— Ne perdez pas votre salive, gouailla l'homme, je reconnais tous les coups de flèche que vous connaissez et d'autres encore, si cela vous plaît. On ne peut tout de même me pendre qu'une fois !

BR/> *

&MDASH; Mon Dieu, dit Harry Dickson quand ils furent de nouveau réunis et alors que l'auto de police transportait Marcus Deep, alias Sam Broker, à la prison de Newgate, mon Dieu, je n'en aurai pas pour longtemps pour tout vous expliquer !

» Marcus Deep et Sam Broker trafiquèrent ensemble sur la Côte d'Ivoire, il y a vingt ans. Au fond, les deux coquins se valaient bien, pourtant la vie les sépara. Marcus Deep vint à Londres et y fit fortune. Sam Broker alla passer vingt ans de sa vie dans un bagne français. Il devait y rester pour toujours, mais il parvint à s'évader et vécut quelque temps dans les colonies néerlandaises du Pacifique.

» Revenu en Europe, il apprit la montée vers la fortune de son ancien compagnon.

» Il l'espionna et, entouré de quelques gens de sac et de corde de son espèce, résolut de s'accaparer cette fortune.

» Un soir, il parvint à attirer Marcus Deep dans le cimetière de Hampstead et, sans autre forme de procès, il l'y tua.

— Comment ? s'écria Tom.

— Le cadavre de Deep est inhumé exactement sous le tertre C.l 2431, dit simplement Dickson. Deep et Broker avaient la même taille, et même une certaine ressemblance, mais Broker boitait du pied droit. Il prit la place du mort, se blessa au pied en y plongeant le fer d'une flèche, et pendant les six semaines qu'il passa à l'hôpital où *il refusa de recevoir qui que ce fût*, lentement il se composa le visage de Deep et entra dans la peau du personnage.

» Graham West l'associé de Marcus Deep aurait pu le trahir... une flèche eut raison de lui.

— Mais pourquoi jouer au fantôme ? demanda Goodfield.

— Habitué à vivre avec les simples enfants de la jungle, Broker crut que la superstition aurait aussi bien cours en Europe que sous les Tropiques et il fut bien près d'avoir raison.

— Pourtant le fantôme est venu ici... nous l'avons vu !

— Éteignez donc l'électricité, Tom !

À peine l'ombre s'était-elle refaite que le détective appuya sur le bouton de sa lanterne.

Le fantôme à la flèche surgit aussitôt, leva son arc bandé... et disparut !

— Rendez-nous la lumière à présent, dit moqueusement Dickson et examinez-moi cette merveille mécanique que représente cette humble lanterne.

» En appuyant sur le bouton, la lumière jaillit mais en même temps un mécanisme presque microscopique déclenche un film tout aussi petit qui, pendant l'espace de trois ou quatre secondes, projette le fantôme sur le mur qui forme écran ! J'ai failli être dupe de cette machine...

— Alors ce n'est pas elle que vous cherchiez quand nous avons attaqué Deep-Broker dans l'Upper Thames ? demanda Tom.

— Non, je cherchais l'arc et les flèches, je savais que Broker quittait Fancy House sans esprit de retour. Même son séjour aux entrepôts allait être de courte durée, car toute la fortune de Deep venait déjà de quitter l'Angleterre et le bandit s'apprêtait à la suivre : seul, débarrassé de tous ses complices.

— Comment vous expliquez-vous le drame du paquebot ? demanda Goodfield.

— Le capitaine Bates était un familier de Deep, et à chaque arrivée en Angleterre il lui apportait personnellement des nouvelles de la Côte d'Ivoire, je crois même que le pauvre marin devait connaître tout aussi intimement Broker. Cela lui a coûté cher !

À ce moment, Mrs. Crown entra portant un large bol de *bishop*.

— Je ne m'y connais pas beaucoup en spiritisme, dit-elle, mais parlez de moi quand il s'agit de confectionner un *bishop* bien conditionné. À votre santé, messieurs !

{1} Le fascicule n° 75 des aventures de Harry Dickson mentionne en couverture le premier de ces deux titres et, à la page 1, le second. Tout indique que c'est ce dernier qui correspond à l'histoire racontée. (N.D.E.)

{2} Allusion à l'aventure Au secours de la France, à paraître dans cette série.

{3} Allusion à l'aventure Dans la Vienne souterraine, à paraître dans cette série.

{4} *Tout ce que Dickson raconte ici et rigoureusement conforme aux croyances des pays balkaniques (Note de l'auteur).*

{5} Tout ce que Dickson raconte est parfaitement historique.

{6} Voir LE MYSTÈRE DE LA VALLÉE D'ARGENT ou LES CHEVALIERS DE LA LUNE, dans ce même volume.